This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578400 3

W. Scafe.

Int: Templi Sodalis.

LE
CABINET
DES FÉES.

TOME VINGT-NEUVIEME.

CE VOLUME CONTIENT

LES CONTES DES GÉNIES, ou les CHARMANTES LEÇONS D'HORAM, FILS D'ASMAR, ouvrage traduit du persan en anglois par sir CHARLES MORELL, ci-devant ambassadeur des établissemens anglois dans l'Inde à la cour du grand Mogol, & en françois sur la traduction angloise.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX;

Ornés de figures.

TOME VINGT-NEUVIÈME.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

Et se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

[illegible] No. 613/05.

AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR ANGLOIS.

QUOIQUE fir *Charles Morell* foit mort depuis long-temps, il n'eft pas furprenant que cet ouvrage foit refté inconnu au public, les papiers de cet ambaffadeur ayant été remis à des perfonnes qui n'en connoiffoient pas la valeur. Peut-être n'auroit-il pas encore vu le jour, s'il ne m'avoit été confié avec plufieurs autres papiers & titres de fa famille qui m'a choifi pour arbitre de quelques différens.

Maître d'ufer à mon gré de fes ouvrages littéraires, je les ai mis peu-à-peu en état d'être publiés. J'aurois

donné depuis long-temps ſa *Relation de l'Inde*, ſi nous n'en avions pas déja une autre qui, quoique moins parfaite & moins curieuſe, rend pourtant celle-ci moins néceſſaire. D'ailleurs, les planches qui doivent l'enrichir, exigeant des fraix de gravure aſſez conſidérables, peut-être plus de cinq cent livres ſterling, je me ſuis vu forcé, malgré moi, d'en différer la publication. J'eſpère que le public en ſera dédommagé par l'ouvrage que je lui préſente aujourd'hui. S'il n'eſt pas auſſi utile au commerce, il ſera beaucoup plus amuſant, & d'une inſtruction propre à toutes ſortes de perſonnes. C'eſt une traduction de la main de ſir *Charles Morell*, des Œuvres, ou plutôt, ainſi que le titre le porte, des

charmantes leçons d'*Horam Asmar* ; leçons charmantes en vérité, soit pour le sujet, soit pour la forme & la morale qu'elles contiennent.

Ces leçons sont divisées en Contes ; & pour les accommoder au goût du siècle, je les ai appelées les *Contes des Génies*. De temps en temps j'en ai semé quelques lambeaux dans les papiers publics, pour pressentir le goût des connoisseurs. Ils ont été si bien accueillis, que je me suis déterminé à en donner une édition complette, n'épargnant ni soins, ni dépenses pour l'embellir, employant les mains les plus adroites à graver les planches qui doivent l'orner.

J'espère que, pour récompense de mes peines, ces Contes seront aussi

utiles dans notre *Europe*, que mon ami sir *Charles Morell* m'a assuré qu'ils l'étoient dans l'*Inde*, où ils amusent & instruisent la jeunesse des deux sexes : les savans les lisent encore avec cette satisfaction que donnent les plus excellentes productions du génie, de l'art & de la morale.

VIE D'HORAM, FILS D'ASMAR,

ÉCRITE

PAR CHARLES MORELL.

PENDANT ma longue & pénible résidence dans différentes parties de l'Asie, tant sous la domination du Mogol que dans les états de l'empire *Ottoman*, j'eus occasion de connoître un ouvrage persan intitulé : *les charmantes leçons d'Horam, fils d'Asmar*, livre fort estimé à *Hisspaham* & à *Constantinople*. Les docteurs de la loi de *Mahomet* le lisent souvent à leurs disciples, pour les exciter à la pratique de la vertu & à l'amour de la religion.

Tout occupé du commerce, je n'avois guères de loisir à consacrer à la lecture d'un tel livre, pour lequel d'ailleurs je ne me sentois point de goût. Ce ne fut qu'après

l'avoir entendu préconiser dans toutes les parties de l'*Asie*, que je me déterminai à le lire, & à voir par moi-même s'il méritoit les éloges excessifs qu'on lui donnoit. Quelques heures de lecture me firent repentir de mon peu de curiosité. J'y trouvai de l'intérêt, de l'imagination, une morale pure, envelopée sous des images agréables & décentes.

Je m'en procurai une édition des plus correctes, & je songeai sérieusement à le traduire en anglois, comptant en faire un présent agréable à ma femme & à ma famille, à mon retour en *Angleterre*. Quelques affaires m'appelèrent au fort *Saint-George*; & j'eus le malheur de laisser une partie de mon manuscrit à *Bombay*. J'étois déjà fort avancé dans la traduction.

Cette perte m'affligea d'autant plus que, dans la multitude d'affaires dont j'étois occupé, je n'avois guères d'espérance de pouvoir recommencer ce travail; de sorte que je perdis de vue ma première pensée, me contentant de lire quelquefois l'original qui me sembloit toujours plus charmant.

Si mon voyage au fort *Saint-George* me fit perdre un manuscrit que j'estimois, il me procura la connoissance d'un ami infiniment plus précieux. C'étoit l'auteur même du livre

dont je regrettois la traduction. *Horam* étoit également estimé des Payens & des Mahométans, qui le regardoient comme un saint: il étoit intimément lié avec les anglois établis au fort.

Comme j'avois témoigné une extrême envie de le connoître, & que j'étois assidu à le voir, il conçut pour moi une affection particulière. Nous nous promenions souvent ensemble dans les jardins qui sont derrière le fort; je trouvois mille charmes dans sa conversation aussi amusante qu'instructive.

Je lui disois quelquefois, lorsque l'occasion s'en présentoit, que c'étoit dommage qu'une ame aussi droite & aussi juste que la sienne, ne fût point instruite des vérités du Christianisme. Les premières fois il m'écouta sans me répondre. Je remarquai seulement que, quand je ramenois le discours sur ce point, il affectoit de paroître fort réservé, & plus pensif qu'à l'ordinaire. L'objet étoit d'assez grande importance, pour insister souvent. Nous avions peu de conversations particulières où je ne lui parlasse du Christianisme, de la sublimité de ses dogmes, de la sainteté de sa morale. Un jour enfin que j'exaltois avec plus de zèle que jamais la pureté de notre sainte religion, il s'arrête tout-à-coup

au milieu de notre promenade, se prosterne la face contre terre, & d'une voix forte il prononce en *persan* ces paroles qui sont restées gravées dans ma mémoire :

« O *Alla !* être puissant & miséricordieux, qui as étendu & mesuré l'immensité des cieux avec ta main, & qui as fait la fourmi & l'abeille avec une égale sagesse, daigne éclairer l'entendement du reptile qui t'adore. O toi ! qui peux tirer la lumière des ténèbres, si c'est ta volonté que ceux-là rendent hommage à la vérité par leurs discours, qui l'outragent par leur conduite, aye pitié de moi & d'eux ; de moi qui ai besoin de l'exemple pour être convaincu du précepte ; d'eux qui te renoncent sous une fausse apparence de foi & d'obéissance. O *Alla*, les vices des chrétiens ne sont-ils pas plus odieux à tes yeux que l'aveuglement des payens ? Les yeux de ceux qui se vantent d'être éclairés d'une lumière supérieure, sont-ils plus aveugles que ceux des nations qu'ils disent plongées dans les ténèbres de l'erreur ? Ces hommes qui sont si avides des biens de la terre, seroient-ils prodigues des trésors du ciel. Ces hommes qui viennent ramasser à grands fraix la poussière de l'*Inde*, nous offriront-ils des biens éternels en échange

de nos possessions qu'ils ont envahies ? Non ; la plus pure & la plus sainte des religions ne sauroit être révélée par un organe aussi impur que la bouche des plus ingrats des hommes. La perle ne sera point la proie de l'animal immonde qui se nourrit de fange : les enfans d'*Alla* ne seront point dépouillés de leur héritage. Le ver ne doit point voler, l'ignorant juger, ni la poussière s'énorgueillir ».

Après avoir prononcé ces paroles, dont je fus vivement frappé, il resta quelque temps en silence, prosterné la face contre terre ; puis il ajouta, les larmes aux yeux, en se relevant : « Que la volonté d'*Alla* soit » la loi de sa créature ».

Je fus quelques momens sans avoir la force de lui répondre. Ses reproches, quoique sévères, n'en étoient pas moins vrais. Enfin, voyant qu'il continuoit à garder le silence, absorbé dans une profonde méditation, j'osai l'interrompre.

« Mon ami, lui dis-je, Dieu est juste & l'homme est pécheur. La religion *chrétienne* est professée par des millions d'hommes ; mais tous ne ressemblent pas aux marchands de l'*Inde*. Si ceux-ci préfèrent les richesses à la religion, il y en a beaucoup d'autres

qui ont souffert pour la cause de *christ*, & qui ont mieux aimé mourir dans la foi, que d'acheter une vie glorieuse au prix d'être infidelles à leur Dieu. Je n'ai garde de me croire aussi saint qu'eux. Mais je puis assurer *Horam*, que ma foi, quoique foible, n'est point morte; & j'espère que mon obéissance, toute imparfaite qu'elle est, sera agréable à mon Dieu par les mérites de celui que je sers.

» Si tous les *chrétiens* étoient comme mon ami, me dit *Horam*, j'embrasserois avec joie la foi de *christ*. Mais en quoi les *chrétiens* se distinguent-ils des infidelles parmi lesquels ils vivent ? Leurs jours sont des jours de débauche, & leurs nuits des nuits d'intempérance. Ils prêchent la vérité, & pratiquent le mensonge. Ils se nomment *chrétiens*, & leurs actions sont dignes de payens.

» Il est vrai, mon ami, lui répondis-je; mais ceux que l'on envoye ici sont, pour la plupart, des hommes perdus, esclaves de leurs passions, livrés aux plus grands vices; encore arrive-t-il souvent que ces gens se convertissent à la vertu & à la religion, & passent les dernières années de leur vie dans l'exercice de la pieté.

» C'eſt-à-dire, reprit *Horam*, qu'ils ſervent d'abord leurs paſſions, & qu'ils donnent à Dieu les reſtes d'une vie uſée. *Alla*, que je ſers, ne veut point de tels adorateurs. Il exige les prémices du cœur ; il exige des prières & des adorations qui s'élèvent au ciel avant que la roſée du matin diſparoiſſe. Le fidelle adorateur d'*Alla* doit ſe proſterner en ſa préſence avant que le ſoleil l'accuſe de pareſſe, par le retour de ſa vive lumière, & continuer ſes adorations lorſque l'œil du monde s'eſt couvert des ombres de la nuit. Il doit entrer dans la ſociété des fidelles, tandis qu'il jouit de toute la force de l'âge, & perſévérer dans ſa marche comme les *rajaputas* de l'Orient.

» *Horam*, lui répliquai-je, s'il falloit adorer Dieu comme il le mérite, la plus longue vie ne ſuffiroit pas. Mais notre père céleſte n'exige pas de ſes enfans ce qui eſt évidemment au-deſſus de leurs forces. Il eſt vrai que nous devons marcher ſans-ceſſe en ſa préſence, l'adorer, le remercier, le prier tous les jours de notre vie, à toute heure & à tout moment. Mais lorſqu'on a eu le malheur de l'oublier dans ſa jeuneſſe, encore vaut-il mieux revenir à lui ſur le retour de l'âge, que de perſévérer dans ſon infidélité.

Il vaut mieux se mettre à l'ouvrage à l'onzième heure du jour, que de rester oisif toute la journée, jusqu'à la fin de notre temps. Dieu nous a promis le pardon de nos fautes par les mérites de notre sauveur, qui n'est pas seulement un grand prophête, comme *Mahomet* le représente ; mais le roi, le prêtre & le rédempteur du genre humain.

» Quel est donc ce rédempteur, dit *Horam*, dont je vous entends parler si souvent & avec tant d'admiration ? L'un peut-il préserver l'autre de la colère de Dieu, tandis que vous reconnoissez vous-même que les plus sages & les meilleurs des hommes ne sont pas de dignes adorateurs de la majesté divine ?

» Ce n'est pas en tant qu'homme que notre divin rédempteur a sauvé le genre humain, lui dis-je, c'est comme Dieu fait homme ; en cette qualité, il a satisfait pleinement, non-seulement pour mes péchés, mais aussi pour les vôtres.

» Il est certain, dit *Horam*, que toute chair est foible & corrompue. Foibles comme nous le sommes, nous ne pouvons pas supposer que celui qui est toute bonté & toute perfection puisse nous rendre capables de remplir de nous-mêmes nos devoirs envers

Dieu & envers les hommes. Je conviens que nous avons befoin pour cela d'un pouvoir furnaturel ; je ne vois pas auffi qu'il faille abfolument que ce pouvoir foit divin.

» Si l'offenfe eft contre Dieu feul, répondis-je, Dieu feul peut pardonner. Mais la créature ne peut rendre à Dieu que les hommages qu'elle lui doit comme être entièrement dépendant de celui qui l'a faite. Il n'y avoit donc ni ange, ni faint, ni prophête qui pût racheter les hommes. Ils ne pouvoient tous s'acquitter que pour eux feuls de ce qu'ils devoient à leur créateur. Leurs mérites & leurs vertus ne pouvoient fervir de médiation pour les pécheurs. Donnez à un homme toute la fainteté dont il eft capable, fuppofez-le parfait, l'ami de Dieu, & revêtu de toute la puiffance qui puiffe être accordée à une créature ; dans cet état de perfection, il adore & ne fert Dieu que pour lui feul, & ne peut fatisfaire pour les péchés d'un autre. Ce que je dis de l'homme eft également applicable aux anges, aux *génies*, ou êtres fupérieurs de l'homme. Ils font auffi les créatures d'*Alla*. Tout ce qu'ils peuvent lui rendre d'hommages & d'adorations, n'eft qu'un tribut qu'ils doivent pour eux-mêmes. En confidérant la rédemption

ſous ce point de vue, il vous ſera aiſé de concevoir que le rédempteur devoit être égal à Dieu. Suppoſer qu'il y a pluſieurs Dieux, ce ſeroit déroger à la dignité de ſa nature qui eſt eſſentiellement une. C'eſt pourquoi nous croyons que le fils de Dieu, engendré du père, le *Meſſie* que *David* déſiroit de voir, & que tous les prophêtes des Hébreux annoncèrent au monde, s'eſt réellement incarné, afin de pouvoir ſouffrir & ſatisfaire par ſes ſouffrances pour les péchés des hommes. Je ne crois pas du reſte que l'on puiſſe trouver quelque choſe d'abſurde ou de déraiſonnable dans cet exemple merveilleux de miſéricorde. Lorſque Dieu condamne, qui peut abſoudre, ſinon Dieu lui-même ? Et à qui la gloire de la rédemption du genre humain peut-elle être attribuée, ſinon au père des miſéricordes ?

» M. Morell, me dit *Horam*, il y a de la raiſon & du vrai dans ce que vous dites; mais je doute que beaucoup de *chrétiens* réfléchiſſent auſſi ſérieuſement que vous ſur ces matières. Vos frères ſe contentent de profeſſer une religion ſans la pratiquer, de croire en aveugles, ſans être éclairés ni affermis dans leur foi. Si votre religion eſt vraie, ô que les Européens ſont méchans !

Je les compare à une femme folle qui voudroit éclipser la vive lumière du soleil par la sombre lueur d'une lampe. »

J'eus plusieurs autres conversations semblables avec *Horam* ; mais je mis celle-ci par écrit aussitôt que je l'eus quitté. Ses judicieuses remarques firent une vive impression sur moi ; & je crus que, si elles faisoient une égale impression sur les autres, la publication n'en seroit pas inutile.

A présent que j'ai la plume à la main, & que je m'occupe à transcrire les passages les plus intéressans de nos entretiens particuliers, je ne puis m'empêcher d'y en ajouter un qui concerne une confidence qu'il me fit.

Nous disputions à notre ordinaire sur la religion. *Horam* prenoit vivement le parti de son prophête *Mahomet*. Je lui dis : « mon ami, quelle récompense avez-vous à promettre à ceux qui embrassent votre religion ? Si, par exemple, épousant votre zèle pour la foi *mahométane*, j'avois dessein de me faire musulman, quelle récompense pourriez-vous m'assurer ?

» O mon ami, me répondit *Horam*, je vois le but de votre demande captieuse. Si vous faisiez la même question à nos docteurs, je sais qu'ils vous promettroient un nombreux

ferrail dans l'autre vie, avec toutes les délices de la volupté. Mais, ô Monfieur *Morell!* je n'oferois vous faire une telle promeffe. Je fuis honteux, & fcandalifé toutes les fois que je les entends ne promettre que des plaifirs fenfuels à ceux qui prendront le nom de *Mahomet* pour leur prophête. Il n'y a que des jeunes gens qui puiffent faire de pareils contes, & il n'y a que des jeunes gens qui puiffent s'y laiffer prendre. La volupté fenfuelle n'eft guère propre à exciter dans l'ame l'amour d'*Alla*, & des embraffemens impurs caractérifent mal une foi pure. Si j'avois une pierre précieufe, je ne la jetterois pas fur un fumier; je n'irois pas l'enterrer dans la fange d'un grand chemin. »

Plus je converfois avec *Horam*, plus j'avois fujet d'admirer fes talens & fes rares qualités. Quoique fort religieux, il avoit peu de préjugés. Quoiqu'il fît profeffion de la foi *mahométane*, fa religion fe rapprochoit beaucoup de la religion naturelle. Je connus à fes difcours qu'il avoit beaucoup voyagé; & fa profonde fageffe faifoit affez voir qu'il avoit beaucoup profité de fes études & de fes voyages. Je lui ai témoigné une forte envie de favoir l'hiftoire de fa vie. Il me fit le récit que je vais rapporter.

» Je naquis, me dit-il, vers les confins de la mer *Caſpienne*. Mon père *Adenam*, dit *Aſmar*, Iman de *Ferabad*, mourut lorſque j'étois encore à la mamelle. Ma mère eut recours à la charité des amis de mon père. Leur eſtime & leur amitié pour *Adenam* leur fit prendre ſoin de ſa veuve & de ſon fils. Ils n'épargnèrent rien pour mon éducation.

» A douze ans je vins à *Mouſul* étudier ſous *Acham*, le plus ſavant des docteurs de la loi de *Mahomet*. Je continuai pendant neuf ans à recevoir ſes leçons, & je ſervis dans les moſquées de *Mouſul*, juſqu'à ce qu'*Alhoun*, Bacha de *Diarbec*, ayant eu quelque différent avec notre Cadi, marcha vers *Mouſul*, qu'il ſaccagea, & d'où il emmena quatre cent des premiers habitans qu'il vendit comme eſclaves. J'étois de ce nombre. Quoiqu'Iman, je fus envoyé à *Alep* par le bacha, & vendu à un marchand anglois. Le nom de mon maître étoit *Wimbleton*. Je vécus pluſieurs années avec lui. J'appris aiſément l'anglois, & je lui ſervois d'interprète.

» Mr. *Wimbleton* me connoiſſant de la fidélité & de l'induſtrie, me fit ſon commis, me chargeant de négocier pour lui dans

l'intérieur du pays. Je fis plusieurs voyages en diverses contrées de l'*Amasie*, de la *Turcomanie*, du *Curdistan* & de la *Perse*. Je m'acquittai des commissions de mon maître à sa grande satisfaction; & quand je l'eus enrichi il me donna la liberté, à condition néanmoins que je resterois avec lui jusqu'à sa mort, toujours chargé des affaires de son commerce. J'acceptai ses offres, & *Alla* a abrégé le temps de mon esclavage.

» Mon maître mourut au bout de deux ans. Il me fit appeler auprès de son lit, me chargea d'envoyer tous ses effets en *Angleterre*, à son frère, qui ne les méritoit pas, me dit-il, mais à qui il vouloit faire autant de bien qu'il en avoit reçu de mal, afin que son tombeau ne fût point fermé sur sa colère. Il me permit seulement d'en prendre le quart pour moi. Il me le donnoit comme récompense, & de peur que la pauvreté ne me donnât à un nouveau maître aussi dur qu'il étoit bon.

» Je fus très-sensible à la mort de M. *Wimpleton*. Je résolus de passer en *Angleterre* avec ses biens; & au lieu du quart qu'il m'avoit donné, je jugeai que le dixième suffisoit aux besoins d'un homme né sans ambition, qui n'avoit point mis son espé-

rance dans les plaiſirs & les richeſſes de la vie.

» Ayant raſſemblé les effets de mon maître, je m'embarquai ſur la *Méditerranée* : après un trajet heureux, je deſcendis à *Leghorn*, d'où je paſſai à *Paris*, & de-là à *Calais* & à *Londres*. Ce qui me frappa le plus à mon arrivée en *Europe*, ce fut la magnificence de la religion romaine, où je m'apperçus que l'oſtentation du culte remplaçoit les devoirs de la morale, & que la ſuperſtition étoit vêtue des riches habillemens de la foi. Ces abſurdités me ſurprirent, d'autant plus que Mr. *Wimbleton* m'avoit annoncé que je trouverois en *Europe*, ſi jamais j'y allois, les coutumes les plus raiſonnables, les mœurs les plus pures, & la plus ſainte religion. Une autre remarque que je fis, fut que le viſage des femmes ne peut ſupporter long-temps la nudité, & que les voiles de l'*Aſie* conviendroient bien aux dames *Européennes*. J'eus ſouvent lieu d'obſerver que les prêtres *Chrétiens* ſont fort monotones dans leurs prières, & que leur dévotion conſiſte ſur-tout dans beaucoup de geſtes & de grimaces. Nous ſommes plus ſérieux & plus reſpectueux en préſence d'*Alla*; au lieu que les Chrétiens ſont auſſi

dissipés, même aussi babillards au temple, que dans leurs maisons de rafraîchissement. C'est ce que j'ai remarqué en Angleterre plus particulièrement que par-tout ailleurs. En vérité, l'anglois se conduit dans le temple, comme s'il étoit au-dessus de la Divinité qu'il y vient adorer. Il sert Dieu avec la plus grande indifférence, au moins à en juger par l'extérieur. Lorsque les Anglois s'assemblent pour adorer la Divinité, la religion est la dernière de leurs pensées. Peut-être aussi que la variété des postures & des grimaces est une grande marque d'adoration parmi les Chrétiens. Si cela est, j'avoue que les Anglois sont plus dévots que tous les autres. Les uns sont debout, les autres assis : il y en a qui sont appuyés, d'autres qui rient : j'en ai vu qui regardoient la voûte, d'autres dont la tête mobile tournoit de tous les côtés; plusieurs dormoient, & leurs voisins ne sont occupés qu'à les réveiller. Cette scène diversifiée est répétée dans chaque église avec beaucoup d'autres circonstances. Un étranger doit se faire une idée bien peu raisonnable d'une religion dont les sectateurs mettent si peu de décence dans leur culte. Mais je ne vous importunerai pas davantage de mes observations qui sont pour

la

la plupart religieuſes, mes premières études m'ayant porté naturellement à obſerver les différentes religions en uſage pour les hommes.

» Arrivé à *Londres*, je me rendis chez le frère de M. *Wimbleton*, dont je lui remis les effets, en lui diſant que mon maître avoit eu la bonté de m'en donner le quart pour récompenſe de mes ſervices.

» M. *Edouard Wimbleton* changea de couleur lorſque je lui parlai de la bonté de ſon frère à mon égard. La nouvelle de ſa mort n'avoit pas fait tant d'impreſſion ſur lui.

» Je fus fâché de trouver de tels ſentimens dans un *chrétien*. Je croyois que, dans le royaume le plus éclairé de la terre, on devoit faire moins de cas des richeſſes, & avoir plus d'affection pour un frère.

» Je me hâtai de le tirer d'inquiétude. Je me ſuis fait une maxime de faire autant d'heureux que je puis; il n'appartient qu'au puiſſant *Alla* de juger & de faire juſtice. Monſieur, lui dis-je, quoique mon maître ait été ſi libéral à mon égard, je ne veux point profiter de l'excès de ſa généroſité. Je n'ai pris que le dixième de ſes biens, & j'ai apporté avec moi le reſte, dont vous pouvez prendre poſſeſſion quand vous le voudrez.

» M. *Edouard Wimbleton*, charmé de ma réponse, me répondit obligeamment que la modestie & la décence convenoient à ceux qui étoient nés pour servir; que ma discrétion étoit une justice, & que je ne devois pas prendre à la lettre un don que la maladie & un affoiblissement d'esprit avoient arraché à son frère; qu'il savoit l'influence qu'un esclave adroit pouvoit avoir sur son maître, dans ces momens où l'homme n'est presque plus à lui. Mon frère, ajouta-t-il, a toujours été trop généreux. C'est ce vice qui le força de quitter l'*Angleterre*, après y avoir prodigué son bien. Ce fut aussi ce qui m'empêcha de lui prêter l'argent qu'il me demandoit pour rétablir ses affaires. Au lieu de me rendre à ses instances, je lui conseillai d'aller chercher fortune ailleurs. Si je l'avois assisté ici, il ne seroit point allé à *Alep*, & n'auroit point amassé les richesses qu'il a laissées en mourant. Après ce discours, il me recommanda d'honorer la mémoire de mon maître, & de revenir le lendemain matin.

» Je revins à l'heure marquée, apportant avec moi le testament de mon maître, où il me léguoit le quart de ses biens. La date

du teſtament étoit antérieure à ſa dernière maladie. Cette pièce me ſervit au beſoin.

» M. *Wimbleton* me reçut aſſez mal. Il me fit des reproches durs ſur la baſſeſſe de ma naiſſance, ſur ma patrie & ma religion, me donnant pluſieurs noms de mépris relatifs à ces objets. Je les ſouffris patiemment, me rappelant d'avoir vu pluſieurs *mahométans* traiter auſſi mal les *chrétiens*. Ce n'étoient là que les préludes d'une ſcène beaucoup plus révoltante. Ouvrant la porte de ſon comptoir, il appela une troupe de ruſſiens qui ſe dirent officiers de juſtice. Il leur commanda de me mener en priſon comme ſon débiteur. Je leur dis que je ne devois rien à cet homme. Il inſiſta, en diſant que j'étois venu lui faire un compte, & que, ſous prétexte de modération & d'honnêteté, ne voulant pas prendre le quart des biens de ſon frère, que je prétendois qu'il m'avoit laiſſé, je lui en dérobois la dixième partie contre toute juſtice, puiſqu'il ne m'en appartenoit rien du tout.

» A cela, je répondis ſimplement que je pouvois montrer le teſtament de mon maître qui étoit en forme & dûment légaliſé; que du reſte j'avois un ami à *Londres* qui avoit long-temps demeuré à *Alep*; qu'étant

chargé de ſes affaires, je devois le trouver à deux heures à la bourſe; qu'il ſavoit que j'étois venu ce matin chez M. *Wimbleton*, & qu'il ſauroit bien tirer raiſon de ſes mauvais procédés à mon égard.

» Au même moment on frappa fortement à la porte. M. *Wimbleton* pâlit, & les prétendus officiers de la juſtice parurent interdits. Je profitai de leur trouble pour ſortir. Je rencontrai à la porte mon ami avec bonne compagnie.

» Monſieur, lui dis-je, vous venez à propos pour me tirer des mains d'une troupe de gens de mauvaiſe mine. M. *Wimbleton* me taxe de vol; mais j'ai dans ma poche le teſtament de mon maître.

» Où eſt M. *Wimbleton*, dit mon ami? n'y a-t-il point de valets au logis, ajouta-t-il en frappant fortement à la porte?

» Monſieur, voici la porte du comptoir, lui répondis-je en la lui montrant; j'y ai laiſſé M. *Wimbleton* avec quelques gens qui ſe diſent Officiers de juſtice.

» Mon ami voulut ouvrir la porte: on lui dit que M. *Wimbleton* ne pouvoit voir perſonne ce jour-là, & qu'il n'étoit pas en ... parler d'affaire.

... ſt ce qui m'inquiète aſſez peu, ré-

pondit mon ami; je ſuis content d'avoir ſauvé un honnête étranger du piége qu'il lui tendoit.

» Nous ſortîmes auſſitôt pour nous rendre à la bourſe, où mon ami publia les mauvais procédés de M. *Wimbleton*, en faiſant voir que j'avois réellement droit au quart de la fortune de ſon frère. Loin d'approuver ma modération, on en fit un ſujet de riſée. Il ne mérite ni le quart, ni le dixième, diſoient les uns, puiſqu'il ne ſait pas mieux faire valoir ſes droits. Sa conduite, diſoient les autres, fait douter s'il a aucun droit naturel. Eſt-il naturel qu'un homme ſe contente du dixième, lorſque le quart lui appartient légitimement ?

» Enfin chacun voulut voir le teſtament. Il courut de main en main; & chacun fut convaincu de la réalité de mon droit.

» Alors un bruit unanime s'éleva. Mon ami & tous ceux qui étoient préſens me conſeillèrent de faire valoir mes prétentions ſur la totalité du legs.

» Meſſieurs, leur dis-je, je n'ai jamais déſiré plus que je n'ai. Tout homme doit mettre des bornes à ſes ſouhaits. Les miens ſont remplis, grâces au ciel. J'ai aſſez pour mes beſoins. Des pluies trop abondantes ſont

périr les fruits de la terre, au lieu de les nourrir. Il y a un vent qui fait tourner le moulin ; il peut y avoir un vent trop violent qui le brise.

» Cet homme est hors de lui-même, disoient-ils, il ne connoît pas le prix des richesses.

» Quoiqu'il en soit, Messieurs, continuai-je ; je ne puis accepter une récompense qui me semble au-dessus de mes services. Je sens que la libéralité de mon maître a été excessive, & je ne dois pas en abuser. Du reste, il ne seroit plus temps de suivre des conseils dont je vous ai obligation. J'ai déjà remis les neuf dixièmes au frère de mon maître, en renonçant à toutes prétentions ultérieures.

» Vous avez mal fait, dirent-ils : mais avez-vous signé ce renoncement ? y a-t-il des témoins qui puissent attester que vous avez renoncé au quart qui vous est dû ? M. *Wimbleton* a-t-il des preuves juridiques de votre désistement ? S'il n'en a point, vous pouvez l'attaquer en toute sûreté. La justice ne tient point compte de ce qui s'est dit & passé entre vous & lui.

» Les preuves de M. *Wimbleton* sont de peu de conséquence pour moi, répliquai-je ;

mais je porte au fond de mon cœur un témoin de mes actions, qui ne me justifieroit pas, quand tous les monarques de la terre me déclareroient innocent.

» Ce pauvre homme, dirent-ils, a des idées bisarres : il ne fera jamais fortune. Quand il n'auroit que le vingtième, au lieu du dixième, ce seroit encore assez pour lui; car lui ne saura jamais le faire valoir.

» Alors ils me quittèrent, à l'exception d'un petit nombre. Un d'eux me dit :

» J'admire votre façon de penser, votre désintéressement & votre modestie ; mais permettez-moi de vous dire que vous négligez le bien public, en renonçant à votre intérêt particulier. Vous devez au public de dénoncer & faire punir quiconque viole les loix sacrées de la probité ; & le bien qu'il vous restituera, vous pouvez le faire tourner au profit du public, si vous y renoncez pour vous-même. C'est là la grande loi de la société. Il vaut incomparablement mieux faire du bien à la multitude, que de mettre son plaisir à boire & à manger pour soi seul.

» Vous avez raison, lui répondis-je ; mais dans le cas présent, je ne puis faire ce que vous me conseillez. Je sens que M. *Wim-*

bleton ne mérite guère la ceſſion que je lui ai faite d'une partie de ce qui m'étoit dû ; je ne puis auſſi l'appeler en juſtice qu'en répétant un bien que je lui ai déjà cédé librement. Le public ne peut pas exiger le ſacrifice de ma conſcience ; & la juſtice n'eſt point fondée ſur les vices particuliers.

» Monſieur, me dit-il, vous ferez ce que vous voudrez. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire ſur ce point. C'eſt que la loi vous favoriſe dans le cas préſent. M. *Wimbleton* eſt en votre puiſſance ; & vous avez tort, ſi vous le laiſſez échapper. Le public attend autre choſe de vous. Celui qui dérobe un coupable aux pourſuites de la juſtice, ne vaut guère plus que celui qui a commis le crime.

» Alors chacun s'en alla de ſon côté. Je me retirai tranquillement chez moi en réfléchiſſant à la ſcène étrange qui venoit de ſe paſſer.

» Les *européens* ſont trop raffinés pour le gros bon ſens des *aſiatiques*, me diſois-je en moi-même. Je me trompois lourdement en m'imaginant que la vertu avoit les mêmes bornes par toute la terre.

» Le commerce eſt le prophète des *européens*, & l'or eſt leur dieu. Je veux néan-

moins apprendre leurs ſciences, qui naquirent en *Aſie*, mais qui ont fructifié en *Europe*.

» Je m'appliquai ſérieuſement à l'étude de ces ſciences ſi juſtement eſtimées dans l'Orient. La ſcience des figures fut une des premières qui m'occupa avec celle des nombres. J'appris à meſurer avec neuf figures la grandeur du globe qui produit la lumière, à calculer la diſtance des étoiles du ciel, à prédire les éclipſes du ſoleil & de la lune, à annoncer aux nations la perte de la lumière des cieux. Par ces taliſmans ſcientifiques je pus meſurer la hauteur inacceſſible des montagnes, la vaſte étendue des mers, & menacer la terre de l'apparition effrayante des comètes. Je n'épargnai ni temps ni peines pour pénétrer dans les profondeurs des mathématiques. Je converſai avec le grand & ſublime *Newton*, comme les orientaux converſent avec les *génies*. Je le vis faire deſcendre la lune des royaumes de la nuit, & produire à ſon gré le flux & le reflux de la mer; je l'entendis lire dans ſon livre les loix de l'Océan tumultueux; il traçoit avec ſa baguette le cours des étoiles, & ſoumettoit à ſon ſyſtême les orbes excentriques. Il rendoit la lumière palpable & décompoſoit ſes rayons. Il donnoit aux émanations

du ſoleil des couleurs ſpécifiques, & un ordre fixe à l'éclat du jour. Il développoit les loix éternelles de la nature, & ſembloit inſtruit de tous les décrets du ciel.

» Les leçons de ce grand maître me dédommagèrent amplement de toutes les peines & fatigues de mon voyage en *Angleterre*. Ce que j'aurois vainement cherché dans les magaſins des marchands, je le trouvai dans les cabinets des ſavans.

» C'étoit un grand ſujet de joie & d'admiration pour un *Aſiatique* ignorant & bigot, de perdre ſes préjugés dans le vide immenſe où nagent les planètes & les mondes; d'enviſager avec mépris ſur un globe artificiel la mer *Caſpienne* qui avoit juſques-là borné ma vue, & de meſurer à l'ouverture du compas tous les royaumes de la terre raſſemblés ſous mes yeux; de conſidérer ce grand aſſemblage de terre & de mer comme une planète abîmée dans le tourbillon du ſoleil, & le ſoleil lui-même, comme une étoile au milieu de mille autres égales, ſinon ſupérieures en grandeur. Quand enſuite je ramenois ma penſée ſur moi-même, alors je me regardois comme un atôme inviſible, perdu dans l'immenſité d'un million de mondes.

» Mes recherches ne ſe bornèrent pas là.

Je suivis mon ami à *Cambridge*, où j'eus le loisir de m'appliquer à l'étude de la physique. Je vis avec satisfaction préférer les faits aux hypothèses, & la nature se trahir elle-même par ses opérations. Je traçai avec admiration les principes des mécaniques. Je vis l'échelle regulière de la multiplication des forces, qui faisoit dire à *Archimède* qu'il remueroit la terre avec un point d'appui & un levier assez grand. Les secrets de la chymie me furent dévoilés. Je vis la matière, pendant son inertie naturelle, s'agiter d'un mouvement intestin, & le feu descendre du ciel pour mon amusement. Cet amusement étoit instructif. J'avois occasion d'entendre les philosophes disputer ensemble, se contredire les uns les autres, & appuyer leurs sentimens opposés sur les mêmes expériences. Cette bisarrerie me montra dans tout son jour la beauté de la nature & la folie de l'homme. Je vis l'ignorance naître du sein de la science; & les profondes méditations des savans me ramenèrent où elles m'avoient trouvé, entre les bras de l'incertitude, avec cette différence que je m'étois convaincu de l'ignorance humaine, au lieu que je voyois les autres disposés à se laisser tromper par une vaine apparence de science. Je terminai

ce cours de ſciences par conclure que le ſavoir n'eſt utile qu'autant qu'il nous apprend à bien vivre; & que ſavoir beaucoup ſans pratiquer, c'eſt reſſembler à un laboureur qui travailleroit beaucoup au temps des ſemailles, & reſteroit oiſif au temps de la moiſſon.

» Ayant joint les connoiſſances hiſtoriques à mes autres études, je ſongeai à rentrer dans ma patrie qui offroit un vaſte champ à l'exercice de mon ſavoir.

» La guerre arrêta mon voyage d'*Alep*. L'entrée de l'*Aſie*, fermée par la *Méditerranée*, reſtoit encore ouverte par les *Indes orientales*. Une flotte alloit mettre à la voile pour ces régions. Je m'embarquai comme paſſager, ſur un vaiſſeau de la compagnie; & après un paſſage auſſi pénible qu'ennuyeux, j'arrivai à la baie de *Bengale*.

» L'unique ſatisfaction que j'eus dans mon voyage, ce fut de voir mes connoiſſances confirmées par l'expérience. Les merveilles de l'Océan ne me ſemblèrent pas moins magnifiques que l'aſpect majeſtueux des montagnes. Les vagues ſoulevées par la tempête, en s'élevant comme la cime orgueilleuſe des *Alpes*, m'inſpiroient une ſemblable horreur. Mais celui qui eſt bien convaincu que

sa vie n'est point à lui, est tranquille au fort de la tempête. Il lui importe assez peu qu'il soit la pâture des vers de la terre, ou réduit en cendres par la foudre.

» Je restai quelque temps à *Bengale*, attendant une occasion pour passer à la Cour du Mogol où j'avois dessein de chercher un établissement. Les monarques de l'Orient sont curieux à l'excès des sciences de l'*Europe*. C'est une des raisons pour lesquelles ils ont accueilli les *Jésuites* & toléré leur religion, se flattant de tirer avantage des savans travaux de cette société. Mais en général, ils ne sont point favorables à la religion chrétienne; & si les missionnaires n'avoient d'autre appui que leur religion, ils seroient bientôt sacrifiés aux docteurs *Mahométans* & aux brames *Indiens*. Mais à présent, la religion n'est que le prétexte des voyages des *Jésuites* dans l'*Inde*; & peut-être sont-ils aussi peu zélés pour la propagation du christianisme, que les *mahométans* & les *payens* sont peu disposés à l'embrasser. Ils sont bons mathématiciens & mauvais saints, si ce n'est lorsque la prédication de l'évangile peut leur procurer quelques avantages temporels.

» Il n'y a donc que leur savoir utile qui protège, à la cour des monarques de l'Orient,

des hommes odieux à toute l'*Asie*. Les machinations secrettes des pères de la société, quoique conduites avec art, ont été découvertes par ceux qui les ont étudiées & observées de près. Leur sort est décidé, dès que les *Asiatiques* seront aussi savans qu'eux.

» Ces réflexions furent pour moi un nouveau motif de me perfectionner dans les sciences & les arts des *Européens*. Je ne doutois pas que je ne me rendisse agréable à la cour du grand Mogol. Mes espérances ne furent pas vaines. Je me fis connoître des *Nababs* & des Vizirs. Je m'étois pourvu des meilleurs instrumens de mathématique, & d'une bonne bibliothèque. Je fus suivi & admiré. Ma réputation parvint aux oreilles du Mogol. On m'appeloit le philosophe de l'Orient. J'eus ordre de me rendre à la cour, où je fus admis à l'audience du monarque.

» Mon savoir, & la facilité avec laquelle je parlois les langues de l'*Europe*, lui firent soupçonner que j'étois un *Jésuite* déguisé. Les plus habiles docteurs *mahométans* eurent ordre de m'examiner. Je pratiquai devant eux les ablutions, purifications, & toutes les cérémonies de ma religion. Je leur fis l'histoire de ma vie, & leur racontai ma naissance, le nom de mes parens, & de ceux

qui m'avoient inſtruit des préceptes de la foi *mahométane*, mon ſéjour à *Mouſul*, mon eſclavage à *Alep*, mon voyage en *Angleterre*, & mes études dans le ſéjour de la ſcience. Je leur déclarai que mon deſſein étoit de communiquer mes connoiſſances à ceux qui voudroient bien m'écouter, afin de tranſplanter le ſavoir de l'*Europe* en *Aſie*; je finis en les priant de ſeconder mon entrepriſe.

» Ils louèrent mon courage & approuvèrent mes vues. Le Mogol inſtruit de mes intentions, s'empreſſa de me témoigner combien elles lui étoient agréables. J'eus un appartement dans ſon palais, où il venoit ſouvent admirer mes expériences. Je m'attachois ſurtout aux mathématiques & à l'aſtronomie, parce que c'étoit le goût du monarque.

» Ayant repris auſſi mon premier emploi de religion, je demandai la permiſſion de faire les fonctions d'*Iman*; je prêchois au peuple, lorſque mes occupations me le permettoient, & je liſois la loi de notre prophète dans les moſquées.

» *Alla* bénit mes travaux : ma réputation s'étendit par toute l'*Aſie*. Je répandois la

ſcience d'une main, & de l'autre je recueil-lois toutes ſortes d'honneur.

» *Aurengzeb*, le grand conquérant de la terre, étoit mon ami : il m'avoit chargé de l'éducation du ſultan *Oſmir*, ſon fils.

» *Oſmir* n'avoit encore que cinq ans, lorſque le Mogol le confia à mes ſoins.

» Que la vertu ſoit la baſe de la ſcience ; & que la ſcience ſoit l'eſclave de la vertu.

» Telles furent les paroles d'*Aurengzeb*, lorſqu'il me chargea de l'éducation de ſon fils. Je me proſternai devant lui, & m'appliquai à inſtruire l'auguſte enfant.

» Ce fut alors, ô *Morell*, que je conçus le deſſein de couvrir la morale la plus pure du voile léger de l'Allégorie, pour rendre l'inſtruction plus agréable & en même temps plus utile. Mes yeux avoient vu les beautés variées dont la nature offre le ſpectacle raviſſant dans les différentes contrées de la terre. Mon imagination me les repréſentoit, & il m'étoit aiſé de les peindre dans des deſcriptions brillantes. Cette idée me plut. Je crus que la vertu s'inſinueroit doucement dans un cœur tendre, ſous les fleurs du langage.

» Mes leçons, deſtinées au prince ſeul, furent lues & admirées de tous les grands

de la cour. *Osmir*, pour qui elles étoient faites, fût le seul qui ne les goûta pas. Il avoit l'esprit léger & peu propre à l'étude de la sagesse. Il maudissoit les momens qu'il passoit avec moi. Il ne profita point de mes leçons. A peine pouvoit-il supporter le nom de la vertu; au lieu que le vice le charmoit, malgré sa difformité. Seulement, lorsqu'on lui peignoit la vertu récompensée, il marquoit une sorte d'amour pour elle: ou plutôt pour l'avantage qu'elle procuroit; mais l'attrait du vice l'emportoit bientôt dans son cœur.

» L'estime de toute l'*Asie* ne consoloit point le fils d'*Asmar* du chagrin qu'il avoit du peu de profit que son illustre pupille retiroit de ses leçons. D'ailleurs, l'admiration de ceux qui exaltoient le plus mes écrits étoit une admiration stérile. Ils admiroient la pureté de mes leçons, sans en devenir plus vertueux. Cette pensée empoisonnoit les louanges qu'ils me donnoient, & j'appréhendois des maux que je prévoyois seul.

» *Osmir* croissoit en âge, & j'avois le chagrin d'être le précepteur du plus méchant des hommes. En peu d'années il ressembla plus à un monstre qu'à un homme. C'étoit

Horam qui étoit destiné à ressentir le poids de sa méchanceté.

» *Aurengzeb* s'apperçut du caractère vicieux de son fils, & craignit qu'il n'osât porter ses vues sur le trône de son père. Le prudent monarque lui ôta toute son autorité. *Osmir* fut enfermé par ordre du Mogol, & on ne laissa auprès de sa personne qu'un petit nombre d'officiers affidés.

» Le prince méchant me soupçonna d'être cause de la sévérité de son père à son égard. Il dit en confidence aux officiers qui le servoient, que je lui avois conseillé de détrôner *Aurengzeb*. Le monarque en fut instruit, & l'on me jeta dans les fers. Tous les grands se réjouirent de mon malheureux sort. Tant de bassesse ne m'étonnoit point dans des courtisans. Mais la profonde malice d'*Osmir* me révoltoit.

» Au bout de quelques jours je fus tiré de mon cachot pour paroître devant *Aurengzeb*. Le monarque affectoit un air sévère : je voyois néanmoins le sourire de la pitié percer au travers de cette sévérité affectée. Il me fit ôter mes chaînes, & ordonna aux courtisans & à ses gardes de se retirer.

» Lorsque nous fûmes seuls, je me prof-

ternai la face contre terre, persistant dans cette posture respectueuse, sans rien dire.

» Lève-toi, *Horam*, me dit *Aurengzeb*, lève-toi, serviteur fidelle; je ne te crois point coupable des crimes dont ils t'accusent: dis seulement que tu es innocent, & j'en serai convaincu.

» O maître du monde, qu'*Horam* ton esclave périsse plutôt que d'accuser ton fils de mensonge. Oui, je le confesse, j'ai souvent excité *Osmir* à la pratique de la vertu, à l'amour de la vérité, de la sagesse, de la justice, de la modération, les plus précieux ornemens de ton trône. Je lui ai conseillé de te ressembler : ma présomption mérite la mort. *Horam* a eu le malheur de voir tes espérances frustrées, & ses leçons diffamées.

» Diffamées! oui, sans doute, reprit *Aurengzeb*; car je me vois dans la nécessité d'accuser mon fils de bassesse, ou mon fidelle esclave de rébellion. Il n'y a point de milieu. *Horam*, retire-toi de la cour : si tu es innocent, elle n'est pas digne de te posséder : si tu es coupable, ce que je ne pense pas, tu es indigne de m'approcher. *Horam*, retire-toi, je te donne mille sequins d'or; mais il faut que tu me promettes de

ne pas quitter mes états : je ne puis ni te garder, ni te perdre.

» Je me jetai aux pieds d'*Aurengzeb* : je le remerciai de sa bonté, & je priai *Alla* de changer le cœur d'*Osmir*.

» *Aurengzeb* me donna l'anneau qu'il portoit au doigt, & me dit de partir dès la nuit même pour me retirer vers les frontières les plus reculées de son empire.

» J'obéis. Le monarque avoit donné ordre à un nabab, mon ami sincère, d'avoir soin de moi, & de me faire escorter jusqu'à l'embouchure du *Gange*. Je traversai les mers, & je vins fixer ma demeure dans cet établissement de votre nation. Dès que ma disgrâce eut éclaté à la cour du Mogol, on empoisonna mes leçons : on les interprêta malignement : on me supposa des vues dont mon cœur & mon esprit étoient bien éloignés. Je retirai toutes les copies que je pus trouver, & les emportai avec moi, dans la vue de les brûler & d'en faire un sacrifice au dieu des *payens* ». . . . .

Le manuscrit de sir *Charles Morell* ne va » pas plus loin. Voyez au reste la conclusion » des contes à la fin du troisième tome ».

LES CONTES DES GÉNIES,

OU

LES CHARMANTES LEÇONS D'HORAM, FILS D'ASMAR.

GIUALAR, Iman de *Terki*, avoit deux enfans, *Patna* & *Coulor*, qui faisoient la gloire de leurs parens, & l'admiration des habitans de *Mazanderan*. Ce respectable vieillard les menoit tous les jours dans un bois planté d'orangers & de citronniers. Là, après les avoir plongés dans les eaux claires d'une fontaine qui couloit dans ce lieu charmant, pour les purifier des mauvaises impressions du monde, il les faisoit asseoir auprès de lui, sous l'ombre de ces arbres odoriférans, & leur répétoit ces leçons instructives :

« O mes enfans, écoutez votre père, ouvrez vos tendres cœurs aux instructions de la vieillesse, laissez-vous toucher par les sages maximes de l'expérience. La jeune fourmi

ne va point au travail qu'elle n'y ſoit conduite par les plus anciennes ; l'aiglon ne s'approche du ſoleil que ſous les aîles de ſa mère ; ainſi les enfans de l'homme ne doivent agir que par l'impreſſion de leurs parens : toutes leurs démarches doivent être tracées par la main paternelle.

» Mais *Patna* & *Coulor* apprendront de *Giualar* à adorer *Alla*, le premier des êtres, & à honorer *Mahomet* le prophète des croyans.

» Les déſirs de la chair ne ſont que baſſeſſe, & les fils de la terre ont des penſées rampantes. Ils tendent & roidiſſent leurs nerfs comme le mulet opiniâtre : ils s'attachent à la pourſuite des bagatelles, comme le chameau dans le déſert. Le léopard ſaute ſur ſa proie : ainſi l'homme ſe réjouit dans ſes richeſſes ; &, comme un lionceau, ſe chauffe au ſoleil de la pareſſe.

» Les corps du pareſſeux & de l'intempérant flottent ſur l'océan de la vie, ainſi que les cadavres ſur les vagues du *Tigre*.

» Les vautours du ciel dévorent les cadavres, & l'homme eſt déchiré par les remords de ſa conſcience.

» Fuyez les hommes, mes enfans ; imitez le pélican qui ſe retire dans les lieux inha-

bités, ſuivez l'ânon ſauvage dans les déſerts de la paix „.

Un jour que *Giualar* répétoit ces mots avec plus de vivacité qu'à l'ordinaire, il apperçut tout-à-coup un baume d'une odeur ſuave couler en abondance d'un citronnier plus grand que les autres, qui étoit vis-à-vis de ce tendre père & de ſes enfans attentifs: dans un moment toutes les feuilles de l'arbre furent couvertes de cette douce roſée, le tronc prit de lui-même une forme humaine, ils virent la figure rayonnante d'une belle femme.

„ *Giualar*, dit le *génie*, votre zèle m'eſt agréable. J'aime à vous voir élever vous-même & former ces jeunes cœurs. Un père eſt béni dans la ſageſſe de ſes enfans, & la langue de l'inſenſé perce le cœur de ſa mère. Mais pourquoi le ſage *Giualar* inſiſte-t-il avec tant de force ſur l'amour de la retraite. *Alla* a mis vos enfans dans le monde: leur prudence & leur travail, leurs conſeils & leurs exemples ſont dûs à leurs concitoyens. Les entraîner dans les déſerts, c'eſt les réduire à la vie des ſauvages & des brutes. Les volontés d'*Alla* ne ſont point vaines. L'homme n'eſt pas maître de lui-même, il ſe doit à la ſociété; & c'eſt une

folie de prétendre éluder les décrets du ciel. *Giualar* a raison de précautionner ses enfans contre les vices & les folies des hommes ; mais qu'est-ce qu'une vertu qui n'a jamais été exposée ? Elle ne mérite ce nom sacré, qu'après avoir passé par les épreuves de la tentation. Iman respectable, confiez-moi vos enfans : qu'ils viennent recevoir des leçons d'humanité, de la bouche des *génies* immortels & bienfaisans ; qu'ils voient de près les vices & les vertus des hommes ; que ce contraste leur apprenne à se conduire sagement dans les sentiers de la vie ».

Giualar, charmé de l'offre du *génie*, se prosterne en sa présence pour lui rendre un juste hommage de prières & de louanges. O Iman ! lève-toi, dit le *génie* ; *Allà* seul mérite tes vœux : quoique supérieurs aux hommes, nous sommes, comme eux, l'ouvrage de ses mains. La lune est à présent entre nous & l'œil du jour : avant qu'elle ait fait le tour de la terre, *Patna* & *Coulor* seront rendus à leurs parens. Réjouis-toi des faveurs que le ciel leur fait, & repose en paix jusqu'à ce qu'une nouvelle lune les ramène dans tes bras ». Ainsi parla le *génie Moang* sous la figure d'une femme d'une beauté ravissante. Il prend *Patna* & *Coulor*, se

se plonge avec eux dans la fontaine, & disparoît aux yeux de *Giualar*.

Bientôt ils se trouvèrent dans une vaste plaine, au bout de laquelle s'élevoit un palais magnifique. " C'est ici, dit *Moang*, en leur faisant observer ce superbe édifice, c'est ici que *Patna* & *Coulor* doivent distinguer le bien du mal, la lumière des ténèbres. Mes enfans, que le silence tienne vos lèvres scellées; écoutez, voyez, apprenez : mais que la voix profane des hommes ne se mêle point aux paroles sacrées des *génies* ".

Dès qu'ils furent arrivés au palais, *Moang* introduisit les enfans de *Giualar* dans un vaste sallon, où vingt-huit trônes d'or étoient occupés par la race immortelle des bons *génies*. A leurs pieds, sur de riches tapis qui couvroient tout le sallon, étoient d'autres *génies* d'un ordre inférieur. Chacun avoit sous sa garde deux croyans, ou davantage, à qui il étoit permis d'entendre les leçons instructives de ces êtres tutelaires.

Iracagem, dont le trône étoit un peu plus élevé que celui des autres, parla le premier en ces termes :

» Race des immortels, protecteurs des hommes confiés à vos soins célestes, dites : quels succès ont eu vos travaux ? Quels

vices avez-vous punis ? Quelles vertus avez-vous récompensées ? Quelles fausses lumières avez-vous dissipées ? Foibles mortels, que pourriez-vous sans notre protection ? que vos efforts seroient infructueux ! que vos recherches seroient vaines ! » Puis s'adressant en particulier au *génie* le plus près de lui : » Vertueux compagnon, lui dit-il, racontez-nous les heureux effets de vos soins bienfaisans. »

A ces mots, le *génie* se leva de son trône, & dans cette posture respectueuse, il commença ainsi modestement le récit d'une aventure agréable.

» Puisque vous l'ordonnez, ô sage *Iracagem* ! ma voix se fera entendre. Quoique peu habile dans l'art divin de protéger le genre humain, j'ai fait ce que j'ai pu pour suivre les préceptes de *Mahomet* notre maître ; & l'on connoîtra les succès de mes soins par l'histoire suivante.

CONTE PREMIER.

HISTOIRE DU MARCHAND ABUDAH, OU LE TALISMAN D'OROMANE.

Au milieu du quai de *Bagdat*, où les biens de toute la terre viennent se rassembler pour le bonheur des croyans, vivoit le plus riche marchand de cette ville opulente. *Abudah* (c'étoit le nom de cet homme fortuné), possédoit à lui seul les richesses de plusieurs nations, courtisé des grands qui lui portoient envie, béni du peuple indigent dont il soulageoit la misère. Chaque jour sa bienfaisance magnifique faisoit mille heureux, chaque jour il gagnoit mille cœurs par sa générosité. Mais ces jours si beaux & si délectables pour le généreux *Abudah*, étoient suivis de nuits cruelles & terribles. Ni les caresses d'une tendre épouse, plus belle que les beautés de la *Circassie*, ni l'amour de ses enfans, plus aimables que ceux des fées, ni ses richesses

qui ſurpaſſoient les vaſtes deſirs dont l'homme eſt capable, ne pouvoient délivrer ſon eſprit des terreurs de la nuit. Dès qu'il étoit retiré, une petite boëte qu'aucun art humain ne pouvoit remuer de ſa place, avançoit d'elle-même au milieu de l'appartement où il couchoit ; puis s'ouvrant, elle offroit, à la vue du marchand, la figure raccourcie d'une vieille ſorcière toute contrefaite qui, portée ſur deux potences, s'approchoit de lui, &, avant qu'il ſe mît au lit, lui adreſſoit chaque nuit ces paroles ſingulières : » O *Abudah!* toi que *Mahomet* comble avec profuſion de toutes ſortes de biens, à quoi t'occupes-tu ? Pourquoi ne cherches-tu pas le taliſman d'*Oromane?* Celui qui le poſsède ne connoît ni chagrin ni douleur, & ne craint ni l'inconſtance de la fortune, ni la malice des hommes. Juſqu'à ce que je voie ce tréſor dans ton pouvoir, ô *Abudah!* je ne ceſſerai de te reprocher chaque nuit ta négligence impardonnable ; & le coffre qui me ſert de demeure, ne quittera point l'appartement où tu repoſes. »

Après ce diſcours, la ſorcière rentroit dans ſa boëte en agitant ſes potences, & la refermoit avec un cri ſiniſtre, laiſſant le pauvre *Abudah* ſe mettre au lit, où le

trouble & l'inquiétude le tourmentoient le reste de la nuit.

Cette visite importune répétée exactement, à l'heure précise, avec les mêmes menaces, & les mêmes cris effrayans, lui rendoit la vie insupportable. Les délices du jour étoient empoisonnées par le souvenir de la nuit. Il n'osoit confier à personne le sujet de son chagrin. L'aventure étoit si extraordinaire, qu'il avoit lieu de craindre qu'elle n'excitât des ris moqueurs, au lieu de la tendre compassion de ses amis. A la fin, excédé des importunités de la sorcière impitoyable, il résolut de vaincre sa répugnance. Dans un festin où il avoit rassemblé ses amis, il se hasarda de demander si quelqu'un d'eux avoit connoissance du talisman d'*Oromane*, & du lieu où on le gardoit.

Personne ne put lui donner une réponse satisfaisante. Ils avoient bien entendu parler des vertus surprenantes du talisman ; mais ils désespéroient tous de le trouver. Ainsi, *Abudah* perdit les fraix de sa demande ; & ne sachant où aller chercher ce trésor inconnu, il se vit contraint de revenir entendre les reproches de la sorcière nocturne.

Le lendemain il fit crier publiquement

dans les rues de *Bagdat*, que le marchand *Abudah* promettoit une récompenſe conſidérable à celui qui lui apprendroit où étoit le taliſman d'*Oromane*. On publia la même choſe pendant pluſieurs jours conſécutifs ; perſonne ne ſe préſentoit pour ſatisfaire les deſirs de l'impatient *Abudah*.

Cependant, un pauvre voyageur que les *Arabes* avoient dépouillé de tout ce qu'il avoit, traverſant les rues de *Bagdat*, entendit cette publication, & s'offrit d'abord à mériter la récompenſe promiſe par le marchand, en lui faiſant connoître où étoit le taliſman, l'objet de ſes recherches. Les amis du riche *Abudah*, tranſportés de joie à cette nouvelle, conduiſirent en pompe le voyageur au palais de leur ami, & l'introduiſirent avec grand bruit. Ils trouvèrent *Abudah* couché négligemment ſur un ſopha, entouré de ſa femme & de ſes enfans; mais, ni leurs careſſes innocentes, par leſquelles ils tâchoient de diſtraire ſon chagrin, ni les délices d'un deſſert auſſi ſplendide que délicat ſervi à ſes pieds, ni la douce harmonie d'un concert exécuté par les plus habiles muſiciens, rien ne pouvoit le tirer de l'affliction profonde où il étoit abſorbé.

» *Abudah*, s'écrièrent ſes amis, tous en-

ſemble & avec tranſport, recevez celui qui vient vous apprendre où eſt le taliſman d'*Oromane.* »

A ces cris, le marchand affligé leva les yeux, comme un homme qui ſort d'un rêve effrayant.

» Oui, ce pauvre voyageur que nous vous préſentons, continuèrent ſes amis, s'engage à vous indiquer où vous trouverez le tréſor après lequel vous ſoupirez. »

Le voyageur ouvroit la bouche pour parler; *Abudah* témoigna deſirer qu'on les laiſsât ſeuls. Sa famille ſe retira, on congédia les muſiciens, & ſes amis le quittèrent. Le voyageur, reſté ſeul avec *Abudah*, lui adreſſa ces paroles.

» Votre fortune immenſe, ô riche citoyen de *Bagdat*, rend votre ambition légitime, en vous mettant en état d'acquérir le taliſman d'*Oromane.* Pour nous, hommes pauvres & miſérables, que la fortune accable de revers, nous n'avons point l'eſpoir de faire cette découverte. Nous avons beau errer & chercher, nos peines ſont inutiles: elle eſt au-deſſus de nos recherches. L'acquiſition en eſt trop coûteuſe: elle exige des dépenſes infinies. Celui qui veut abſolument tenir le taliſman ſacré, doit faire

des présens immenses à ceux qui l'aideront dans la conquête de ce trésor. Moi-même, ô marchand fortuné, j'ai travaillé toute ma vie à amasser assez de richesses pour suffire à cette grande entreprise ; mais, depuis que le prophête, en confondant mes desseins ambitieux, m'a réduit à ma première misère, mes desirs m'ont quitté avec mon or ; je tâche de resserrer mes affections, & de vivre content au sein de l'indigence.

» Mon ami, dit *Abudah*, vous avez promis de m'indiquer où est le précieux talisman.

» Il est dans la vallée de *Bocchim*, reprit le voyageur. Des princes puissans en sont les gardiens. Il est au milieu des richesses de la terre, dans un lieu où vous ne pouvez approcher, si vous n'y portez des présens d'un prix infini, & d'une magnificence vraiment royale, dignes en un mot d'être offerts aux *génies* qui veillent à la garde de ce paradis terrestre. Si votre présent n'est pas jugé suffisant, vos peines sont perdues.

» S'il ne tient qu'à cela, le talisman est à moi, s'écria *Abudah*. J'ai neuf mille âcres de pâturages sur les bords fertiles des rivières de *Bagdat*. J'ai douze mille héritages

plantés de fruits & de grains, d'oliviers & de bled. J'ai vingt-deux mines de diamant, & six cent vaisseaux occupés pour moi à la pêche des plus belles perles de l'Orient. J'ai au-delà de huit cent magasins, & quatre cent autres places toutes remplies de balles précieuses de soie & de brocard. Outre cela, les biens de neuf visirs me sont engagés pour cent ans; j'en ai payé le prix, & les plus belles esclaves de la Circassie sont à ma disposition.

» O heureux, mille & mille fois heureux *Abudah!* dit le voyageur, le talisman est à vous; vous seul pouvez entreprendre d'entrer dans la vallée de *Bocchim.*

» Puisque cela est ainsi, reprit vivement *Abudah*, ne perdons pas un moment, conduisez-moi d'abord à l'entrée de cette vallée.

» Hélas! elle est dans les déserts de l'*Arabie*, à plusieurs journées d'ici, ajouta le voyageur: vos présens ne sont pas encore prêts, ni votre escorte. Voulez-vous que les Arabes vous enlèvent vos richesses, avant que vous soyez parvenu à la vue de la vallée? Souffrez que votre serviteur se charge du soin des présens, dont quelques-uns exigent des préparatifs un peu longs, & demain à la pointe du jour, nous sorti-

rons de *Bagdat ;* j'espère que votre voyage aura tout le succès que vous désirez. „

L'impatient *Abudak* acquiesça aux propositions du voyageur, donna des ordres pour qu'on le laissât disposer à sa volonté de ses biens immenses, & se prépara lui-même à partir le lendemain.

Le pauvre voyageur se donna tous les mouvemens nécessaires pour préparer les présens qu'il jugea les plus convenables. Il arma aussi cinq mille archers, pour escorter dans les déserts la magnifique caravane du marchand.

Tout fut prêt à l'heure marquée. *Abudah* dit un tendre adieu à sa chère épouse, embrassa ses enfans, & partit avec son guide pour la vallée de *Bocchim.*

Aventure du marchand A B U D A H *dans la vallée de Bocchim.*

LE neuvième jour du troisième mois, avant que le soleil commençât à éclairer les mosquées de *Bagdat*, la caravane se mit en marche, traversant le quai, & passant sous les fenêtres d'*Abudah*, d'où il la vit défiler.

Cinq cent archers, montés sur des cour-

ſiers richement équipés, conduiſoient l'avant-garde. Elle étoit formée de douze mille bœufs, & de trente mille moutons, & de deux cent des plus beaux chevaux d'Arabie.

Enſuite venoient cinq cent hommes armés de haches & de cimeterres, portant de riches bannières de ſoie, où l'on voyoit brodés en or des pâturages couverts de toutes ſortes de bétail, pour le ſervice & la nourriture de l'homme.

Ils étoient ſuivis par deux cent chameaux chargés de fruits ſecs de toute eſpèce; mille autres chargés de grains; mille des vins les plus recherchés; cinq cent de l'huile la plus pure, & cinq cent autres d'épicerie & de parfums précieux. Mille laboureurs armés fermoient cette avant-garde, célébrant les biens de la terre, brûlant dans des caſſolettes d'or les parfums les plus ſuaves, & portant des bannières de lin & de ſoie, où l'on avoit repréſenté en broderie d'argent les ſaiſons & les travaux annuels de la campagne. Ce fut tout ce qui put ſortir de Bagdat le premier jour.

Le jour ſuivant, cinq cent mineurs armés de pioches, & cinq cent forgerons armés de marteaux, ouvrirent la marche; ils précédoient un char tiré par vingt bœufs, où

étoient toutes ſortes d'uſtenſiles de fer. Au-devant du char paroiſſoit un hérault d'armes qui commandoit toute la cavalcade. Cinq cent ouvriers venoient enſuite avec un char tiré par vingt mulets, chargé d'une grande quantité de plomb & d'étain, avec un artiſan fameux dans ſa profeſſion, qui chantoit la naiſſance & la perfection des arts, les propriétés & les uſages des métaux. Un troiſième char étoit pareillement conduit par cinq cent autres ouvriers, avec les inſtrumens de leur art : celui-ci étoit chargé de buſtes & de ſtatues de bronze, des plus beaux ouvrages en cuivre, & du plus célèbre artiſte de *Bagdat*. Mille autres ouvriers annonçoient un quatrième char bien plus riche que les précédens : il étoit attelé de douze licornes, & fourni de vaiſſelle, de monnoies & de meubles d'argent. Le char étoit lui-même d'argent maſſif, & portoit l'intendant d'*Abudah*. Il étoit ſuivi de cent chameaux chargés auſſi d'argenterie.

A quelque diſtance on voyoit mille cavaliers armés de pied en cap, à la manière des *Sarraſins* ; puis ſur des mulets richement caparaçonnés, cinq cent marchands étrangers, les premiers de leur nation, & tous remarquables par la magnificence de leurs

équipages : les housses de leurs mulets étoient de velours : on y avoit brodé en bosses d'or les emblêmes du commerce. Suivoit un char d'or massif tiré par quatre éléphans : il étoit chargé de meubles de même métal, travaillés avec toute la finesse & la perfection imaginables. Alors le pauvre voyageur, qui étoit resté jusqu'à ce moment avec *Abudah*, prit congé de lui, & monta dans le char, vêtu lui-même d'or & de pourpre ; il tenoit en main une baguette aussi d'or, pour montrer de loin le chemin de la vallée de *Bocchim*. Telle fut la marche du second jour.

A la pointe du troisième jour, le reste de la caravane sortit des portes de *Bagdat*. Mille Archers commençoient la cérémonie : ils avoient à leur tête un train de musique guerrière : on voyoit flotter entre leurs rangs, des drapeaux ou enseignes de soie, enrichis d'or, portant au centre les armes de la famille d'*Abudah*. Cinquante chariots étoient chargés d'un nombre infini de balles de soirie & de brocard : deux cent cavaliers qui les conduisoient, habillés tous différemment, sembloient de deux cent nations différentes. Ils étoient suivis par cinquante nègres, portant au cou de riches colliers de

perles, & montés ſur des dromadaires; puis, à quelques diſtances, cent muets, & toutes les beautés de la Circaſſie dans deux cent Palanquins: chacune avoit quatre eunuques pour la garder: quant à leur parure, la nature & tous les arts ſembloient y avoir contribué.

Le marchand *Abudah* paroiſſoit enſuite dans un char d'un ouvrage achevé, tout enrichi de perles & de pierreries, tiré par dix chevaux blancs, dont les harnois étoient d'or. La magnificence de ſon habillement effaçoit encore l'éclat de la pompe qui l'environnoit: il étoit couvert de diamans, de rubis, de topaſes & d'émeraudes, dont l'arrangement imitoit toutes ſortes de fleurs & de figures d'animaux. De chaque côté du char, cent muſiciens jouoient de divers inſtrumens, & cinquante eſclaves brûloient les parfums les plus doux. Deux cent des principaux habitans de *Bagdat*, amis d'*Abudah*, l'accompagnoient par honneur, avec une brillante ſuite. Enfin, mille archers qui eſcortoient un nombre infini de chameaux, chargés de toutes ſortes de rafraîchiſſemens & de proviſions, de vins, de liqueurs, de fruits excellens, fermoient cette pompeuſe cavalcade, qui ſurpaſſoit tout ce qu'on avoit

jamais vu de plus magnifique à la cour du *Sophi*.

Le treizième jour du voyage on fit halte dans une plaine, bornée d'un côté par une chaîne de hautes montagnes, & de l'autre, par une forêt épaisse de cèdres & de palmiers. Ici, *Abudah* & son guide descendirent de leur char, & marchèrent à pied vers la forêt.

Elle sembloit impénétrable : on n'y pouvoit entrer qu'au travers des buissons : ils les franchirent, & avancèrent avec peine dans un petit sentier étroit, obscur & raboteux.

Ils marchèrent ainsi jusqu'au soir, qu'étant parvenus à l'entrée d'une caverne, le voyageur qui accompagnoit *Abudah*, y entra brusquement, & disparut aux yeux du marchand étonné.

Abudah voulut le suivre ; mais voyant que la caverne étoit un précipice affreux sans fond, il n'osa pas avancer.

Le soleil n'éclairoit plus que le sommet des montagnes, & les arbres les plus élevés de la forêt recevoient seuls ses rayons affoiblis. *Abudah* excédé de fatigues, inquiet de se voir seul dans un lieu désert, ayant entre lui & sa caravane une forêt épaisse

& impraticable, monta ſur un arbre où il réſolut de paſſer la nuit ſans dormir.

Mais il étoit ſi épuiſé, qu'il ne put réſiſter au ſommeil, quelques efforts qu'il fît pour s'en défendre. Un charme aſſoupiſſant lui fit oublier & le Taliſman d'*Oromane*, & la déſertion ſubite de ſon guide, & les dangers qu'il couroit en ce lieu.

L'étoile du jour annonçoit le lever du ſoleil. *Abudah* ſe réveille. Un éclat extraordinaire frappe ſa vue : l'arbre qui le porte eſt d'or pur, les feuilles ſont d'argent, & des grappes de rubis ſont les fruits qui pendent aux branches. En regardant autour de lui, il apperçoit par-tout un changement auſſi merveilleux, la caverne & la forêt ont diſparu : à leur place s'élèvent des palais enchantés couverts de lames d'or & d'argent, où ſont enchâſſées avec art des pierres précieuſes qui jettent au loin un éclat éblouiſſant. Ce ſéjour n'a rien de terreſtre, & il croit être tranſporté au firmament.

Ravi d'étonnement, il deſcend de l'arbre : la terre ſur laquelle il marche eſt un ſable d'or, ſemé de perles, émaillé de fleurs formées par des végétations naturelles de cryſtal, d'émeraudes & d'améthiſtes. Des arbriſſeaux d'or & d'argent écloſent & croiſ-

ſent de tous côtés ſous ſes yeux. Dans le lointain, un vaſte dôme qui domine toute la plaine, cache ſa tête ſuperbe dans les nues. La riche matière dont il eſt composé répand une lumière ſi vive, qu'*Abudah* n'en peut ſupporter l'éclat. Sa curioſité en devient plus forte : il marche à grands pas vers cette étonnante merveille.

Le dôme étoit d'or, porté ſur trois cent colonnes dont le fuſt étoit d'une ſeule émeraude, le chapiteau d'un ſeul diamant, & le piédeſtal d'un rubis. Une ſeule pièce de cryſtal rempliſſoit l'intervalle d'une colonne à l'autre, de ſorte que, quoique le dôme fût exactement fermé, l'intérieur en étoit pourtant viſible de tous les côtés. L'architrave étoit de la matière des perles, ornée d'emblêmes & de feſtons d'améthiſtes, de topaſes, d'eſcarboucles, de rubis, d'émeraudes, de ſaphirs & de brillans.

Le plus riche des hommes fut frappé d'étonnement en voyant tant de richeſſes & de magnificence. Le dôme avoit quatre ouvertures, qui regardoient les quatre parties du monde. *Abudah* entra par celle de l'orient. Il apperçut un vieillard reſpectable aſſis ſur un trône dont l'éclat étoit trop vif pour

que des yeux humains puſſent en diſtinguer la matière.

Un grand nombre de rois & de potentats étoient autour de lui, prêts à recevoir & à exécuter ſes ordres. Ceux-ci avoient ſous eux des êtres inférieurs, tous ſuperbement vêtus d'or & de pierreries.

Le contour du dôme étoit orné par-tout des raretés de toutes les contrées de la terre, diſpoſées dans l'ordre le plus agréable. L'œil les parcouroit toutes avec raviſſement, ſans ſavoir à quoi donner la préférence. Un ſeul tapis couvroit le pavé, qui étoit de marbre jaſpé, & ce tapis de ſoie & d'or repréſentoit au naturel les diverſes productions de la terre.

Abudah oublia dans ce moment toutes ſes richeſſes; & honteux du peu de valeur de ſes préſens comparés à tant de magnificence, il ſe retiroit, lorſqu'un des princes les plus proches du trône s'approcha de lui, & le pria d'avancer.

Abudah avança en tremblant, & ſe proſterna avec reſpect au pied du trône. Le vieillard qui y étoit aſſis le raſſura en ces termes :

« Ne crains point, ô *Abudah*; tu as toujours été le favori du dieu des richeſſes. Je

ſuis ton ami : le voyage que tu as entrepris en mon honneur, dans l'eſpoir de trouver le taliſman du grand *Oromane*, ne reſtera point ſans récompenſe. Et vous, (en s'adreſſant au *génie* qui lui avoit préſenté le marchand) promenez *Abudah* dans tous mes palais ; montrez lui des biens que tant de milliers d'hommes ont deſiré de voir ».

Le *génie* inférieur obéit, & prenant *Abudah* par la main, il le conduiſit d'abord dans le palais qui étoit du côté de l'orient.

Les murs de ce bâtiment étoient d'argent pur, & les fenêtres de cryſtal. L'argent y brilloit de toutes parts ſous la forme de branches & de rameaux d'arbre ; ce qui ſembloit étonner *Abudah*.

« Ce que vous voyez, lui dit le *génie*, eſt une bagatelle : l'amas de ces rameaux d'argent deſcend en profondeur juſqu'au centre de la terre ; de ſorte que ce qu'il y a ici de métal précieux, vaut mieux que toutes les richeſſes viſibles du monde ».

Ils paſsèrent dans un ſecond palais bâti d'or fin, avec des vitrages comme le premier.

Abudah y admira une égale quantité d'or qui y végétoit du centre de la terre, comme l'argent dans le palais qu'il venoit de quitter.

Le suivant étoit un vaste édifice tout de diamans. On voyoit au milieu une cîterne remplie de toutes sortes de pierres précieuses : on en tiroit sans-cesse, & elle en fournissoit toujours sans s'épuiser, même sans diminution.

« Ces richesses, dit le *génie*, ne se terminent aussi qu'au centre de la terre. Vous avez observé que l'argent & l'or des deux premiers palais étoient des branches & des rameaux tombés des arbres qui croissent dans cette vallée de richesses, ramassés avec peine & travail ; car les riches n'en sont pas exempts. Comme toutes choses sont sujettes à dépérir, ces branches d'argent & d'or se froissent & se heurtent agitées par l'air ; elles se brisent encore en tombant : ce qui forme peu à peu une grande quantité de paillettes, de grains & de poussière. De même les diamans & les autres pierreries précieuses qui viennent aux arbres comme des fruits, & qui s'en détachent quand ils sont mûrs, tombent & se brisent en petits fragmens. Nous négligeons toutes ces particules : nous ne recueillons que les pierres d'un certain calibre, & tout le reste est laissé sur la terre au rebut.

» Ce sont ces fragmens de métaux & de

pierres précieuſes avec la terre, qui répandus & charriés dans l'intérieur du globe, au moyen des eaux ſouterraines qui les entraînent, ſont arrêtés par des lits de pierre & de rocher qu'ils ne peuvent pénétrer, & s'amaſſent ainſi dans divers endroits; ils forment avec le temps des mines précieuſes, d'où l'induſtrie & le travail de l'homme les arrachent à grands fraix ».

Abudah ayant viſité ces biens immenſes, reparut devant le trône du *génie* des richeſſes, qui ordonna qu'on le menât au coffre où l'on gardoit le Taliſman d'*Oromane*.

Auſſitôt dix des *génies* inférieurs le conduiſent à un coffre énorme fermé avec cinquante ſerrures. Il étoit tout de fer, & renforcé de larges bandes d'un métal particulier plus dur que le diamant. « *Abudah*, voilà ta récompenſe, lui dit le *génie :* retourne à *Bagdat*, & vis en paix le reſte de tes jours.

» O *génie* bienfaiſant, répondit *Abudah*, tranſporté de joie & de reconnoiſſance, dois-je emporter le coffre même, ou m'eſt-il permis d'en retirer le Taliſman? »

Quoi! repliqua le *génie*, voudrois-tu ôter ce tréſor, du lieu ſeul où il eſt en ſûreté.
» Dès que tu as le coffre, le Taliſman qu'il renferme eſt à toi; & tandis qu'il y

restera renfermé, personne au monde ne pourra te le ravir. La curiosité l'emportera-t-elle sur les risques qu'il y auroit à l'en tirer. Il est écrit dans les fastes du temps que celui qui posséde le Talisman d'*Oromane* sera heureux; ne t'expose donc pas à le perdre, jusqu'à ce qu'il perde lui-même sa vertu. Voilà pourtant les cinquante clefs, emporte-les; mais ne te laisse pas tenter de curiosité; car qui peut t'assurer qu'un mortel supportera impunément l'éclat du Talisman?»

Abudah remercia le *génie*; celui-ci lui ordonna de se coucher sur le coffre. Aussitôt un sommeil profond le tira de ce lieu enchanté. Le lendemain au matin, en se reveillant, il se trouva sous une tente, dans la même plaine où il avoit laissé sa caravane. Mais elle avoit disparu, & il n'apperçut que quarante chameaux & quarante esclaves qui l'attendoient.

Abudah leur demanda ce qu'étoit devenu le train magnifique qu'il avoit amené avec lui de *Bagdat*. Ils ne purent lui en donner des nouvelles. Ils répondirent seulement qu'ils avoient entendu parler de cette caravane pompeuse, mais qu'ils ne l'avoient jamais vue: que depuis quelque temps leur maître s'étoit absenté de *Bagdat*, sans qu'on sût

ce qu'il étoit devenu : que ses esclaves l'avoient cherché inutilement : qu'une nuit, lorsqu'ils reposoient tranquillement dans son palais de *Bagdat*, ils s'étoient trouvés transportés sans savoir comment, avec leurs bagages & quarante chameaux chargés de provisions, dans cette même plaine, & qu'étant entrés dans sa tente, ils l'avoient vu couché sur un grand coffre de fer, d'où ils l'avoient tiré pour le mettre sur un sopha.

» Le coffre est-il ici, demanda vivement *Abudah* ? Oui, magnifique seigneur, répondit le premier des esclaves. C'est un coffre de fer d'une grandeur prodigieuse, fermé avec cinquante clefs ».

Le marchand se leva d'abord; &, quoiqu'il ne pût concevoir les événemens merveilleux de ce voyage, quand il vit le coffre & les cinquante clefs, il parut satisfait; ordonna de plier les tentes, & de prendre le chemin de *Bagdat*.

Le coffre étoit porté sur un long brancard par quatre chameaux au centre de sa caravane, bien moins brillante que la première.

Il craignoit que, malgré l'assurance du *Génie*, les *Arabes* ne le surprissent avec le

peu de monde qu'il avoit, & ne lui enlevassent son trésor.

Le premier jour, la caravane s'arrêta sur les bords d'un étang, où *Abudah* ordonna de tendre, & d'ôter aux chameaux leurs charges & leurs harnois. Il plaça quatre esclaves en sentinelle aux quatre coins de son camp, fit enfouir le coffre sous le sable dans sa tente, & se jeta sur un sopha pour y prendre du repos, ou rêver à son aise à son voyage singulier. Ses craintes n'étoient pas tout-à-fait vaines. Vers minuit les sentinelles apperçurent un petit parti d'*Arabes* qui venoit à eux, soit pour les piller, soit que la commodité de l'eau les attirât en cet endroit pour y camper le reste de la nuit.

Abudah, averti de leur approche par un esclave, qui lui dit en même temps que le nombre des voleurs ne paroissoit pas fort considérable, trembla pour sa vie & pour son trésor. Dans cet état de crainte & d'irrésolution, ne sachant s'il devoit fuir ou attaquer, il resta dans l'inaction.

Tandis que le maître, en proie à la crainte, étoit indécis sur le parti qu'il avoit à prendre, le chef des esclaves, plus résolu que les autres, assemble ses camarades, les

anime, & les mène en bon ordre à la rencontre des voleurs.

Les *Arabes*, qui n'étoient pas plus d'une vingtaine, ne voulurent point se mesurer à des forces si supérieures aux leurs ; ils se mirent à fuir, laissant les esclaves d'*Abudah* paisibles possesseurs de leur camp.

Le chef des esclaves, fier de son succès, sûr que ces *Arabes* ne reviendroient pas à la charge, plus sûr encore de la lâcheté de son maître, excité d'ailleurs par l'inquiétude indiscrette d'*Abudah*, s'adressa à ses camarades, leur déclara que ce coffre receloit quelque trésor d'un très-grand prix, puisqu'il étoit fermé avec cinquante serrures ; qu'*Abudah* avoit quitté sécrettement *Bagdat* pour le venir chercher, n'en osant confier la commission à personne, & que d'ailleurs il témoignoit tant de peur de le perdre. Il ajouta qu'ils étoient maîtres du coffre & de la personne même d'*Abudah*, quand ils voudroient ; qu'il falloit enlever le trésor & s'enfuir dans quelque contrée étrangère, où ils jouiroient impunément du fruit de leur rapine.

Des esclaves goûtent aisément ces sortes de propositions. Ils marchent donc en corps vers la tente de leur maître qui les reçoit

avec de grandes démonſtrations de reconnoiſſance; & leur témoigne combien il eſt ſatisfait de leur bravoure.

Le chef des eſclaves répondit ainſi à ſes remercîmens.

“ *Abudah*, nous expoſons notre vie pour défendre tes richeſſes, & nous n'y avons aucune part. Tu trembles lâchement ſous la tente, tandis que nous pourſuivons à outrance tes ennemis. Puiſque nous avons toute la peine, l'équité veut que nous ayons part au profit. Mais nous ſommes raiſonnables. La moitié du tréſor renfermé dans le coffre de fer à cinquante ſerrures eſt pour toi : il faut auſſi que tu nous cèdes l'autre moitié, elle nous appartient à titre de récompenſe, pour t'avoir préſervé d'un ſi grand péril „.

Abudah, étonné de l'audace de ſes eſclaves, tenta en vain de les fléchir par des prières & des promeſſes; mais, ſans l'écouter, ils ſe mirent en devoir de déterrer le coffre, & ſe ſaiſirent des clefs.

Le marchand leur demanda ſeulement un jour pour penſer à leur propoſition. “ Un jour! répliqua bruſquement l'eſclave téméraire; un jour peut te coûter la vie & à nous auſſi. Ne crains-tu pas que ces Arabes, que nous venons de mettre en fuite, ne

reviennent nous assaillir avec une troupe dix fois plus nombreuse. Alors que deviendras-tu, toi & les trésors inestimables que renferme ton coffre „ ?

Abudah les assura qu'il n'y avoit dans ce coffre qu'un pauvre Talisman, dont les vertus ne se déployeroient point pour eux; qu'ainsi ils ne pouvoient tirer aucun fruit de leur trahison; que cependant, pour leur marquer sa générosité, il leur promettoit la liberté & de grandes richesses, s'ils le reconduisoient à *Bagdat* sain & sauf avec le coffre. Ils lui avoient manqué d'une manière trop audacieuse pour se fier à une promesse de cette nature. Tout ce qu'il put dire fut inutile. Cependant le chef des esclaves voulut bien lui donner une demi-heure pour se résoudre à accepter leur proposition. Ils se retirèrent & le laissèrent seul dans sa tente.

Abudah se jeta sur le coffre de fer, comme un homme qui embrasse pour la dernière fois ce qu'il a de plus cher au monde. Il gémit, il se lamente. Tout-à-coup le sommeil le saisit, comme le jour précédent dans le temple des *Génies*.

Il se réveille vers minuit : il regarde autour de lui : il étoit dans le plus bel appartement de son sérail de *Bagdat*, & *Selima*,

ſa chère épouſe, dormoit à ſon côté ſur le même ſopha. « Je ſuis hors de danger : » C'eſt la première réflexion qui ſe préſente à ſon eſprit ; & il ne doute pas un inſtant que le coffre n'ait été tranſporté avec lui dans la même chambre.

Il ſe lève incontinent, avant que de ſaluer *Selima* (ſa penſée étoit bien loin d'elle), il parcourt l'appartement avec une lampe, & retrouve le coffre de fer dans la même place qu'occupoit auparavant la boîte de la vieille ſorcière, dont les reproches & les menaces lui avoient fait paſſer des nuits ſi cruelles.

Les cinquante clefs y étoient attachées à un crochet de fer. *Abudah* les prend & ſe croit le plus fortuné des hommes.

Tant de merveilles opérées en ſa faveur, & qu'il attribuoit toutes à la vertu du Taliſman, lui en donnoient une grande idée, accompagnée d'une extrême envie de le voir. Il oublia la leçon du *Génie*, réſolut à tout haſard d'ouvrir le coffre, de prendre le Taliſman & de le porter toujours ſur lui.

Dans ce deſſein, il eſſaie la première clef : elle n'alloit à aucune des ſerrures. Il en fut ſurpris & alarmé.

Etoit ce une mépriſe du *Génie* des richeſſes ? Il avoit peine à le croire. Ce pouvoit

être plutôt l'ouvrage de quelque mauvais *Génie* qui avoit changé les clefs, tandis qu'il s'étoit livré au ſommeil. Comme une des clefs n'ouvre aucune des ſerrures, dit-il en lui-même, peut-être qu'une autre les ouvrira toutes. Il eſſaie donc les cinquante clefs l'une après l'autre; mais ce fut en vain : pas une des clefs qui entrât dans aucune des ſerrures.

Abudah inquiet ſe jette ſur un ſopha, & s'abandonne au chagrin.

Il reprend courage : il veut faire une ſeconde tentative. Car, diſoit-il, il ſe peut que j'aie oublié d'éprouver une des cinquante clefs, & que ce ſoit juſtement celle-la qui doive ouvrir le coffre. Le tréſor vaut bien la peine que j'y regarde à deux fois.

Il ſe lève donc pour un nouvel eſſai. Mais, ô prodige! ô déſaſtre! il apperçoit au milieu de la chambre la miſérable petite boîte qui lui rappelle tous ſes malheurs : elle s'ouvre, la ſorcière paroît, & le ſalue en lui adreſſant ces terribles paroles :

„ O inſenſé *Abudah!* quelle folie de prétendre acheter le Taliſman d'*Oromane*, au prix de tes richeſſes. Tu as le coffre, mais tu n'as ni le pouvoir, ni les moyens de l'ouvrir, pour en retirer le tréſor qu'il ren-

ferme. Tu le poſsèdes ſans en jouir. Es-tu plus heureux que le coffre même ? C'eſt cependant ce tréſor qui doit te procurer le repos & le bonheur que tu cherches; au lieu que tu es en proie à une inquiétude d'autant plus cruelle, que tu crains de perdre un bien dont tu ne jouis pas. Va donc chercher les clefs des cinquante ſerrures. Ne ſois pas aſſez ſimple pour t'imaginer que le *Genie* ſe ſeroit défait d'un tréſor dont il eût pu faire uſage. Les clefs n'étoient pas en ſa puiſſance, & le Taliſman lui devenoit auſſi inutile qu'à toi. Elles ſont dans une contrée bien différente, & très-éloignée de la vallée de *Bocchim*, dans une contrée délicieuſe, où règne un bonheur éternel, ſous un ciel toujours ſerein.

« Pars dès ce moment; profite du peu de répit que je te laiſſe; mais donne-moi des preuves de ton activité induſtrieuſe, avant la fin de la lune, ou j'inventerai de nouvelles tortures pour te tourmenter ».

La ſorcière ayant prononcé ces menaces d'un air barbare, rentra dans ſa boîte; & dans un inſtant, *Abudah* la vit montée ſur un coffre de fer. Il auroit eſſayé en vain de l'en déloger ou de la faire chaſſer de chez lui.

Alors *Selima* ſe réveilla, ſurpriſe de revoir

Abudah couché à ſon côté, plus affligée de lui voir répandre un torrent de larmes. Elle le preſſoit tendrement entre ſes bras, & lui demanda avec tranſport quel événement heureux le rendoit à ſes embraſſemens, & quel étrange malheur cauſoit ſon affliction.

« Quoi! lui répondit *Abudah*, d'une voix entrecoupée de ſanglots, ne vous rappelez-vous pas l'arrivée du pauvre voyageur, & la caravane magnifique qu'il ordonna? Ne vous ſouvient-il plus de l'avoir vue paſſer ſous mes fenêtres pendant trois jours, & que le troiſième au matin, je montai tout brillant d'or & de pierreries dans un char de diamans? . . .

» O cher *Abudah*, dit *Selima* en l'interrompant, quel enchanteur déteſtable s'empara alors de votre eſprit! De quel char, de quels équipages, de quelle caravane me parlez-vous, ſeigneur? Je me rappelle d'avoir vu ici un miſérable, introduit par ceux qui ſe diſoient vos amis: il a diſſipé la plus grande partie de vos richeſſes: il vous entretenoit ſouvent en particulier. Pendant près de deux mois qu'il a demeuré ici, vous en étiez tellement obſédé, que perſonne ne pouvoit vous approcher ni vous parler. Enfin vous paſsâtes un jour avec lui dans l'appar-

tement dont les fenêtres donnent ſur les portes de la ville : vous y reſtâtes deux jours entiers, comme dans une eſpèce d'enchantement, regardant toujours par les fenêtres, ſans qu'il fût poſſible de vous en arracher, & parlant ſans-ceſſe de magnificence, de pompe & de chariots d'or & de diamans ; & quoique nous ne viſſions abſolument rien dans la rue, vous y voyiez plus de richeſſes qu'il n'y en a dans le monde entier. Le troiſième jour l'impoſteur étoit encore avec vous, & vous nous ſouteniez qu'il étoit parti la veille. Il partit à la fin, & vous le ſuivîtes ; vous montâtes tous les deux dans une petite voiture de peu d'apparence ; & depuis ce départ fatal, votre famille pleuroit votre abſence ».

Abudah avoit écouté ce diſcours avec attention. Il ſe trouva le viſage contre le ſopha, & y reſta pluſieurs heures, dans un profond ſilence. *Sélima* n'oſoit l'interrompre.

Il ſe lève & s'écrie : « Que j'étois inſenſé de me fier à ce miſérable impoſteur ; & de croire que le Taliſman d'*Oromane* pouvoit s'acheter à force de préſens !

» Seigneur, répliqua *Sélima*, ſans tant de fraix, vous auriez trouvé la paix au ſein

d'une ville qui vous honore, & d'une famille qui vous aime.

» C'étoit-là ce que je me flattois de trouver; mais, ô *Sélima*, la satiété, sinon le dégoût, me donne de l'indifférence pour des plaisirs qui ne me rendent point heureux. Un esprit infernal vient chaque nuit troubler mon repos, & s'obstine à me tourmenter jusqu'à ce que je sois possesseur du Talisman d'*Oromane*. C'est déjà quelque chose que de reconnoître son erreur. Si mon voyage ne m'a point mis en possession de ce trésor, je puis me croire néanmoins plus près de l'obtenir, puisque ce même voyage m'a procuré les moyens de l'avoir ».

Le marchand parut se tranquilliser un peu, & se résigner au sort que le destin lui préparoit. Soit force d'esprit ou complaisance, il dissimula son chagrin, & tâcha, par ses caresses, de consoler la tendre *Sélima*.

Cependant la lune avoit fait trente fois le tour de la terre: *Abudah*, livré aux douceurs de la paix domestique, auroit oublié la perte de ses richesses, & le prétendu trésor auquel il les avoit sacrifiées. A minuit la vieille sorcière l'éveille, & lui commande de se mettre en voyage pour aller chercher le talisman d'*Oromane*.

Il alloit répliquer, lorsqu'une musique ravissante se fait entendre : l'appartement est rempli d'un parfum délicieux. Un petit nuage descend du plafond, il s'ouvre ; une beauté charmante paroît : elle étoit belle comme les *houris* du paradis, & n'avoit pour parure qu'une guirlande de fleurs immortelles : elle tenoit d'une main une coupe de crystal, de l'autre elle y exprimoit le jus d'un raisin délicieux.

» Fidelle *Abudah*, lui dit-elle, reçois des mains de ta servante la coupe qui contient la science du talisman d'*Oromane*. Bois ce nectar précieux, couche-toi sur le coffre de fer, & ce trésor inestimable te transportera sans danger dans ces contrées heureuses où tu trouveras les clefs de tous les plaisirs ».

Après avoir prononcé ces mots avec une grâce infinie, elle s'approcha du marchand : celui-ci, transporté de joie, reçut de ses mains plus blanches que l'ivoire, la liqueur céleste & la but avec délice.

La belle *houri* disparut aussitôt. *Abudah* tomba assoupi sur le coffre : le sommeil lui préparoit à une seconde aventure.

Fidele Abudah, reçois des mains de ta Servante la Coupe qui contient la science du Talisman d'Orosmane

II^e Aventure du marchand ABUDAH dans les bocages de Sadaski.

ABUDAH se réveilla au doux ramage d'un nombre infini d'oiseaux, dont les accords délicieux formoient une harmonie céleste dans un bosquet agréable, au milieu des roses & des lys. L'air étoit embaumé des parfums les plus suaves. Le marchand, couché mollement sur un sopha de soie, travaillé avec toute la finesse imaginable, ne pouvoit se lasser d'en admirer l'ouvrage. L'art y avoit si bien imité la nature, que les fleurs dont étoit couvert avoient des couleurs aussi vives, & sembloient aussi naturelles que celles dont la terre étoit émaillée.

L'aspect du soleil levant, dont les premiers rayons doroient le sommet des montagnes, & annonçoient le plus beau jour; les concerts mélodieux des habitans des bois, joints aux doux frémissemens de l'air; la beauté du bosquet, qui sembloit être formé par le charme de l'harmonie; les parfums délicieux dont l'air étoit rempli: tout concouroit à exciter dans l'ame d'*Abudah* les sensations les plus voluptueuses. Il doutoit presque de son existence. Il se croyoit encore dans l'en-

chantement de la vision qu'il avoit eu la nuit précédente. Il regarde autour de lui: nouveaux spectacles, nouveaux plaisirs! De tous côtés la délicatesse du travail & la richesse de la matière s'unissent pour former des chefs-d'œuvres.

Malgré ce ravissement, *Abudah* ne doute bientôt plus de la réalité de ces merveilles, lorsque se levant & sortant du bosquet, il voit partout l'art secondé par la nature, & la nature embellie par l'art.

Le bosquet occupoit la cime d'une montagne, au milieu d'un boulingrin le plus charmant & le plus frais qu'il fut possible de voir. De grands palmiers le couvroient de leur ombre; & il étoit environné de tous côtés par un bois planté d'orangers & de citronniers disposés avec symétrie pour ménager des vues sur la campagne des environs, ou plutôt sur ce paradis de délices.

Du centre du bosquet on découvrit une vaste plaine où s'élevoient de côté & d'autre de belles touffes de verdure.

Les arbres étoient chargés de fruits de toute espèce. La fleur & le coloris de ces fruits contrastoient agréablement avec le vert des feuilles. La nature étaloit dans ce lieu tous ses trésors en ce genre de productions.

Ici la vigne mariée au jeune ormeau lui faisoit porter le poids de ces grappes jaunissantes ; là, les roses entremêlées au chevrefeuille l'embellissoient de leur éclat ; tandis qu'une multitude prodigieuse d'oiseaux aussi remarquables par la beauté de leur plumage que par la douceur de leurs chants, les uns perchés sur les branches des arbres, les autres se jouant sur le gazon, égayoient cette scène séduisante.

Au fond de la plaine couloit une rivière dont les bords étoient toujours fleuris : l'eau pure & transparente qui les arrosoit, y entretenoit un gazon éternel.

De l'autre côté, un bois de myrthes, de rosiers & d'autres arbrisseaux fleuris formoit un labyrinthe, du centre duquel on découvroit les sommets de plusieurs cabinets de verdure distribués avec art à certaines distances les uns des autres. Il y en avoit sur le bord de la rivière ; d'autres terminoient de longues allées ; d'autres aussi étoient absolument cachés dans l'épaisseur du bois.

Abudah s'avança vers la rivière, où il apperçut une jolie barque conduite par dix jeunes hommes d'une grande beauté, habillés de longs vêtemens couleur d'azur à franges d'or. Ils saluèrent le marchand fortuné, &

le reçurent civilement dans leur barque. Dès qu'il y fut entré, ils se mirent à ramer de toutes leurs forces : l'onde argentine écumoit sous les coups redoublés de leurs rames.

La barque voguoit lestement, & dans sa marche rapide elle découvroit à chaque instant aux yeux d'*Abudah*, des spectacles agréables qui lui causoient toujours un nouveau plaisir : des rochers de diverses couleurs, qui sembloient suspendus aux nues ; des forêts plantées d'arbres odoriférans dont on respiroit les parfums jusques sur la plaine liquide ; des fruits réfléchis par le cristal des eaux, pour doubler le plaisir des yeux ; mille arbrisseaux qui répandoient les fleurs sur les passans qui côtoyoient le rivage ; toutes sortes d'oiseaux dont les uns sembloient se mirer dans l'eau, gazouillant à l'aspect de leur propre image : les autres se désalteroient ou rasoient l'eau d'une aîle légère ; d'autres aussi voltigeoient dans la plaine, ou se poursuivoient entre les branches des arbres.

Après un grand nombre de détours, la rivière s'élargit & forme un lac spacieux, qui dans toute sa largeur baigne le pied d'une haute montagne couronnée d'une infinité de bosquets, de temples, de palais, de dômes, d'amphitéâtres, d'obélisques, de galeries

de tours, & d'autres bâtimens, tous d'une architecture magnifique & noble, qui annonce également la délicatesse & la magnificence du luxe. Le lac est couvert d'une infinité de barques & de gondoles d'un goût exquis: les pavillons flottent au gré du vent, & la variété de leurs couleurs fait un coup-d'œil agréable. On eût dit que ces nacelles portoient le plaisir & la volupté mêmes. Dans l'une on entend un concert ravissant: dans une autre des convives joyeux se livrent au plaisir de la bonne-chère: une troisième offre un dessert des fruits les plus rares, des glaces, des liqueurs. L'allégresse la plus vive régne par-tout, & tous les acteurs de ces fêtes voluptueuses ressemblent moins à des hommes qu'aux fils des *génies*, ou aux filles des *fées*. Une eau pure tombe en cascades sur le penchant de la montagne vers ses extrémités opposées. Au milieu un riche vignoble s'élève en amphitéâtre: les feuilles modestes s'efforcent en vain d'en couvrir les grappes dorées, & de les dérober aux yeux avides des passans. Le lac coule sur un sable d'or que la transparence des flots laisse appercevoir: après avoir baigné le pied de la montagne, qu'il semble quitter à regret, il se partage en deux courans à droite & à gauche, & va

ſe perdre au milieu des bois, des plaines, des pâturages, & des vallons de cette contrée délicieuſe. Des pyramides ſomptueuſes, des dômes & d'autres travaux, monumens ſuperbes de l'art, dont les uns reſtent cachés dans la profondeur du terrein, & les autres ſont réfléchis dans l'azur des nuages, terminent la perſpective des bocages de *Sadaski*, qui s'étendent juſqu'à l'horiſon où le ciel ſemble toucher à la terre.

Déjà les beaux bateliers, dont les chants joyeux d'accord avec le mouvement de leurs rames, faiſoient un genre de muſique nouveau pour *Abudah*, avoient traverſé le lac : ils approchoient des bords de la montagne où le marchand avoit découvert de loin un ſi bel aſſemblage de temples, de boſquets, & de pavillons.

Ils devoient le débarquer ſur une eſpèce de petit quai bordé de myrthes & de cédres. Là dix beautés charmantes, dix fées, vêtues comme les nymphes des bois, & venues à ſa rencontre, lui faiſoient de loin des geſtes & des ſignes gracieux, & ſe diſpoſoient à le recevoir de la manière la plus affable.

Dès qu'*Abudah* eut mis pied à terre, la barque s'enfuit avec rapidité, & ſe mêla aux bateaux & gondoles de toute eſpèce qui

voguoient ſur la ſurface du lac. Les belles étrangères reçûrent leur nouvel hôte avec mille démonſtrations de la plus tendre amitié, & l'invitèrent à parcourir avec elles les beautés & les magnificences de leur ſéjour.

Après l'avoir fait paſſer par des avenues odoriférantes, plantées d'arbres qui, portant à-la-fois des fleurs & des fruits, ſembloient deſtinés à flatter en même temps la vue, le goût & l'odorat, elles le conduiſirent vers un palais élégant qui étoit en face du lac. Au-devant étoit un vaſte parterre en compartimens, où les plus belles fleurs recevoient un nouvel éclat de l'ordre agréable dans lequel elles étoient diſpoſées. Le palais offroit des richeſſes d'un autre genre. L'art de la ſculpture y avoit déployé toute ſon adreſſe. Des plafonds élégans, des lambris travaillés avec délicateſſe, des deviſes galantes, des emblêmes ſpirituels en étoient les principaux ornemens. On y avoit mis plus de goût que de magnificence, l'art s'y cachoit ſous les traits ſimples de la nature, & ce lieu étoit plutôt fait pour inſpirer le plaiſir que pour ſatisfaire la grandeur ambitieuſe.

Abudah fut introduit dans une grande & belle galerie ornée de ſtatues d'un travail achevé, dans mille attitudes & actions diffé-

rentes. Les unes étoient groupées de la manière la plus naturelle, d'autres étoient isolées; mais l'expression étoit par-tout la même. Il y en avoit qui représentoient les nymphes amoureuses des bois; d'autres représentoient les belles naïades; d'autres des amans téméraires; d'autres encore des vierges qui leur résistoient foiblement : la pudeur alarmée, les desirs secrets du cœur, le feu du plaisir & le ravissement de la volupté, tout étoit vivement exprimé sur le marbre & l'ivoire que le ciseau avoit animés.

Entre ces statues, il y avoit des tableaux également estimables par la beauté de la peinture & le choix des sujets. C'étoient des festins joyeux, les transports de l'ivresse, les agrémens variés des saisons, les occupations de tous les âges, les danses & les amours des bergers, des bals & des fêtes de toute espèce, un sérail, des beautés séduisantes, des entretiens passionnés, & tous les mystères de l'amour. Ces différents sujets étoient traités avec tant de naturel & de vérité, qu'*Abudah* s'en étant approché du plus près qu'il lui fut possible, doutoit encore si ces figures étoient peintes ou réelles.

Les belles qui accompagnoient le marchand, le menèrent de cette galerie dans

un appartement intérieur, au centre du palais, meublé de ſophas qui reſpiroient la molleſſe. Les murailles couvertes de trumeaux qui en rempliſſoient la hauteur & la largeur, réfléchiſſoient de toutes parts les dix nymphes; & l'amoureux *Abudah*, dont les yeux enchantés erroient voluptueuſement de l'une à l'autre, étoit dans un raviſſement qu'on ne ſauroit exprimer, l'ivreſſe du plaiſir tranſportoit ſes ſens.

Cet appartement communiquoit dans une rotonde ſpacieuſe, qui ne recevoit de jour que par en haut. Les côtés étoient ſoutenus par des piliers de granit, chargés d'emblêmes. Au milieu étoit un bain, & autour du bain onze portes qui conduiſoient à autant de ſophas dreſſés dans de petits appartemens d'une élégance & d'une propreté au-deſſus de tout ce qu'on peut dire.

Les nymphes conduiſirent *Abudah* dans un de ces appartemens où elles le préparèrent à entrer dans le bain: elles paſsèrent elles-mêmes chacune dans un des dix autres où elles quittèrent leurs vêtemens, & revinrent à leur nouvel hôte qu'elles prirent entre leurs bras, & le plongèrent dans un bain chaud & parfumé.

Abudah ne put réſiſter à la force des par-

fums : il ſuccomba de langueur : il s'évanouit entre les bras des Nymphes qui le ſervoient. Elles le tranſportèrent de l'autre côté de la rotonde, dans une garde-rode richement fournie des habits les plus magnifiques. Il y avoit de quoi ſatisfaire tous les goûts. Elles lui en préſentèrent un qui ſurpaſſoit les autres par la richeſſe de la matière & la fineſſe de l'ouvrage. C'étoit une robe d'un fond roſe, à ramage d'or & d'argent, avec un travail en perles imitant des guirlandes de fleurs. Avant de l'en revêtir, elles le parfumèrent d'eſſences douces & onctueuſes, dont la vertu ranima ſes forces, & lui donna une ſeconde jeuneſſe.

Les Nymphes ſe parfumèrent auſſi en ſa préſence, & leur beauté en reçut un nouvel éclat : elles prirent enſuite des habits galans & avantageux à leur taille.

De la garderode *Abudah* fut conduit dans un vaſte ſallon où un banquet délicieux l'attendoit lui & ſon aimable compagnie. *Abudah* ſe plaça le premier ſur un ſopha préparé pour lui ſeul, & les dix nymphes ſe placèrent autour de leur favori. Des *génies* inviſibles les ſervoient, leur offrant tour-à-tour ce qu'il y avoit de plus rare & de plus exquis, juleps, quinteſſences, gelées ſuccu-

lentes, fruits de toutes les ſortes, oranges, pommes de pin, grenades, ananas, raiſins, poires fondantes, & mille autres avec une prodigalité plus propre peut-être à étouffer l'appétit qu'à le ſatisfaire, s'ils n'avoient pas eu la vertu particulière de le faire renaître, pour entretenir le plaiſir de le contenter de nouveau. On leur ſervoit auſſi du vin exquis, liqueur charmante, nectar précieux défendu par *Mahomet*, mais permis dans les bocages de *Sadaski*; il y avoit auſſi des confitures sèches & liquides, des conſerves, en un mot tout ce que la délicateſſe a inventé pour exciter le goût & prolonger les plaiſirs de la bonne chère au-delà de l'exigence du beſoin.

Pendant le repas, les beautés chargées d'amuſer *Abudah*, ne ceſsèrent de chanter tour-à-tour les plus jolies chanſons, des chanſons qui reſpiroient l'eſprit & la volupté. Le marchand, que le vin & les appas de ſes convives commençoient à égayer, les regardoit toutes avec un tranſport égal, & ſon cœur également amoureux de toutes leurs grâces, ne pouvoit ſe décider pour aucune en particulier.

Le feſtin fut prolongé juſqu'au ſoir : le jour commençoit à tomber : on ſe leva. Les

aimables compagnes d'*Abudah* l'égarèrent dans les jardins du palais.

Après avoir erré par mille détours, rencontrant à chaque pas des fontaines, des cascades, des grottes, des berceaux, des statues, des gazons fleuris & d'autres ornemens de cette espèce, ils parvinrent à une terrasse magnifique, où un nombre infini de jeunes gens des deux sexes formoient une mascarade la plus belle & la plus singulière qu'il fût possible de voir. On eût dit que toutes les nations de la terre avoient rassemblé dans ce lieu l'élite de leur jeunesse. On y comptoit plus de dix mille jeunes hommes & plus de dix mille filles d'une beauté ravissante. La loi du plaisir étoit la seule qu'on suivoit dans ce lieu. Le goût seul décidoit les liaisons, & chacun y cédoit sans trouble à l'attrait de la volupté.

Des glaces, des fruits, des crêmes, des gâteaux, des vins & des liqueurs, étoient servis sur des tapis de verdure des deux côtés de la terrasse, & en d'autres endroits sous l'ombre des orangers, des myrthes & des jasmins ; chacun alloit s'y rafraîchir quand il le souhaitoit. Il y avoit aussi de distance en distance, sous le couvert des plus grands arbres, des troupes de musiciens

dont l'harmonie tantôt vive & tantôt plus douce, inspiroit successivement le transport & la langueur.

Le soleil étoit couché, lorsqu'*Abudah* arriva au centre de cette terrasse qui étoit d'une étendue prodigieuse. Ses compagnons l'avoient abandonné à lui-même, le laissant libre de se joindre à la compagnie qui lui plairoit davantage. Là, au milieu d'un vaste boulingrin planté de grands palmiers qui couvroient de leur ombre un bois épais d'arbrisseaux, il apperçut un bâtiment de forme oblongue porté sur mille colonnes torses ornées de festons, où se rendoient en foule les jeunes gens dont la terrasse étoit couverte. Le marchand entra avec les autres dans une salle d'une étendue immense, éclairée par un nombre infini de lustres, & ornée de tous côtés de pavillons de soie, sous lesquels étoient des sofas de velours. Ici la jeunesse brillante formoit des danses agréables au son des instrumens dont jouoient des musiciens placés sur les galeries qui régnoient tout autour de la salle. *Abudah* ne pouvoit assez repaître ses yeux d'un spectacle si charmant; mais il ne comprenoit pas comment les danseurs & les danseuses pouvoient faire des mouvemens si

vifs qu'il se fatiguoit à les regarder. Ainsi se paſsèrent quelques heures délicieuses, jusqu'à ce que cet exercice violent réveillât l'appétit de cette troupe joyeuse.

Tout-à-coup, dès que chaque beauté, accompagnée de son amant, se fut retirée sous les pavillons dressés à l'entour de la salle pour s'y délasser, les génies invisibles servirent un repas splendide. *Abudah* se préparoit à satisfaire son appétit : sa compagne l'avertit d'attendre l'arrivée de la reine des plaisirs, qui alloit honorer de sa présence leur brillante assemblée.

Déjà une symphonie douce s'étoit fait entendre : cent chanteurs masqués entrèrent en célébrant dans leurs chansons les plaisirs de la société, de la table & de l'amour. Ils étoient suivis par vingt bergères portant des corbeilles remplies de roses & de violettes qu'elles semoient par-tout sur leur passage. Puis on vit paroître la reine des plaisirs, sous un dais porté par douze jeunes hommes d'une beauté charmante. A sa présence toute la compagnie se leva & se prosterna en signe d'adoration.

Lorsque la reine fut assise sur son trône, au haut de la salle, avant de commencer le banquet, elle ordonna à ses suivantes de

de chercher l'étranger qui avoit abordé la veille dans ſon empire, & de le lui amener. Elles lui préſentèrent *Abudah* qui, ſaiſi de reſpect & d'amour, ſe proſterna à ſes pieds. La reine le releva d'un air grâcieux, en lui préſentant la main.

„ O heureux *Abudah !* lui dit-elle d'un ton de voix ſéduiſant, ô mortel fortuné ! à qui les deſtins ont ordonné de tranſporter dans ces climats délicieux le coffre de la vallée de *Bocchim.* Les *génies* ſupérieurs, jaloux du bonheur dont nous jouiſſons, nous autres *génies* libres, avoient formé le projet de tenir les cinquante clefs ſéparées du coffre qui, ſelon une ancienne tradition, renferme le taliſman d'*Oromane.* Et vous, ô *Abudah !* vous êtes l'homme deſtiné à les réunir : ſervice ſignalé qui vous rend digne de l'amour de vos eſclaves. Approche, roi de mon cœur & de toutes mes affections, partage avec moi les délices de ces bocages fortunés. „

Elle ordonna à toute la compagnie de rendre à l'étranger les honneurs qu'on lui rendoit à elle-même ; & pour première marque de ſa tendreſſe, elle l'obligea de s'aſſeoir auprès d'elle ſur le trône des plaiſirs.

Abudah ſe crut alors le plus heureux des

mortels. Les charmes de la reine, dont il pouvoit à peine ſupporter l'éclat, le tranſportoient d'admiration & d'amour. Mais lorſque la reine elle-même, comme une maîtreſſe idolâtre de ſon amant, le prit par la main & le regarda avec des yeux enflammés ; alors, perſuadé que leurs cœurs, d'intelligence, étoient agités des mêmes deſirs, il céda à la violence de ſa paſſion excitée par ces avances. Il fit ceſſer auſſitôt le feſtin, & entraîna précipitamment la reine complaiſante ſous le pavillon le plus ſecret.

L'aſſemblée imita l'exemple de la reine. Chaque amant conduiſit ſon amante ſous un pavillon. Dans un inſtant la ſalle fut vide, & un grand ſilence régna par-tout. Ainſi ſe paſſa cette nuit délicieuſe dans les bocages de *Sadaski*.

Le lendemain *Abudah*, revenu des premiers emportemens de ſa paſſion, craignit que cette ſeconde aventure n'eût une fin auſſi malheureuſe que la première. La jouiſſance produit la ſatiété, & la ſatiété amène la réflexion. Il pria la reine avec quelque ſorte d'inquiétude de lui remettre les clefs du coffre.

„ Mon roi, lui répondit-elle affectueuſement, mon cher & bien-aimé *Abudah*, le

coffre est au milieu de mon temple, & voilà les clefs réservées au plus célèbre des héros. Allez, mortel fortuné, possédez le talisman du généreux *Oromane*, qui sera pour vous une source intarissable de plaisirs; goûtez l'immortalité dans ces bras dont la beauté ne passera point „.

Abudah se saisit des clefs avec empressement : il quitte la reine, & marche à pas précipités vers le milieu du temple où étoit le coffre de fer. Rien n'égale son impatience; & comme un homme qui se hâte de jouir d'un bonheur long-temps attendu, il passe précipitamment les clefs dans les serrures.

Leur facilité à s'ouvrir secondoit heureusement ses desirs. Déjà il a surmonté quarante-neuf des obstacles qui s'opposoient à son bonheur. Il touche au moment où le trésor va s'offrir à sa vue : il ne lui reste plus qu'une serrure à ouvrir. „ O reine charmante, s'écrie-t-il! soyez témoin de mon triomphe, voyez-moi achever glorieusement mon illustre conquête „.

La dernière serrure s'ouvrit au moment que la reine arrivoit, & que le joyeux *Abudah* l'invitoit à partager avec lui le plaisir de retirer le talisman du coffre.

Le marchand levoit le couvercle.... Tout-

à-coup il eſt environné de ténèbres épaiſſes : le tonnerre gronde avec un bruit effroyable, au milieu des éclairs qui étincèlent de toutes parts ; des flammes horribles enveloppent *Abudah* : il eſt ſaiſi d'effroi.

Toute l'aſſemblée eſt en tumulte. L'épouvante ſuccède à la joie ; ce ne ſont plus que des cris affreux, des hurlemens horribles. Les uns courent çà & là, à la lueur des éclairs, & pluſieurs ſont écraſés ſous les ruines du temple qui croule ; d'autres ſe livrent à la rage & au déſeſpoir ; ils s'entretuent, ou ſe déchirent eux-mêmes de leurs propres mains.

Abudah, plus effrayé que les autres, jette autour de lui des regards conſternés, cherchant à reconnoître la reine, au feu des éclairs. Mais, ô ſpectacle épouvantable ! ſes grâces ont diſparu. Son beau corps à moitié conſumé par les flammes, ſe reſſerre & diminue par degrès, & à la place de cette beauté preſque divine, dont les yeux languiſſans d'amour l'avoient regardé ſi tendrement, il revoit ſa vieille petite ſorcière. La fureur eſt dans ſes regards, & ſa bouche vomit ces mots épouvantables :

„ Inſenſé, comment as-tu oſé te flatter de trouver le taliſman d'*Oromane*, au ſein

de la folle intempérance qui régne dans ce bocage infecté d'un air impur. C'étoit bien là qu'il falloit chercher ce trésor précieux !

„ Mais je te laisse jouir du sort que tu as souhaité avec tant d'empressement. Que ce lieu soit ta prison : égare-toi dans les détours de ce labyrinthe ; contemple les vains plaisirs que tu as recherchés ".

En achevant ces mots, elle frappa le marchand de l'une des potences sur lesquelles elle étoit appuyée, & disparut. *Abudah* ressentit aussitôt les douleurs les plus aiguës dans toutes les parties de son corps ; effet cruel du coup qu'il venoit de recevoir. Le tonnerre avoit cessé de gronder, les ténèbres étoient dissipées : *Abudah* étoit seul au milieu d'un tas de cadavres & de corps expirans. Saisi d'horreur & de désespoir il veut fuir de ce temple affreux.

La seule issue qu'il rencontre, le précipite dans une caverne obscure où il erre long-temps à l'aventure. Cette caverne avoit encore quelque chose de plus horrible que le temple ; elle étoit peuplée de reptiles venimeux. A chaque pas qu'il fait, il marche sur des serpens, des crapaux, des aspics, & toutes sortes d'autres animaux semblables, qui le piquent, le déchirent &

le couvrent de leur venin. Il eſt encore aſſailli par une nuée d'inſectes volans auſſi cruels. Tout couvert de plaies, il erre çà & là comme un furieux, encore plus tourmenté intérieurement par les remords, la rage & le déſeſpoir.

Tandis qu'il cherche au haſard à ſortir de cette caverne ténébreuſe, repaire d'animaux immondes, il ſe ſent ſaiſi à la jambe par quelque choſe de plus grand que ce qu'il avoit ſenti juſqu'à ce moment. Il ne doute pas que ce ne ſoit la griffe de quelqu'énorme ſerpent. La crainte lui fait pouſſer un cri affreux, auquel répond une voix lugubre en ces termes :

„ Qui es-tu, malheureux, qui peux reſter en vie dans cette caverne de déſolation, d'horreur & de mort" ?

Abudah, quoiqu'épouvanté, reſſentit quelque ſoulagement de trouver un compagnon dans ſes misères ; il lui répliqua ainſi :

„ Hélas ! il n'eſt que trop vrai ; je ſuis un malheureux qui me ſuis cruellement abuſé en cherchant le taliſman d'Oromane.

„ Quoi ! dit la voix inconnue, es-tu parvenu à ce degré de folie, de t'imaginer que des plaiſirs infâmes te mettroient en poſſeſſion de ce tréſor ineſtimable ? Si cela

étoit, la conquête en feroit facile; mais le talisman est bien loin des lieux de délices où tu t'es égaré. Il est sur le sommet d'une montagne d'un abord presqu'inaccessible.

„ Que me sert de savoir où est le talisman, répondit tristement *Abudah*, s'il ne m'est pas permis de sortir de la vallée de douleur? Cette connoissance augmente mon infortune.

„ Il est difficile de monter sur ce roc escarpé, répartit la voix; mais lorsqu'on y est une fois engagé, il n'est pas possible d'en redescendre. Souvent les terreins les plus stériles sont ceux qui produisent les mines les plus riches. Courage donc, mortel infortuné; si tu veux franchir ces sentiers pénibles & tortueux; si leur difficulté ne te rebute point, & que tu sois résolu à la surmonter généreusement, je te montrerai dans quel endroit de cette caverne s'ouvre le chemin qui conduit à la montagne du talisman.

„ Ami, ou génie, dit *Abudah*, qui que tu sois, qui daignes ainsi compâtir à mon malheur, & m'offrir ton assistance, mets-moi dans la voie, le danger ne m'épouvantera point. Que peut craindre un malheureux qui n'a rien à espérer?

„ Prends donc ce chemin, dit l'inconnu, descends au plus bas de la caverne. Que sa profondeur ne t'effraye point. Descends toujours ; quand tu seras parvenu jusqu'au fond, tu y trouveras l'entrée de la montagne „ .

Ces paroles mirent le citoyen de Bagdat à son aise ; & redoublant de courage, il se hâta d'atteindre le fond de la caverne.

A mesure qu'il descendoit, il rencontroit de nouveaux sujets de patience. L'infection du lieu, l'épaisseur des ténèbres, la multitude effroyable de reptiles venimeux, il supporte tout avec courage. Tantôt il marchoit dans un bourbier épais d'où il avoit peine à sortir, tantôt il étoit obligé de ramper sur les mains & sur les genoux pour passer sous des espèces d'arcades extrêmement basses & étroites. Il atteignit enfin l'endroit le plus profond de la caverne qui étoit si raboteux qu'il eut peine à s'y soutenir, & infecté d'une vapeur si insupportable qu'il en fut presque suffoqué.

Quant à l'entrée de la montagne, elle étoit si difficile, si embarrassée, si couverte d'immondices & de décombres, que le marchand, avec tout son courage, pouvoit à peine faire trois ou quatre pas en une

heure. Il travailloit comme une taupe laboure sous terre. A force de constance & d'industrie, il gagne quelque terrein, & il en auroit gagné davantage ; mais lorsqu'il avoit fait quelques pas, des pierres énormes se détachoient du rocher, le couvroient de terre & de boue, & l'entraînoient dans leur chûte, jusqu'à ce qu'elles trouvassent quelque arrêt.

L'excès du malheur & la force du désespoir pouvoient seuls lui faire surmonter les difficultés de cette entreprise. La misère & la bassesse ne connoissent point de plus grands maux qu'elles-mêmes.

Après une longue continuité de travaux si rudes, *Abudah* parvint à une espèce de petite terrasse où il prit un moment de relâche. Il marcha ensuite par un sentier qui s'élargissoit par degrés & devenoit moins difficultueux : il y apperçut aussi quelques rayons de lumière qui passoient par-dessus sa tête, sans pénétrer jusqu'à lui. Il entendit un bruit confus de voix qui retentissoient au haut de la montagne. Le bruit augmentoit & s'éclaircissoit à mesure qu'il montoit. Il ne lui fut pas difficile de comprendre que ces sons tumultueux provenoient de l'affluence du peuple assemblé sur le sommet

de la montagne. Cette idée ranima son courage.

Lorsqu'il eut gravi un pas plus escarpé que les autres, il entra dans une caverne dont la sortie étoit fort étroite : un homme pouvoit à peine y passer en rampant. En prêtant l'oreille, il entendit des cris horribles ; il n'osa d'abord avancer plus loin : mais faisant réflexion que la mort seroit son partage s'il s'obstinoit à rester dans la caverne, il se hasarda de passer outre.

III^e^ Aventure du marchand ABUDAH *dans le royaume de Tasgi.*

DÈS que le marchand *Abudah* parut à l'issue de la caverne, dix mille voix se mirent à crier unanimément. « Vive, vive notre sultan, que les montagnes de Tasgi nous ramènent ! » *Abudah*, frappé de ces cris d'allégresse si différens de ceux qu'il avoit entendus l'instant d'auparavant, regarde autour de lui. Il voit une foule immense de peuple qui remplissoit le dessus de la montagne, & dans le lointain, une vaste contrée couverte de cités & de villes bâties sur des côteaux & dans les vallées à perte de vue.

Des visirs, suivis d'un grand nombre d'eunuques, se présentent pour le dégager du creux de la caverne. Il agréa leurs services; car il étoit si excédé de fatigue, si épuisé, & si cruellement tourmenté par les vives douleurs que lui causoient les blessures dont tout son corps étoit couvert, qu'il ne pouvoit se soutenir sans aide. On le revêt de la pourpre royale, & on lui met sur la tête un magnifique turban. A l'instant, le peuple redouble ses acclamations, en criant avec de nouveaux transports: « Vive, vive notre sultan, que les montagnes de *Tasgi* nous ramènent »!

On ordonne de faire silence. Alors le grand visir, accompagné d'une suite aussi nombreuse que brillante, avance vers *Abudah* en se prosternant à plusieurs reprises. Le peuple imite son exemple. Le visir adresse ces paroles au marchand:

« Voici, ô toi, devant qui le soleil n'est que ténèbres! toi, la merveille du monde, illustre & sacré rejeton de la famille des *Tasgi*; toi, ô prodige de beauté; toi, miroir de perfection; toi, sultan le plus glorieux & le plus grand entre tous les princes de la terre; toi, diamant de la nature, la perle du monde, ange tutélaire de l'univers;

voici tes esclaves prosternés en ta présence. Tout leur desir est de te servir de marche-pied, & d'être foulés sous tes pas comme la poussière de cette plaine. A toi seul, ô magnifique sultan ! appartient tout le bonheur de la terre ; toi seul possèdes toute beauté du corps, toute qualité de l'esprit, toute vertu de l'ame ; à toi seul appartient toute gloire & tout pouvoir dans le royaume de ton illustre père, le grand & immortel *Tasgi*, depuis ces montagnes jusqu'aux déserts brûlans de *Schezrallah*, qui ferment aux étrangers l'entrée des états de notre glorieux & invincible sultan. Gouverne donc tes esclaves à ton gré & selon leurs desirs, car ils n'ont d'autre volonté que la tienne. Que ton plaisir soit ton unique loi. Tes esclaves n'en reconnoissent point d'autre, dans les villes & dans les campagnes de ton empire. C'est par ta permission qu'ils respirent ; c'est par ta bonté qu'ils rampent sur cette terre ; ils t'adorent avec crainte, & attendent en tremblant tes ordres sacrés. „

Le grand-visir ayant achevé sa harangue, se prosterna de nouveau avec tout le peuple, en prononçant ces paroles que la foule répéta d'une voix unanime : „ O sultan, ô seigneur, que les montagnes de *Tasgi* nous

ramènent, gouverne tes esclaves selon la loi de ton plaisir. „

Abudah, flatté de ces hommages, se livra à l'orgueil & à la présomption la plus vaine: il oublia dans un instant toutes les peines, les fatigues & les douleurs dont la vue de ses plaies auroit dû lui rappeler le souvenir. Il mit son pied sur le cou du grand-visir, avec une hauteur majestueuse qui marquoit combien son discours lui avoit été agréable, & lui commanda de le conduire au serrail de ses ancêtres.

Des esclaves & des eunuques superbement habillés, apportèrent d'abord un magnifique trône d'ivoire, couronné d'un dais brodé en or, tout enrichi de pierreries. *Abudah* s'assit sur le trône qui fut porté sur les épaules des visirs & des grands de son nouveau royaume.

Le cortège pompeux fit le tour de la montagne, & s'arrêta dans un camp très-vaste, pour procurer au sultan la vue de ses armées. Les troupes étoient habillées à l'orientale, avec de riches uniformes de différentes couleurs, qui, joints à l'éclat de leurs armes, faisoient un coup-d'œil tout-à-fait agréable: les uns étoient jaunes, d'autres bleus, d'autres rouges. Il y en avoit

„ Un peuple honnête & pauvre, répondit le visir, dont mon seigneur n'aura pas plus de mécontentement que les sultans ses prédécesseurs. C'est pourquoi l'illustre Rammasin, de glorieuse mémoire, n'a jamais voulu les inquiéter, quoique leur territoire s'étende au loin jusqu'à la mer, & qu'il pût aisément en aggrandir les états des rois de *Tasgi*.

„ Rammasin se piquoit donc de générosité, répliqua le nouveau sultan. Il sacrifioit à l'opinion des hommes. Il vouloit qu'on dît chez les peuples voisins, que ses desirs étoient au-dessous de sa puissance, & qu'il savoit se contenter d'un empire borné par ces montagnes, lorsqu'il pouvoit en reculer les limites jusqu'aux côtes de la mer. Pour moi, votre sultan actuel, je ne me repais point d'un vain nom. Ces peuples, malgré leur honnêteté & leur indigence, ne trouveront point de grâce devant moi. Pourquoi leurs ancêtres sont-ils venus s'établir dans des contrées à ma disposition? Je vous déclare donc que leur pays sera donné aux esclaves de *Tasgi*, & que j'étendrai mon royaume au-delà des flots & de la tempête.

„ Mon souverain seigneur va gagner l'affection de tous ses soldats par cette glorieuse

démarche, répliqua le visir. Ils languissent dans une honteuse inaction; ils ne respirent que la guerre & le carnage. Il y a long-temps qu'ils contemplent, avec une secrète envie, le territoire de ce pauvre peuple, qui le leur abandonnera à la moindre alarme. Et quelle gloire pour mon seigneur, d'avoir fait disparoître de dessus la terre une nation, dont l'indigence déshonore un si beau climat. Notre glorieux sultan ne sauroit mieux signaler les commencemens de son règne.

„ Allez donc, dit vivement *Abudah*. Notifiez mes volontés à toute l'armée. Faites publier dans tout le camp, au son des trompètes, que votre sultan *Abudah* a résolu de venger les dommages & les affronts que les habitans de Tasgi ont reçus de leurs perfides voisins. Allez, Harran, allez publier une déclaration de guerre contre ?....

„ Contre les Sakarahs, ajouta le visir, qui ont insulté les montagnes de Tasgi. „

Abudah auroit voulu prendre le chemin de la capitale; mais les douleurs & l'épuisement ne lui permirent pas d'avancer plus loin; il n'eut pas même la force de traverser le camp pour atteindre la tente royale; il en fit dresser une à la hâte, où il se retira, suivi des favoris de l'ancienne cour;

& d'ailleurs, il vouloit faire la campagne.

Tandis que les eunuques & les esclaves s'empressoient à servir leur sultan, Harran faisoit publier ses ordres dans tout le camp; il commanda aux chefs de l'armée de s'assembler en conseil de guerre, & de se préparer à l'expédition ordonnée par le grand *Abudah*.

La nouvelle de cette glorieuse entreprise se répandit bientôt dans tout le royaume de Tasgi. Elle fut reçue par-tout avec la même joie & le même applaudissement. Tout le monde se faisoit un sujet de triomphe d'écraser les foibles & innocens Sakarahs. Tant il est vrai qu'on se livre aux fureurs de la guerre, sans en peser les causes! Les vieillards décrépits sembloient se ranimer: ils n'étoient plus en état de porter les armes; mais on les voyoit exciter leurs enfans, & les remplir de ces sentimens de rage & de cruauté, auxquels ils donnoient les beaux noms d'héroïsme & de patriotisme.

Avant que le soleil eût éclairé les moissons des Sakarahs, les tentes d'*Abudah* s'étoient ébranlées pour aller les détruire. L'air retentissoit au loin du bruit des cymbales, & des éclats bruyans des trompettes. Leurs accords, mêlés aux chants joyeux de

toute l'armée, sembloient annoncer plutôt l'allégresse d'un triomphe, que les horreurs du carnage. La bonne discipline des troupes, l'ordre de leur marche, la vivacité de leurs regards, leurs cris & leur gaieté, cachoient les noirs desseins & l'ame barbare d'un illustre brigand qui, maître d'un vaste royaume, s'en faisoit un prétexte pour en envahir un second, sacrifiant la vie de ses propres sujets à son ambition, & les forçant de franchir des monts escarpés que la nature avoit élevés comme des barrières à sa fureur.

Dès que les Sakarahs furent l'approche de l'armée des Tasgites, ils envoyèrent une ambassade au sultan, pour lui demander la cause de ces mouvemens inattendus; lui renouvelant l'assurance de la paix & de la bonne intelligence qui avoit toujours régné entre ses glorieux ancêtres & leur foible république; le supplier, de leur déclarer si quelqu'un d'entr'eux lui avoit donné quelque sujet de mécontentement, à lui, ou au moindre de ses sujets, & offrant de lui en faire telle satisfaction qu'il exigeroit. Ils le conjuroient de détourner loin d'eux le poids de sa colère & de sa puissance, & de ne point faire la guerre à une nation toujours

affectionnée aux Tasgites, qui ne l'avoient jamais traitée en ennemie. Ces humbles suppliques étoient conçues dans les termes les plus respectueux: la vérité leur donnoit un nouveau poids.

Abudah écouta les ambassadeurs avec impatience, & leur répondit avec une fierté féroce, qu'il n'avoit rien à apprendre d'un peuple d'esclaves, tels que les *Sakarahs*; qu'il ne leur convenoit pas de vouloir contrôler, ni diriger ses démarches; que sa volonté se portoit librement par-tout où il vouloit, sans qu'il fût permis, ni à eux, ni à personne, de s'y opposer; qu'il avoit résolu d'entrer dans leur pays & de s'en rendre maître; & que, s'ils en vouloient savoir la raison, il n'en avoit point d'autre à leur dire, sinon; qu'il venoit punir l'insolence d'un peuple assez présomptueux pour envoyer une telle ambassade au sultan de *Tasgi*.

Il fit chasser les ambassadeurs de son camp, & ordonna aussitôt que l'on entrât sur les terres des *Sakarahs*, & qu'on y mît tout à feu & à sang.

Les généraux étoient lâches, ignorans & cruels; tels qu'il les falloit pour exécuter les ordres injustes & sanguinaires du sultan. On

exerça toutes ſortes d'hoſtilités contre ce pauvre peuple, dont le crime étoit d'avoir un voiſin méchant. On en maſſacra une partie; les autres furent jetés dans les fers; on enleva leurs femmes, on viola leurs filles, on égorgea les enfans en bas-âge.

Abudah revint de cette expédition, chargé des dépouilles du pays conquis, & rentra dans ſes états au milieu des acclamations des chefs & des ſoldats, adulateurs impudens, eſclaves aſſez lâches pour combler ce monarque cruel des louanges les plus exagérées, oſant même l'égaler au grand prophète de la *Mecque*.

Abudah arriva ainſi en triomphe à la métropole de *Tasgi*. Ses viſirs lui demandèrent ce qu'on feroit des priſonniers que l'on avoit amenés. Le nombre en étoit conſidérable.

Le ſultan reſta quelque temps en doute, ſans décider de leur ſort. Il alloit ordonner qu'on les mît tous à mort, lorſqu'il ſe reſſouvint du coffre de fer, qui étoit reſté enfoui au centre des montagnes de *Tasgi*.

„ Qu'ils ſoient condamnés, dit-il, à travailler dans les montagnes; qu'ils creuſent & minent de toutes parts, pour en retirer

un coffre de fer à cinquante serrures, qui doit être dans l'endroit le plus profond,,.

Le grand visir entendant cet ordre, s'inclina devant son maître, & lui dit : « Mon seigneur osera-t-il envoyer les vils *Sakarahs* dans les profondeurs de *Tasgi*, où ses sujets même n'osent pénétrer ?

,, Qu'on prenne donc le rebelle *Harran*, dit *Abudah*, qu'on lui arrache la langue en punition de son insolence, qu'elle soit jetée aux chiens ; qu'il soit décapité ensuite, & que son exemple apprenne à respecter mes ordres,,.

Harran fut puni : les autres visirs jouirent avec plaisir de son supplice. Son orgueil le leur avoit rendu insupportable. Ils exaltèrent en ces termes la juste indignation du sultan.

,, Un monarque de l'orient sera-t-il gouverné par ses esclaves ? Ils ne respirent que par lui & pour lui. S'abaissera-t-il jusqu'à suivre leurs conseils ? N'a-t-il pas lui seul toute la prudence & toute la sagesse ? Que la volonté du sultan *Abudah* soit accomplie par les travaux des *Sakarahs* dans les montagnes de *Tasgi*, comme elle l'est par la mort du traître *Harran*,,.

Le tyran envoyoit de temps en temps ses visirs vers les mineurs, pour voir leurs tra-

vaux & lui en rendre compte. Ces miſérables périſſoient par milliers : ils étoient écraſés ſous les débris de la montagne, ou engloutis par les précipices qui s'ouvroient de tous côtés ſous les coups des travailleurs.

Les *Tasgites* auſſi, peuple fort ſuperſtitieux, au ſujet de cette montagne regardée comme un lieu ſacré, & le ſéjour des *Génies* protecteurs du pays, murmurèrent hautement de l'impiété du ſultan. *Abudah* le ſut, & les fit châtier par les chefs de ſon armée. Il fît ſaiſir tous les mutins, & ordonna qu'on les décimât. Cet excès de cruauté fut appelé généroſité par ceux qui échappèrent au ſort.

Enfin les *Sakarahs* découvrirent le coffre de fer, le portèrent avec des peines infinies au ſommet de la montagne, & le préſentèrent à *Abudah*, qui, pour délaſſement de tant de fatigues, leur ordonna, ou de mettre le coffre en pièces, ou de forcer les ſerrures. Ils ne purent ni l'un, ni l'autre, quelques efforts qu'ils fiſſent, & quelques inſtrumens qu'ils employaſſent ; ni force, ni art ne pouvoit rien contre la dureté de cette machine.

Alors le ſultan fit publier une récompenſe pour celui qui forgeroit des clefs qui puſſent

ouvrir les cinquante ſerrures. Pluſieurs tentèrent l'aventure, & réuſſirent juſqu'à un certain point. Mais dès que l'ouvrier avoit ouvert une des ſerrures, & qu'il paſſoit à une autre, la première ſe refermoit d'elle-même, tandis qu'il ouvroit la ſeconde, laquelle ſe refermoit à ſon tour, lorſqu'il procédoit à une troiſième; de ſorte qu'il en reſtoit toujours quarante-neuf de fermées.

L'orgueilleux *Abudah* étoit furieux de ſe voir vaincu par le pouvoir inviſible qui s'oppoſoit à ſes volontés. Il ordonna à cinquante hommes de prendre chacun une clef, de les mettre toutes au même inſtant dans les cinquante ſerrures, & de les ouvrir enſemble. Il comptoit que cette méthode lui réuſſiroit mieux. Mais au moment que les cinquante hommes ſe diſpoſoient à lui obéir, ils tombèrent morts devant le coffre. Le tyran donna le même ordre à cinquante autres; mais toute la foule d'eſclaves, d'eunuques & de *Sakarahs* qui étoient autour de lui, diſparut à l'inſtant de ſa préſence, comme la pouſſière que le vent enlève, & qui ſe diſſipe dans l'air.

Abudah, réduit à ſon armée, appela cinquante ſoldats. Les chefs, excédés de cette cruauté énorme, & ne doutant pas qu'il ne

fût

fût résolu de sacrifier son armée, & puis le reste de ses sujets, comme il venoit d'en sacrifier une partie, se révoltèrent contre ce tyran barbare, & marchèrent en bon ordre vers lui, déterminés à mettre fin à sa tyrannie, en l'immolant à leur vengeance. *Abudah* connut leur dessein; & n'en espérant aucune grâce, il se jeta sur le coffre de fer dont il avoit déjà éprouvé l'assistance à son retour de la vallée de *Bocchim*, dans une occasion semblable.

Aussitôt le coffre s'éleva dans les airs. *Abudah*, stupéfait & hors de lui-même, s'assoupit profondément, & fut transporté bien loin de l'armée & du royaume de *Tasgi*.

IVe. Aventure du marchand ABUDAH parmi les Sages de Nema.

ABUDAH se trouva couché sur le coffre de fer, au pied d'un rocher suspendu au-dessus de sa tête, & couvert d'une forêt de palmiers, dont l'ombre descendoit jusques dans la plaine. À quelque distance, un petit ruisseau qui prenoit sa source dans la montagne, couloit avec un doux murmure, sur un lit de sable mêlé de cailloux, & alloit

arroſer de ſes eaux pures une vallée reſ-ſerrée entre deux chaînes de collines toujours verdoyantes.

L'aſpect d'un lieu champêtre invite à la réflexion. *Abudah* ſongeoit à la manière extraordinaire dont il étoit ſorti du royaume de *Tasgi*. Il apperçoit dans la vallée un vieillard reſpectable, qui ſembloit diriger ſa marche vers lui, au moins ſur le rocher ſous lequel il étoit. Son maintien étoit grave ſans affectation, ſa marche n'avoit rien de trop lent ni de précipité. La conſcience d'*Abudah* fut alarmée à la vue d'une figure humaine. Elle lui reprocha ſon règne tyrannique, & ſes excès barbares contre l'humanité. Son premier mouvement fut de prendre la fuite pour éviter la préſence de ce ſage vénérable. Mais celui-ci approchant toujours d'un air modeſte & aiſé, *Abudah* ſe raſſura & ſouffrit qu'il l'abordât.

L'ancien roi de *Tasgi*, couvert de la pourpre, avoit encore le turban royal ſur la tête. Le ſage le ſalue avec un reſpect mêlé de grandeur. « O prince, lui dit-il, qui daignes viſiter cet aſyle de la ſcience & de la philoſophie ! qui que tu ſois, ou le roi dont les connoiſſances étoient univerſelles, la gloire de l'orient, le ſage des ſages, l'in-

fatigable *Salomon*; ou bien le maître de quelque royaume voisin, que l'amour de la science amène dans ces lieux, permets qu'un de ses fils t'introduise dans son temple; temple auguste élevé dans ces déserts par les ordres & sous la direction du grand *Salomon*, où les sages de la terre s'occupent sans relâche de la recherche du vrai, & des secrets de la nature. Cette vallée est une école de vertu : le vice n'ose en approcher. L'immensité des deserts qui l'environnent en défend l'entrée. On y enseigne la vérité, & toutes les sources du savoir y sont ouvertes ».

Abudah confus suivoit en silence le sage qui le conduisoit; mais tout occupé de ses premières pensées, il disoit en lui-même : » O prophète, que le hasard m'a bien servi! Que je me suis heureusement égaré! Car sûrement, c'est parmi ces sources de science & de vérité que je dois trouver le Talisman d'*Oromane* ».

Ils arrivèrent au haut de la vallée, en face du temple de la philosophie. Un grand portique d'une belle architecture grecque se présenta d'abord aux yeux d'*Abudah*. Il y monte avec son guide par un grand perron ouvert, de forme ronde. Au fond du porti-

que s'ouvre une porte qui l'introduit dans une grande salle fort élevée. Le sage lui dit: " Les rois même sont obligés d'attendre ici que le gouverneur de ce palais soit instruit de leur arrivée. Il n'est permis à aucun étranger d'aller plus avant, qu'il n'ait fait connoître le sujet de son voyage, & les motifs qu'il a de désirer d'avoir entrée dans le temple auguste de la science ".

Abudah n'avoit pas oublié sa grandeur prétendue, & il s'en falloit bien que son orgueil l'eût quitté avec sa royauté, il en avoit conservé les marques & l'esprit. Il répondit au sage avec une sorte d'impatience: « Eh! bien donc, allez dire à votre gouverneur que le sultan de *Tasgi*, ami de la science & de la vérité, vient chercher dans ces retraites philosophiques le précieux Talisman d'*Oromane* ".

Le sage ayant reçu les ordres du faux sultan, alla en rendre compte au gouverneur. *Abudah* l'attendit dans la salle, où se trouvoient beaucoup d'autres candidats de tous les rangs, qui désiroient d'être admis dans le collège des sages: chacun avoit son introducteur particulier.

Le guide d'*Abudah* revint avec cette réponse. " Notre gouverneur est charmé de

trouver dans un ſi grand monarque une paſſion ſi forte pour la vérité. Il m'ordonne de déclarer (comme à l'ordinaire) que le Taliſman d'*Oromane* eſt la fin de toutes nos recherches. Il invite donc le magnifique ſultan de *Tasgi* à faire tous ſes efforts pour trouver ce tréſor précieux, & à le chercher dans telle ſcience qu'il jugera le contenir. Mais, heureuſement pour le glorieux ſultan, il a rencontré *Abraharad* qui peut lui découvrir les ſecrets les plus cachés de la nature, & lui apprendre quels lieux récèlent le taliſman ſi déſiré & ſi digne de l'être.

„ Vous êtes donc, répliqua le roi de *Taſgi*, ce fameux *Abraharad* que mes ſujets m'ont tant vanté comme un prodige de ſavoir, comme un philoſophe univerſel qui connoît les propriétés de toutes les plantes, & de tous les minéraux de la terre?

„ O prince! dit *Abraharad*, ces connoiſſances ſont les moindres: ce ne ſont que les ſimples élémens de la ſcience de la nature. Mais je veux vous réveler quelques-uns de ces myſtères regardés juſqu'ici comme impénétrables, & que perſonne au monde n'a connus depuis le ſage & glorieux *Salomon*. Car qu'étoit-ce qu'*Oromane*, l'inventeur du taliſman qui porte ſon nom? Le magicien

du feu, le grand alchymiste du premier, du plus actif & du plus puissant des élémens, & rien de plus. Mais je ne veux pas vous amuser de paroles, tandis que je puis vous convaincre par des prodiges. Que le magnifique sultan de *Tasgi* daigne descendre avec moi sous les voûtes souterraines de ce temple, où chaque science a ses appartemens & ses laboratoires particuliers. C'est-là que vous serez initié aux mystères de la nature & aux secrets de l'art „.

Abudah étoit au comble de la joie. Il remercioit le prophète, il se félicitoit d'avoir rencontré si à propos le savant *Abraharad*. Il le suivit dans une grande cour souterraine, entourée de portiques, sous chacun desquels il vit plusieurs sages & un grand nombre de disciples qui recevoient leurs leçons.

Abraharad conduisit le sultan son élève sous un portique particulier. Ce n'étoit que le vestibule de son laboratoire. Il étoit rempli d'apprentifs sages qui s'exerçoient dans les différentes parties de son art. " Sans aller plus loin, dit *Abraharad*, je pourrois étonner le sultan de *Tasgi* par le savoir seul du moindre de mes disciples; mais j'ai d'autres mystères à lui révéler „. En prononçant ces mots il ouvre une petite porte: ils

entrent ſous une voûte aſſez obſcure, & l'alchymiſte referme la porte.

Abudah regarda avec des yeux ſurpris & attentifs le nombre prodigieux d'outils, d'inſtrumens & d'uſtenſiles de toutes les ſortes, dont la voûte, les murailles & le pavé étoient garnis. Il n'en faut pas moins à l'art pour contrefaire les productions de la nature. *Abraharad* commence par préparer toutes ſes matières; il les met dans des vaſes; il allume ſes fourneaux: il combine les ſels, les terres, les eſprits, variant les doſes & multipliant les expériences ſuivant l'indication,,. Patience & perſévérance, ô ſultan, s'écrie l'alchymiſte avec emphâſe! Patience & perſévérance! Ce ſont-là les premiers inſtrumens d'un ſage. Sans eux il ne peut opérer, tant il y a de cauſes cachées qui traverſent ſes opérations! Le ſecret que je prépare à cette heure, eſt le grand *Démogorgon*, ou le diſſolvant univerſel. Le procédé eſt long & ennuyeux: les manipulations ſont difficiles & rebutantes. Mais pour ne point vous faire trop attendre, & quoique le fourneau ne ſoit encore qu'au troiſième degré de chaleur, je vais vous montrer quels effets prodigieux produiſent les cauſes les plus foibles. Rien d'ailleurs ne ſera plus propre à vous faire

perdre mille préjugés que la coutume entretient contre quelques modifications particulières de la matière, & dont l'esprit du sultan de *Tasgi* n'est peut-être pas tout-à-fait exempt.

„ La terre que vous voyez est un amas de principes qui, par des séparations, conjonctions, assimilations, unions, disjonctions, & autres manipulations, peuvent former tous les êtres de ce monde visible, & un grand nombre d'autres substances que nos yeux n'apperçoivent point, ou que la nature retient encore dans l'état de non-existence. Vous voyez la semence, aussi subtile que l'atôme, dont les particules volatiles s'attirent réciproquement: c'est cette semence qui produit les arbres, le bois, les feuilles & le fruit. D'abord elle devient terre par la condensation. Ensuite ce qu'elle a de plus grossier se durcit & végette en se ramifiant. Les parties les plus subtiles montent par toutes les ramifications, où par leur activité elles se creusent des canaux tubulaires, tandis que les branches sont encore tendres: ce suc s'amasse en divers endroits des ramifications; il s'y étend en feuilles, & s'y accumule en grains attachés à la même tige. Jusques-là il a encore sa forme de principe

terreux & ſans ſaveur. En voilà, vous pouvez le goûter, il eſt inſipide; mais peu-à-peu il devient âcre, aigre, puis doux. Ainſi ſe forme le raiſin qui croît dans différens pays, cuit, amélioré & perfectionné par le ſoleil, le premier & le plus ſubtil des alchymiſtes. Tous les végétaux ſont produits de la même manière; & quoiqu'il y ait des fruits amers, aigres, ou ſucrés, ces différentes ſaveurs ſont toutes le produit d'une même terre, la terre première qui ſe modifie différemment, ſelon les couloirs où elle paſſe en s'élaborant. Il y a plus, ô glorieux ſultan! Je regarde comme très-vraiſemblable que la nature procède d'une manière uniforme dans la génération de toutes choſes; de ſorte que je me figure la ſemence des choſes comme un étendart par-tout ſemblable qui couvre la nature entière, quoique chaque être paroiſſe y avoir ſon enveloppe ou bannière particulière.

„ Comme en vertu des affections, des ſympathies de forme & de qualité, toutes choſes ſont liées par ces cauſes d'union & de conjonction; elles ont auſſi leurs averſions & leurs antipathies, c'eſt-à-dire des principes diſcordans qui font qu'elles ſont ſéparables, & ſe diviſent en effet, lorſque

la cause de leur union, cohésion, ou substance, est détruite. Alors la continuité cesse, & ces êtres sont résolubles en leurs atômes constitutifs. Ainsi se fait ce qu'on appelle corruption, qui n'est qu'une nouvelle modification de la matière.

„ Il faut remarquer que nous avons donné divers noms à la même matière, pour exprimer les formes variées sous lesquelles elle affecte nos sens, & les idées qui proviennent de ces sensations. Ainsi quand le jus du raisin écrasé fermente dans la cuve, nous disons que le vin se fait; & quand le ferment des végétaux se résout en une espèce de mucosité glaireuse, nous appelons cela putréfaction, quoique la nature agisse d'une manière semblable dans ces deux procédés. De même encore nous appelons la métamorphose de l'œuf en poulet, la naissance de cet animal, & quand le poulet mort est changé lui-même en une fourmilière de vers, nous donnons le nom de corruption à cette nouvelle transmutation. Mais quelles que soient nos idées, & les noms qui les expriment, rien n'est réellement détruit; ce que le vulgaire regarde comme une destruction, n'est qu'un changement de forme. Tous les êtres retournent au lit commun de la nature, où

ils dorment quelque temps, jusqu'à ce que des causes suffisantes les réveillent, & les fassent reparoître sous d'autres formes.

„ C'est pourquoi, ô sultan de *Tasgi*, l'alchymiste prend ce lit universel pour le fondement de la science sublime; à l'imitation de la nature, il emploie dans ses opérations la force active du plus noble des élémens, du feu vivifiant : par cette méthode, la seule profitable, il apprend aux hommes la puissance secrette de la composition & de la résolution; enfin, quand il tient cette clef de la science de la nature, & qu'il sait s'en servir, il est capable d'opérer tout ce qu'il veut. Maître absolu de ses opérations, il les gouverne à son gré, les précipite, les ralentit, ou les fixe, comme bon lui semble. La matière prend dans ses mains toutes les formes qu'il juge à propos de lui donner, pourvu qu'il ne manque point de patience; car on peut égaler la nature, mais on ne peut pas la forcer. On ne peut pas aller d'une extrémité à l'autre sans passer par le milieu.

„ Vous voyez, ô prince! ces deux bouteilles pleines d'une liqueur transparente comme du cristal. En les mêlant, elles deviennent rouges; ainsi la plante que vous

mettez dans l'eau, quoiqu'elle ne se nourrisse que de cet élément, pousse des feuilles vertes, & donne des fleurs d'une autre couleur. Maintenant je puis rendre à ces liqueurs rouges leur première transparence cristalline, au moyen d'un dissolvant qui les séparera. Je puis encore leur donner une couleur différente, soit bleue, verte ou jaune, à tel degré de vivacité que vous désirerez. Toutes ces métamorphoses s'opèrent par un petit nombre d'agens simples & naturels „.

Alors *Abraharad* changea subitement son laboratoire en une chambre obscure. Une grande lumière succède aux ténèbres; & *Abudah* lit sur la muraille ces mots écrits en lettres de feu : *le sultan de Tasgi sera satisfait.* Cependant le sultan de *Tasgi* fut effrayé. *Abraharad* le rassura. “ Prince magnifique, lui dit-il, ne vous laissez pas troubler par cette apparence lumineuse. Ces prodiges doivent plutôt vous encourager que vous rebuter dans vos recherches. Du reste, cette lumière si belle & si vive, est un phosphore naturel extrait d'un résidu d'excrémens; ce qui sert à prouver que les formes les plus viles de la matière peuvent enfanter des merveilles... Mais quelles flammes bril-

lantes j'apperçois au-dessus du fourneau ! Quel éclat ! Quelles couleurs ! Le beau rouge ! Quel agréable mélange de bleu, de vert, de rose, de jaune & de blanc ! O sultan ! les rubis & les émeraudes de ton empire n'ont pas un éclat si vif & si pur „.

Abudah voyoit en effet un riche assemblage des couleurs les plus belles, qui couronnoit les creusets d'*Abraharad*.

“ Voilà, dit le Sage avec complaisance, voilà les signes glorieux du succès de mon opération. Le *menstrue* universel touche à sa perfection, & tous les trésors de la nature vont m'être ouverts. O sultan ! louez le prophète qui a permis que vous fussiez témoin de ce grand œuvre.

„ Mais, demanda *Abudah*, cette composition que vous venez d'obtenir, est-elle le grand *démogorgon*, le dissolvant universel ?

„ Oui, magnifique sultan, répondit *Abraharad*, c'est-là le dissolvant universel de toute substance, quelque dure & compacte qu'elle soit.

„ En ce cas, reprit le sultan, le talisman d'*Oromane* sera bientôt en ma puissance.

„ Peut-être, seigneur ; car il faut du temps pour découvrir où ce trésor est caché.

„ Je vous tiens quitte de cette découverte,

sage *Abraharad.* Je sais où est le talisman. Il est enfermé dans le coffre de fer sur lequel vous m'avez vu assis au pied du rocher où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Il est dans ce coffre qui, jusqu'ici, a résisté aux plus grands efforts, mais qui ne tiendra sûrement pas contre l'activité de votre dissolvant.

„ Quoi! ô prince, ô sultan de *Tasgi*! s'écria le philosophe, tu as en ta puissance le coffre de diamant à cinquante serrures, que l'on dit contenir ce précieux bijou, ce talisman philosophique qui donne la vie, l'immortalité, les richesses, la gloire & le bonheur à celui qui le possède? ... Mais voici, mon œuvre est achevé; une vapeur bleuâtre s'élève du creuset. Le *menstrue* est parfait, je tiens la clef de la nature. Hâtons-nous d'aller rejoindre le coffre, & d'en tirer le trésor de mon glorieux seigneur.

„ Non répliqua *Abudah*; il est plus à propos de faire transporter ici le coffre. Je connois sa vertu; il suffit que je m'asseye dessus, pour qu'il soit aussitôt transporté avec moi par-tout où je le souhaite. Quand il sera ici, le sage & savant *Abraharad*, pourra exercer à son aise la force de son art

ſur cette ſubſtance dure, & la réſoudre en ſes atômes primitifs „.

Abudah, en finiſſant ces paroles, quitte bruſquement l'alchymiſte, retrouve ſon coffre au pied du rocher, s'aſſied deſſus, & au gré de ſes deſirs il eſt tranſporté, lui & ſon tréſor, dans le laboratoire d'*Abraharad*.

Le philoſophe ayant enviſagé avec raviſſement le coffre énorme, prend ſon creuſet plein du *menſtrue univerſel*.

“ Hélas! s'écria le ſultan: ſage *Abraharad*, tu t'abuſes! Ce qui diſſout toute ſubſtance peut-il être contenu dans un creuſet „?

Le ſage pâlit à ce diſcours, & de dépit il jeta le *menſtrue* par terre, où la liqueur reſta ſans s'altérer, & ſans miner la terre qui la portoit.

„ Hélas! s'écria de nouveau *Abudah*, où eſt à préſent l'alchymie? tout eſt perdu?

„ J'ai une fuſion froide, répondit aigrement *Abraharad*, & je m'en ſervirai au défaut de la fuſion ardente que je viens de perdre par votre faute. Je ferai paſſer au travers de cette ſubſtance dure, la foudre qui fond l'épée ſans endommager le fourreau».

En effet, il prépare une nouvelle compoſition & l'applique ſur le coffre. Déjà des étincelles jailliſſent de pluſieurs côtés:

elles deviennent plus fortes, plus vives & plus fréquentes. *Abraharad*, au comble de la joie, & impatient de hâter l'effet de son tonnerre artificiel, s'approche plus près du coffre. Tout-à-coup une aigrette de feu change de direction, le frappe à la tempe, & le réduit en cendres.

A cette terrible catastrophe, *Abudah*, dont l'espérance étoit montée au plus haut degré, sort comme un furieux du laboratoire, & erre dans la cour qu'il remplit de cris & de hurlemens affreux.

Après avoir ainsi exhalé sa fureur & son désespoir, il apperçoit un sage qui avoit quitté le portique où il travailloit pour venir à lui. Il approchoit d'un pas modéré, & avec un air fort composé. Quand il fut près d'*Abudah*, il lui dit avec un grand sang froid : « Malheureux ! pourquoi négligez-vous la conquête du talisman d'*Oromane*, qui sera en votre puissance, quand vous voudrez prendre la peine d'en jouir.

» En êtes-vous sûr, répliqua *Abudah* avec transport ?

» Je vous assure, poursuivit le sage, qu'à présent vous êtes absolument incapable de faire aucun usage de ce trésor.

» Et c'est pour cela, sans-doute, dit

triftement *Abudah*, que j'ai toujours été trompé dans mon attente, lorfque je me fuis cru le plus près de l'obtenir ?

» Rien n'eft plus vrai, répartit vivement le fage.

» Eh bien donc ? ô vénérable fage, ô philofophe qui favez mieux que moi-même ce que je puis ! procurez-moi la vraie jouiffance de ce tréfor ineftimable que j'ai cherché fi long-temps en vain.

„ Dites-moi, *Abudah*, le bonheur doit-il être dans l'efprit ou dans les fens ?

„ Il doit être dans l'efprit. Je le confeffe à ma honte ; j'ai négligé mon ame pour me livrer à l'attrait des fens. O le plus fage des hommes, ô le plus grand des philofophes, quelle vérité vous me faites comprendre ! Quelle nouvelle fcène vous ouvrez devant moi ! Mais continuez vos inftructions céleftes, achevez la guérifon que vous avez commencée.

„ Vous n'y êtes pas encore affez bien préparé, reprit le fage *Gherar*. Je vous laiffe la nuit pour vous tranquillifer, & vous remettre du trouble où je vous ai furpris, & dont vous n'êtes pas revenu. Demain au matin, fi je vous trouve d'un fens raffis & libre de toute paffion, j'achèverai de

délivrer votre eſprit du joug tyrannique des vains plaiſirs qui le tiennent aſſervi. „.

Le philoſophe conduiſit *Abudah* parmi ſes élèves, & lui aſſigna enſuite un appartement particulier ſous ſon portique, pour y paſſer la nuit ſeul.

Le lendemain de grand matin, le ſage *Gherar* vint prendre ſon nouveau diſciple, & ils allèrent enſemble ſe promener dans la vallée qui ſervoit d'avenue au temple dédié à la ſcience & à la ſageſſe.

“ Que l'aſpect du ſoleil levant eſt agréable, dit *Gherar!* Quel doux plaiſir l'on goûte à contempler ſes premiers rayons qui, du ſommet de ces collines, deſcendent lentement dans la vallée! Les bocages ſemblent auſſi ſenſibles que l'homme au ſilence & à la fraîcheur d'une belle nuit. L'herbe des champs jouit comme nous de ce bienfait de la nature. Ce gazon, deſſéché par la chaleur du midi, ſe renouvelle & ſe ranime pendant la nuit, pour lutter de nouveau, contre les feux brûlans du jour.

„ En vérité, reprit *Abudah*, un beau matin reſſemble à une nouvelle création. Quand l'aſtre du jour commence à paroître ſur l'horiſon, l'œil qui contemple la nature ſe dégager des ombres de la nuit, eſt porté

à croire que le monde ſort du néant, oubliant qu'il exiſte depuis une infinité de ſiècles. Heureux, mille fois heureux, celui qui paſſe ſa vie dans ces retraites paiſibles! Comme la roſée pénètre le ſein de la terre, ainſi la douceur de la joie s'inſinue mollement dans ſon cœur. Il eſt libre de ſoins & d'inquiétudes. Que la tempête déſole les mers, que la guerre ravage les cités; ni la tempête, ni la guerre, ne troublent ſon repos.

„ O *Abudah*! répliqua le ſage, les projets de l'ambitieux, les preſtiges des ſens, les deſirs de l'avare, & l'amour déréglé des plaiſirs, ſont encore plus à craindre pour l'homme que les feux de la tempête ou les ravages de la guerre. Connoiſſant votre foibleſſe, je vous ai conduit dans ces lieux pour vous convaincre, par cette ſcène délicieuſe, combien vous êtes incapable de jouir jamais d'un ſolide bonheur. Si le doux éclat du ſoleil levant, & la fraîcheur du matin vous affectent ſi voluptueuſement, la privation doit vous en être également affligeante. Dans la jouiſſance de ces biens, l'ame totalement paſſive eſt émue, affectée, gouvernée par les ſens, comme elle eſt délicieuſement affectée par les objets doux

& agréables au toucher, par l'odeur ſuave des fleurs, par les ondulations ſonores de l'air, par les ſaveurs des mêts exquis, ou par cette foule d'objets dont les couleurs & la ſymétrie flattent la vue.

„ Mais l'eſprit s'élève au-deſſus du corps: les délices de l'ame ſont conformes à ſon eſſence ſpirituelle, & proportionnées à ſon immortalité. Le vrai philoſophe cultive plus ſon eſprit que ſon corps, & ne permet jamais que celui-ci maîtriſe le premier. Il foule d'un pied égal les biens & les maux de cette vie, parce qu'il ſait que les uns & les autres ſont paſſagers. Sûr de ſon immortalité, plein de la haute idée de la perfection de ſon être, il verroit d'un œil tranquille la confuſion des élémens, la chûte du monde, & l'anéantiſſement de la nature viſible. Il la verroit rentrer dans le chaos, dont un pouvoir éternel la fit ſortir, ſans qu'il craignît de l'y ſuivre. Si la deſtruction du monde n'eſt pas capable d'ébranler ſon ame intrépide, jugez combien il eſt peu affecté des misères temporelles de la vie. Au milieu de la maladie la plus aiguë, lorſque ſon corps rongé d'ulcères tombe en lambeaux, ſon ame entière & indeſtructible ſe réjouit, dans l'eſpérance de ſortir bientôt de ſa

prison de chair. S'il souffre la faim, son ame, toujours contente, contemple la justice & la vérité. S'il est en bute aux caprices du sort, à la malice des hommes, au mépris des insensés, il supporte tout cela avec une constance égale : son ame est au-dessus de la bonne & de la mauvaise fortune; plus forte que la faveur & la cruauté des tyrans, elle se rit encore des louanges & du blâme des sots. En un mot, ô *Abudah* ! le vrai philosophe trouve dans lui la source de tous les plaisirs, & un bouclier à l'épreuve de tous les maux. La beauté de la vertu possède toutes ses affections. Il sait se rendre maître des événemens par son indifférence. Exempt de crainte, il ne se livre point à l'illusion de l'espoir. Libre du sentiment importun de la haine, il ignore les foiblesses de l'amour. Il n'admire rien, ne blâme rien & souffre tout. Il se prête à tout, seulement autant que le besoin l'exige, & ne se donne qu'à lui-même. Le contentement est au fond de son cœur, parce qu'il est vide de desirs, de projets, & de toutes les passions qu'engendre la soif des plaisirs & des trésors de la terre ».

Le sage *Gherar* prononça cet éloquent discours avec une complaisance mêlée d'or-

gueil. *Abudah*, frappé de la ſublimité de cette doctrine, reſtoit immobile, ſans parler. Un tigre furieux deſcend de la montagne voiſine : ſa gueule ardente vomit le feu parmi des flots d'écume. Il s'élance avec rage vers le ſage & ſon diſciple, comme pour les ſaiſir tous les deux à-la-fois & les dévorer. *Abudah*, que les leçons de *Gherar* n'avoient pas encore perſuadé au point de lui faire oublier les expédiens auxquels les profanes ont recours dans un danger ſi preſſant, ſe précipite dans le courant qui couloit au milieu de la vallée, perſuadé que le tigre ne l'y ſuivroit pas.

Il gagne, en nageant, l'autre bord, & voit de loin le ſage *Gherar* qui fuyoit à perte d'haleine devant le tigre furieux qui le pourſuivoit. Le monſtre l'eut bientôt atteint; & avec ſes dents & ſes griffes aiguës, il déchire le philoſophe infortuné qui remplit les bois & les côteaux du bruit de ſes cris lamentables & inutiles.

Abudah, témoin de la fin malheureuſe du ſage, ne peut s'empêcher de s'écrier en ſoupirant : « Hélas ! qu'il eſt ridicule & vain à la foibleſſe d'affecter de la force ! Qu'il eſt ridicule & vain à l'homme imbécile, de ne pas convenir de ſa misère ! Je comprends à ce moment, que le but de la philoſophie

eſt d'affecter un empire abſolu ſur toute la nature. Mais cette ſcience orgueilleuſe devroit ſe borner à contempler avec admiration, des merveilles qu'elle ne peut pas même comprendre, loin de les pouvoir imiter. L'homme qui rampe ſur la pouſſière devroit-il porter la préſomption juſqu'à ſe croire ſupérieur aux biens & aux maux, aux récompenſes & aux peines que lui envoie la main puiſſante de l'arbitre du monde „ ?

L'eſprit plein de ces réflexions, & de la terreur que dut lui cauſer la ſcène effrayante qui venoit de ſe paſſer ſur l'autre bord du courant, *Abudah* ſe lève, traverſe une allée ſombre, continuée entre deux montagnes, qui le conduit à une vaſte plaine, où un grand nombre de bergers & de bergères faiſoient paître leurs innocens troupeaux.

“ Ici, dit *Abudah* en lui-même, il n'y a ni pompe, ni luxe, ni vanité; c'eſt une tranquillité champêtre, une paix douce & naturelle, ſans faſte, ſans prétention, ſans ſoucis & ſans inquiétude „.

Abudah avançoit toujours vers les bergers, dont le ſort lui ſembloit ſi digne d'envie. Un d'eux, paſſant par haſard auprès de lui, recule de frayeur comme à l'aſpect d'un monſtre;

& courant à pas précipités vers le reste de la troupe, il leur crie de toutes ses forces: « Fuyons, amis, fuyons la présence du tyran de *Tasgi*. Non content de nous avoir chassés de notre pays de *Sakarah*, il vient encore nous enlever nos troupeaux ».

Le tyran fut touché de la confusion & de l'épouvante que sa présence venoit de mettre parmi ce peuple de bergers. Il détesta sa cruauté, & les conjura de demeurer, leur protestant qu'il ne venoit point troubler le bonheur paisible dont ils jouissoient. Sa parole n'étoit pas un garant sûr. Il les vit fuir devant lui en désordre, traînant après eux leurs troupeaux, & regardant de temps en temps derrière eux, dans la crainte qu'ils avoient d'être poursuivis par les armées cruelles des *Tasgites*.

Un vénérable *Bramin*, que son grand âge rendoit incapable de suivre les bons *Sakarahs* qui, depuis tant d'années, recevoient ses instructions, & qu'il auroit voulu ne pas abandonner dans leur fuite, étoit assis d'un air majestueux sur une pierre, à l'entrée de sa cellule. Il se leva, quand *Abudah* fut près de lui, & le salua respectueusement. « O sultan! lui dit-il d'un ton noble & simple, ce n'est pas le tyran de *Tasgi* que je

je salue, c'est celui qu'il a plu à la colère d'*Alla* d'établir sur son peuple. Mais pourquoi cherches-tu le mal quand tu peux faire le bien ? Crois-tu que les méchantes actions puissent procurer une bonne fin ? Crois-tu trouver le bonheur où la malice triomphe ? O sultan ! ne te flatte pas d'obtenir à prix de sang & d'injustice le talisman du grand *Oromane*. La pureté & la perfection, la vertu & la sagesse, l'humanité & la bienfaisance, la piété & la religion, sont les seuls moyens d'obtenir ce précieux trésor.

„ Hâte-toi donc, ô homme ! hâte-toi d'aller sur le tombeau du prophète, confesser avec componction tes iniquités. Va reconnoître tes égaremens, & la vanité de tes folles recherches. Va puiser la sagesse à la source pure de la vérité. Va apprendre de l'oracle infaillible, quelle est la volonté de celui qui a confondu jusqu'ici tes projets.

„ Bon & pieux *Bramin*, répondit *Abudah*, j'ai offensé la providence, vous, & votre nation innocente. Je l'avoue dans les sentimens d'un vrai repentir. Daignez me diriger dans mon voyage de *Médine* ; car il m'a semblé que jusqu'ici j'errois dans des lieux enchantés.

„ Le coffre de diamant vous portera lui-même à *Médine*, répliqua le. *Bramin.*

„ Je l'ai laiſſé dans le palais de la philoſophie, dit *Abudah*. Pour l'aller chercher, il faut traverſer le courant, & s'expoſer à la fureur du tigre qui rode ſur l'autre rive.

„ Il y a un ſentier qui tourne le ruiſſeau vers l'orient : ſuivez cette route qui vous conduira ſans danger derrière le palais ; & en face du bâtiment, vous trouverez un petit pont étroit ſur lequel vous paſſerez le ruiſſeau. Du reſte, que *Mahomet* protège votre pieuſe entrepriſe !

Abudah remercia le *Bramin*, prit congé de lui, & lui aſſura que les *Taſgites* n'ayant pas connoiſſance de la plaine où les *Sakarahs* menoient paître leurs troupeaux, ils ne viendroient pas les y inquiéter.

Le *Bramin* ſouhaita mille bénédictions à *Abudah*.

Le marchand de *Bagdat*, faux ſultan de *Taſgi*, prend la route que lui avoit indiquée le ſaint homme, paſſe le pont, arrive au palais, entre ſous le portique d'*Abraharad*, pénètre dans le laboratoire, trouve ſon coffre, s'étend deſſus, s'endort dans la forte perſuaſion qu'il ſe réveillera dans le temple de *Médine*.

Dans un inſtant, *Abudah* ſe trouve ſous la voûte ſpacieuſe d'une moſquée, couché ſur le coffre de diamant. En ouvrant les yeux, il voit près de lui, d'un côté, la boîte de l'impitoyable ſorcière, qu'il avoit encore retrouvée dans les bocages de *Sadaski*; de l'autre côté, étoit une grande citerne pleine d'eau.

Au milieu de cette viſion, le *génie Barhaddan* lui apparoît & dit.

„ *Abudah*, reçois enfin les véritables clefs „ du coffre de diamant „.

Le marchand ſe lève, approche du *génie*, ſe proſterne à ſes pieds, & reçoit les clefs fortunées qu'il cherchoit depuis ſi long temps.

„ Ouvre, dit *Barhaddan*, ouvre le coffre, „ & prends le tréſor „.

Abudah s'empreſſe d'obéir, & dans un moment le coffre eſt ouvert.

Quelque foi qu'il eût dans les paroles du *génie*, une fatale expérience lui avoit appris à craindre, quelque près qu'il fût de la poſſeſſion du taliſman. Il lève le couvercle en tremblant, & non ſans défiance. Auſſitôt ſort une nuée de plumes qui eurent bientôt couvert tout le pavé de la moſquée. Sa défiance redoubla à ce prodige; mais le *génie* le raſſura en ces termes.

„ *Abudah*, mets à préſent ta main dans „ le coffre, & tires-en les tréſors qui y ſont „.

Abudah obéit, & tire d'abord un beau bras enſanglanté & garni d'un riche bracelet de diamans.

„ Ce bras, dit *Barhaddan*, a été inhumainement coupé du corps d'une belle ſultane par un eſclave qui n'en pouvoit arracher le bracelet. Crois-tu, *Abudah*, que la princeſſe qui le portoit, ait été heureuſe par la poſſeſſion de ce bijou ? „

Abudah, qui ne voyoit pas encore le Taliſman, continue à tirer du coffre tout ce que ſa main rencontre. Un pauvre malheureux ſe préſente, chargé de ſacs d'or dont le poids l'accabloit ; il trembloit & baiſſoit les yeux.

Un jeune homme ſurvient d'un air emporté, & plonge un poignard dans le ſein du miſérable chargé d'or. Auſſitôt pluſieurs femmes parées fort indécemment accueillent le meurtrier, partagent avec lui le fruit de ſon crime, & ſe mettent à danſer & à chanter.

Une foule de peuple accourt enſuite : un roi paroît accompagné d'une armée nombreuſe ; il ordonne qu'on égorge tout ce peuple, mais une force ſupérieure paſſe un

cordon autour du cou du roi, & la couronne lui eſt enlevée de deſſus la tête.

A cette ſcène ſuccède un ſpectacle plus plaiſant. C'étoit une centaine de foux avec des manteaux ſur leurs épaules : les uns avec des aîles attachées au dos, les autres avec des roues qu'ils faiſoient tourner ſans-ceſſe. Il y en avoit dont les yeux étoient toujours fixés au firmament ; d'autres traçoient des cercles en l'air avec des pailles ; d'autres répétoient ſans-ceſſe qu'un étoit en même temps plus grand & plus petit que lui-même, & publioient nombre d'abſurdités ſemblables, comme d'utiles découvertes.

Après que *Barhaddan* eût laiſſé au marchand le loiſir de conſidérer ce ſpectacle, il lui demanda : « comprenez vous ces choſes ».

„ Elles m'apprennent, répondit *Abudah*, ce que mes voyages ne m'ont déjà que trop appris ; que les richeſſes, ni les plaiſirs, ni les honneurs, ni la puiſſance, ni la ſcience, ni l'ignorance ne mettent point l'homme à l'abri des malheurs ; & que par conſéquent toutes ces choſes, dont on fait tant de cas, ſont abſolument incapables de procurer la poſſeſſion du Taliſman d'*Oromane*.

„ Que croyez-vous que signifient les plumes, reprit *Barhaddan* ?

„ J'ignore ce qu'elles veulent dire, répondit *Abudah*.

„ Eh bien, continua le *Génie*, ce sont les désirs indiscrets, les vaines attentes, les projets ridicules ; en un mot, les rêves trompeurs dont se repaît l'esprit de l'homme qui a quelqu'envie de parvenir à la jouissance du Talisman : c'est pourquoi elles se sont présentées à l'ouverture du coffre ; & cette explication doit vous donner l'intelligence de tout le reste. Vous devez reconnoître le malheureux chargé d'or & dépouillé par un aventurier, ainsi que le voluptueux couronné roi, & dépossédé pour ses cruautés.

„ A présent, *Abudah*, poursuivit le *Génie*, puisque vous êtes convaincu que le Talisman d'*Oromane* ne peut pas se trouver parmi des bagatelles & des folies de cette espèce, cessez vos recherches, fermez le coffre, & attendez en silence la scène qui va suivre „.

Abudah referme le coffre, & reste debout les bras croisés devant lui, sans prononcer une seule parole.

Barhaddan se tourne vers la boîte, & dit : maudite sorcière, *démon* implacable ; toi qui

te plais à tourmenter le genre-humain, fors à l'instant de ta retraite „.

La boîte se brise aussitôt en mille pièces; & la vieille sorcière, portée sur ses potences, s'avance en tremblant vers *Barhaddan*.

„ Je sais, lui dit-il, que suivant les loix de ta méchanceté naturelle, tu ne te plais que dans le mal. Je te connois, je sais ton acharnement à porter les hommes au crime pour avoir le plaisir barbare de les tourmenter ensuite par les remords. Je sais aussi, que, soumise au pouvoir de ceux qui protègent le genre humain, tu redoutes leur juste indignation. Tremble donc, & vois moi d'abord purifier cet homme infortuné que tu as rempli de désirs impurs, & captivé sous l'esclavage honteux des passions „.

Alors *Barhaddan* ordonna au marchand de se laver dans la cîterne; ce qu'il fît incontinent. Quand il fut purifié, le *Génie* lui dit de rouvrir le coffre de diamant.

Abudah l'ouvrit sans peine, & en retira un petit livre, que *Barhaddan* lui dit de lire. Le marchand y lut ces paroles.

„ *Apprends, ô homme! que la nature humaine, imparfaite par essence, ne peut atteindre à la perfection; que le vrai bonheur est le Talisman d'*Oromane; *que ce bonheur incor-*

ruptible est le privilége des êtres immortels ; que l'homme, créature fragile, doit se soumettre aux ordres de son créateur ; que le premier devoir & la fin de toutes les recherches de l'homme doivent être de connoître & d'accomplir la volonté de celui par qui il existe ; jusqu'à ce qu'il plaise à ce principe éternel de le retirer de la misère de ce monde, pour le faire jouir d'un bonheur sans fin dans le séjour de l'immortalité glorieuse».

Quand *Abudah* eût achevé de lire ces paroles sacrées ; pénétré d'un saint respect, il se prosterne & adore en silence le principe éternel d'en-haut : ce que le *Génie* lui recommande de faire plusieurs fois le jour.

Barhaddan se tournant ensuite vers la sorcière effrayée, il lui dit d'un ton impérieux : » Va, *démon* maudit, entre dans le coffre ; & là, contemple pendant cinquante ans le bonheur dont tu sais si bien inspirer le désir par tes vaines illusions ».

La sorcière obéit en frémissant de rage. Le couvercle du coffre retombe aussitôt avec violence, les serrures se referment d'elles-mêmes avec un bruit terrible, & le tout disparoît comme une vapeur noire qui se dissipe enfin en s'élevant dans l'air.

Abudah tend les mains vers le *Génie* pour le remercier. Il avoit disparu ; & ce qui sur-

prit davantage le marchand, c'eſt qu'il ſe trouva couché ſur ſon lit dans ſon palais de *Bagdat*, entouré de ſa femme & de ſes enfans qui fondoient en larmes.

Dès que *Sélima*, qui avoit les yeux fixés ſur ſon époux, s'apperçut qu'il faiſoit quelque mouvement; elle ſe précipite avec tranſport ſur le lit, & lui demande s'il reſpire encore.

« Si je reſpire, dit *Abudah!* Comment! femme, je ſuis plein de ſanté. Je voyage depuis trois mois; j'ai vu bien du pays, des déſerts, des plaines, des montagnes, des villes, des royaumes. J'ai même été couronné ſultan; mais ce n'eſt pas là le plus bel endroit de mes aventures......

„ Mon ſeigneur rêve encore, s'écrie *Sélima* en l'interrompant. Vos enfans & vos eſclaves ſavent, ô *Abudah!* que depuis quatre jours que vous dormez ſur ce ſopha, ſans donner aucun ſigne de vie, nous avons craint que vous ne fuſſiez mort.

„ Ce que j'ai vu n'eſt donc qu'un ſonge, reprit le marchand. Le prophète ſoit loué de m'avoir appris la ſageſſe, & de m'avoir préſervé de tous les crimes que j'ai cru avoir commis, & de tous les maux que je m'imaginois ſouffrir!

„ Oui, ma chère *Sélima*, vous me voyez guéri des vaines terreurs & des inquiétudes désolantes qui jusqu'ici m'ont rendu à charge à vous & à moi-même. J'ai appris à me soumettre à la volonté d'*Alla*, & à me contenter du sort qu'il m'envoie. J'ai appris à vivre tranquille au sein de ma famille, à l'aimer comme elle m'aime, à faire du bien aux hommes; en un mot, à être aussi heureux qu'un mortel peut l'être sur la terre „.

Abudah prononça ces mots avec un air de contentement, & un ton de douceur qui annonçoient la tranquillité de son ame. Il embrassa tendrement sa femme, & reçut les innocentes caresses de ses enfans.

Le reste du jour se passa dans les délices d'une joie décente. Depuis ce moment, il n'y eut point dans toute la ville de *Bagdat* de famille plus unie, plus résignée & plus heureuse que celle du marchand *Abudah*.

Quand le *Génie Barhaddan* eut achevé son conte, *Iracagem* se leva de son trône, & lui fit signe de s'asseoir. Puis, se tournant vers l'auguste assemblée, il adressa ces paroles aux disciples de la race immortelle des *Génies*.

“ Écoutez, vils reptiles, dont la vie est un souffle, & la demeure comme le sable

que le vent emporte ; vous qui avez les yeux fixés vers la terre, & qui ne voyez pas la poussière dont elle est couverte ; vous qui élevez quelquefois vos regards timides vers le ciel dont les nuages vous dérobent la vue ; n'espérez pas trouver des plaisirs durables au sein de l'inconstance. Le bonheur du monde ressemble aux lettres que l'enfant trace sur le sable au bord de la mer : le vent souffle, elles disparoissent. L'œil mortel ne peut voir ce qui ne change point ; & ce qui change ne remplit point les désirs de l'homme. Attendez donc, enfans de la terre, attendez avec patience le moment où vous serez admis dans les jardins fortunés où règne un printemps éternel, dans les palais que la foudre n'écrase point, dans les retraites heureuses que le temps respectera à jamais. Sachez que le bonheur est avec *Alla* & son prophète *Mahomet ;* que le Talisman d'*Oromane* est l'obéissance à Dieu & l'amour de sa loi.

„ Vos soins & votre industrie sont louables, infatigable *Barhaddan*, ajouta *Iracagem :* les mortels vous doivent des remercîmens, pour les leçons de sagesse & de vérité que vous leur donnez. Et vous, ô mon généreux frère ! dit le même *Génie* à *Mam-*

louk, qu'avez-vous fait pour le genre-humain? Comment avez-vous mérité le glorieux titre de protecteur des hommes?

„ Je leur ai enseigné la sagesse & la vérité, comme mon frère *Barhaddan*, répondit *Mamlouk*: le conte du Dervis *Alfouran* est la preuve du succès dont mes soins ont été suivis „.

CONTE SECOND.

LE DERVIS ALFOURAN.

ALFOURAN avoit gagné l'affection de toute la province d'*Eyraca*, par la sainteté de ses mœurs, & l'austérité de sa vie. Mais personne n'étoit plus attaché au saint Dervis, que *Sanballad*, fils de *Sami*, marchand de *Bassora*, que son père avoit dessein d'élever dans son commerce.

L'hermitage d'*Alfouran*, enfoncé dans l'épaisseur d'un bois au-delà du fauxbourg de la ville, étoit creusé dans le roc, sur

le penchant d'une montagne qui s'élevoit à-peu-près au milieu du bois. Il y avoit deux cellules, dont la première étoit destinée aux usages ordinaires de la vie. La plus reculée servoit de temple au Dervis: là, il prioit & s'acquittoit des autres devoirs de la religion, & des pratiques de sa dévotion particulière.

Une petite source qui couloit de la montagne avec un doux murmure, lui fournissoit la plus belle eau. L'ingénieux hermite avoit creusé de ses mains un petit bassin dans le roc, où cette eau pure venoit se rendre. De-là elle descendoit en forme de cascade dans le bois, dont elle alloit arroser les arbres, formant çà & là de petites nappes d'eau, & se perdant enfin, après s'être divisée en une infinité de moindres ruisseaux.

Devant la porte de la cellule, il y avoit un petit gazon, qui, sous l'ombre des arbres qui l'environnoient, & par l'attention du Dervis à l'arroser souvent, formoit le plus beau tapis de verdure.

Un plant épais de cèdres & de palmiers, dont les branches couvroient cette retraite agréable, & formoient au-dessus une espèce de voûte impénétrable aux rayons du soleil, lui donnoit un air grand & majestueux.

Ceux qui en approchoient étoient saisis de respect & d'une sainte frayeur.

On accouroit de toutes parts sous cette voûte champêtre, pour y recevoir les instructions célestes d'*Alfouran*. Il avoit le don de persuader, & sa bouche distilloit la douceur du miel. Le matin, au lever du soleil, une foule de gens venoient l'entendre, & ils s'en retournoient plus gais à leurs travaux. D'autres quittoient au milieu du jour leurs occupations les plus pressantes, pour recueillir ses divines paroles: ces hommes simples & dévots négligeoient tout autre soin, & malgré la pauvreté où leur négligence les réduisoit, ils ne pouvoient résister à l'attrait impérieux de l'éloquence d'*Alfouran*.

Le fils de *Sami* étoit le plus assidu aux leçons séduisantes du dervis de *Bassora*, & celui sur qui elles faisoient de plus fortes impressions.

Son ame, frappée des discours & de l'exemple de ce sage, sembloit avoir perdu toute autre pensée. Une vie austère & retirée, telle que celle d'*Alfouran*, étoit l'unique objet de ses vœux. La société lui devenoit à charge; les dignités, les plaisirs & toutes les conditions du monde lui paroissoient

vaines & méprisables. Il ne voyoit de grand que le dervis, & le bonheur de vivre avec lui dans la solitude.

Un jour que le dervis avoit discouru avec son éloquence ordinaire sur le mépris du monde, le détachement de soi-même, la vanité des soins & des peines que l'on se donne pour les biens & les commodités de cette vie mortelle, *Sanballad* alla trouver le saint homme, le salua avec un profond respect, & le supplia de vouloir bien l'initier aux mystères de sa vie sainte & heureuse.

Alfouran regarda attentivement le jeune homme, son air délicat, sa beauté modeste, fraîche comme la rose du matin, ses yeux humides des larmes de la pénitence, sa bouche vermeille qui s'entr'ouvroit pour exhaler les soupirs de componction dont son cœur étoit plein.

„ Et tu peux quitter les vanités de la vie, ô jeune homme, lui dit *Alfouran* ? Tu peux passer dans la retraite & l'abstinence les plus beaux jours de ta jeunesse ? Tu peux quitter pour toujours tes connoissances, tes amis, tes parens, tes liaisons, tes affaires, tes plaisirs ? Tu peux détacher ton ame de tous ces biens, & leur préférer

la vie dure, ſolitaire & pénitente d'un vieux dervis ? Si tu te crois aſſez de courage pour cela, laiſſe-moi éprouver auparavant ta foi & ton obéiſſance. Monte ſur ce roc eſcarpé, par le ſentier que j'ai taillé dans la pierre vive ſur ſa pente, & va t'aſſeoir ſur la pierre qui eſt dédiée au feu pur du ſoleil. Reſte-là trois jours & trois nuits. Laiſſe-toi fondre par l'ardeur du ſoleil pendant le jour, & mouiller la nuit par la roſée du ciel. J'aurai ſoin de te porter les mets les plus exquis, que les riches de Baſſora m'envoient chaque jour pour exciter mon appétit. Je les ſervirai devant toi ; mais ſi tu y touches, ou ſi tu oſes même permettre à ton eſprit de les convoiter, que la malédiction du dieu du feu ſoit ſur toi ! „

Le préſomptueux *Sanballad* ſe lève plein de joie, & monte ſur la ſainte montagne. Il trouve la pierre conſacrée au ſoleil, & s'y aſſied ſelon l'ordre du dervis. Il paſſa le premier jour dans un grand ſilence, & avec une conſtance merveilleuſe, les yeux fixés à terre, ſans oſer changer de poſture, & implorant en ſecret l'aſſiſtance puiſſante de celui qui donne la foi, & qui peut la faire triompher de tout obſtacle.

Le ſecond jour, *Alfouran* fit ſervir de-

Monte sur ce roc escarpé, par le Sentier que j'ai taillé dans la pierre vive,

J. M. Moreau del.   J. M. holbou Sculp.

vant *Sanballad* un banquet ſomptueux qu'il avoit commandé exprès, & qu'on lui envoya de la ville. Car le dervis avoit coutume de recevoir chaque jour de pareils préſens de ſes diſciples ; ce n'étoit pas pour ſon uſage, ainſi qu'il le diſoit, mais plutôt pour augmenter le prix de ſon abſtinence rigoureuſe, par l'attrait de la tentation, & ſon courage à la vaincre. Ces mets délicats reſtoient toute la journée expoſés ſur une table de pierre dans ſa cellule, & à midi il les portoit ſur le haut de la montagne, où il les offroit en ſacrifice, les faiſant conſumer par le feu ſacré, qu'il tiroit des rayons du ſoleil.

Sanballad ne jeta pas même un regard ſur les viandes délicates qu'on ſervit devant lui. Le dervis voyant ſa conſtance religieuſe, exalta ſa foi, & l'encouragea à y perſiſter juſqu'à la fin. „ Courage, jeune homme, lui dit-il, vous êtes aux deux tiers de votre épreuve ; mais ſongez que chaque moment va vous couter plus que les deux jours entiers que vous avez paſſés avec tant de réſolution. Ne vous manquez pas à vous-même ; la force du ciel ne vous manquera pas. „

Cependant Sanballad, excédé de veille

& de fatigue, parut plus fort le troisième jour que le précédent. On eût dit que, par un effet contraire aux loix de la nature, l'abſtinence lui donnoit une nouvelle vigueur. Il ne ſe montra pas plus ſenſible aux tentations que le dervis mit en œuvre pour ébranler ſa fermeté. Le pieux jeune homme triompha de tout, & ſortit avec gloire de cette pénible épreuve.

Ainſi initié, au moins en partie, aux myſtères qu'il avoit déſiré de connoître, il deſcendit de la montagne avec *Alfouran*, qui le mena dans ſa cellule, où il lui apprêta un repas frugal, & l'exhorta à prendre du repos, tandis qu'il retourneroit porter ſes offrandes accoutumées ſur l'autel du feu.

Alfouran paſſa le reſte du jour dans cet acte de dévotion, & pendant tout le temps que dura le ſacrifice, le jeune homme entendit une muſique raviſſante qui ſembloit deſcendre de la montagne, & qui rempliſſoit tout l'hermitage de ſon harmonie enchantereſſe.

Ainſi vivoit le dervis de Baſſora. Le matin il prêchoit au peuple; tandis que Sanballad recevoit leurs offrandes, & les laiſſoit ſur la table de pierre dans la première cellule.

Au milieu du jour, le ſaint homme mon-

toit avec les offrandes, pour en faire un ſacrifice. Le fils de Sami ſatisfaiſoit alors à ſa dévotion particulière dans la cellule intérieure, & une muſique céleſte lui apprenoit que ſes prières étoient agréables au ciel. Dès que le ſoleil quittoit l'horiſon, *Alfouran* deſcendoit vers *Sanballad*, qui ſervoit quelques racines ſur le gaſon près de la fontaine; le dervis & ſon élève prenoient ce repas ſimple apprêté par la nature & l'abſtinence.

Le jeune dervis étoit chaque jour plus édifié de la doctrine & de la ſainteté de ſon maître. Les habitans de Baſſora continuoient à leur apporter les vains objets de leur luxe & de leur délicateſſe, qu'*Alfouran* recevoit comme des marques de leur attachement, & qu'il ſacrifioit enſuite comme des vanités ſenſuelles & propres à enflammer les paſſions.

Les prières de *Sanballad* étoient toujours agréables au pouvoir ſuprême qu'il adoroit. Chaque jour il en recevoit le témoignage flatteur; chaque jour les doux ſons d'une harmoine divine venoient frapper ſes oreilles.

Le vieux *Alfouran* & le fils délicat de Sami vécurent ainſi, fidèles adorateurs du feu, juſqu'à ce que toute la ville de Baſſora, abandonnant entièrement les affaires de ſon

commerce, embrassa la religion du dervis.

Tout ce que Sanballad trouvoit à redire dans la sainteté de son maître, c'étoit qu'il s'obstinât à lui refuser la permission de l'accompagner sur la montagne du sacrifice. Cette pensée le chagrinoit. Il croyoit que sa ferveur pouvoit le rendre digne de ce divin emploi, & il ne savoit à quoi attribuer le refus constant du saint homme. Il lui en demandoit quelquefois la raison : *Alfouran* lui donna toujours la même réponse.

„ O jeune homme, lui disoit-il, sache que celui-là seul est digne d'offrir un tel sacrifice au feu, qui, par une longue abstinence, a sanctifié son esprit, en le purifiant de tout desir terrestre. Non, Sanballad, il s'en faut bien encore que vous soyez parvenu au sublime degré de sainteté qu'exige ce ministère sacré. Vous avez encore plusieurs années à passer dans les exercices & les épreuves d'une vie pénitente, vous y devez persister pendant un grand nombre de soleils, avant que d'être admis à l'emploi le plus noble & le plus grand dont l'homme soit capable. Attendez donc avec une humble résignation, que le temps de votre épreuve soit accompli. Ne doutez pas que la divinité du feu ne vous appelle au ser-

vice de ſes autels, lorſqu'elle vous jugera digne de lui offrir des ſacrifices qu'elle puiſſe agréer. „

L'empreſſement du jeune homme pour être admis avec ſon maître dans les fonctions les plus ſaintes du miniſtère des autels, n'avoit rien d'étonnant après la première démarche qu'il avoit faite contre l'avis de ſes parens, & malgré leurs ordres. S'il avoit pu réſiſter aux tendres prières d'une mère qui l'adoroit, & à toute l'autorité paternelle, pour aller vivre ſous la direction & dans la retraite du dervis, il étoit bien capable de murmurer contre l'obſtination d'*Alfouran* à s'oppoſer à ſes deſirs.

Sanballad repoſoit ordinairement ſur la table de pierre dans la cellule extérieure. *Alfouran* couchoit dans le même endroit ſur un lit de cailloux aigus.

Vers minuit, lorſque Sanballad étoit le plus violemment tourmenté par le deſir indiſcret qui ne le quittoit preſque jamais, il entend un vent léger qui agitoit les arbres de la forêt. La lune brilloit ſur la ſurface liquide du baſſin. Le jeune ſolitaire apperçoit tout à coup à la porte de la cellule un petit homme vieux. Son premier mouvement fut d'appeler *Alfouran*. Il veut crier, mais

sa langue reste glacée dans sa bouche, sans qu'il puisse prononcer une parole. Cependant le spectre entre, approche de *Sanballad*, & lui parle ainsi à voix basse :

» Je suis le bon génie qui préside à tes jours. *Alfouran*, ton maître hypocrite, a résolu cette nuit ta mort ; il doit te sacrifier à son dieu barbare. *Sanballad* est d'un esprit trop curieux & trop pénétrant pour une religion mystérieuse qui demande une foi aveugle. Mais ta jeunesse & ta confiance m'ont touché ; & je veux venger la sainteté du prophête outragé. Je viens donc t'avertir du danger où tu es, & t'en délivrer, tandis qu'*Alfouran* est encore dans la force du premier sommeil. J'y ajouterai un second bienfait. Le dervis posséde le cachet du génie *Nadoc*. Il le vola à un bramin d'une haute piété. Je veux te le donner. Si tu te sens assez de courage pour le lui ravir, lève-toi d'abord, mets la main dans son sein, car il le porte toujours sur sa poitrine. Si tu peux le saisir, tu n'as rien à craindre. Car au moment que tu le tiendras, il déployera ses vertus en ta faveur, & tout ce que tu désireras sera aussitôt. Courage donc, aie confiance en la parole de celui qui vient te sauver, & quand tu

sentiras le cachet dans ta main, n'oublie pas d'en faire usage.

» Et comment dois-je m'en servir, répondit *Sanballad*, flottant entre la crainte & l'espérance ?

» Souhaite tout ce que tu voudras, répliqua le génie ; ton souhait sera aussitôt accompli. Mais hâte-toi, ne perds pas un moment, car je prévois que dans quelques minutes *Alfouran* se réveillera. »

Sanballad se lèva précipitamment, approcha doucement du Dervis, glissa la main dans son sein, sentit le cachet, & s'en saisit.

Alfouran se réveille ; mais le jeune homme souhaite que le Dervis se rendorme, pour lui laisser le temps de sortir de la cellule.

Aussitôt *Alfouran* retombe dans un profond sommeil. *Sanballad* connut alors la vertu du cachet du génie *Nadoc*, bénit *Alla* & *Mahomet* son prophète, & s'enfuit, sans s'inquiéter, quand le Santon se réveilleroit.

A peine sorti de la cellule, il rencontre le fidelle génie *Mamlouk* qui l'attendoit, & qui lui dit en le voyant :

« Je connois à présent, ô courageux *San-*

ballad, que tu as triomphé de la méchanceté d'*Alfouran*. Montons ensemble sur la montagne, je veux te convaincre, par tes yeux, de la folie du Dervis, & du culte qu'il rend au feu. »

Parvenus au sommet de la montagne, ils trouvent l'autel du sacrifice.

» Remue cette pierre, dit le génie *Mamlouk*, au fils de *Sami*.

» O *Mamlouk*, répondit naïvement le jeune homme, vous me demandez une chose impossible. Vous ignorez peut-être que j'ai passé trois jours entiers sur cette pierre, en contemplation, & dans une austère abstinence ? c'étoit la première épreuve par laquelle je devois être initié à la religion du soleil. J'ai fait bien des efforts pour l'ôter de sa place, & toujours en vain : cette entreprise surpasse mes forces ».

Mamlouk répliqua : » Lorsque le Dervis, muni du cachet du génie *Nadoc*, lui commandoit de rester ferme & inébranlable dans sa place, vous n'aviez garde de l'en pouvoir ôter. Mais à cette heure, *Alfouran* n'a plus d'empire sur cette pierre ».

En effet, dès le premier effort que fit *Sanballad*, pour mouvoir la pierre, il l'ôta facilement de sa place.

Alors

Alors il apperçut un escalier sombre, taillé dans le roc vif, qui descendoit au centre de la montagne.

Mamlouk lui ordonna de descendre & de ne point craindre; „ car, ajouta le génie, je vous y suivrai. Quoique invisible, je serai toujours avec vous; je vous instruirai de quelle manière vous devez vous comporter dans ce lieu. Je vous recommande seulement de ne pas perdre le cachet du génie Nadoc, & d'être déterminé de faire tout au monde pour le conserver „.

Suite du conte du Dervis ALFOURAN.

LE fils de *Sami* surpris, mais encouragé par la présence & la promesse du *génie* *Mamlouk*, descend dans le vaste & profond abîme de la montagne, par un escalier tournant, soutenu par un pilier de pierre qui en faisoit l'axe.

Après avoir descendu trois cent degrés, il rencontre une porte basse qui l'eût arrêté sans le cachet de *Nadoc*. Mais elle s'ouvre à son commandement, & il continue son chemin au travers d'un sentier sombre & étroit, coupé dans le roc vif.

L'issue de ce passage étoit fermée par une autre porte de fer : elle s'ouvre, comme la première, à l'approche de *Sanballad*, & montre à sa vue une caverne immense, éclairée par une seule escarboucle placée au milieu. La voûte & le contour étoient ornés de toutes les richesses que l'hypocrite *Alfouran* avoit reçues des habitans de *Bassora*, & qu'il disoit avoir offertes en sacrifice à sa prétendue divinité.

« Eh quoi ! dit *Sanballad*, à son guide invisible, quel étoit donc le dessein du Dervis ? Pourquoi amasser des richesses dont il ne fit jamais aucun usage ?

„ Avancez & voyez, répondit le *génie* „.

Sanballad apperçoit un enfoncement à un des coins de la caverne. C'étoit l'entrée d'un second passage, taillé dans le roc comme l'autre, mais beaucoup plus large, soutenu par un grand nombre de piliers, & éclairé par autant d'escarboucles placées dans l'entre-deux.

Il entre : un son lugubre frappe ses oreilles : divers instrumens font retentir ces lieux de leurs accords plaintifs. Il avance au bruit de cette harmonie funèbre, & voit au loin une multitude de matrones voilées, qui se promenoient gravement & en silence.

« O *Mamlouk*, s'écria le voyageur, souhaiterai-je que ces femmes me reçoivent, comme elles ont coutume de recevoir *Alfouran* lui-même ?

» Oui, répliqua *Mamlouk*; & je m'apperçois déjà que le souhait eſt formé dans ton cœur; car elles s'avançent vers toi avec un air de connoiſſance ».

Le *génie* parloit encore. Déjà toutes les matrones s'empreſſent autour de *Sanballad*: les unes lui baiſent les mains, les autres embraſſent ſes genoux : d'autres ſe proſternent devant lui; & dans l'excès de leur vénération, elles s'eſtiment heureuſes ſi elles peuvent ſeulement toucher les bords de ſa robe.

Le feint *Alfouran*, accompagné de ce nombreux cortège, arrive au bout du paſſage, entre ſous un grand portail qui l'introduit dans un temple ſpacieux, tout de diamant. Au milieu étoit un autel en forme de cœur, dont la pointe étoit appuyée ſur le pavé. Un feu de bois aromatiques, & de parfums odoriférans brûloit jour & nuit ſur l'autel. Il étoit entretenu des huiles, de l'encens, & des autres aromates que les habitans de *Baſſora* apportoient en abondance

au Dervis, qui ſavoit ſi bien abuſer de leur ſimplicité.

Dès que *Sanballad* ſe fut avancé vers l'autel du feu, les Orgies commencèrent. Alors les dévotes matrones, ſaiſies d'un enthouſiaſme frénétique, & comme tranſportées hors d'elles-mêmes, ſe mirent à courir çà & là en gémiſſant, en pleurant, en criant de la manière la plus ſiniſtre. Puis, elles ſe dépouilloient juſqu'à la ceinture, & ſe fouettoient cruellement. Il y en avoit qui faiſoient mille poſtures & mille contorſions extravagantes, comme ſi elles euſſent été poſſédées de quelque mauvais génie. Excédées enfin de fatigues & de peines, elles tombèrent dans un profond ſommeil, étendues ſur le pavé du temple, autour du feu qu'elles avoient adoré. Telles étoient les annonces d'une ſcène bien plus profane.

« *Sanballad*, dit *Mamlouk*, c'eſt à préſent que vous avez beſoin de courage & de fermeté. Vous ſentez-vous aſſez de force pour réſiſter à la tentation, quelle qu'elle puiſſe être ?

„ Hélas ! répondit le fils de *Sami*, je n'ai eu que trop de préſomption, mais elle avoit pour principe l'orgueil qu'inſpire une fauſſe religion.

„ Votre défiance eſt raiſonnable & prudente ; répartit le *génie* : elle annonce un eſprit humble ; elle eſt encore le préſage de la victoire. Cependant, comme la tentation ſeroit trop forte pour un Néophite, j'ai obtenu du prophète que nous changerions ici de perſonnage. Je vais repréſenter *Alſouran* ; & devenu inviſible, vous m'accompagnerez dans ce labyrinthe d'erreurs déplorables „.

En achevant ces paroles, *Mamlouk* parut ſous les traits du Dervis : *Sanballad* ſouhaita d'être inviſible, & ſe tint à côté du *génie* traveſti.

Alors *Mamlouk* frappa des mains en les élevant en haut. A ce bruit, les matrones ſe réveillèrent, & entourèrent le feint *Alſouran*, qui leur commanda de lui apporter la coupe d'amour.

Auſſitôt, les quatre plus anciennes allèrent quérir, dans l'endroit le plus ſecret du temple, une grande coupe de criſtal qu'elles lui préſentèrent. Il en but le premier, & toutes en firent autant après lui.

La liqueur opéra d'abord. Ces femmes ſe mirent à chanter les chanſons les plus profanes, & à témoigner par leurs geſtes indécens, les deſirs dont elles étoient tranſportées : tranſports qui dégénérèrent bientôt en une

espèce de fureur. Elles quittent leurs habillemens, & courent toutes nues dans le temple, découvrant des marques non équivoques de leur prostitution, qu'elles avoient cachée jusqu'à ce moment sous une vaine apparence de sainteté.

Le *génie* ne crut pas devoir pousser plus loin le personnage d'*Alfouran*, en le contrefaisant jusqu'au bout. *Sanballad* avoit assez vu de ces mystères d'horreur. *Mamlouk* le prit par la main : ils remontèrent vers le sommet de la montagne. Déjà le soleil dissipoit les ombres de la nuit, & à mesure qu'ils s'élevoient de la caverne, ils voyoient ses rayons briller au-dessus de leur tête.

“ Et qui sont ces femmes impudiques, demanda le fils de *Sami* à son guide, tandis qu'ils remontoient ensemble ?

„ Ce sont, répondit *Mamlouk*, des femmes simples & crédules qu'*Alfouran* abusa. Elles venoient l'entendre dans le silence de la nuit, & peu-à-peu il sut si bien les séduire, qu'il leur persuada qu'elles honoroient la divinité par ces cérémonies infâmes. Mais taisons-nous ; je vois la foule qui sort des portes de *Bassora* pour recevoir les leçons du Dervis hypocrite, & lui prodiguer leurs hommages.

„ *Alfouran* va-t-il ſe réveiller & les inſtruire à ſon ordinaire, dit *Sanballad* au *génie* ?

„ Non, répliqua *Mamlouk*. Le prophète eſt irrité : il ne peut plus ſupporter la vue de ces infamies. Mais hâtons-nous de joindre les crédules ſectateurs d'*Alfouran* „.

Mamlouk, toujours déguiſé ſous les traits & les habits du Santon, deſcend de la montagne, & va ſe mettre à la porte de la cellule extérieure. La foule s'aſſemble autour de lui : les uns le combloient de mille bénédictions, en verſant des larmes de pénitence; d'autres lui donnoient les noms les plus ſaints, pouſſant leurs reſpects juſqu'à l'adoration.

Au milieu de ce culte ſi mal placé, *Mamlouk* élève ſa voix qui reſſembloit au bruit du tonnerre ; & ces paroles effrayantes frappent les oreilles des habitans de *Baſſora*. " O hommes inſenſés ! infâmes idolâtres ! Pourquoi avez-vous abandonné le culte que le prophète vous enſeigna, pour ſuivre les impoſtures de l'enchanteur *Alfouran* „ ?

Après avoir prononcé ces mots, le *génie* quitta la figure du Dervis, & ſe montra au peuple dans tout l'éclat de ſon origine céleſte.

Tout le monde fut étonné de ce changement ſubit. Le *génie* continua de la ſorte.

„ Je ſuis *Mamlouk*, l'ange protecteur de

votre ville. Je n'ai pu voir, sans la douleur la plus sensible, combien vous vous êtes écartés de la doctrine & du culte du prophète.

„ Les destins avoient résolu de mettre votre foi à l'épreuve. Vous deviez être tentés par les prestiges d'*Alfouran*; il vint habiter pour cet effet dans ce bois, qu'il rendra à jamais célèbre. Sous le masque trompeur d'une sainteté affectée, il sut gagner tous vos cœurs. Vous l'écoutiez comme un oracle; vous le révériez comme un saint. Le desir de l'entendre vous faisoit négliger vos occupations les plus importantes, tous les travaux étoient suspendus : le commerce languissoit : les devoirs les plus indispensables de la société étoient violés : vous vous oubliez vous-mêmes, pour ne penser qu'à lui : vous vous priviez de tout pour le lui offrir. Hommes imbéciles ! hommes aveugles ! mortels trop crédules !

» *Alfouran* possédoit le cachet du *génie Nadoc*. Il s'en servit pour faire creuser aux esclaves soumis à son pouvoir, un vaste souterrain dans les entrailles de cette montagne. C'est-là que sont les monumens affreux de sa méchanceté & de son hypocrisie. Je vais les montrer à vos yeux ».

Le *génie* ayant fini de parler, ordonna au fils de *Sami* d'éveiller ſon ancien maître, ce qu'il fit. Le Dervis, épouvanté lui-même de l'énormité de ſa faute, parut tremblant & confus devant *Mamlouk*, & ceux qu'il avoit rendus complices de ſon idolâtrie.

Dès que le peuple vit *Alſouran*, à peine peut-il réſiſter au charme de ſa préſence, ſoutenu par la grande idée qu'on en avoit toujours eue, & que les reproches de *Mamlouk* n'avoient point entièrement effacée. Tel eſt l'empire de la ſuperſtition. Ces fanatiques furent tentés de ſe proſterner & de l'adorer. L'éclat glorieux qui environnoit le *génie* put à peine les contenir. *Mamlouk* qui liſoit dans leurs ames, s'écria avec indignation : « O habitans de *Baſſora* ! eſt-ce donc en vain que je vous rappelle au culte de *Mahomet* ? Mes peines & mes inſtructions ſeront-elles inutiles ? Eh bien donc ! ſi vous êtes ſourds à ma voix, regardez dans les entrailles de cette montagne, & apprenez à connoître qui des deux mérite la préférence, *Alſouran* ou *Mahomet* ».

Les yeux du peuple ſe fixent ſur le côté de la montagne, qui, s'ouvrant tout-à-coup, découvre les cavernes & le temple.

Les habitans de *Baſſora* virent avec ſur-

prise les riches offrandes, qu'ils avoien apportées au Dervis pour les brûler en sacrifice sur l'autel du feu.

Mais ils furent épouvantés, lorsque ce gouffre de la plus infâme débauche vomit ces femmes prostituées, dont la nudité découvroit l'opprobre aux yeux de leurs concitoyens qui les avoient regardées jusques alors comme des modèles de chasteté, & qui n'en pouvoient plus supporter l'indécence. Ce qui les irritoit davantage, c'est qu'ils reconnurent parmi ces vils instrumens de l'intempérance du Dervis, les uns, leurs femmes, les autres, leurs filles qu'ils croyoient avoir perdues.

Ils résolurent de massacrer le monstre *Alfouran*, & de le mettre en mille pièces pour multiplier les marques de leur vengeance. Tel est le sort que méritent les imposteurs qui abusent de la stupide crédulité des paroles. Ils s'en saisissent & le déchirent impitoyablement : c'étoit à qui signaleroit le mieux sa juste colère. Tous, jusques aux femmes, vouloient avoir la gloire de le faire souffrir.

Après cette sanglante exécution, à laquelle *Mamlouk* ne s'étoit point opposé, il les exhorta à suivre fidellement la loi du grand

prophète, à ne plus écouter les faux docteurs qui pourroient venir dans la suite leur prêcher une religion mystérieuse, inintelligible, impie & déshonnête; sur-tout à ne plus abandonner les occupations, les devoirs de la vie sociale, & le soin de leur subsistance, pour suivre les directions d'un imposteur, adroit à cacher la plus infâme débauche sous les dehors de la sainteté.

Comme *Mamlouk* finissoit son conte, une vive lumière sembla descendre du plafond de la salle : le prophète *Mahomet* parut au milieu de l'auguste assemblée. Il avoit un air de divinité ; la douceur & la majesté brilloient sur son front.

« Je vous remercie, sage *Mamlouk*, dit le prophète au fidelle *génie*; je vous remercie du soin que vous avez pris de retirer mon peuple de *Bassora* des pièges de l'erreur. Il ne quittera plus les sentiers de la vérité. Ma lumière éclairera désormais ses pas. Mon esprit le dirigera, & le portera à chercher la vertu & la paix, loin des prestiges de l'erreur & de l'enthousiasme. Et vous, favoris du ciel, révérez les saintes instructions des *génies*, suivez la morale divine qu'ils vous enseignent ».

Toute l'assemblée se prosterna en présence

du prophète, & d'une voix unanime ils chantèrent cette hymne de louange.

» La gloire environne le protecteur de la foi & le défenseur des croyans. *Alla!* *Alla!* *Alla!*

» Louange, honneur & adoration à celui qui éclaire l'aveugle, & qui donne la paix aux fils de la prudence. *Alla!*

» Ton règne soit immortel, ô prophète du juste! Ton pouvoir soit sans bornes, ainsi que ta miséricorde, ô envoyé! ô lieutenant d'*Alla!* *Alla!* *Alla!* *Alla!*

» Heureux sont tes serviteurs qui suivent la volonté de leur maître. *Alla!*

» Heureux tes serviteurs qui écoutent la voix de leur prophète. *Alla!*

» Heureux ceux qui ne marchent point dans l'erreur, mais qui sont fidelles à ta loi. *Alla!* *Alla!* *Alla* »!

Quand les *génies* & leurs disciples eurent achevé ce cantique, *Mahomet* s'éleva au milieu d'eux dans un nuage d'azur tout éclatant de lumière, & disparut à leurs yeux laissant tous les esprits dans ce ravissement délicieux que cause la présence de la divinité, ou celle de ses prophètes.

Lorsqu'ils furent revenus de cette extase

Iracagem, adressant la parole au *génie Omphram*, lui dit :

« *Omphram*, *Mahomet* vous inspire : racontez-nous les succès de votre protection sur les hommes.

» Je m'estimerai heureux, répondit le *génie*, si *Iracagem* daigne approuver ma conduite envers le sultan *Hassan Assar* ».

CONTE TROISIEME.

HASSAN ASSAR,

OU

HISTOIRE DU CALIFE DE BAGDAT.

DEPUIS long-temps la cour du Calife *Hassan Assar* languissoit dans la plus profonde affliction. Un morne silence régnoit dans son palais, d'où les ris & les jeux étoient exilés. Le front sévère du calife ne se déridoit jamais : ses yeux sembloient voués à la tristesse.

La stérilité de son serrail nombreux étoit la cause de sa mélancolie. Parmi la multitude des beautés de la Circassie, auxquelles il prodiguoit ses caresses, il restoit sans postérité. Ni leur jeunesse, ni l'ardeur du climat, ni tous les secours de l'art ne pouvoient remplir ses vœux. Le calife de Bagdat n'avoit point de successeur; il en demandoit un au prophète, & désespéroit presque de l'obtenir.

Omphram, le génie tutélaire de son royaume, connoissoit la volonté du destin, ne pouvoit s'y opposer, ni changer ses décrets immuables. Il avoit lu dans le livre immortel des destinées, que Hassan Assar demanderoit en vain un fils, tandis qu'il le chercheroit dans les embrassemens des femmes de son serrail. Il ne voyoit pourtant aucune impossibilité à l'accomplissement de ses vœux. Il pouvoit même prévoir que, s'il portoit son affection ailleurs, il seroit exaucé; mais le jour de ce grand événement restoit couvert du voile de l'avenir, & il ne pouvoit découvrir quel objet étoit destiné à procurer ce bonheur au calife de Bagdat.

Hassan rendoit la justice dans le divan: le trône où il étois assis fut soudainement

ébranlé par une secousse violente de tremblement de terre. Les portes du divan s'ouvrirent d'elles-mêmes. Le tonnerre commença à gronder ; le feu des éclairs remplissoit la salle. Dans cette confusion générale de la terre & de l'air, Omphram parut sur un char de feu traîné par des lions, au fort de la tempête que son pouvoir avoit excitée.

Hassan s'inclina à son approche, sans montrer aucun signe de frayeur. Pourquoi auroit-il tremblé ? Sa conscience ne lui reprochoit point de crime.

Le génie lui dit „ Hassan, je vois votre assurance, & ne puis m'empêcher de l'approuver. Vous n'êtes responsable que des actions de vos sujets : vous ne leur devez que le bien que vous pouvez leur procurer. Vous voyez sans trouble la confusion des élémens, & les autres malheurs de cette espèce sur lesquels vous n'avez point d'empire, ni pour les prévenir, ni pour en arrêter l'effet quand ils arrivent. La confiance que vous avez dans les douces & bénignes influences du soleil, vous rend inébranlable au fort de la tempête. Vous demandez seulement au prophète qu'il vous donne un fils, & multiplie votre postérité.

Tout le reste vous est indifférent. Il a entendu vos paroles ; il va les exaucer. Il vous commande donc par ma voix, de renvoyer toutes les beautés de votre serrail, & d'attendre l'effet de ses promesses, de la jeune & charmante Houri qu'il vous a destinée pour faire le bonheur de votre vie, & être l'unique objet de votre tendresse „.

Omphram parloit encore : déjà les murs du palais se sont écroulés, & n'offrent plus qu'un amas de terre & de pierres qui ont repris leur première forme, de sorte qu'ils ressemblent moins aux décombres d'un édifice, qu'à des matériaux qui n'ont point encore servi. La foule du peuple rassemblé dans le divan a disparu. La ville florissante de Bagdat n'est plus. Le calife se voit dans un désert où la nature inculte ne présente à sa vue que des productions sauvages.

Les lions attelés au char d'*Omphram* rugissent en fuyant, & les échos répètent leurs rugissemens. Le génie observe de loin la fermeté d'*Hassan*, sourit, & lui crie de persévérer dans sa confiance, que rien ne sauroit empêcher l'accomplissement des promesses du prophète, qu'il n'y a ni danger, ni revers capables d'arrêter le cours de ses

bénédictions ſur lui & ſur la poſtérité qu'il lui a promiſe.

Cependant le calife n'apperçoit autour de lui qu'un grand vide. D'un côté il découvre dans le lointain des touffes de grands arbres qui ſembloient former des temples naturels aux divinités champêtres de ces lieux. De l'autre côté s'élevoit une montagne, où quelques arbres étoient ſemés irrégulièrement de diſtance en diſtance, ſur un rocher d'ailleurs aſſez nud. Un torrent, qui ſe précipitoit du ſommet de la montagne, s'étoit creuſé un lit ſur ſa pente, par la rapidité de ſon cours. Les eaux de ce torrent formoient un lac ſpacieux au bas de la montagne, qui la ſéparoit des bois antiques dont on vient de parler. Les bords du lac offroient tout ce qui peut charmer la vue & flatter le goût. Des fruits de toutes les eſpèces pendoient aux branches des arbres courbées ſous leur poids; fruits exquis, trop délicieux pour l'endroit où ils croiſſoient. La terre étoit émaillée de fleurs, dont la variété des couleurs, embellies par les rayons du ſoleil qui leur donnoient un nouvel éclat, formoit le coup-d'œil le plus agréable.

Tandis que *Haſſan* admiroit les production charmantes de ce lieu inculte, il vit-

une femme d'une beauté raviſſante s'avancer vers lui au travers des avenues irrégulières d'un vaſte boſquet où il avoit pénétré.

„ O prophète ! s'écria le *Califе* dans l'excès de ſa joie, que de délices tu m'as préparées dans cette vallée fertile ! Sans-doute je ſuis déjà dans ton paradis, & voici la céleſte *Houri* que tu mets dans mes bras, pour recevoir mes embraſſemens „.

En diſant ces paroles, il ſe hâta d'aller à la rencontre de la nymphe divine, dont l'habillement léger découvrit les grâces de ſa taille. C'étoit une délicateſſe, une fraîcheur, une pudeur, une fleur de jeuneſſe qui caractériſoient ſa nature céleſte.

Enivrée des mêmes deſirs que *Haſſan*, elle vola au-devant de lui pour l'embraſſer. Mais, hélas ! au moment de leur rencontre, la terre envieuſe gémit ſous leurs pas ; s'entr'ouvre avec un bruit affreux, & les ſépare l'un de l'autre par un gouffre épouvantable.

Tandis que ſaiſis d'une égale ſurpriſe, ils ſe regardent des bords de l'abîme ouvert devant eux, s'appellent & ſe tendent les bras, un bruit guerrier ſe fait entendre du fond de la caverne, qui vomit parmi un

tourbillon d'une vapeur enflammée, un éléphant énorme chargé d'une tourelle.

Dès que l'éléphant fut sorti de la caverne, elle se referma aussitôt. Un nègre monté sur cet animal s'approcha de la tourelle, la frappa d'une baguette qu'il tenoit en main. La tour se brisa en mille pièces, & à sa place parut une petite hutte d'où sortit une négresse assez proprement équipée en guerre.

La nymphe effrayée s'évanouit. *Hassan* court à son secours. Le nègre qui tenoit la baguette, lui crie d'une voix de tonnerre :

„ *Hassan Assar* ! arrête ! prends garde ! mais, non. Je vois bien qu'*Omphram* m'a trompé, tu n'es pas digne de la faveur du ciel, ni de la promesse que t'a faite *Mahomet*. Le *Génie* me disoit que tu étois insensible à la vaine apparence des choses de la terre ; & il me semble pourtant que tu préfères une foible beauté à la forte & robuste *Nakin Palata*, qui t'est destinée pour épouse „.

Ces paroles affligèrent cruellement le *Calife*. Pénétré de dépit, il s'écria : „ Eh quoi ! dois-je être privé des plaisirs que me promettoit la vue de cette beauté parfaite ? Faut-il donc que j'y renonce pour me prêter aux caresses de cette négresse dégoûtante ?

Est-ce là la céleste *Houri* que le *Génie* m'a promise „ ?

A ces mots *Nakin Palata*, transportée de fureur, saisit son arc, prend sa flèche la plus aiguë, & d'un bras vigoureux elle la lance au sein de la belle nymphe.

Hassan, qui la vit, ne put parer le coup. La nymphe blessée peut à peine se soutenir; son beau sang coule le long de son corps; ses yeux se ferment, & une pâleur mortelle remplace les roses de son teint. Elle tombe.

Le *Calife* arrache le trait cruel, applique ses lèvres sur la plaie, tâche en vain de rappeler à la vie son ame fugitive. Le nègre, témoin de son empressement, saute de dessus l'énorme animal, court à *Hassan*, & lui commande de cesser des soins superflus, s'il ne veut pas perdre sans retour la protection de *Mahomet*.

Hassan, étonné de cet ordre, se détourne pour voir qui le lui donnoit : sa surprise augmente en voyant la noirceur de cet homme disparoître & se transformer en l'éclat radieux des traits du *Génie Omphram*, son protecteur.

» O *Hassan Assar*! lui dit *Omphram*, n'avez-vous donc pas encore appris que les

plaiſirs de ce monde ne doivent point captiver votre cœur, ni vous empêcher de ſuivre la volonté du ciel ?

» Lorſque vous demandiez au prophète de vous donner un ſucceſſeur, & de maintenir votre poſtérité ſur le trône de vos ancêtres, ne lui promettiez-vous pas de renoncer à toūs les autres avantages, pourvu qu'il vous accordât en dédommagement la ſeule grâce que votre cœur déſiroit ?

» Eh ! qu'eſt-ce que cette beauté que vous ſemblez adorer, comparée à celle qui doit donner des deſcendans au *Caliſe* de *Bagdat ?* N'étiez-vous pas malheureux, lorſque toutes les beautés de la *Circaſſie* étoient à vos ordres ? Ne mépriſiez-vous pas alors ces vains enchantemens ? Ne demandiez-vous pas au ciel un bonheur plus ſolide ? Celle qui doit remplir vos deſirs & la promeſſe du prophète ſe montre à vos yeux, & vous la fuyez ; vous la déteſtez pour retourner aux voluptés auxquelles vous aviez ſi ſolemnellement renoncé ! Ne te flatte pas, ô *Haſſan* ! que *Mahomet* laiſſe ton ingratitude impunie. Non. Jouïs de la compagnie de ta belle *Houri* : ton amour eſt ſi fort que tu la ſuivras ſans-doute dans le tombeau ».

Haſſan ne l'écoutoit pas : il s'occupoit à

ſecourir la nymphe mourante. Le *Génie* frappe la terre de ſa baguette, & en fait ſortir un nombre prodigieux d'eſclaves, de pierres & de tous les matériaux propres à bâtir un édifice. *Omphram* dit aux eſclaves : » Enfermez ce corps expirant d'un monument ſolide, & voyons juſques à quand l'amour du *Caliſe* ſe tiendra collé ſur le corps de ſa maîtreſſe ».

Les eſclaves obéirent ; c'étoient des *Génies* d'un ordre inférieur : ils eurent plutôt élevé le monument ſous la direction de celui qui le leur commandoit, que des ouvriers humains n'euſſent pu en creuſer les fondemens.

Haſſan ne prit pas garde à ce qui ſe paſſoit autour de lui, & ſe laiſſa enfermer avec ſa maîtreſſe, ayant toujours les lèvres appliquées ſur ſa bleſſure.

Avant que le tombeau fût entièrement couvert d'une ſeule & grande pierre, qu'aucune force humaine ne pouvoit remuer, *Omphram* appela le *Caliſe*, & lui ordonna de tourner la tête, & de ſortir. Le *Caliſe* étoit ſourd à la voix qui l'appeloit. Il n'avoit de ſentiment que pour ſa chère *Houri*.

Alors donc les *génies* achevèrent leur ouvrage. *Omphran* ſe laſſa d'appeler en vain

le *Calife :* on l'enferma dans le mausolée, avec le cadavre de sa belle maîtresse.

Le tombeau avoit une double enceinte. La première étoit formée d'une grille de fer qui serroit de toutes parts le prince amoureux. La seconde enceinte étoit un mur fort épais, avec quelques petites ouvertures par où la lumière réfléchie au travers de la grille, sur le corps de la nymphe, procuroit à son amant la douce satisfaction de contempler ses charmes : volupté qu'il avoit préférée à la volonté du prophète.

Hassan persista plusieurs jours dans son amour insensé, toujours collé sur le corps de son amante. Enfin les ravages de la mort firent bientôt de cette beauté ravissante un spectacle d'horreur. Plus les chairs étoient tendres & délicates, plus elles devinrent hideuses par la corruption. Une odeur infecte s'exhaloit du cadavre qui tomboit en pourriture.

Le prince fut alors aussi épouvanté qu'il avoit été charmé quelques jours auparavant. Son amour n'avoit pour but que les plaisirs des sens. Voyant l'objet de ses desirs ainsi défiguré ; il en eut horreur. Sa situation cruelle le remplit de désespoir. Enfermé avec cet amas d'infection, devenu la proie des

vers, il déteſtoit la paſſion extravagante qui l'avoit porté à déſobéir aux ordres du ciel.

» Eſt-ce donc là, s'écria-t-il dans les tranſports de ſa rage; eſt-ce donc là l'effet de la mort ſur la beauté? Cette beauté qui nous enchante & nous ravit d'amour, n'eſt donc qu'une combinaiſon différente des élémens de la matière; & la laideur, qui nous inſpire tant d'averſion eſt de même un autre arrangement des mêmes particules matérielles! Quoi! les plus pures délices de ce monde ſe transforment en douleurs! Ce qui nous cauſe aujourd'hui tant de plaiſir, peut devenir demain l'objet de notre haine! O prophète! tu me punis juſtement. Je reconnois l'équité de tes jugemens ſévères. Je ſens à cette heure la différence du bien que tu voulois me faire, au mal que j'ai choiſi ». En achevant ces mots, il tombe accablé de veilles, de fatigues, d'effroi, & d'horreur, appelant la mort comme l'unique remède à à ſon état déplorable.

La négreſſe parut au-deſſus de la grille, & le voyant ainſi étendu par terre, elle l'accabla de reproches: « Prince aveugle, *Caliſe* inſenſé, dit elle, combien de temps contempleras-tu encore l'objet charmant de ton choix? Ne ſens-tu pas enfin que tu ne peux

peux te soustraire à la volonté du ciel? Tu l'accomplis malgré toi. Vois où t'a réduit ta folie. Le prophète te promettoit la postérité que tu désirois; & tu as préféré à l'accomplissement de ses promesses, la volupté qu'il te commandoit de fuir! Il doutoit de la sincérité de ton cœur: l'événement a fait voir que ses doutes étoient bien fondés. Il t'a mis à l'épreuve: il t'a conduit à la tentation la plus délicate, celle de la volupté. Homme lâche, comment y as-tu résisté?

» O *Calife!* étoit-ce la vertu, ou le plaisir qui te donnoit tant d'amour pour cette jeune beauté? Tu l'as vue & aimée, sans connoître les perfections ou imperfections de son ame, sans t'informer si elle étoit aussi vertueuse que belle. Cédant en aveugle à l'attrait des sens, tu n'aimas en elle que les charmes qui flattoient tes désirs profanes. Ta passion seule & sa beauté lui servoient de recommandation. La volonté du prophète parloit en ma faveur. Tu as porté l'aveuglement jusqu'à te faire un supplice d'obéir à sa voix céleste, & un plaisir de suivre ta passion. Tu possèdes l'objet de tes désirs: il est en ta puissance, & tu peux te convaincre à loisir où est le vrai bonheur, dans la soumission aux ordres d'en-

haut, ou dans la pourſuite des vains plaiſirs de la terre. Savoure à longs traits l'amertume qui infecte la volupté.

» Tu ſais que la vie eſt courte, incertaine, périlleuſe : c'eſt un état d'épreuve & non de jouiſſance. Les plaiſirs terreſtres nous y ſont offerts, moins pour nous y livrer que pour nous en faire un ſujet de mérite en y renonçant. Lorſque le ciel ordonne expreſſément de s'en abſtenir, leur privation fait notre bonheur, & le gage d'une jouiſſance bien plus délicieuſe après cette vie.

» Ne penſe pas, ô *Caliſe!* que je te parle de moi-même. Tout ce que je dis m'eſt inſpiré par le prophète. Il m'a choiſie entre mille autres de ma nation ; il m'a tirée d'entre les bras d'un jeune noir que j'avois préféré à tout autre, à cauſe de ſa force & de ſon adreſſe dans tous les exercices du corps.

» *Nakin Palata*, me dit une voix dont les ſons m'étoient nouveaux : écoute les ordres du ciel, & ſache que tu es faite pour accomplir ſa volonté. J'étois alors occupée à admirer la force de mon jeune amant dans ces jeux en uſage chez notre nation ;

pour exercer le corps, le rendre plus agile & plus vigoureux.

» Auſſitôt je ſentis un pouvoir inviſible qui me ſaiſit ; la terre s'ouvrit ſous mes pas ; j'y fus précipitée ; j'entrai dans une petite tour, & de-là, ſous une hutte qui en occupoit le centre ; le tout étoit porté ſur un éléphant, comme vous l'avez vu.

» Le négre qui le conduiſoit me dévoila le myſtère de cet enlèvement. Vous êtes deſtinée, me dit-il, à être la mère d'une race royale : votre modeſtie, votre humilité, votre ſoumiſſion au pouvoir d'en-haut, vous ont fait choiſir entre mille pour cette glorieuſe fonction. Un grand roi ſera mis entre vos bras. Mais vous devez renoncer pour toujours à votre jeune amant & à votre patrie, votre cœur ne doit plus former de déſirs qui ſe rapportent à l'un ou à l'autre.

» Ces paroles, ô *Haſſan* ! me remplirent du chagrin le plus vif ; je préférois mon *caffre* à toutes les grandeurs, à tous les tréſors de la terre. L'éclat de l'or & de la pourpre me plaiſoient moins que ſa noirceur.

» Quoi ! m'écriai-je, ne reverrai-je donc plus mon cher *caffre*, l'idole de mon ame ?

Et quels biens m'offre-t-on qui compensent sa force, son agilité, son adresse ?

» Oui, répliqua mon guide, vous le reverrez encore, pour vous convaincre par votre propre expérience combien votre choix est aveugle, & ce que c'est que cette force & cette adresse qui vous rendent si fortement amoureuse de ce jeune noir.

» Mon guide me prit par le bras, & nous nous trouvâmes aussitôt sur la terre, après avoir traversé rapidement une profonde caverne qui s'élevoit du centre de la terre, & s'ouvroit dans un bois que je reconnus pour celui qui étoit assez près de l'habitation de mon *caffre*.

» Alors le nègre me quitta, & me dit de pénétrer dans l'épaisseur du bois. J'obéis. Quelle fut ma surprise, lorsque je vis mon perfide amant dans les bras de la femme de mon frère ! Mon sang se glaça dans mes veines, & je restai immobile devant le *caffre* adultère.

» Mon guide revint à moi. Témoin de mon embarras & de ma peine, il me reprit par le bras. La terre se r'ouvrit, & nous rentrâmes dans son sein, où je trouvai l'éléphant & la tour qu'il portoit.

» Eh bien, me dit le nègre, après m'avoir

remiſe dans la hutte, êtes-vous encore auſſi amoureuſe de ce *caffre* agile? Le connoiſſez-vous à préſent? Etes-vous plus réſignée à la volonté du prophète de la *Mecque*?

» Oui, répondis-je, toute pleine encore de l'effroi que m'avoit cauſé la vue de l'infâme *caffre*. Oui, je ſens combien je ſuis incapable de faire moi-même un choix qui me ſoit avantageux. Que le prophète diſpoſe de moi ſelon ſa volonté! Je ne ſuis pas aſſez éclairée pour ſavoir diſtinguer le bien réel de ce qui n'en a que l'apparence.

„ Cela eſt bien, répliqua le conducteur. Vous êtes dans la diſpoſition requiſe pour accomplir dignement la volonté du prophète.

„ Prenez, continua-t-il, votre arc & vos flèches, & quand vous verrez le *caliſe Haſſan Aſſar* préférer la volupté ſenſuelle, & la jouiſſance d'une vaine beauté aux ordres du prophète, lancez votre dard le plus aigu au ſein de ſa maîtreſſe. Ne craignez point de la faire mourir. Ce n'eſt qu'un corps d'air, un fantôme paré de toutes les grâces de la beauté, pour convaincre *Haſſan Aſſar* de la foibleſſe de ſon cœur, & de l'eſtime immodérée qu'il a pour des plaiſirs périſſables.

„ Après cette inſtruction, nous remontâmes encore vers la terre qui s'entr'ouvrit au

moment même où vous alliez embrasser cette beauté fantastique. Voilà, ô *Calife*! ce que vous ignoriez. Reconnoissez votre faute, & admirez la protection du prophète, qui emploie des voies si merveilleuses pour vous apprendre la sagesse „.

Lorsque *Nakin Palata* eut achevé ce discours, “ *Hassan* se prosterna le visage contre terre, adora trois fois *Alla* & son glorieux prophète; & répéta à plusieurs reprises ces paroles de la négresse. Que le prophète dispose de moi selon sa volonté. O prophète! fais de moi ce que tu voudras, je suis à tes ordres „. Un bruit de tonnerre se fit entendre, le *Génie Omphram* descendit du ciel.

A sa présence le tombeau s'ouvrit, la grille de fer se brisa en éclats. *Hassan* reconnut son *Génie* tutélaire, & se prosterna pour le remercier de sa protection.

„ Heureux! heureux *Calife*! ô prince trois fois heureux, dit *Omphram*! je te vois enfin résigné à la volonté du prophète. Tu es heureux dans ton choix, puisqu'il vient du ciel même. Tu reçois des mains du prophète une femme vertueuse qui échange de son côté un sauvage, un barbare, contre un monarque sage, prudent & religieux.

„ Ne dis plus que les ordres de *Mahomet* ſont trop durs à exécuter. O *Haſſan Aſſar* ! contemple à préſent ta nouvelle épouſe ; vois ce que peut un amour vertueux. T'inſpire-t-elle encore la même répugnance ? La déteſtable *Nakin Palata* ne vaut-elle pas bien la douce & tendre *Houri* qu'elle a percée d'un trait empoiſonné ? „

A ces mots le *Califе* ſe leva ; il ne vit plus la négreſſe, mais la plus belle femme qui eût jamais frappé ſa vue. Ravi d'étonnement & de crainte, tranſporté d'amour pour cette nouvelle beauté, & de reſpect pour le prophète, il ne ſavoit s'il devoit ſe livrer aux tendres ſentimens qu'il éprouvoit.

„ *Calife*, reprit *Omphram*, ne ſoyez point ſurpris de ce grand changement. Vous donnez trop à l'apparence des choſes. Sachez que *Nakin Palàta* ne vous ſemble ſi belle que parce qu'elle vous aime. Votre amour pour elle vous rend également aimable à ſes yeux. C'eſt l'effet naturel de votre affection réciproque. Vous continuerez à vous trouver charmans l'un l'autre, tant que votre amour durera. Mais dès que le caprice, le ſort irréſiſtible, le malheur de votre nature imparfaite, ou l'attrait d'une paſſion nouvelle refroidira votre première tendreſſe pour cette

aimable compagne; alors vous perdrez à ſes yeux toute l'amabilité qu'elle trouve en vous, & vous ſerez devant elle comme un tyran cruel devant ſon eſclave. Lorſqu'auſſi elle ceſſera d'avoir pour vous les attentions & la ſoumiſſion qu'une femme doit à ſon mari, tous ſes charmes la quitteront, & elle reprendra ſa première laideur, cette noirceur hideuſe & dégoutante qui vous a rebuté à ſon premier abord „.

Omphram leur ayant donné cette leçon, les fit monter l'un & l'autre dans ſon char attelé de deux lions majeſtueux, & les conduiſit par la plaine des airs au palais du *Caliſe* à *Bagdat*.

Ses ſujets accoururent en foule pour le féliciter de ſon arrivée, & lui témoigner la joie que leur cauſoit ſa préſence. Il étoit adoré de ſon peuple & méritoit de l'être. Les grands & les petits déſiroient également de lui voir un héritier de ſes états & de ſes vertus. Il leur préſenta ſa nouvelle épouſe, qu'il déclara la ſeule ſultane de ſon royaume. Toute la cour la reçut avec de grandes acclamations de joie. La nouvelle en fut également agréable à la ville & dans les provinces. Par-tout on ſouhaita mille proſpérités à l'aimable ſultane *Nakin Palata*. Le *Génie*

déclara aux courtisans assemblés autour du *Calife* les raisons de son nouveau choix, & leur promit, au nom du prophète, un successeur du sang royal.

Cette promesse remplit tous les cœurs d'une nouvelle joie. Ce n'étoient qu'exclamations, louanges, vœux les plus ardens. L'air retentissoit des noms augustes de *Hassan Assar* & de *Nakin Palata* : *Hassan Assar*, leur bon, sage & religieux *Calife! Nakin Palata*, la gloire & la consolation du meilleur des princes !

OMPHRAM avoit fini son conte. Le sage *Iracagem* ordonna à l'assemblée des croyans confiés à l'instruction des *Génies*, de s'asseoir sur les tapis étendus pour leur servir de siéges. A un signe qu'il fit avec la baguette qu'il tenoit en main, on leur servit une légère collation digne des favoris du prophète.

Un nombre infini de *Génies* inférieurs leur servirent du ris & du lait.

„ La nourriture des croyans est simple & naturelle comme l'instruction qu'ils reçoivent, dit *Iracagem*. Ils ne désirent point des viandes délicieuses & apprêtées à grands fraix. Ils ne soupirent qu'après l'aliment immortel de l'esprit. Comme un coursier dédaigne les meilleurs pâturages, lorsqu'il est engagé

dans la carrière; ainsi les élus du ciel méprisent les délices des enfans de la terre.

„ Contenter l'esprit, l'éclairer des rayons de la vraie sagesse, lui faire goûter la vérité, c'est-là leur unique affaire. Ils puisent l'une & l'autre dans leur source, & ils sont heureux. O mes enfans! rassasiez votre faim: c'est un besoin naturel à votre être. Réparez les forces qu'une abstinence prolongée affoibliroit excessivement. Mais ne souffrez pas qu'un besoin du corps ait la préférence sur les désirs célestes de l'esprit qu'il contient „.

Les disciples des *Génies* ayant achevé leur repas frugal, *Hassarack* eut ordre de leur raconter l'histoire de *Kélaun* & de *Guzzarate*.

CONTE QUATRIEME.

KÉLAUN ET GUZZARATE.

Au pied d'un rocher escarpé, dans les montagnes de *Gabel-el-ared*, vivoit un bon & simple paysan. Son occupation étoit de con-

duire un petit troupeau, au travers des paſſages des montagnes, d'une vallée à l'autre, dans de fertiles pâturages, près des ruiſſeaux, & des caſcades formées par les eaux qui ſe précipitoient avec grand bruit de tous côtés du haut du rocher.

Canſu menoit une vie paſtorale depuis ſon enfance. Tout ſon bien conſiſtoit en douze brebis dont il avoit ſoin lui-même, & quatre chèvres que ſa femme trayoit chaque jour pour leur ſubſiſtance & celle de leur fils.

Si *Canſu* formoit quelque déſir au-delà de ſon état actuel, il ſouhaitoit ſeulement que *Kélaun* ſon fils devînt bientôt l'époux de la fille de *Raask*, un de ſes voiſins qui déſiroit auſſi ce mariage.

Dans cette intention, les deux enfans avoient été élevés enſemble dès leur plus bas âge : ils avoient les mêmes amuſemens ; on leur aſſignoit le même endroit de la prairie pour jouer & ſauter comme font les enfans de la campagne, pour tendre des filets, ou faire retentir l'écho des montagnes, du ſon de leurs ruſtiques inſtrumens.

Mais *Kélaun* & ſa compagne *Guzzarate* étoient d'un caractère incompatible. L'un impétueux & fier ne pouvoit ſupporter l'humeur contrariante & impérieuſe de l'autre.

Ils étoient ſans-ceſſe en diſpute ; & loin de s'aimer au gré des vœux unanimes de leurs parens, ils ſe portoient une haine opiniâtre. Leur averſion avoit crû avec le temps : elle étoit montée au ſouverain degré, lorſqu'ils furent en âge d'être unis.

Canſu, témoin de leur antipathie, la jugeoit un obſtacle invincible à ſes deſſeins, à moins que le prophète ne daignât changer leur cœur, & y mettre l'amour à la place de la haine. Il l'en conjuroit les larmes aux yeux ; mais ſa prière n'étoit point exaucée.

Il ſe déſoloit chaque jour davantage. Son chagrin éclata en murmures. Au lieu de ſe ſoumettre aux décrets de la providence, il accuſoit le ciel de ſe faire un plaiſir barbare de le tourmenter en s'oppoſant à ſes déſirs.

Un jour qu'étant aſſis ſur une pierre au bord du torrent, il gardoit ſon troupeau, & faiſoit retentir les montagnes de ſes murmures indiſcrets, il apperçut quelque choſe de blanc qui ſuivoit le cours de l'eau. C'étoit un corps nud que le torrent emportoit, & qui lui ſembla mort.

Cependant, comme le cadavre étoit aſſez près du rivage, il crut pouvoir le tirer de l'eau : il ſe ſervit de ſa houlette pour l'approcher encore davantage ; &, quoique le

torrent fût très-rapide, comme le lit en étoit étroit, & l'eau fort haute dans ce paſſage, il l'en tira heureuſement.

Quand il l'eût amené ſur le ſable, il reconnut que c'étoit le corps d'une belle femme qui donna des ſignes de vie dès qu'elle fut hors de l'eau, & recouvra aſſez vîte l'uſage de ſes ſens.

Le modeſte *Canſu* la couvrit de ſes propres vêtemens, & la porta ſur le gazon de la prairie, pour y être plus commodément que ſur le ſable. Elle étoit déjà entièrement revenue, & il ne fut pas peu ſurpris de voir ſortir de chacune des épaules de cette belle étrangère une eſpèce de membrane étendue en forme d'aîles, au moyen deſquelles elle s'éleva dans les airs, comme un aigle qui va regarder fixement le ſoleil.

Canſu ſuivit des yeux le monſtre aîlé qui s'envôla au-deſſus des rochers, vers l'endroit où il l'avoit retiré du torrent : le nouvel oiſeau fit pluſieurs fois le tour des montagnes, ſemblant chercher quelque proie.

Bientôt après il apperçut une autre figure dans l'air, que la femme attaqua; mais elle fut vivement repouſſée, & tomba une ſeconde fois dans le lac, où le conducteur de trou-

peaux la vit encore ſans mouvement, emportée par le cours rapide de l'eau.

Canfu, touché de compaſſion, vola à ſon ſecours ; & l'ayant retirée auſſi aiſément que la première fois, elle reprit auſſi promptement le mouvement & la vie.

» O *Canfu!* lui dit-elle, c'eſt en vain que je réſiſte à un *Génie* d'une race ſupérieure à la mienne. Sans vous, j'allois périr. Telle eſt la nature de mon être, qu'il ſe diſſout dans l'eau, en moins de temps qu'il n'en faut au ſoleil pour faire le tour de la terre. Je ſuis de la race des *Génies*, de ces *Génies* audacieux & indépendans qui violèrent le ſceau de *Salomon*, & déſobéirent aux ordres de *Mahomet*.

» Mon plaiſir eſt de m'oppoſer à la volonté du prophète. Vous m'avez vu tout-à-l'heure aux priſes avec le *génie Nadoc* qui s'acquittoit d'un ordre dont *Mahomet* l'avoit chargé. *Nadoc*, connoiſſant l'imperfection de ma nature, ne m'a attaquée que lorſqu'il m'a vu voler au-deſſus du lac, où il m'a précipitée pour me faire périr. Auſſi j'aurois évité ſa rencontre dans un lieu dangereux pour moi, ſi je n'avois ſu qu'il y avoit quelqu'un auprès du torrent qui ſeroit aſſez complaiſant pour m'en retirer. Je n'ignore pas que vous avez

sujet d'être mécontent du prophète que je déteste. Il rejette vos prières; il a mis une inimitié irréconciliable entre votre fils & la fille de votre voisin. Eh bien! ce qu'il vous refuse si obstinément, je le ferai pour vous, à la seule condition que vous acceptiez mes services. Car, sans votre consentement, je ne puis rien en votre faveur. Mon pouvoir est limité : il ne nous est pas possible de rien faire, ni pour, ni contre les hommes, sans le concours de leur volonté.

» O *génie* charmant! ô *génie* secourable! répondit *Cansu* transporté de joie & d'espérance, vous avez mon consentement. Unissez mon fils *Kélaun* à *Guzzarate* : faites que leur mariage soit heureux & fécond. J'accepte tout ce que vous ferez en ma faveur; je serai éternellement soumis à vos ordres.

» Retournez donc gaîement à votre hutte, dit *Guïaraha* : une partie de votre souhait est déjà remplie ».

En achevant ces mots, elle étendit ses aîles; & d'un vol rapide elle disparut aux yeux de *Cansu*.

Le paysan étoit fort loin de sa cabane; son troupeau ne pouvoit pas aller aussi vîte qu'il eût voulu. Il n'arrive auprès de son rocher natal, que lorsque le soleil étoit

déjà caché derrière les montagnes de *Gabel-el-ared*.

Ses douze brebis & les quatre chèvres marchoient devant lui. Sa femme qui avoit entendu & reconnu le bêlement de ſon troupeau, vint à la rencontre de ſon mari, avec d'autant plus d'empreſſement qu'il revenoit plus tard qu'à l'ordinaire.

» Le nombre de tes brebis eſt complet, lui dit-elle, celui des chèvres l'eſt auſſi. Mais, ô *Canſu* ! où eſt ton fils ? où as-tu laiſſé *Kélaun* ?

» *Kélaun* ? répondit le père étonné, il n'eſt pas venu avec moi. Le chemin étoit trop difficile, trop long, & la chaleur trop grande ; je n'ai pas voulu qu'il m'accompagnât.

» Je le ſais, repartit ſa femme ; mais après la grande chaleur, lorſque les ombres commençoient à croître dans les vallées, *Kélaun* eſt ſorti pour aller au-devant de toi — ».

A ces mots, *Canſu*, interdit, ſe rappela que c'étoit préciſément à cette heure qu'il avoit donné ſon conſentement à la belle *Guiaraha* pour le mariage de ſon fils.

» N'eſt-il pas chez *Guzzarate*, fille de

Raask, répliqua le père inquiet? Je vais-y aller de ce pas ».

La demeure de *Raask* n'étoit pas fort éloignée de la sienne; il y arriva en peu de temps; mais *Kélaun* n'y étoit pas.

Le pauvre berger, accablé de fatigue, de chagrin & de remords, résolut néanmoins de ne prendre aucun repos qu'il n'eût retrouvé son fils, laissa son troupeau sous la garde de sa femme, & alla chercher *Kélaun* dans les montagnes.

Il chercha toute la nuit, sans le trouver. Il revint à sa cabane, le désespoir dans le cœur.

» Hélas! s'écrioit ce père désolé, j'ai moi-même ordonné mon malheur: j'y ai consenti, je l'ai voulu. *Guaraha* m'a sans doute enlevé mon fils, mon unique consolation, mon unique bien. O coupable aveuglement!... Prophète, divin prophète!.... mais je n'ose plus te prier. Le malheureux *Cansu* s'est ligué avec tes ennemis, & tu l'as justement livré à la perversité de son cœur, à l'indiscrétion de ses desirs ».

Laissons le coupable *Cansu* pleurer son crime & son malheur, & suivons les traces du jeune *Kélaun* dans les montagnes.

Kélaun connoissoit toutes les vallées &

tous les détours des rochers qui entouroient la cabane de son père ; il savoit tous les chemins & les moindres sentiers que la main de *Cansu* avoit coupés & pratiqués. Il les suivoit fidèlement, s'attendoit à tout moment à rencontrer son père avec ses brebis & ses chèvres, dont il préféroit la compagnie à celle de l'impérieuse *Guzzarate*.

Mais, à l'approche de la nuit, la solitúde du lieu où il étoit l'épouvanta. Ses genoux tremblans ne pouvoient plus le porter. La lassitude, jointe à la peur, l'obligea de s'arrêter. Il appela son père, il appela *Cansu*. Ses parens ne lui avoient pas appris à invoquer d'autre divinité.

Il se trouvoit dans un défilé étroit, entouré de tous côtés de rochers escarpés. Il y avoit une seule issue étroite qui conduisoit dans une vallée un peu plus large.

Kélaun se lève par un dernier effort de courage, passe outre, & ayant gagné le milieu de la vallée, il apperçut une flamme bleue qui sortoit de terre, croissoit en s'élevant, prenoit une forme pyramidale, & parut enfin comme une petite montagne de feu.

Un vent violent s'éleva tout-à-coup : il ne souffloit que sur le sommet des mon-

tagnes, & ne pénétroit point dans la vallée étroite, où le jeune *Kélaun*, oubliant un inftant fon chagrin, prenoit plaifir à contempler la grande flamme qui brilloit devant fes yeux.

L'air retentit foudain de cris perçans ; & la montagne de feu fut environnée des *Génies* qui préfidoient à ce lieu.

Guiaraha, la fière *Guiaraha*, fupérieure aux autres en dignité, quoique de la même race, commanda que l'on fît filence, & ouvrit la célébration de leurs myftères nocturnes, par la harangue fuivante.

» O vous ! *génies* invincibles, qui réfiftez à tout, excepté à l'élément deftructif de l'eau, voyez parmi vous un jeune enfant livré au pouvoir de votre art. J'ai le confentement de fon père : j'ai tout pouvoir fur lui. *Kélaun*, fils de *Canfu*, eft confié aux foins des *génies* ennemis de *Mahomet*. Effayons, ô race illuftre ! effayons jufqu'à quel degré de perverfité le cœur humain peut parvenir fous notre direction. Conduifons-le dans notre palais, au centre de la terre ; enfeignons-lui tous les crimes ; inftruifons-le dans toutes fortes de vices. Qu'il foit le fléau des humbles fujets du prophète de la *Mecque* ».

L'aſſemblée entière applaudit à ce diſcours. La vallée s'abaiſſa par degrès, deſcendit avec les *Génies* & leur proie vers le centre de la terre, laiſſant les montagnes ſuſpendues par leurs enchantemens.

Kélaun, ſurpris & interdit à cette vue, remplit l'air de ſes cris inutiles. Son ſort eſt decidé. Son coupable père l'a livré aux mauvais *génies*. *Mahomet* ne le tirera point des mains de ceux qui troublent ſon empire & haïſſent ſon nom.

La vallée s'arrêta à une certaine profondeur ; & par une ſecouſſe violente, ſemblable à un tremblement de terre, elle ſe plaça elle-même au centre du globe.

La vallée ne fut pas plutôt fixée, que les rochers qui l'environnoient ſe fendirent en pluſieurs endroits pour former des eſpèces d'arcades & d'avenues irrégulières qui conduiſoient aux différentes parties intérieures de la terre.

Dans un inſtant, une armée horrible de mauvais *génies* entra par toutes ces ouvertures ; l'endroit fut rempli de ces eſprits malfaiſans qui ſe plaiſent à tourmenter les hommes.

Ils avoient pour chef le fier & prudent *Allahoara*, l'auteur de leur rébellion, le

moteur de toutes leurs machinations contre le genre humain. Sa voix reſſembloit au bruit épouvantable du tonnerre, lorſqu'il retentit dans les montagnes : ſes yeux enflammés étinceloient comme les feux de l'éclair.

Le jeune *Kélaun* penſa mourir de frayeur en le voyant. La cruelle *Guiaraha* ſe plaiſoit à le voir tremblant comme la feuille des peupliers que le vent agite.

Allaohara, qui n'ignoroit pas le préſent que lui avoit apporté ſa ſœur *Guiahara*, loua beaucoup ſa fidélité, & la propoſa pour exemple aux autres *génies* ; puis il donna ordre qu'on élevât convenablement le jeune homme, & qu'on ſe hâtât de le former à l'emploi dont il avoit deſſein de le charger, dès qu'il ſeroit en état de le remplir.

Guiaraha fut nommée ſa gouvernante. Cet honneur lui appartenoit de droit. Elle le conduiſoit elle-même aux diverſes écoles de ces êtres méchans, ſelon l'ordre d'*Allaohara* : il y avoit des maîtres pour tous les crimes.

Après ces arrangemens, la troupe immonde ſe diſperſa de tous côtés dans les entrailles de la terre, pour aller vaquer

chacun à ses fonctions particulières, bien résolu de ne rien épargner pour former le nouveau néophyte.

Guiaraha, restée seule avec son cher disciple, le conduisit par un chemin voûté dans un magnifique appartement richement meublé : toutes les richesses y étoient prodiguées : elle s'attachoit à lui en vanter le prix. Elle lui inspiroit encore plus d'orgueil en lui répétant sans-cesse qu'il étoit un petit dieu, & que tous les *génies* le regardoient ainsi. *Kélaun* se plaisoit dans ce lieu brillant d'or & de pierreries. Il écoutoit avidement les basses flatteries de sa gouvernante, & commençoit à la croire.

Sa vanité croissoit chaque jour. Il étoit plein de sa propre excellence : toutes ces pensées étoient concentrées dans lui-même ; les *génies* de la terre n'étoient plus pour lui que des esclaves faits pour le servir.

Guiaraha le coucha mollement sur un sopha, où elle l'abandonna au sommeil, & présenta à son imagination une vision de la nuit.

Kélaun vit en songe son père *Cansu* sur les rochers de *Gabel-el-ared*. Son visage avoit la forme d'un abîme ténébreux : sa voix sortoit de ce gouffre avec le bruit des

vagues qui se précipitent des profondes cavernes. Il reprochoit à son fils sa vaine magnificence, son orgueil, sa présomption, & lui ordonnoit de reprendre son habit de berger, & de suivre ses douze brebis jusqu'au prochain ruisseau.

Le jeune *Kélaun* se réveilla, tout effrayé de cette vision, qu'il raconta aussitôt à l'artificieuse *Guiaraha*.

» Père simple & grossier, s'écria le *génie*! pauvre & rustique *Cansu*! berger trop simple! *Kélaun*, le favori des *génies*, le dieu *Kélaun*, doit-il se laisser ébranler par un songe? Doit-il encore s'inquiéter des paroles d'un père mortel? Doit-il songer qu'il y ait au monde un homme tel que le pauvre berger *Cansu*? Non, mon fils; oubliez les leçons que vous donna ce conducteur de chèvres : oubliez les contes de vos indignes parens. Vous êtes appelé à de plus brillantes destinées. *Kélaun* est né pour commander. Un roi doit-il recevoir des instructions de la pauvreté & de l'ignorance »?

Guiaraha prit alors le glorieux fils de *Cansu* par la main : après l'avoir habillé plus superbement encore qu'il ne l'étoit, elle le mena dans une petite prairie, où il vit un nombre presqu'infini de lutins & d'esprits follets qui

jouoient enſemble. Ils le ſaluèrent avec beaucoup de reſpect, louèrent l'élégante beauté des plumes qui ornoient ſa tête, & la richeſſe de la robe dont il étoit revêtu. Ils firent mille jeux & mille tours pour l'amuſer.

Les uns apportèrent à ſes pieds de petits animaux de toutes les ſortes, qu'ils tourmentèrent en mille manières, ſe faiſant un plaiſir méchant de les voir ſouffrir, & encourageant le jeune *Kélaun* à en rire comme eux. D'autres abattoient & briſoient tout ce qui ſe rencontroit devant eux. Il y avoit un petit lutin dans la troupe, beaucoup plus malin que tous les autres, il exerçoit ſon humeur cruelle ſur ſes camarades, & vouloit que *Kélaun* l'imitât.

Le diſciple entra aiſément dans les ſentimens féroces de cet eſprit deſtructeur; comme s'il fût tout-à-coup devenu maître en fait de méchanceté, il commença par eſſayer ſon humeur barbare ſur celui même qui lui avoit donné ce conſeil. Il l'auroit peut-être même exercée ſur la perſonne de ſa gouvernante, ſi elle n'avoit jugé à propos de la réprimer par le pouvoir de ſon art magique.

Enchantée des progrès qu'il avoit faits en ſi peu de temps, elle le mena dans un antre qu'habitoit

qu'habitoit une vieille ſorcière maîtreſſe conſommée dans toutes ſortes de ſcélérateſſes & d'abominations.

« Morad, dit le *génie*, je vous amène un élève qui demeurera quelque temps avec vous. Je vous prie de l'inſtruire dans toutes les ruſes de votre art. Qu'il devienne un inſtrument propre à tourmenter le genre-humain ».

La ſorcière *Morad* frappa le jeune *Kélaun* d'une de ſes potences. Il tomba rudement par terre, cria & pleura. Sa compatiſſante conductrice le releva & diſparut.

« Petit miſérable, lui dit la ſorcière, quitte d'abord ces vains ornemens, prends cette cruche, & va-t-en me chercher de l'eau au ruiſſeau : j'ai ſoif ».

Kélaun étoit trop bien éduqué pour obéir. *Gulzaraha* l'avoit guéri en le touchant, du coup que lui avoit donné *Morad* : il refuſa de faire ce qu'elle vouloit, & appela ſa gouvernante à ſon ſecours. Ce fut en vain. La vieille ſorcière, faiſant mille imprécations, le traîna par les cheveux dans un foſſé fangeux, d'où elle lui ordonna de tirer de l'eau pour elle & pour lui.

Le pauvre *Kélaun*, ſentant qu'il réſiſteroit en vain à un pareil caractère, remplit la

cruche de l'eau bourbeuſe de ce foſſé, & l'apporta à l'antre de la ſorcière qui le régala d'un morceau de charogne.

» Les leçons de la pauvreté & de la néceſſité ont deux effets oppoſés, lui dit-elle. Elles rendent les hommes compatiſſans, ou elles les rendent cruels. Le chien qui ſouffre eſt ſoumis & careſſant : le tigre bleſſé devient furieux, remplit les bois de carnage, & s'abreuve de ſang.

» Que la fureur du tigre ſoit mon partage, dit *Kélaun*; & *Morad* en reſſentira les effets.

„ Les vœux de *Morad* ſont des imprécations horribles, répliqua la ſorcière. Apprends à me connoître „.

Elle prend auſſitôt le malheureux fils de *Canſu*, & le jette dans une cave remplie de corps morts, en lui diſant :

« Va apprendre à te repaître de chair humaine. Tu paſſeras la nuit au milieu de ces cadavres enſanglantés. Prépare-toi à ſouffrir demain de nouvelles tortures „.

Quoique le cœur de *Kélaun* fût déjà fait aux horreurs du crime, au moins juſqu'à un certain point, il recula de frayeur à la vue de ces cadavres entaſſés, victimes de la rage de *Morad*. Il veut ſortir de la cave, & préſente la tête à l'ouverture. La ſorcière

le saisit par les cheveux, & l'y précipite avec plus de violence que la première fois. Elle prononce quelques paroles magiques; & par la force de son enchantement il reste sans mouvement, le visage collé sur celui du cadavre le plus infect.

Le petit lutin s'accoutuma bientôt à cette étrange situation: il put même se repaître de ce corps sanglant dont il dévora une partie. *Morad* le croyant suffisamment instruit, le renvoya au *génie Guiaraha*.

“ *Morad* est-elle contente de son élève, demanda le *génie*.

„ Oui, répondit la sorcière. Je suis contente de *Kélaun*: il est en état de recevoir des leçons de fraude & d'hypocrisie „.

Guiaraha le conduisit alors dans l'épaisseur d'un bois, au milieu duquel vivoit le vieux & décrépit *Nervan*.

“ *Nervan*, ami constant des *génies* indépendans, dit *Guiaraha* en lui présentant *Kélaun*; recevez ce jeune homme pour votre disciple: donnez-lui des leçons de fraude & d'hypocrisie „.

Nervan remercia le *génie* & lui promit de former en peu de temps le jeune homme confié à ses instructions. Il conduisit *Kélaun*

dans sa cellule qui étoit toute bâtie d'os & de crânes.

“ Çà, dit le vieillard, le petit lutin mortel est-il content de ma demeure? Que lui en semble.

» Il me semble, répliqua le disciple, que *Morad* a dévoré le cadavre, & qu'elle en a laissé les os à *Nervan*.

» Ainsi pensent les fous, continua le vieillard. Ce que l'œil juge, ils le croient : leurs esprits se laissent aveuglément conduire par les sens. Une telle route ne t'élèvera pas au-dessus des autres mortels, prends cette éponge, & la passe sur tes yeux „.

Kélaun prit l'éponge que *Nervan* tira de dessous sa robe, & l'ayant passée sur ses yeux, selon l'ordre du vieillard, la cellule mortuaire disparut, & fut soudainement remplacée par une grande & superbe mosquée, ornée de riches tombeaux de sultans & de prophêtes.

Nervan se prosterna devant un des tombeaux, & avertit le fils de *Cansu* d'en faire autant.

Kélaun ignoroit quelle étoit cette espèce de culte, & à qui il le rendoit. Cependant il imita la dévote cérémonie de *Nervan*.

Quand le vieillard eut achevé sa prière,

& qu'il se fut levé, le jeune homme lui demanda pourquoi le serviteur des *génies* ennemis de *Mahomet* adoroit dans ce temple.

« Ainsi parlent les fous, répondit *Nervan*. Ce que l'œil juge, ils le croient stupidement : leurs esprits se laissent aveuglément conduire par les apparences sensibles.

» Sache donc, homme stupide, qui nâges sur la surface du lac, & ne vois pas ce qu'il y a de caché dans le centre des rochers, sache que la superstition est ce qui offense le plus *Alla* & son prophète, & que l'hypocrisie est de tous les vices le plus dangereux, le plus propre à porter des coups terribles au genre-humain. Que les crédules sectateurs de *Mahomet* te croient plus dévôt qu'eux; qu'ils te voient te prosterner souvent devant le tombeau du prophète. Ce vernis de religion transformera tes vices en vertus. Animé d'un fougueux enthousiasme tu feras passer les plus noires actions pour des inspirations sacrées.

» La crainte superstitieuse asservit les esprits foibles. Celui qui croit sans raison, aveuglément, & parce qu'on lui dit de croire, est comme le sable du rivage qui suit tous les mouvemens du vent qui l'emporte ».

A ces mots, *Guiaraha* parut, & dit:

« C'est assez, *Kélaun*, c'est assez : te voilà suffisamment instruit. Tu reçus de la nature un cœur porté au crime. Tes parens ont permis que nous cultivassions ce mauvais penchant. Nous avons appris à t'y livrer sans mesure. Te voilà propre à faire le malheur du monde. Tu viendras dès aujourd'hui avec moi dans les états du *calife* de *Bagdat*, pour y faire tes premiers essais „.

Elle le prit par le bras, & dans un moment ils furent transportés au milieu du palais de *Bagdat*.

Ils étoient dans le plus bel appartement du palais : *Kélaun* apperçut un jeune homme qui reposoit sur un sopha.

« *Kélaun*, dit le *génie*, tu vois l'unique héritier du *calife*.

» Oui, répliqua-t-il ; mais je n'ai point de poison pour l'endormir d'un sommeil éternel. Que j'aurois de joie à commencer par ce forfait, l'exercice de mon glorieux emploi !

„ Notre pouvoir ne s'étend pas jusques-là, répartit sa conductrice. S'il nous étoit permis de gouverner à notre gré les hommes soumis à nos machinations, si nous pouvions tourmenter les croyans, selon notre bon plaisir, nous aurions mille sortes de

poiſons au lieu d'une, & bien d'autres moyens de nous en défaire; mais comme nous contrarions en tout *Mahomet*, que nous déteſtons, il s'oppoſe auſſi de ſon côté à nos deſſeins, & arrête ſouvent les effets de notre méchanceté. *Kélaun* n'auroit point eu l'entrée de ce palais, ſi *Raalcour*, le fils du *caliſe*, n'avoit pas négligé de faire ſon pélerinage au tombeau du prophète. Sa faute le livre en vos mains, à condition toutefois que vous n'attenterez pas à ſes jours. C'eſt pourquoi je le protégerai, & je vous donnerai ſa figure „.

Elle ſouffla ſur *Kélaun*, & toucha du doigt *Raalcour*, qui fut ſubitement changé en oiſeau.

Le fils de *Canſu*, voyant cette métamorphoſe, ſe ſaiſit de l'oiſeau, & l'auroit étranglé ſur le champ, ſi *Guiaraha* ne l'en eût empêché.

“ Qu'allois-tu faire, miſérable, s'écria le *génie*? Es-tu parvenu ſi promptement à ce haut degré de méchanceté, que de mépriſer ainſi les ordres de ta protectrice? Que la malédiction de l'aveuglement tombe ſur toi! Et de peur que ta malice ne te porte à trahir les ſecrets de notre race, je t'ôte dès ce moment le ſouvenir du paſſé.

„ Que ta race ſoit à jamais maudite ; répartit *Kélaun* ! Que le prophète que tu hais te perſécute à jamais, toi & tes ſemblables ! Que tes iniques travaux ſoient éternellement en exécration à tous ceux que tu prétends ſervir ! Il n'y a ni paix, ni amitié, ni reconnoiſſance, ni amour entre les ouvriers de l'iniquité, & ils feront les premiers à maudire ceux qui prétendent leur vouloir du bien „.

Le *génie* s'enfuit, ſans rien répondre. Il reconnut que l'eſprit du prophète parloit par la bouche de *Kélaun*. Outré de dépit, tranſporté de rage, il ſe précipite dans les abîmes de la terre, vallées ténébreuſes de la mort.

Cependant, les muets & les eunuques ouvrirent l'appartement où repoſoit *Rzalcour*. Trompés par l'apparence, ils ſe proſternèrent devant celui qui tenoit ſa place.

Les eunuques lui dirent : " La mort a fermé les yeux de *Zimphrah*. Le *calife* de *Bagdat*, ton illuſtre père, eſt monté au neuvième ciel. Les *Houris* lavent ſon précieux corps dans une rivière de lait. A ſon approche, les vierges immortelles ont orné le paradis de guirlandes nouvelles. Il a paſſé le gouffre de feu, ſans en recevoir aucune

atteinte. Il eſt honoré comme le chef de la race des croyans „.

Kélaun entendoit la voix des eunuques, mais il ne les voyoit point. De leur côté, ils furent ſurpris de voir le feint *Raalcour* marcher à tâtons, comme un homme qui a perdu la vue.

„ Hélas! s'écrièrent-ils, quel funeſte accident afflige notre ſeigneur! Pourquoi refuſe-t-il de laiſſer tomber ſes regards ſur ſes eſclaves proſternés? Toute la ville aſſemblée autour de ce palais appelle le nouveau *califé*; & *Raalcour* ne voit point ſes eſclaves qui le nomment leur maître.

» Je reçois leurs hommages, dit *Kélaun*; pour première marque de leur attachement, qu'ils faſſent leurs efforts pour rendre la vue à leur nouveau *califé*. Dites que je promets les plus grandes récompenſes à ceux qui pourront me rendre ce ſervice ».

L'ordre fut exécuté. Pendant ſept jours les héraults proclamèrent au ſon des trompettes & des tymbales, les grandes récompenſes que le *califé* de *Bagdat* promettoit à celui qui pourroit lui rendre la vue.

Les médecins accoururent en foule au palais. Les plus habiles oculiſtes promirent de guérir le *califé* aveugle. Mais après bien

des opérations répétées, *Raalcour* ne vit pas mieux qu'auparavant.

Le *calife*, outré de colère, ordonna qu'on mît à mort tous ceux qui avoient entrepris de lui rendre la vue, sans pouvoir y réussir. Ainsi furent payés leurs services.

Chaque jour voyoit de nouvelles exécutions. La ville désolée pleuroit la mort de ses sages. Les yeux du *calife* étoient toujours couverts des mêmes ténèbres. Personne ne s'offroit plus pour le secourir.

Au bout de quelque temps, un jeune homme en habit de médecin se présenta à la porte du palais, demandant que le *Calife* voulût bien éprouver son savoir.

Les esclaves du sérail furent fâchés de la demande de ce nouveau prétendant. Lassés de voir couler le sang des plus habiles dans l'art de guérir, ils lui conseillèrent de ne pas entreprendre cette cure, ajoutant que la mort seroit la récompense de sa témérité, que la ville étoit inondée du sang de ses pareils.

Le jeune médecin ne répondit que par un sourire. Il les pria de ne se point défier de son savoir, & de le présenter incontinent au *Calife*.

Il fallut se rendre à ses instances. Les

eunuques le firent entrer dans l'appartement du *Calife*, avec le même chagrin que s'ils l'eussent conduit à la mort.

Le médecin salua le *Calife* supposé. Celui-ci, sans répondre à son compliment, lui ordonna d'opérer sans délai, de lui rendre la vue à l'instant, ou de présenter sa tête aux bourreaux qui l'attendoient.

Ces mots firent frémir l'assemblée. Le jeune homme tira tranquillement de sa poche une petite boîte remplie d'une poudre qu'il souffla sur le visage du *Calife*, & il fut guéri.

Les courtisans jetèrent un grand cri de joie.

Le *Calife*, surpris & charmé de revoir la lumière, regarde avec une joie mêlée de respect celui qui venoit de lui rendre la vue, & lui en marqua sa reconnoissance en ces termes.

» Que ce médecin soit honoré de tous mes sujets. Qu'il commande aux visirs & aux grands de mon royaume. Que son nom soit prononcé avec louanges, avec mille bénédictions. Que chaque jour ajoute à sa gloire. Mon ami, continua-t-t-il, en lui adressant la parole, quelle récompense exigez-vous de moi? Que désire votre ame? Parlez, demandez-moi ce que vous voudrez. La moitié

de mon royaume eſt à vous, ſi vous voulez l'accepter pour prix du ſervice que vous venez de me rendre.

» O *Calife*! répondit modeſtement le jeune médecin, je ſuis bien éloigné de déſirer les honneurs, ni les richeſſes. Il n'appartient point à une ſimple payſanne comme moi, de figurer parmi des courtiſans. Pardonne-moi ſeulement un déguiſement que je n'ai pris que pour te rendre la vue. Le ſuccès de mon entrepriſe me ſuffit pour récompenſe ».

En prononçant ces derniers mots, le faux médecin ſe découvrit le ſein, & *Kélaun* reconnut qu'il parloit à une belle femme.

» Que je m'eſtime heureux, dit le *Calife*, de pouvoir récompenſer dignement mon aimable médecin! Oui, belle étrangère, qui que vous ſoyez, vous ſerez la ſultane de mon cœur. Partagez avec moi la gloire & les plaiſirs attachés au diadême ».

La belle étrangère tomba aux pieds du *Calife*, & après un moment de ſilence, elle lui adreſſa ces paroles.

» Que je ſois la dernière de tes eſclaves, ô magnifique ſeigneur! C'eſt où aſpire l'unique ſouhait de *Guzzarate*, fille du payſan *Raask*, qui habite dans les montagnes de *Gabel-el-ared*.

» Je ne connois pas les montagnes dont vous parlez, répondit *Kélaun*. Mais le paradis seroit honoré d'avoir donné naissance à mon aimable sultane. Pourquoi laissé-je plus long-temps à terre un précieux bijou dont j'ai résolu d'embellir ma couronne. Oui, charmante bienfaitrice, soyez dès ce moment la maîtresse de mon cœur, & la reine de *Bagdat*.

» Seigneur, dit *Guzzarate*, il est étonnant que le prince *Raalcour* ne connoisse pas les montagnes de *Gabel-el-ared*, où je l'ai vu si souvent chasser le tigre féroce au travers des rochers qui dominent la demeure de mon père, & les vallées où il va paître ses brebis. O prince! comme mon œil avide suivoit la trace de vos pas divins! Ne vous souvient-il plus du jour où, plus fatigué que de coutume, vous demandâtes à ma mere un peu d'eau pour étancher l'ardeur de votre soif. Alors elle envoya votre esclave *Guzzarate* chercher du lait de ses chèvres. Oui, seigneur, je vous vis sourire à mon approche, & vous me priâtes de me hâter de vous servir ».

Le fils de *Cansu* ne comprenoit rien à ce discours. Le *génie Guiaraha* lui avoit ôté le souvenir du passé; ou plutôt, il n'avoit

jamais su ce que le vrai *Rzalcour* avoit fait avant sa métamorphose.

» Hélas! ma princesse, répondit *Kélaun*, je perdis, avec la vue, la mémoire du passé. Il n'est pas étonnant que je ne me souvienne plus de mes courses dans les montagnes dont vous parlez. J'avois oublié mon état même, lorsque mes esclaves vinrent m'annoncer mon avènement au trône des *Califes*, mes ancêtres : mon fidèle eunuque fut obligé de m'apprendre mes titres. Mais, soit que vous soyez née à l'ombre du trône, ou sous un toît rustique; soit que vous soyez une précieuse émeraude arrachée des entrailles de la terre, ou l'étoile du matin sortie du palais brillant du soleil, vous êtes digne de moi. Vous tirez votre éclat de vous-même, & n'avez pas besoin d'une grandeur étrangère. Mais, dites-moi, par quel art avez-vous pu me rendre la vue? Vous avez fait un prodige que les plus habiles médecins de mon royaume avoient tenté inutilement. Qui vous a ouvert les trésors de la médecine? Où une simple villageoise comme vous a-t-elle puisé des connoissances qui surpassent celles des sages qui ont étudié toute leur vie dans les cités ».

Guzzarate répondit : « Le *Calife* de *Bagdat*

entendra ſon eſclave lui dévoiler tous les ſecrets de ſa ſcience.

Pluſieurs lunes s'étoient paſſées depuis que j'avois vu mon prince, le glorieux *Ralccur*, chaſſant dans les montagnes, lorſque j'appris, par une caravane qui voyageoit par nos cantons, que le *caliſe Zimphrah* n'étoit plus, & que ſon fils venoit d'être proclamé ſon ſucceſſeur. Les voyageurs ajoutèrent que ceux qui lui avoient annoncé cette nouvelle, l'avoient trouvé privé de l'uſage des yeux, & qu'il promettoit de grandes récompenſes à quiconque pourroit lui rendre la vue.

» Je déſirai de pouvoir opérer cette guériſon : & ce déſir ne quittoit pas plus mon eſprit, que le ſouvenir du prince qu'il avoit pour objet. J'en étois inquiéte & penſive. Ma mère, qui s'en apperçut, m'en fit des reproches, en me demandant le ſujet de mon inquiétude. O ma mère! lui répondis-je, oh! ſi *Guzzarate* pouvoit rendre la vue à un aveugle !

» Eh! de quoi ſe mêle *Guzzarate*, me répliqua-t-elle ? Es-tu folle de former un pareil ſouhait ? Pourquoi voudrois-tu la ſcience des ſages ?

» Alors je demandai à ma mère ſi elle ignoroit que le *Caliſe*, notre maître, languiſ-

ſoit dans les ténèbres de l'aveuglement; & qu'il avoit promis de réçompenſer magnifiquement celui qui le guériroit.

» Fille orgueilleuſe! vaine *Guzzarate!* me répondit le femme de *Raask*, comment une pauvre payſanne peut-elle s'occuper des pompes & des grandeurs de la cour? Hélas! je vois bien que ma fille renonce au bonheur, depuis qu'elle a vu le train magnifique du prince *Raalcour*; peut-être oſe-t-elle porter ſes déſirs ambitieux juſqu'à ſa perſonne royale. Va, petite orgueilleuſe, ſouviens-toi de ta baſſeſſe, & de l'état de tes parens: va paître les chèvres dans les montagnes de *Gabel-el-ared*.

» Ma mère, irritée, m'ordonna d'aller garder les chèvres de mon père, de peur qu'elles ne s'égaraſſent dans les détours des montagnes.

» J'obéis à ma mère. Mes pieds obéirent à ſa voix; mais mon cœur lui réſiſtoit. Je m'enfuis comme un léopard ſur les rochers; l'image du *Caliſe*, toujours préſente à mon eſprit, me ſuivoit par-tout.

» La vue des chèvres de mon père ne me fit ſouvenir de la baſſe condition de mes parens, que pour en avoir honte. Pourquoi, diſois-je en ſoupirant, pourquoi la nature

a-t-elle mis les ames ambitieuses sous le joug de la vieillesse & de l'autorité ? Pourquoi l'activité de la jeunesse & l'amour du plaisir, qui lui est si naturel, sont-ils éteints par les âpres leçons de l'infirmité ? Le lionceau ne se précipite-t-il pas avec plus de fureur sur sa proie, que le roi des bois affoibli par le nombre des années ? Le jeune poulain précède sa mère à la chasse. Pourquoi donc *Guzzarate* consumeroit-elle les belles années de sa vie dans les viles occupations de la femme de *Raask* ?

» Lorsque je m'occupois de ces pensées, j'apperçus une jeune bergère qui s'avançoit vers moi d'un pas alerte. Elle avoit un chapeau de fleurs sur la tête, & des guirlandes ornoient sa parure. Elle dansoit aux accords charmans d'un hautbois dont elle jouoit divinement, & auxquels succédoit par intervalles la douce mélodie de sa voix. Son troupeau, sensible à ses accens harmonieux, sembloit partager sa gaieté.

» Quand la bergère fut à une certaine distance de moi, je me levai pour danser avec elle. Elle sourit en me voyant, & commença ainsi ses railleries piquantes :

» O compagne élégante des brebis & des chèvres ! comment peux-tu te plaire ainsi

dans le sein fastueux de tes nobles parens ?

» Heureuse villageoise ! heureuse montagnarde ! heureuse *Guzzarate* ! qui met son bonheur dans l'obéissance. Mais plus heureuse la femme de *Raask* d'avoir une fille si douce !

» Ce discours fut accompagné d'un sourire malin ; puis elle ajouta : *Guzzarate*, humble & docile *Guzzarate*, suis tes chèvres, prends garde qu'elles ne s'égarent, vois une de tes compagnes prête à tomber dans un précipice.

» Je vis en effet une des chèvres qui étoit tombée dans un fossé profond. Mais le discours de la bergère m'avoit piquée. Belle étrangère, lui dis-je, tâchez plutôt d'adoucir mes malheurs que de les augmenter par vos railleries amères. Ayez pitié de mon ennui. Aidez-moi de vos conseils. Montrez-moi les moyens de parvenir à une vie plus brillante, telle que mon cœur la désire.

» Elle me fit promettre de suivre sans restriction les conseils qu'elle me donneroit. Jurez-moi, dit-elle, d'obéir à ma voix, comme vous avez suivi jusqu'ici les ordres de la femme du pauvre *Raask*.

» Je le jure, lui dis-je : délivrez-moi

ſeulement de cette miſérable condition. Je n'oublierai jamais les grâces que j'attends de vous.

» Eh bien! répliqua la bergère, retournez à la maiſon de votre mère, & n'exécutez aucun des ordres qu'elle vous donnera. Si vous êtes fidèle à ce premier précepte, revenez me trouver dans trois jours. Je ſerai ici dans ce même lieu où je vous parle.

» Ayant dit ces mots, elle reprit ſon hautbois & s'enfuit dans les rochers, comme elle étoit venue, en danſant & en chantant.

» Je revins à la nuit, chez ma mère. Elle m'ordonna de préparer un chevreuil pour notre ſouper. Je la laiſſai dire & n'en tins aucun compte. Je me piquai de tenir parole à la belle bergère qui m'avoit ſi bien inſtruite.

» Mon père étoit abſent. Sa digne moitié ſe mit dans une furieuſe colère contre moi. Elle appela ſon voiſin *Canſu*, pour l'aider à dompter l'obſtination de ſa fille déſobéiſſante.

» Ce monſtre des montagnes prit plaiſir à me tourmenter. Il me traîna par les cheveux hors de la maiſon de ma mère, & m'attacha à un tronc d'arbre, devant la porte „.

Ici le *Caliſe* indigné interrompit le récit de

Guzzarate, pour lui demander qui étoit ce misérable *Canfu*, qui avoit osé traiter si cruellement sa chère & belle sultane.

Elle poursuivit ainsi : " O prince de ma vie ! n'avez-vous donc jamais ouï parler des cruautés de ce *Canfu*, ce vil paysan des montagnes de *Gabel-el-Ared* ? Peu satisfait de m'avoir si mal traitée, il porta plus loin sa méchanceté, digne du plus cruel habitant des forêts.

„ Il irrita mon père contre moi. *Raask* de retour, apprenant mon obstination, fit revenir *Canfu* pour me mettre à la raison, ainsi qu'il parloit. Je lui dis que les tourmens qu'on me faisoit souffrir étoient inutiles ; que j'étois ennuyée d'une vie rustique & grossière ; que je voulois vivre comme les dames de la ville. Je fus indomptable sur ce point.

„ Mon père se mit dans une furieuse colère contre moi. La fureur étoit dans ses yeux : il me reprocha mon orgueil en ces termes : comment ! fille dénaturée, tu méprises la vie de tes parens qui te nourrissent, & de tes amis qui te recherchent. Eh bien ! pour t'en punir, l'amitié que j'ai eue pour toi va se tourner en haine, & les bontés que notre voisin *Canfu* te témoigna, se chan-

geront en malédictions, en fureurs, sur ta tête coupable. Nous verrons s'il n'y a pas moyen de dompter ton arrogance.

„ Le cruel *Cansu* ajouta: oui, mon ami; je saurai bien vaincre l'obstination de cette maudite fille. Le cœur des parens se laisse toucher par les larmes de leurs enfans. Un ami est plus propre à les corriger.

„ Mon père me livra aux mains du monstre *Cansu* qui me traîna dans sa chambre, hors de la présence de mes parens.

„ Dès que j'y fus arrivée, il me présenta à sa femme, en l'exhortant à me traiter comme mon caractère impérieux le méritoit. Car cette ame de boue n'avoit aucun sentiment de la grandeur; & mes nobles désirs lui sembloient des crimes.

„ Tiens, ma femme, dit *Cansu*, je t'amène la fille désobéissante de *Raask*: venge-toi sur elle de la perte de ton fils. C'est elle qui l'a perdu. Ce sont ses manières dures & impérieuses qui l'ont fait fuir.

„ Sa femme, aussi méchante que lui, commença par vomir mille imprécations contre moi: elle m'accabla de coups, & sa rage ne se ralentit que lorsqu'elle me vit tomber à terre où je nageois dans mon sang.

„ J'en jure par les mauvais *Génies*, dit

le faux *Calife Canfu*, le cruel *Canfu*, & sa déteſtable femme, expireront dans les tourmens. J'inventerai de nouveaux ſupplices, pour leur faire expier leur barbarie „.

Puis adreſſant la parole à ſes eunuques, il ajouta: " Qu'on traîne par les cheveux ces miſérables, le long des montagnes, juſqu'à la ville, qu'ils comparoiſſent demain au Divan, qu'on dreſſe un échaffaud, que tous les habitans de *Bagdat* ſoient témoins de leur châtiment.

„ Ils le méritent, répondit *Guzzarate*, en ſe proſternant devant le faux *Raalchur*.

„ Ainſi doivent être traités les ennemis des juſtes; qu'ils périſſent.

„ Continuez votre récit, aimable *Guzzarate*, dit le *Calife* en la relevant. Je frémis à la penſée des tourmens auxquels vous êtes échappée; mais j'eſpère vous les faire oublier par des douceurs qui les ſurpaſſeront.

„ *Guzzarate* reprit ainſi : *Canfu* & ſa femme me maltraitèrent pendant deux jours. J'avois formé des projets de vengeance, pendant la nuit qui précéda la troiſième. *Canfu* ſortit dès la pointe du jour pour paître ſes brebis. Sa femme ſe leva pour me battre, comme à l'ordinaire. Je lui réſiſtai, & ma rage augmentant ma force, je lui rendis

avec usure les coups qu'elle m'avoit donnés. Elle appela au secours. Personne ne vînt. L'ayant laissée à demi-morte, je m'enfuis dans les rochers, vers l'endroit où j'avois vu auparavant l'aimable bergère qui m'avoit promis de revenir dans trois jours. J'ignorois où *Gansu* gardoit son troupeau, & je craignois de le rencontrer. Je fus assez heureuse pour l'éviter.

» Le soleil commençoit à pâlir. J'apperçus ma bergère, elle tenoit en main une petite boîte, & un paquet de hardes.

» Dès qu'elle fut auprès de moi, elle me dit d'un air gai : ma chère pupille, puisque vous avez eu l'esprit de sortir des mains cruelles qui vous tourmentoient, prenez cet habit, c'est celui d'un sage de *Bagdat* ; & cette boîte, remplie d'une poudre salutaire. Allez à la ville, demandez à parler au *Calife*. Soufflez un peu de cette poudre sur ses yeux, & il recouvrera la vue.

» Aussitôt elle m'ôta mes habits de paysanne, me déguisa en médecin, me donna la boîte & me toucha. En un clin-d'œil je fus transportée dans les rues de *Bagdat*, devant le palais de mon seigneur.

» Une foule de peuple s'assembla autour de moi.

„ Ces gens, étonnés de me voir, crioient de toutes leurs forces: es-tu donc resté seul de nos sages, ou bien-es-tu étranger? Si tu l'es & si tu ne sais pas rendre la vue à un aveugle, sors de la ville, ou prépare-toi à mourir.

„ Je répondis tranquillement que je venois rendre *Raalcour* à ses esclaves; qu'ils alloient revoir ses beaux yeux fermés à la lumière.

„ J'entrai dans le palais de mon seigneur, & les eunuques m'introduisirent devant le glorieux *Calife* de *Bagdat* „.

Le prince satisfait, dit à *Guzzarate*, que ce jour étoit doublement cher à son cœur, parce qu'il recouvroit la vue, & qu'il recevoit un objet digne de son affection. Il prit la princesse par la main; & la fille ambitieuse de *Raask* fut proclamée sultane de *Bagdat*.

En même temps les eunuques exécutoient les ordres du *Calife*. On élevoit un échafaud, devant le palais, & une troupe de gens armés étoit sortie de la ville, pour se saisir de *Cansu* & de sa femme.

Les soldats n'arrivèrent à la cabane que bien avant dans la nuit. Ils frappèrent à la porte, en appelant *Cansu*.

Celui-ci ayant regardé au travers du treillis

lis avant que d'ouvrir, apperçut les soldats du *Calife*. Saisi de frayeur à cette vue, il s'écria: " *génies* de l'air, où est mon fils *Kélaun*? Sont-ce là vos promesses? Hâtez-vous de secourir l'infortuné *Cansu*. Je suis perdu si vous ne venez à mon secours ",.

A la voix tremblante du paysan, *Guiaraha* parut & lui dit:

" Que demande mon fidelle serviteur *Cansu*?

„ Hélas! répondit-il, les soldats du *Calife* sont à ma porte; tu sais, ô *génie* bienfaisant, que ce sont des instrumens de mort.

„ Ne crains point, répliqua le *génie*; je n'oublie pas mes promesses: mes paroles ne seront point vaines. Tu verras ton fils *Kélaun* dans les bras de l'impérieuse *Guzzarate*. Ne m'en demande pas davantage. Souviens-toi que tes désirs se sont bornés à voir *Kélaun* ton fils marié à la fille de ton voisin *Raask*. C'est aussi tout ce que t'ont promis les *génies* de l'air. Si ton souhait est accompli, qu'as-tu à désirer davantage? Que les désirs des mortels viennent de folie ou de prudence, c'est de quoi notre race immortelle ne s'inquiète guères, pas plus que des moyens qu'elle employe pour les remplir ,,.

Après ce discours, *Guiaraha*, regardant *Cansu* avec un ris méprisant, déploya ses aîles & s'enfuit. Les soldats forcèrent la porte de la cabane, se saisirent de *Cansu* & de sa femme, & les traînèrent à la ville.

Avant que le soleil parût sur l'horizon ces deux misérables furent chargés de fers & conduits dans la cour du palais. Au lever du *Calife*, les eunuques vinrent lui dire que les prisonniers étoient dans les fers.

A ces mots *Guzzarate* sentit renaître toute sa fureur : le *Calife* aussi indigné se leva pour aller voir les barbares qui avoient maltraité sa divine princesse.

On avoit élevé un trône à quelque distance de l'échaffaud. Le *Calife* & *Guzzarate* y montèrent : tous les grands de la cour de *Bagdat* entouroient le trône.

Les rues étoient pleines de peuple. Personne n'ignoroit la méchanceté des criminels. On demandoit leur mort. On jouissoit d'avance de ce spectacle sanglant.

Le feint *Raalcour* commanda de ménager leur vie, pour leur faire souffrir mille morts dans une seule. Son règne avoit déjà été plein de cruautés; cette dernière exécution devoit passer tout ce qu'on avoit jamais vu de plus cruel.

Vingt officiers noirs, la tête chauve, les jambes & les cuisses nues jusqu'à la ceinture étoient devant l'échaffaud, tenant une tête de mort dans la main droite, & une torche allumée dans la gauche. La torche répandoit une odeur infecte.

Six autres étoient habillés d'une toile légére, d'un blanc livide, serrant le corps par-tout, & peinte en forme de squelette. Il y en avoit d'autres qui ressembloient à des spectres hideux.

Ces monstres tenoient un morceau de chair humaine qu'ils dévoroient à belles dents; le sang couloit le long de leur corps.

Ensuite venoient douze figures gigantesques: c'étoient des hommes les plus grands & les plus forts qu'on pût trouver. Ils étoient rehaussés sur des échasses; une fumée épaisse sembloit sortir de leurs narines; le feu sortoit de leurs bouches. Chacun tenoit dans ses bras un enfant auquel il faisoit souffrir des tortures affreuses: car telle étoit la férocité du calife, que, pour rendre cette scène plus horrible, il avoit ordonné qu'on lui livrât douze enfans de la ville, pour ce spectacle inhumain.

Les cris de ces tendres victimes perçoient le cœur de tout le peuple, & fai-

reux *Canfu*, que fes bourreaux tourmentoient encore avec leurs fourches, il lui dit.

» C'eft ainfi que font tourmentées les ames barbares qui fe livrent à la férocité de leur caractère ».

Auffitôt, tous les acteurs de cette fcène fanglante devinrent la proie des flammes. Dans un inftant *Canfu* & fa femme furent réduits en cendres.

Le payfan de *Gabel-el-ared* étoit près de la mort, fes yeux alloient fe fermer à la lumière du jour, quand le *génie Haffarak* avoit paru. Il ne lui refta qu'autant de vie qu'il lui en falloit pour comprendre le fens de ce qui lui étoit arrivé depuis la rencontre de *Gulazaha*.

» La loi du prophète étoit trop dure pour *Canfu*, dit le *génie*; les voies impénétrables d'*Alla* lui paroîtront fans-doute trop févéres & injuftes. Mais les foibles conceptions de l'homme doivent-elles cenfurer les fublimes penfées du principe de toute juftice? La main de celui qui fit le foleil & toute l'armée des aftres, doit-elle fuivre les vaines imaginations d'un vil reptile?

» O *Canfu*! homme imbécille, efprit incrédule! Qu'as-tu gagné à renoncer au culte de *Mahomet*, pour fuivre les traces des gé-

nies prévaricateurs ? Si le prophète s'oppofoit à tes defirs, c'eft parce qu'il favoit quels maux devoit caufer l'amour de *Guzzarate* & de *Kélaun*. C'étoit pour prolonger la vie de *Canfu* & de fa femme, qu'il avoit mis une forte d'antipathie entre leur fils & la fille de *Raask*. Mais depuis le moment que tu t'es lié avec fes ennemis, le favori d'*Alla* a permis qu'ils exécutaffent leurs noirs deffeins, pour lefquels ils t'ont demandé ton confentement. Tes vœux font remplis : vois par quels épouvantables moyens ils le font. Adorateur fervile des mauvais *génies*, déferteur infâme de la loi du prophète, blafphémateur impie, contemple ce terrible événement, le fruit de tes defirs indifcrets ».

Haffarak tourna fa baguette, & auffitôt le *calife*, quittant les traits & les habillemens de *Raalcour*, redevint *Kélaun*, le fils du pauvre *Canfu*.

Le payfan oublia dans ce moment toutes fes douleurs : ou plutôt, fon plus grand fupplice fut de reconnoître fon fils pour l'auteur des tourmens qu'il fouffroit. *Kélaun*, de fon côté, fut confondu en fe voyant dans fes premiers habits, & en reconnoiffant que c'étoient fon père & fa mère qu'il faifoit mourir d'une manière fi barbare.

moi ! Gloire à *Alla*, à l'être puissant & juste, qui mérite nos adorations & notre obéissance ! Que nous sommes vils, lorsque nous refusons de lui rendre le culte qui lui est dû ! Qu'est-ce que la vie, si nous ne l'employons à louer, à servir, à glorifier celui qui nous l'a donnée ?

» Je vois avec plaisir les premiers mouvemens de votre reconnoissance envers le ciel, ô *calife !* dit le *génie Hassarak*. C'est un présage assuré de la justice & de la piété qui règneront avec vous sur les habitans de Bagdat. Après vous être humilié sur l'échafaud, montez sur le trône, & commencez votre règne par faire justice de ces deux criminels, qui ont offensé *Alla* & son peuple.

» Puisque *Mahomet* l'ordonne par votre bouche, répondit le *calife Raalcour*, que *Kélaun* & *Guzzarate* montent sur l'échafaud élevé par leur ordre. Mais que le genre de leur mort annonce l'humanité de leur juge, plutôt que la vengeance d'un ennemi irrité.

» Equitable *calife*, répliqua *Hassarak*, que tous vos jugemens ressemblent au premier ! Vos sujets vous aimeront, & vous obéiront avec joie. *Mahomet*, le rémunérateur des fidèles croyans, vous recevra

dans les demeures fortunées de ſon paradis éternel».

Le *génie* diſparut. Les bourreaux ſe ſaiſirent du fils de *Canfu*, & de ſa femme orgueilleuſe.

Kélaun monta avec répugnance ſur l'échafaud. *Guzzarate* ſembloit préférer la mort à un époux tel que le fils d'un ſimple conducteur de chèvres.

La hache étoit levée ſur la tête du méchant *Kélaun ;* il regarda fixement la terre qui l'avoit ſupporté malgré ſes crimes ; il la frappa du pied, & dans ſon déſeſpoir, il vomit ces dernières paroles pleines de rage.

« J'ai fait le mal tous les jours de ma vie. J'ai fui le travail & la peine. J'ai recherché l'oiſiveté ; & jamais il n'y a eu de bonheur pour moi. J'ai empoiſonné celui des autres. Déteſté parmi les enfans des hommes, la trace de mes pas étoit maudite. Mes forfaits deviennent des vautours cruels qui me déchirent le cœur ; je vois les mauvais *génies* qui m'attendent dans les régions maudites. Frappe, ô hache ! frappe, puiſque la foudre d'*Alla* tarde à m'écraſer. Que mon corps ſoit foulé ſous les pieds des croyans, comme

le talon du voyageur écrase le serpent venimeux ».

Quand *Hassarak* eût fini son conte, le sage *Iracagem* se leva de son trône, & dit.

« Les paroles de ma sœur sont pleines d'instruction. A peine les enfans des hommes auroient-ils besoin de notre protection, s'ils n'étoient sans-cesse obsédés par les *génies* malfaisans, ces ennemis irréconciliables du saint prophète, & de ses pieux serviteurs. Mais leur malice ne peut rien contre ceux qui restent fidelles à la loi de *Mahomet*. Il n'y a que ceux qui refusent de le connoître pour le favori d'*Alla*, ou qui, reconnoissant sa mission divine, & son pouvoir au ciel & sur la terre, violent ses commandemens; il n'y a que ceux là qui soient livrés à la méchanceté de ces esprits immondes.

» Mais, ô ma sœur! continua le chef des bons *génies*, en adressant la parole à *Hassarak*, l'œil du jour commence à se fermer. La nuit va couvrir de ses ombres la nature livrée aux charmes du sommeil. Ne violons point les loix de la création. *Alla* a fait le jour pour le travail, & la nuit pour le repos. Les œuvres d'*Alla* sont grandes & bonnes ».

A ces mots l'assemblée se sépara. Les enfans

de la terre ſuivirent leurs *génies* protecteurs, qui les conduiſirent dans des appartemens retirés, où, après un repas frugal, ils ſe livrèrent aux douceurs innocentes d'un ſommeil tranquille.

Au lever du ſoleil, les enfans de la terre, conduits par leurs *génies* protecteurs, allèrent ſe purifier & prier dans la moſquée où la race immortelle de ces êtres bienfaiſans avoient coutume de rendre leurs hommages au grand & puiſſant *Alla*, & au prophète. Ils revinrent enſuite dans la ſalle d'inſtruction, où le ſage *Iracagem* les voyant aſſemblés & aſſis à leurs places ordinaires, ouvrit ainſi la ſéance.

« Les leçons que mes frères donnèrent hier à leurs diſciples, avoient pour but de les diriger dans la recherche du vrai bonheur que la religion ſeule peut donner, ainſi que le comprit le marchand *Abudah*, par ſes différentes aventures.

» Le premier, & le plus grand de nos devoirs, eſt de ſe ſoumettre humblement aux décrets ſuprêmes d'*Alla*, de le ſervir en eſprit & en vérité, avec confiance & droiture de cœur; & non pas de mettre la créature à la place du créateur, comme *Alfouran*; ni de négliger, à l'exemple de

Sanballad, les obligations les plus indispensables de la vie sociable, pour suivre un vain phantôme de sainteté dans les cavernes de la terre, ou dans les antres des rochers; encore moins de couvrir l'hypocrisie du masque de la dévotion, offensant *Alla* pour tromper les hommes; c'est de préférer la volonté de l'être des êtres à toutes choses, à tous les plaisirs, à tous les biens de la terre, au lieu d'ajouter la présomption aux autres crimes, comme fit le sultan *Hassan Assar*, en refusant obstinément de remplir nos devoirs, quoique nous en connoissions l'étendue & l'importance.

» La soumission aux ordres d'*Alla* rend tout aisé. Elle donna la beauté à *Nakin Palata*. Elle remplit de joie le cœur des croyans, & les porte avec allégresse à tout ce que le ciel exige d'eux. Elle ne s'inquiète point, comme *Cansu*, si c'est par sagesse ou par bonté que le ciel refuse d'accomplir nos desirs indiscrets. Elle adore la providence en tout, & comprend la nécessité de se soumettre à des événemens que nous ne pouvons éluder. Adorer *Alla*, le servir, le louer, avoir confiance en lui, voilà pour quelle fin l'homme a été créé.

» Mais la foiblesse a besoin d'un appui.

C'est pourquoi le grand *Alla* a donné à ses enfans des principes de moralité que l'exemple grave profondément dans leurs tendres esprits : ce sont ces instructions célestes que nous ne cessons de leur présenter de la manière la plus sensible. Ma sœur, continua *Iracagem*, en s'adressant à celle des *puissances* dont le trône étoit le plus proche de celui d'*Hassarak*, faites part à cette illustre assemblée, de vos leçons amusantes, en joignant l'exemple au précepte ».

Le *génie* se leva, & commença les aventures d'*Urad*, ou de la belle voyageuse.

CONTE CINQUIEME.

LES AVENTURES D'URAD, *OU* LA BELLE VOYAGEUSE.

SUR les bords du *Tigre*, au-dessus de la grande & superbe ville des croyans, vivoit une pauvre veuve nommée *Nouri*, qui passoit

ſa vie à élever ces vers précieux, dont la ſoie habille les riches & les belles.. Son mari avoit long-temps eſcorté les caravanes des marchands. Il avoit perdu la vie dans une rencontre avec des voleurs *Arabes.* Sa pauvre veuve n'avoit point d'autre moyen de pourvoir à ſa ſubſiſtance & à celle d'*Urad* ſa fille qui étoit encore enfant, que le travail de ſes mains. Elle dévidoit la ſoie de ſes vers. Cette occupations lui fourniſſoit un peu au-delà des beſoins de la nature, parce qu'elle ſe mettoit à l'ouvrage dès la pointe du jour, pour ne le quitter que lorſqu'elle voyoit la lumière tremblante des étoiles du firmament, réfléchie dans les eaux du *Tigre.*

Telle étoit la vie de l'infatigable veuve, dont la fille ſecondoit le travail autant que la foibleſſe de ſon enfance le lui permettoit, lorſque le voluptueux *Almurah* fut proclamé ſultan. Il ne tarda pas à faire ſentir à ſes ſujets le poids de ſa puiſſance. Ayant réſolu d'enclorre un vaſte terrein pour ſes plaiſirs, pour en faire des chaſſes, il ordonna aux habitans de quatorze-cent villages de quitter leurs maiſons, leurs terres & leurs biens.

Ces familles ruinées & déſolées, forcées d'obéir aux ordres de leur maître barbare, quittèrent en un ſeul jour l'héritage de leurs

pères, la terre qui les avoit vu naître, pour chercher un asyle au milieu des forêts, dans les déserts arides & incultes qui s'étendent des deux côtés du *Tigre*.

Quelques-uns de ces fugitifs infortunés passèrent par l'habitation de *Nouri*. La veuve compatissante leur donna ce qui lui restoit de sa provision de la veille, & ce qu'elle réservoit pour le lendemain. N'ayant plus rien à donner, elle combla les derniers venus de vœux, de souhaits & de bénédictions.

Parmi ceux qui passèrent chez elle, il y avoit un jeune homme qui marchoit à pas lents, portant sur ses épaules une femme vieille & infirme. Excedé de fatigue, il la mit à terre à la porte de la veuve *Nouri* qu'il pria de lui donner une goutte d'eau pour étancher la soif ardente qui le bruloit.

Nouri avoit déjà vidé plusieurs fois sa cruche pour désaltérer tous ceux qui avoient précédé le jeune homme. Elle se hâta d'aller puiser de nouvelle eau, & en même temps elle alla demander quelque provision à une de ses voisines qui habitoit sur le penchant d'une colline près du fleuve, pour l'apporter à ce fils généreux & à sa vieille mère.

Elle revient avec sa provision d'eau &

de riz. Elle retrouva la femme. Le jeune homme n'y étoit plus.

« Etrangère infortunée, dit la bonne *Nouri*, où est votre fils, votre pieux & généreux fils, qui vous a portée sur ses épaules ?

» Hélas ! répondit la vieille, mon fils m'a sauvée de la tyrannie d'*Almurah* ; mais il me laisse périr ici dans les déserts du *Tigre*. A peine étiez-vous sortie pour aller puiser de l'eau, qu'une troupe de jeunes filles a passé par ici. Elles l'ont enlevé à sa mère expirante. Mais je vous en conjure, ô femme généreuse ! donnez-moi une goutte d'eau à boire, ou je vais mourir : la soif, la faim, le trouble, le chagrin, ne tarderont pas à terminer les jours de la malheureuse *Houadir* ».

La tendre & compatissante *Nouri* fit entrer *Houadir* dans sa maison, la mit sur un lit de paille, & lui servit les rafraîchissemens qu'elle avoit apportés.

Houadir ayant pris quelque nourriture, apprit à sa bienfaitrice le cruel décret d'*Almurah*, qui avoit obligé son fils de quitter le petit patrimoine qu'il cultivoit pour leur subsistance. Jusqu'à ce jour, il n'avoit jamais manqué à l'amour, à l'obéissance, aux de-

voirs d'un fils envers sa mère. Elle conclut par souhaiter son retour.

La veuve *Nouri* fit tout ce qu'elle put pour consoler *Houadir*, elle l'engagea à prendre du repos, & se remit elle-même à son travail journalier.

Quand sa tâche fut achevée, elle alla chercher sa petite provision à la ville, prit ensuite son frugal repas avec sa fille *Urad*, après en avoir distribué une partie aux malheureux fugitifs qui se présentèrent à sa porte.

Tandis que *Nouri* donnoit un morceau à la petite *Urad*, *Houadir* s'éveilla, se plaignant de la faim, & priant son hôtesse de vouloir bien lui donner à manger.

Avant que *Nouri* se fût levée, *Urad* courut au lit de la vieille, & lui offrit ce que sa mère venoit de lui donner. *Houadir* prit avec reconnoissance le morceau que l'enfant lui offroit, persuadée que sa mère, témoin de la charité de sa fille, ne la laisseroit pas sans récompense & sans dédommagement.

Houadir demeura plusieurs jours chez la veuve *Nouri*, attendant toujours le retour de son fils. Perdant enfin l'espérance de le revoir, & sentant combien elle étoit à charge à celle qui l'avoit si généreusement accueillie

& nourrie jusqu'à ce jour, elle lui parla ainsi, un soir, après son travail.

» Je vois, ma bonne & charitable *Nouri*; je vois que mon fils m'a oubliée & abandonnée. Je vous dérobe une partie de votre subsistance, & de celle de votre pauvre petite fille, qui imite si bien la charité de sa mère. Je consume le fruit de votre travail, sans espoir de pouvoir vous en dédommager. Ecoutez ma proposition, & jugez si elle est convènable. Il y a une partie de vos occupations journalières, que je crois pouvoir remplir, quelque vieille que je sois. Je puis dévider votre soie, soigner vos vers. Faites-moi faire ce dont vous me jugerez capable : je m'acquitterai avec zèle de tout ce qui ne sera pas au-dessus de mes forces. Le soir encore, lorsqu'après votre travail du jour, vous serez occupée aux soins domestiques du ménage, je me charge d'instruire l'innocente *Urad*, & de lui apprendre comment elle doit se conduire, quand le ciel jugera bon de vous tirer de ce monde, où il n'y a que misère & méchanceté. Votre fille a les plus belles dispositions à la vertu : je vois avec peine, qu'obligée de suffire à tout, vous n'ayez plus de temps pour les cultiver ».

La veuve étoit enchantée du discours de la vieille *Houadir*.

„ Votre pensée me charme, lui répondit *Nouri*. Il est vrai que j'ai bien de la peine à gagner, par mon travail, la subsistance de trois, & je ne puis donner de temps à l'instruction de ma chère *Urad*, que je ne le prenne sur mes occupations du jour. Je vois aussi que très-peu de chose vous suffit. Il me semble même que depuis que vous êtes ici, les denrées me coûtent moins cher qu'auparavant. Je ne sais pourquoi j'en ai beaucoup plus pour le même prix. C'est sans-doute une bénédiction du ciel dont je vous suis redevable.

„ Je n'ai garde de laisser ma bienfaitrice dans l'erreur, dit *Houadir*. *Alla* me préserve de m'attribuer un mérite que je n'ai point. C'est la disette d'habitans, occasionnée par la tyrannie d'*Almurah*, qui, diminuant la consommation, fait nécessairement baisser les denrées. Mais j'insiste à partager les travaux du jour, puisque j'en partage le profit. L'instruction d'*Urad* sera ma douce occupation du soir „.

Dès ce moment, *Houadir* fut regardée comme étant de la famille de *Nouri*. Elle instruisit *Urad*, lui inspira l'amour de la

vertu & l'horreur du vice, lui apprit à se contenter de la pure satisfaction qui accompagne une vie innocente, & à craindre les remords & les inquiétudes inséparables d'une vie criminelle.

L'enfant prenoit un goût particulier aux leçons de sa vieille maîtresse. Les heures les plus agréables pour elle, étoient celles où elle recevoit ses douces & charmantes instructions.

A chaque leçon que *Houadir* donnoit à sa jeune élève, elle avoit coutume de lui donner un grain de poivre, en lui recommandant de le regarder souvent; & de se rappeler, en le voyant, la leçon qui l'avoit accompagné.

Ainsi, la petite *Urad* croissoit en vertu comme en beauté. Instruite des plus pures maximes de la morale & de la religion, elle donnoit chaque jour des preuves de sa pieuse éducation, tant par ses actions, que par ses discours. Elle atteignit l'âge de puberté. *Nouri* la voyant si belle, si vertueuse, si accomplie en toutes ses perfections, croyoit à peine qu'elle fût la mère d'une fille si aimable. *Urad* savoit, dans un égal degré d'habileté, tout ce qui concernoit le métier de sa mère; quand *Nouri* fut vieille &

malade, elle lui rendit les ſoins & les ſervices qu'elle en avoit reçus pendant les jours de ſon enfance.

Un ſoir qu'*Houadir* inſtruiſoit ſon élève attentive, *Nouri*, qui étoit étendue ſur un peu de paille, où elle attendoit la mort, appela ſa fille & lui dit.

„ Ma chère *Urad*, ma fille bien aimée, je vous plains beaucoup plus que moi-même. Tandis que *Houadir* vivra, vous aurez en elle une mère auſſi tendre, & plus capable de vous inſtruire que moi-même. Mais que deviendrez-vous, ma chère & innocente *Urad*, que deviendrez vous, lorſque vous n'aurez plus ni elle ni moi? Je crains que vous ne deveniez la proie de la force, de la tyrannie, ou de la volupté. Conſiderez, mon enfant, qu'*Alla* ne vous a pas envoyée dans ce monde pour y être néceſſairement & inévitablement méchante. Vous pouvez toujours faire le bien avec l'aſſiſtance du ſaint prophète qui ne manque point à ceux qui le ſervent. Dans quelque circonſtance que vous vous trouviez, ſouvenez-vous qu'il dépend toujours de vous, de reſter fidelle aux préceptes de la religieuſe *Houadir*, aux maximes ſaintes & chaſtes qu'elle vous répète chaque jour, & auxquelles vous

trouvez tant de douceur. Puiſſe *Alla*, & le prophète des croyans, protéger, bénir, & conſerver ma chère *Urad* dans l'innocence & la vertu „!

Ce furent les dernières paroles de *Nouri*. Elle mourut en béniſſant ſa fille. Son corps fut enſeveli dans les eaux du *Tigre*.

L'inconſolable *Urad* pleura long-temps ſa tendre mère. *Houadir* lui donna des leçons de patience & de réſignation : leçons qu'*Urad* trouva plus difficiles que les précédentes. Elle eut toutes les peines du monde à modérer la violence de ſon chagrin.

„ *O Urad* ! dit *Houadir*, la douleur qui accompagne le repentir, le chagrin que cauſe le ſentiment de ſes mauvaiſes actions eſt vain, s'il n'eſt pas ſuivi de l'amendement. L'ame alors eſt juſtement affligée. Elle doit reconnoître la grandeur de ſes fautes avant que de s'en corriger, & cette connoiſſance eſt déſolante. J'eſpère que ma chère pupille n'éprouvera jamais de ces ſortes de chagrins. Mais l'affliction que produit la perte de nos amis ou de nos parens eſt un devoir de piété envers eux, pourvu qu'elle ſoit modérée. Nous devons apprendre à quitter ou perdre ce qu'il n'eſt pas en notre pouvoir de conſerver. Notre attachement pour les

choſes

choses les plus précieuses de la vie, doit être subordonné à la volonté de celui qui est l'arbitre de notre être, & de tout ce que nous possédons par sa bonté. O ma chère *Urad*! ne vous laissez point abattre par le chagrin. Pourquoi vous affliger, tandis que vous êtes innocente? Souvenez-vous que la patience, la résignation aux ordres du ciel, est une vertu aussi nécessaire à notre bonheur que toutes les autres. Ce n'est pas que je n'estime des larmes que fait répandre la reconnoissance filiale. Je ne vous dis point d'être insensible à la perte des personnes qui vous sont les plus chères, ou même, de supporter sans peine leur absence. Il convient de regretter tendrement une mère qui prit tant de soin de votre enfance, qui vous aima tant, qui vous apprit la vertu, après vous avoir donné la vie. Mais votre juste douleur doit être raisonnable & résignée. Soumettez-vous humblement aux décrets du ciel qui vous l'enlèvent. Vous l'honorerez davantage par cette vertueuse résignation, que par des larmes indiscrètes. *Alla* ordonne tout selon les vues de sa bonté infinie. C'est à nous à l'adorer jusques dans nos malheurs.

„ O sage *Houadir!* répondit *Urad*, vos

préceptes sont justes & vrais. C'est *Alla* qui créa la meilleure des mères, & qui me la conserva jusqu'à ce jour. C'est lui qui me l'a ôtée. Qu'*Alla* me préserve de murmurer jamais contre sa sainte volonté! La plaie est profonde : je ressens vivement ce coup. Je tâcherai de le supporter avec résignation „.

Houadir continua de servir de mère à l'aimable *Urad*, qui avoit pour elle toute sorte de respect & de déférence. La vieille étoit si charmée de voir fructifier heureusement les semences de vertu qu'elle avoit mises dans le cœur de sa pupille, & si sûre de son amour pour l'innocence & la religion, qu'elle commença à la livrer un peu plus à elle-même. Elle diminua la longueur de ses instructions, exhortant *Urad* à y suppléer par des prières ferventes faites au prophète, pour attirer les bénédictions du ciel, par de fréquentes méditations sur les règles de conduite qu'elle lui avoit données, afin que, s'étant bien pénétrée de l'importance & de la nécessité de ces préceptes vertueux, elle n'en perdit jamais le souvenir, & s'en rendît la pratique chaque jour plus aisée & plus douce : „ Car, lui disoit la prévoyante *Houadir*, quand le prophète voudra que je quitte ma chère *Urad*, elle

n'aura plus pour ressource que ses grains de poivre.

„ Ah! ma bonne, dit *Urad*, comment ces grains de poivre pourront-ils m'être de quelque secours ?

„ Je vous l'ai dit, répliqua *Houadir*, chaque grain vous rappellera une des leçons, un des préceptes que je vous ai donnés. C'est ainsi qu'ils vous seront d'un grand secours au besoin „.

Urad se prêta avec peine aux nouveaux arrangemens de sa bonne. Sevrée d'une partie de ses instructions, auxquelles elle prenoit tant de goût, elle ne trouvoit point le même plaisir à contempler des grains de poivre, qui lui rappeloient bien les leçons de *Houadir*, mais qui ne leur donnoient pas ce ton de douceur & de persuasion qu'elles avoient dans la bouche de sa vieille gouvernante. Cette perte l'affligeoit. Son ame encore foible ne trouvoit plus la même satisfaction à méditer des leçons de prudence, de chasteté, de vertu, qu'à les recevoir de la sage *Houadir*.

Cependant la bonne, courbée sous le poids des ans, devenoit chaque jour plus infirme. Un beau matin *Urad*, toujours diligente, ayant achevé son premier travail du jour,

vint au lit de *Houadir* pour l'éveiller & l'aider à se lever, comme à l'ordinaire, ses infirmités ne lui permettant plus de se lever sans aide; elle ne la trouva plus.

La jeune fille en fut d'autant plus étonnée, qu'elle ne concevoit pas où sa bonne avoit retrouvé assez de force pour se lever, s'habiller & sortir, elle, qui pouvoit à peine se remuer sans assistance. Elle l'avoit cherchée par-tout autour de la maison : elle alla chez les voisins, personne ne l'avoit vue, personne ne put lui en dire des nouvelles; *Urad*, inquiète, continua ses recherches, parcourant les bois, les forêts & les montagnes du *Tigre :* elle craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident. Ses recherches furent inutiles. Elle employa tout le jour à courir de côté & d'autre, appelant *Houadir*, sa bonne *Houadir*. La nuit vint, qui l'obligea de rentrer dans sa chaumière. Elle s'y enferma & passa la nuit dans les larmes & les lamentations.

Urad se livra entièrement au chagrin. Le souvenir de sa mère vint ajouter à sa douleur. Le matin la retrouva dans le même accablement. Sa porte resta fermée : elle n'alla point à son travail accoutumé. Plusieurs jours se passèrent ainsi dans la même

triſteſſe. *Urad* avoit quelques proviſions auxquelles elle toucha peu, ne ſe nourriſſant que de larmes & de douleur : elle déploroit la perte de *Houadir*, ſa bonne & chère gouvernante, de *Nouri* ſa tendre & bonne mère.

Les voiſines d'*Urad*, ne la voyant plus venir depuis quelques jours à ſes travaux accoutumés, obſervant en outre que ſa maiſon ruſtique demeuroit toujours fermée, vinrent frapper à la porte, demandant ſi *Urad*, la fille de *Nouri*, étoit encore en vie.

Urad, entendant ce concours de peuple, ouvrit la porte en pleurant & en tremblant, & leur demanda ce qu'elles deſiroient.

„ O *Urad!* répondirent-elles d'une voix unanime, nous ne vous voyons plus depuis long-temps, depuis que vous avez perdu votre amie *Houadir*. Nous craignions que vous ne fuſſiez auſſi perdue ou morte. Vous ne venez plus travailler avec nous. Les vers, dont vous aviez ſoin, periſſent dans votre abſence, & votre ſoie ſe gâte ſur les échevaux ?

» O mes amies, répondit la triſte *Urad!* laiſſez une fille infortunée pleurer dans les ténèbres la perte de ce qu'elle eut de plus cher au monde. *Nouri*, qui me donna la

vie, qui me nourrit du lait de ſon ſein, eſt à préſent la proie des vautours ſur les bords du *Tigre;* & *Houadir*, dont je reçus les douces & ſages inſtructions; s'eſt évanouïe comme un ſonge de la nuit ».

Les jeunes filles, ſes compagnes, ſe mocquèrent d'*Urad*, au lieu de paroître ſenſibles à ſa douleur.

» Hélas! diſoit l'une, le grand malheur de n'avoir plus à travailler que pour une au lieu de trois! En vérité, *Urad* eſt bien à plaindre de ſe voir délivrée d'une vieille qui devoit l'ennuyer à la mort!

» Une autre diſoit: Je voudrois bien que pareil malheur m'arrivât! J'aime aſſez mes parens pour deſirer qu'ils aillent jouir promptement de la vue du prophète.

„ Et moi, diſoit une troiſième, j'attends avec impatience que notre cabane ſoit vide de toutes ces vieilles gens qui la meublent, y compris mon père & ma mère, pour les remplacer par un jeune berger que j'aime, & une troupe de petits bergers.

» Allons, ajoutèrent pluſieurs autres enſemble, cherchons un conſolateur pour *Urad*. Elle eſt jolie, elle mérite un amant auſſi bien fait, auſſi adroit qu'elle eſt belle. Qui lui donnerons-nous?

» Je sais ce qu'il lui faut, dit une vieille fille, fameuse pour ces sortes de négociations, je vais lui envoyer *Darandu*. Il sera ici avant la nuit. C'est un grand garçon alerte, bien taillé, qui, je crois, s'entend à merveille à consoler une fille.

„ Que vous en semble, belle *Urad*, dirent-elles toutes à-la-fois ? Que vous dit le cœur ? *Darandu* va venir vous consoler. Il est à pêcher sur les bords du *Tigre*. Puisque le fleuve vous a ravi une de vos compagnes, il est juste qu'il vous la rende avec usure. Vous aurez un jeune homme pour une vieille femme. Que vous êtes heureuse „!

Urad, pleine de mépris pour les railleries insultantes de ses voisines, se sentit pourtant émue au nom de *Darandu*. C'étoit le plus beau des bergers, d'un air engageant, & outre cela le plus riche de tous ceux qui habitoient sur les bords du *Tigre*. " Mais, ô *Houadir* ! ô *Nouri* ! s'écria la belle affligée : non, jamais *Urad* ne cherchera à oublier, entre les bras d'un amant, les bontés d'une si tendre mère, les instructions d'une si sage gouvernante „.

Ces réflexions replongèrent *Urad* dans sa première affliction. Elle passa le reste du jour dans la tristesse & dans les larmes,

appelant tour-à-tour *Nouri* & *Houadir*, *Houadir* & *Nouri*; demandant au prophète de terminer ses jours, de la retirer de ce monde où il n'y avoit ni paix ni consolation pour elle.

Au milieu de ces tristes méditations, elle entend frapper à sa porte. Elle se lève en tremblant, & demande avec inquiétude, qui est-là?

Une voix douce lui répond d'un ton bas: « C'est quelqu'un qui souffre, & qui cherche un remède à ses maux qu'il ne sauroit trouver. Il cherche la paix, & la paix fuit loin de lui.

„ Hélas! répliqua *Urad*, la paix n'habite point sous ce toît rustique. Vous ne trouverez point de consolation ici. O voyageur! qui que vous soyez, allez plus loin; laissez l'inconsolable *Urad* pleurer des malheurs bien plus grands que ceux dont vous vous plaignez, & dont vous souhaitez d'être délivré.

„ Ah! dit la voix, les maux de la belle *Urad* sont les miens. Je les ressens aussi vivement qu'elle. Les chagrins qui l'affligent rendent *Darandu* malheureux.

„ *Darandu*, répondit *Urad* un peu troublée, quel que soit le motif de votre cha

ritable viſite, éloignez-vous, laiſſez-moi pleurer ſeule dans la nuit & le ſilence. Il ne convient point à une fille affligée d'admettre un jeune garçon. Allez, berger, retirez-vous. Les filles du voiſinage n'approuveroient pas votre conduite : tous les bergers qui habitent les bords du *Tigre* me mépriſeroient.

„ Eh bien ! dit le berger *Darandù*, pour convaincre l'aimable *Urad* combien je ſerois fâché de lui faire la moindre peine, combien je ſuis ſenſible aux pertes qu'elle a faites, & que je n'ai appriſes que ce ſoir, je vais lui obéir : je quitte ce lieu qui renferme mon bien, mon tréſor, l'amour de mon cœur. Quelque cruelle que ſoit pour moi cette ſéparation, il me ſuffit que vous l'ordonniez. La paix de celle qui régne ſur mon ame m'eſt plus chère qu'une pomme de grenade dans la chaleur brûlante du midi, plus précieuſe que les écailles argentées de dix mille poiſſons pris dans les filets de mes compagnons de pêche „.

Darandu ſe retira. La belle affligée ſe mit au lit. Le ſommeil donna du relâche à ſon chagrin, ſuſpendant pour quelques heures la triſteſſe indiſcrette à laquelle elle ſe livroit.

Le lendemain *Urad*, dévançant l'aurore à

vint errer ſur les rochers du *Tigre*, ſoit que la mélancolie du lieu l'y attirât, pour donner un libre cours à ſes larmes, & faire retentir au loin les accens de ſa douleur; ſoit qu'un charme plus doux y conduisît la bergère imprudente, pour y voir de plus près le beau *Darandu*, ſans en être apperçue.

Darandu vit de loin la fille de *Nouri*. Les yeux de l'amour ſont clairvoyans. Il alloit mettre ſa barque à l'eau. Il étoit trop habile en amour, pour faire ſemblant de la voir. Au contraire, il ſe tourna du côté de l'eau, s'eloignant du rivage, pour mieux lui perſuader qu'il ne l'avoit point vue. C'étoit aſſez pour lui, de ſavoir qu'il n'étoit pas indifférent à la bergère.

Urad, ſachant à peine pourquoi elle avoit quitté ſi matin ſa cabane, ni ce qu'elle venoit chercher ſur ces rochers eſcarpés, avançoit toujours, lorſqu'elle apperçut *Darandu* au milieu d'une troupe de pêcheurs qui jetoient leurs filets dans le fleuve.

A cette vue, elle rebrouſſa chemin, & revint chez elle plus irréſolue, plus inquiète qu'auparavant, & moins diſpoſée que jamais à continuer le métier de ſa mère.

Le ſoir rappela dans ſon eſprit la viſite de *Darandu*. Elle commença à s'inquiéter ſi

le berger reviendroit, soit qu'elle le craignît ou l'espérât. Ses provisions étoient épuisées. Il ne lui restoit de ressource pour subsister que de reprendre ses premiers travaux. Mais son dégoût croissoit chaque jour pour un genre de vie qui lui rappeloit ses chagrins, en lui retraçant les occupations de sa mère & de sa bonne amie.

Tandis qu'elle s'occupoit de ces pensées, on frappa à la porte. Elle se troubla; son cœur palpitoit. Elle étoit encore plus tourmentée par la faim, & par l'ennui que lui causoit la vie solitaire qu'elle menoit depuis plusieurs jours.

Elle resta quelque temps sans avoir le courage de répondre. On frappa une seconde fois. Alors elle demanda doucement qui étoit à la porte.

« C'est *Lahnar*, votre voisine, lui répondit-on. Je viens consoler *Urad*, s'il est possible, ou pleurer avec elle la meilleure des mères, & la plus tendre des amies.

» C'est donc vous, *Lahnar*, reprit *Urad*: vous êtes bien bonne d'avoir quelqu'amitié pour les malheureux. Vous êtes bien charitable de venir soulager les chagrins & la douleur de l'infortunée *Urad* ».

En disant ces mots, elle ouvrit sa porte.

Lahnar entra : elle avoit un panier ſur la tête.

“ *Lahnar*, dit la belle affligée, laiſſez votre panier à la porte, & entrez dans cette demeure de la douleur. Hélas ! hélas ! voici la place qu'occupoit ma chère & reſpectable mère ; voilà celle de la ſage *Houadir*, ma bonne amie, celle qui prit ſoin de mon éducation. A préſent ces deux places ſont vides. La douleur ſeule & le chagrin habitent avec la malheureuſe *Urad* !

Vos malheurs ſont grands, répondit *Lahnar :* mais vous devez les ſupporter avec patience. Ce ſont des pertes auxquelles vous deviez vous attendre, puiſqu'elles tiennent au cours ordinaire des choſes. Nous ne ſommes pas immortelles. Votre bonne mère *Nouri* a vécu juſqu'à un âge fort avancé : vous pouvez aiſément remplacer *Houadir*. La perte de cette bonne & douce amie n'eſt pas irréparable. Mais, ô *Urad* ! combien ne dois-je pas être alarmée de votre nouveau genre de vie ? Que faites-vous à préſent ? Nous ne vous voyons plus partager nos travaux ; vous ne venez plus cueillir des feuilles de mûrier, ſoigner nos précieux inſectes, ni dévider leur ſoie. Vous fuyez notre ſociété. Semblable à la taupe qui vit ſous

terre; vous ne voulez ni voir ni être vue.

„ Il eſt vrai, dit *Urad*, juſqu'à ce moment mon chagrin m'a fait oublier mes occupations ordinaires. Je compte retourner à mon travail. Dès demain vous me reverrez parmi vous.

„ Mais, reprit *Lahnar*, attendrez-vous auſſi à demain pour prendre quelque nourriture ? Votre chagrin ne vous a pas fait ſeulement oublier vos travaux accoutumés, il vous a encore fait négliger le ſoin de votre ſubſiſtance. Je vous ai apporté quelques proviſions, un peu de riz bouilli, & du poiſſon que mon frère *Darandu* a pêché ce ſoir dans la rivière du *Tigre*. Voulez-vous partager avec moi ce léger repas ?

„ Je vous prie de m'en diſpenſer, répondit *Urad*, je ne vous en ai pas moins d'obligation. Le chagrin m'a ôté l'appétit, & m'empêche d'accepter votre offre obligeante.

„ Au moins, répartit *Lahnar*, vous voudrez bien me permettre de m'aſſeoir ici, de m'y repoſer un inſtant, & de manger un morceau en votre préſence. Peut-être que l'appétit vous viendra en me voyant manger„.

Sans autre compliment, elle prit ſon panier, en tira le riz & le poiſſon, en ſervit une partie devant *Urad*, & l'autre partie

devant elle, & se mit à manger à belles dents, invitant la belle affligée à suivre son exemple.

Urad fut tentée par la faim, & aussi par l'exemple de *Lahnar*. Elle avoit sur-tout envie de goûter du poisson de *Darandu*. Cependant, elle prit d'abord un peu de riz, & mangea ensuite du poisson, d'aussi bon appétit que sa voisine. Quoiqu'elle eût dit que la douleur lui avoit ôté la faim, il se trouva néanmoins qu'elle mangea tout autant que *Lahnar*, de l'un & l'autre mêts.

Lahnar ayant fini son repas, engagea *Urad* à n'être plus si solitaire, & prit congé d'elle, la laissant méditer à loisir sur les motifs de cette étrange visite.

Quelle qu'en fut la raison, la fille de *Nouri* ne put s'empêcher d'en être bien aise. La société a des charmes pour ceux mêmes qui dédaignent ses douceurs. Une amie qui vient vous consoler après une longue affliction, est un baume salutaire répandu sur une plaie douloureuse.

Cependant *Urad*, toute charmée qu'elle avoit été de la visite charitable de *Lahnar*, fut surprise de l'entendre revenir sur ses pas au bout de quelques minutes, & la prier de lui r'ouvrir sa porte.

„ Qu'y a-t-il donc, demanda *Urad*? quel motif ramène *Lahnar* vers une fille inconsolable ?

„ Ma chère *Urad*, répondit-elle, souffrez que je passe la nuit avec vous. Il est si tard que je n'ose rentrer à cette heure chez mon père ; & la nuit est si sombre que je n'ose la passer à l'air „.

Urad y consentit. Cependant, avant que de se mettre au lit, elle eut la curiosité de passer la main sous le menton de *Lahnar* ; & ne l'ayant pas trouvé aussi poli que celui d'une vierge, elle recula de frayeur, en criant de toutes ses forces : *Darandu*, la feinte *Lahnar*, la prit aussitôt entre ses bras, & lui dit.

„ O charmante *Urad* ! je meurs si vous n'avez compassion de moi. Je meurs si vous ne vous rendez à la vivacité de mon amour. Vos pleurs & vos cris sont inutiles. Cette maison est isolée. Il ne passe point de voyageur à cette heure. Personne ne vous entendra. Rendez-vous aux désirs de *Darandu* : passons la nuit dans les délices de l'amour „.

Urad tremblante, confuse, désespérée, tâche en vain de sortir de ses bras. Il la presse davantage, & fait tous ses efforts pour l'étendre sur le lit. *Urad* résiste toujours avec

un nouveau courage. L'image de *Houadir* s'offre à ſa penſée; elle ſe reſſouvient des grains de poivre. Elle en prend un qu'elle laiſſe tomber en terre.

Auſſitôt on frappe un grand coup à la porte de la cabane. *Urad* redouble ſes cris. *Darandu*, épouvanté, quitte ſa maîtreſſe, & regarde en tremblant vers la porte.

La fille court précipitamment ouvrir. Le fils de *Houadir* paroît, & demande à *Urad* le ſujet de ſes cris.

„ Ange protecteur! ange du ciel! dit *Urad* encore palpitante, cet infâme ſéducteur, déguiſé ſous les habits de ſa ſœur, eſt venu ſurprendre la trop crédule *Urad*. Sans vous j'étois perdue „.

Darandu étoit déjà bien loin. La crainte & la baſſeſſe ſont le partage du coupable. Le fils de *Houadir* dit d'un ton ſévère: « Avant qu'*Urad* r'ouvre ſa porte à un autre homme, je vais reprendre devant elle ma première forme. Si *Darandu* étoit un homme déguiſé ſous l'habit d'une femme, moi je ſuis une femme ſous la figure d'un homme „.

Urad le regarde, & voit la vieille *Houadir*, ſa bonne amie *Houadir*.

A cette vue, la jeune fille rougit, tranſ-

portée d'étonnement, & couverte de confusion.

„ De quoi rougit *Urad*, demande *Houadir?* Cette rougeur annonce-t-elle son innocence, ou son crime ?

O *génie!* répondit *Urad*, je ne suis point coupable. J'en jure par votre présence. Je n'ai point appelé *Darandu*. Je n'ai point désiré qu'il vînt.

„ Prenez garde à ce que vous dites, répliqua *Houadir*. Si vous ne l'avez pas appelé, vous ne l'avez pas non plus banni de votre présence. Sans votre imprudence, il ne vous auroit point attaquée. Votre cœur tressaillit la première fois qu'on vous parla de lui. Vous le renvoyâtes si foiblement, quand il vint frapper à votre porte, qu'il connut aisément votre foiblesse. Qu'alliez-vous faire sur les bords du fleuve, vers l'endroit où vous saviez qu'il avoit coutume de jeter ses filets ?

„ Qu'avez-vous fait depuis que je vous ai quittée ? Avez-vous continué votre vie laborieuse ? Avez-vous répété les leçons que je vous donnai, ou bien, avez-vous perdu votre temps dans une lâche oisiveté ? *Urad* a-t-elle honoré la mémoire de sa mère & de son amie, par une fidélité constante à

leurs préceptes, ou bien, s'eſt-elle révoltée contre les diſpoſitions du ciel & la volonté de *Mahomet*, en s'abandonnant à une douleur immodérée?

„ Hélas! répondit la belle *Urad*, il n'eſt que trop vrai, je ſuis coupable. Je ſens ma faute. Ne me la reprochez plus, ô ſage & reſpectable *Houadir*! Sous un vain maſque d'amour & d'attachement, je me ſuis laiſſée aller à la lâcheté & à l'indolence. Je reconnois la vérité de vos ſages inſtructions. La pareſſe eſt la mère des vices. Oui, ma chère *Houadir*, ſi j'avois été fidèle à vos bonnes leçons, j'aurois évité le piège que *Darandu* m'a tendu; ou plutôt, je ne lui aurois point donné occaſion de venir ici. Il me ſemble pourtant que j'avois quelque raiſon de m'affliger après de telles pertes. La mort d'une mère comme *Nouri*, la perte d'une amie comme *Houadir*, méritent bien quelques larmes.

„ Le chagrin procédant du cœur, dit *Houadir*, il eſt néceſſaire qu'il le change & en altère les diſpoſitions, lorſqu'on s'y livre indiſcrettement. Ce changement eſt ſubtil, & ſouvent il eſt déjà bien avancé avant que l'on s'en apperçoive. Toute entière à votre douleur, vous ne vous apperceviez pas que

vos pieds vous conduisoient, à votre insçu, vers le frère de *Lahnar :* votre ame, déjà attendrie par une longue affliction, n'en étoit que plus propre à se laisser toucher par les douces paroles de ce séducteur.

„ Ceci vous rappelle une maxime que je vous répéterai encore, c'est qu'il est important pour les filles de bien garder les avenues de leur cœur. Les hommes adroits ont mille ruses, mille stratagêmes pour s'y insinuer, sans être apperçus. Ils ne proposent d'abord rien de criminel : ils savent ménager la délicatesse d'une fille chaste. Le premier pas est innocent; c'est pourquoi les filles peu défiantes le leur laissent faire impunément. Mais ils se servent ensuite de ce premier avantage pour les attaquer plus ouvertement; & ils ne cessent leurs poursuites que lorsqu'ils sont parvenus à satisfaire leurs désirs.

» Défiez-vous de votre foiblesse, ô *Urad!* Défiez-vous d'un cœur qui conspire contre vous, lors même que vous croyez être sûre de lui, qui se fait souvent l'avocat de vos ennemis, & dont vous avez tout à craindre, ainsi que de l'homme tentateur.

» Fuyez l'ombre du mal. La fuite est le seul parti sûr. Craignez le danger; évitez

l'occasion avant qu'elle soit venue. On n'a plus la force de fuir, quand un objet charmant nous sollicite. Méditez souvent les leçons de votre bonne amie. Faites usage de vos grains de poivre. Abandonnez cette cabane qui sera sans-cesse assiégée par un homme trop sensible à votre innocence, pour ne pas employer toutes les ruses imaginables pour vous enlever un bien si précieux ».

La belle *Urad* se hâta d'obéir à sa vieille & prudente amie. Elle fit un paquet de ce qu'elle avoit de plus précieux, & s'enfonça dans la forêt, sans savoir où diriger ses pas. Saisie de frayeur & d'inquiétude, elle prit la route la plus étroite, comme la plus sûre.

Son premier soin fut de répéter les sages instructions de *Houadir.* Elle marcha jusqu'à ce que les forces lui manquassent, regardant de temps en temps derrière elle : car elle craignoit que *Darandu* ne la poursuivît.

Après avoir erré dans la forêt pendant une grande partie du jour, elle se trouva sur une petite colline, au pied de laquelle étoit une vallée charmante, plantée d'arbres qui la couvroient de leur ombre. L'aspect du lieu l'attira. Elle descendit, & se promena sur un gazon entouré de montagnes & de bois. D'un côté, couloit une source d'eau

pure : elle ſe baiſſa pour étancher l'ardeur de ſa ſoif.

Comme elle ſe levoit pour continuer ſa route, elle entendit un bruit confus de voix qui, ſortant du bois, retentiſſoient ſur le ſommet des montagnes oppoſées à celles d'où elle venoit de deſcendre.

Elle fut alarmée : elle eut néanmoins aſſez de préſence d'eſprit pour ſe reſſouvenir des conſeils de la vieille. Elle répéta ſes inſtructions. Elle ne tarda pas à voir au travers des arbres, une troupe de gens qui accouroient en hâte vers elle, jetant de grands cris, & s'empreſſant de ſe devancer les uns les autres, pour s'aſſurer de leur proie.

Dans ce danger preſſant, *Urad* tremblante, n'eut que la force de prendre un grain de poivre. A l'inſtant elle ſe trouva changée en fourmi. Elle vit un petit trou dans la terre où elle ſe gliſſa.

Les voleurs, parvenus au fond de la vallée, furent ſurpris de ne plus trouver l'étrangère qu'ils avoient vue de loin. Ils ſe ſéparèrent en différentes bandes, pour aller à la découverte, ne pouvant pas croire qu'elle fût loin, ni qu'elle pût leur échapper. Ils aſſignèrent cette même vallée pour le lieu du rendez-vous.

Urad, voyant qu'ils avoient quitté la place, ſouhaita de reprendre ſa première forme. Hélas ! ſon ſouhait ne fut point rempli. La belle *Urad* continua d'être un miſérable inſecte.

Les voleurs revinrent bien avant dans la nuit ; la lune réfléchiſſoit ſes pâles rayons ſur leurs viſages cruels. A cette vue, *Urad* ſe renfonça dans ſon trou, ne pouvant ſe croire trop en ſûreté, tant elle avoit peine à revenir de ſa première frayeur.

La troupe de brigands réſolut de paſſer le reſte de la nuit dans ce même lieu : en conſéquence, ils ouvrirent leurs malles, prirent leurs proviſions de pain & de vin, & ſe mirent à boire & à manger au bord de la fontaine, jurant & blaſphêmant de n'avoir pu rejoindre la nymphe qu'ils avoient vue.

« O *Alla*, diſoit l'un, que ne l'ai-je attrappée » ! j'en aurois tiré bon parti.

« Toi, ours mal léché, diſoit un autre, tu lui aurois fait peur. Elle ſeroit morte avant de répondre à tes déſirs. Mais ſi elle étoit tombée entre mes mains, oh — !

» Oui, diſoit un troiſième, avec ces mains ſanglantes qui ont déjà tué deux filles aujourd'hui — !

» Eh bien ! répondoit le ſecond, après

en avoir joui, je lui aurois fait ſubir le ſort des deux autres.

» Oh! diſoit le capitaine de la bande; elle avoit l'air d'être un morceau friand. J'en aurois pris les prémices, puis je vous l'aurois abandonnée. Vous auriez tiré au ſort pour le rang ».

Urad frémiſſoit d'horreur à ces propos affreux qu'elle entendoit de ſon trou, ſans oſer remuer. Elle remercioit le prophète & ſon *génie* protecteur, de l'avoir délivrée des mains de ces hommes féroces.

Ils paſsèrent une partie de la nuit à boire & à chanter, en attendant leurs compagnons qui étoient allés faire leur caravanne de l'autre côté de la forêt. Enfin ils s'endormirent à moitié ivres: leur méchanceté aſſoupie laiſſoit le monde en paix.

Urad, n'entendant plus de bruit, ſort de ſon trou, les voit aſſoupis; & par un mouvement de bienveillance pour le genre-humain, elle grimpe ſur le capitaine, dont elle va piquer les yeux avec ſon aiguillon: ce qu'elle fait enſuite à tous les autres.

Le poiſon de la petite fourmi ne tarda pas à opérer. Ils ſe réveillèrent par la vivacité des douleurs qu'ils reſſentoient. Ils étoient aveugles. Comme les méchans ſont naturelle-

ment ſoupçonneux, chacun ſuppoſa que ſon camarade l'avoit aveuglé pour jouir ſeul du butin qu'ils avoient fait : ce qui les irrita tellement, que, pour ſe venger, ils ſe maſſacrèrent les uns les autres, ſur la place : en peu de temps toute la bande fut détruite.

Urad contemploit avec étonnement l'effet de la piquûre qu'elle leur avoit faite. Elle reprit ſa première forme; & s'appercevant de ſon nouveau changement, elle dit en elle-même : « Je ſens à préſent que la providence a des moyens extraordinaires pour parvenir à ſes vues ».

Elle continua ſon voyage au travers de la forêt, craignant de rencontrer une ſeconde bande de voleurs : ce qui lui fit diriger ſa marche avec tout le ſecret & toute la précaution imaginables.

Elle marchoit en jetant de côté & d'autre des regards inquiets, ſignes non équivoques de ſa frayeur. Le bruit du vent redoubloit ſes alarmes. Tout-à-coup le fils de *Houadir* ſe préſente à la belle voyageuſe.

Urad vola vers lui, priant avec tranſport ſon ancienne gouvernante de ne point lui cacher ſes véritables traits, & de lui continuer ſes bonnes inſtructions.

« Ma chère enfant, répondit le fils de *Houadir*,

Houadir, je ne puis pas encore satisfaire à votre première demande. Le temps n'en est pas venu. A présent que vous avez été éprouvée, je dois vous conduire au palais des *génies* de cette forêt, & leur présenter votre ame pure & innocente, comme l'hommage le plus agréable au prophète. O ma chère *Urad* ! ô mon aimable pupille ! votre vertu a triomphé du danger & de la tentation. Vous êtes vraiment digne des leçons que je vous donnai. Je prévoyois les maux auxquels vous seriez exposée, j'eus pitié de votre innocence, je vins vivre auprès de vous avec *Nouri* votre bonne mère, afin d'avoir occasion de prémunir votre vertu contre les dangers qu'elle devoit courir. L'événement a répondu à mes vœux. Fidelle à mes préceptes, vous avez conservé votre cœur pur & intact. *Urad* va jouir du bonheur des *génies* ».

Le fils de *Houadir* pressoit *Urad* entre ses bras, lui donnant mille baisers. La jeune fille se prêtoit avec répugnance aux caresses de *Houadir*, cachée sous l'apparence d'un homme. Cependant elle le remercia de ses bons soins & de sa protection. Ils prirent dans un petit sentier, si couvert & si étroit qu'il étoit im-

possible d'en reconnoître l'entrée, ni de découvrir leur marche.

Après avoir fait plusieurs tours & détours par des sentiers tous plus difficiles & plus cachés les uns que les autres, ils parvinrent à une petite cabane, où le fils de *Houadir* entra le premier : la belle *Urad* le suivit.

Il frappa le plancher avec sa baguette : aussitôt une flamme brillante parut au milieu d'eux. Il prit plusieurs herbes différentes qu'il y jeta, répétant quelques paroles magiques. Le fond de la cabane s'ouvrit, & montra à la vue d'*Urad*, un dôme magnifique sous lequel étoit une table, & autour de la table une nombreuse assemblée de convives joyeux, de l'un & de l'autre sexe.

Le fils de *Houadir*, prenant *Urad* par la main, lui dit : « Ma chère pupille, vous voyez l'assemblée des *génies* de la forêt ». Il la présenta à la troupe divine, en disant : « Voici la belle & vertueuse *Urad*, dont la vertu éprouvée est digne des plus douces récompenses. Aimable fille, vous pouvez oublier ici la réserve qui fit votre gloire pendant le temps de votre épreuve, & savourer avec délices les plaisirs innocens des *génies* de la forêt ».

Le fils de *Houadir* la fit aſſeoir à la table, & s'aſſit près d'elle ſur le même ſopha.

Ce joyeux feſtin remplit agréablement le reſte du jour. Elle vit avec quelle complaiſance les *génies* de ſon ſexe ſe prêtoient aux careſſes des *génies* leurs amans.

Urad, qui n'avoit rien vu de ſi charmant, de ſi engageant & de ſi magnifique que la compagnie agréable de ce ſuperbe ſallon, eut moins de répugnance à recevoir les baiſers de *Houadir*, & à y répondre.

Après le feſtin, *Urad* fut conduite dans un riche appartement, où le fils de *Houadir* la ſuivit & reſta ſeul avec elle.

Alors *Urad* lui dit : « Ma chère *Houadir*, quand vous verrai-je ſous vos véritables traits ? Quand pourrai-je vous appeler ma protectrice, ma bonne & ſage maîtreſſe ?

„ Ma chère *Urad*, ne vous alarmez point de ces apparences, lui répondit le *génie* ; je vous protégerai ſous toutes les formes. Les *génies* n'en ont point de particulières. Celle que j'ai à préſent n'eſt pas plus la mienne que celle ſous laquelle je parus à vos yeux pour la première fois. Je ne ſuis ni un jeune homme, ni une vieille femme. Je vais vous dévoiler un ſecret qui vous enchantera. Je ſuis de la race des *génies*. Au moment de

votre naiſſance, je réſolus de prendre la belle *Urad* pour ma femme. Je vous vis croître ſous les yeux de vos vertueux parens. Vous avanciez en âge. Je vins vous inſpirer l'horreur du vice, & l'amour de la vertu. O vierge pure & belle ! venez dans mes bras, ſouffrez que je recueille le fruit de mes longs travaux. Livrez-moi des tréſors que j'ai ſi bien mérités „.

Urad, étonnée, ne ſavoit que répondre au fils de *Houadir*. La timidité naturelle à ſon ſexe, l'étrange propoſition qu'il lui faiſoit, & à laquelle elle ne s'attendoit pas, firent naître dans ſon eſprit mille craintes différentes. Elle conjura le *Génie* de vouloir bien la laiſſer ſeule quelque temps, & de ne pas augmenter par ſa préſence la honte dont elle étoit couverte.

„ Non, ma chère *Urad*, lui dit-il, jamais ton fidèle *Génie* ne te laiſſera ſeule, que tu ne lui aies accordé une faveur qu'il eſtime plus que la dignité de ſon eſſence ſpirituelle.

„ Pourquoi donc, reprit *Urad*, m'avez-vous donné tant de grains de poivre, s'il me deviennent inutiles à cette heure ?

„ Non, *Urad*, ils ne vous ont pas été tout à fait inutiles, répondit le fils de *Houadir*; cependant ils ne valent pas à beaucoup près

des ſemences de melons que j'ai, & dont je puis vous mettre en poſſeſſion : elles vous préſerveront de toute ſorte de mal, quel qu'il ſoit. Fidèle *Urad*, prenez ces ſemences ; lorſque vous craindrez quelque danger, vous en avalerez une, & auſſitôt vous ſerez délivrée „.

Urad les prit avec reconnoiſſance, en lui diſant : " Et que dois-je faire des grains de poivre ?

„ Rendez-les moi, reprit-il, j'en augmenterai la vertu. Je leur donnerai le pouvoir de triompher de toutes les autres puiſſances „.

Urad, la ſimple *Urad*, tira les grains de poivre du ſac qui les contenoit, & les donna au prétendu fils de *Houadir*. Celui-ci les prit, & au lieu de les rendre doués d'une nouvelle vertu, il les mit dans les plis de ſon habit.

„ O fils de *Houadir* ! que faites-vous, s'écria *Urad* ?

„ Je m'aſſure la poſſeſſion de l'aimable *Urad*, répondit le *Génie* ; & à préſent je vais m'offrir à elle, ſous ma forme véritable, ainſi qu'elle l'a ſouhaité „. En achevant ces paroles, il prit ſa figure naturelle, celle d'un ſatyre des bois.

„ O belle *Urad* ! dit-il, je ſuis l'enchan-

teur *Répah*, qui rode dans la solitude de cette forêt. J'y tends des pièges à toutes les beautés que je rencontre. C'est l'occupation de ma vie. J'ai su que vous étiez sous la protection du *Génie Houadir*; c'est pourquoi il m'a fallu user d'artifice pour réussir dans mes desseins sur vous. Mais pourquoi perdre le temps en paroles, tandis que votre beauté enflamme mes désirs ,,.

L'infâme satyre se jeta aussitôt sur la tendre *Urad*, qu'il accabla de ses caresses brutales.

En vain elle implore sa pitié : elle gémit, elle pleure ; il se rit de ses larmes, en lui disant que ses yeux humides en sont plus beaux.

,, Quoi ! dit l'enchanteur, désirerois-je de voir finir des plaintes qui me charment, des soupirs qui sont aussi doux pour moi que les parfums de l'*Arabie* ? Non, non ; j'aime à jouir de la nature dans ce qu'elle a de plus touchant, de plus pénible. Je me plais à exciter la plus furieuse tempête dans le sein paisible de la belle innocente. Le calme a pour moi moins d'attraits ,,.

Il prend *Urad* entre ses bras, & s'efforce de la jeter sur un sopha. La pauvre fille résiste à ses emportemens furieux, remplissant toute la chambre de ses cris superflus.

L'enchanteur redouble ses efforts. La fille, au desespoir, remet la main dans le sac, en invoquant son *Génie* tutelaire. Hélas! son trésor n'y étoit plus; le *Génie* n'entendoit pas ses cris. Cependant, n'ayant point d'autre ressource, elle cherche dans tous les recoins du sac; elle sent un seul grain de poivre qui étoit échappé à ses premières recherches.

Elle s'en saisit, & le jette sur le plancher. Aussitôt l'enchanteur quitte sa prise, & reste immobile devant elle. La chambre & le dôme s'évanouissent. Elle se trouve avec le satyre sous une hutte sombre, meublée de divers instrumens de nécromancie.

Urad, excédée de frayeur & de fatigue, ayant si long-temps combattu contre les efforts de l'enchanteur, tombe à terre presqu'évanouie. Heureusement pour elle, la vertu du grain de poivre le retenoit dans son état d'immobilité, & l'empêchoit d'abuser de sa foiblesse.

„ Ris à présent de ma sottise, lui dit-il, en la voyant étendue par terre. En vérité, je suis un grand sot de ne t'avoir pas demandé le sac même qui renfermoit ta force & la protection du *Génie Houadir*. Son aimable pupille auroit été sacrifiée à mes désirs, en dépit des leçons qu'il lui donna, sous la

forme d'une vieille, enthousiaste. Mais ne te glorifie pas de ta victoire. C'est le hasard, & non ta vertu, ni ton heureuse éducation, qui te délivre de mon sérail, où le vice règne avec fierté, d'où la modestie & la froide chasteté sont exclues pour faire place au badinage délicieux que les dévots appellent les emportemens de la débauche. Je suis encore moins fâché de perdre une aussi jolie fille, que de me voir vaincu par un pouvoir irrésistible, qui me condamne à te déclarer ici la cause de ton erreur.

» Ecoute, *Urad* : ce n'est plus moi qui te parle ; c'est celui qui fait tirer le bien du mal, qui me force à te dire que les cœurs vraiment vertueux se défient des apparences. La malice n'est jamais plus à craindre que lorsqu'elle se cache sous le voile de l'amitié. Pourquoi donc *Urad* a-t-elle eu la présomption indiscrette de se livrer si aveuglément au fils de *Houadir*, ou plutôt à sa vaine image ? Pourquoi n'a-t-elle pas consulté ses fidèles moniteurs, ses sages conseillers ? Un grain de poivre jeté par terre lui auroit appris à ne pas se confier si aisément à une fausse apparence ; à ne pas se défaire de son trésor, même en faveur de *Houadir* ; à ne pas renoncer aux sentimens de vertu,

de chasteté & d'honneur, sous quelque prétexte que ce fût; & pourtant *Urad* a été sur le point de céder à la tentation. Elle a balancé un instant entre l'innocence & le crime. Un donneur d'avis est un trompeur, s'il viole d'un côté les instructions qu'il donne de l'autre. Il n'y a point de présomption qui doive faire regarder comme vrai & saint ce que la vertu & la religion s'accordent à proscrire. Quel profit *Urad* a-t-elle donc retiré des leçons de *Houadir*? Comment les a-t-elle comprises? Si *Houadir* ne l'avoit réellement élevée que pour la faire servir à ses désirs voluptueux; s'il ne lui avoit enseigné la vertu que pour la préserver des pièges des autres, & la faire tomber dans les siens, ne feroit-il pas aussi coupable que ces hypocrites qui s'arrogent le droit de cultiver l'esprit des jeunes filles & de former leur cœur, pour abuser ensuite de leur simplicité, de la confiance qu'ils inspirent, de l'ascendant qu'ils prennent sur leur volonté? Ces séducteurs sont les plus vils, les plus dangereux, ceux dont on doit se garder avec plus de précaution».

Ainsi parla l'enchanteur. Sa bouche se ferma & il resta sans mouvement. Ce discours rappela *Urad* à ses premiers sentimens.

Elle se remit de sa frayeur, sortit de la hutte du satyre, & s'apperçut qu'il étoit déjà jour.

Elle n'avoit plus de grains de poivre pour la préserver des nouveaux dangers auxquels elle pouvoit être exposée. Elle appela plusieurs fois *Houadir*, sa chère *Houadir*. Le *Génie* étoit sourd à ses cris.

» Malheureuse que je suis ! dit-elle en elle-même, que vais-je devenir ? Errante dans une forêt dont j'ignore les chemins ! Livrée à la merci du premier venu, homme ou bête, qui m'attaque ! Mais, poursuivit-elle, pourquoi n'ai-je pas eu le courage de reprendre mes grains de poivre ? L'enchanteur immobile n'eût pu m'en empêcher. Je retournerai à sa cabane, je fouillerai dans les plis de son habit, je prendrai mes grains de poivre, je les remettrai dans le sac, & ils me préserveront de tout mal ».

En disant ces mots, elle retourna à la cabane du satyre, qu'elle trouva dans le même état d'immobilité où elle l'avoit laissé. Mais son aspect étoit si effrayant, qu'elle recula plusieurs fois avant d'oser l'approcher. Enhardie néanmoins par la nécessité de r'avoir ses grains de poivre, elle eut le cou-

rage de mettre la main dans les plis de ſon habit, & d'en retirer ſon cher tréſor.

Elle s'enfuit auſſitôt avec la rapidité de l'éclair. Elle courut jusqu'à ce qu'elle eut regagné le chemin dont l'enchanteur l'avoit détournée.

Elle continua ſon voyage pendant ſept jours, ſe nourriſſant des fruits de la forêt, ſe déſaltérant au bord des ruiſſeaux qu'elle rencontroit ſur ſa route, & dormant ſous le couvert des arbres les plus touffus.

Le huitième jour de ſa marche, comme elle alloit paſſer un gué, dans un endroit de la forêt où la pluie avoit formé un petit ruiſſeau, elle apperçut un corps d'hommes à cheval qui avançoient au grand galop: elle ne douta pas que ce ne fût le reſte de la bande de voleurs qu'elle avoit rencontrés auparavant.

Urad étoit en quelque ſorte aguerrie. Elle ne craignoit plus le danger: elle prit un grain de poivre, le laiſſa tomber, & compta ſur un prompt ſecours.

Cependant le grain de poivre reſtoit à terre; la horde des voleurs approchoit; & perſonne ne ſe préſentoit pour la ſecourir.

» Hélas! dit *Urad*, *Houadir*, ma chère *Houadir*, m'avez-vous oubliée? Ni vos

ſages conſeils, ni le pouvoir magique de vos grains de poivre, ne peuvent me délivrer des mains barbares & impures de ces voleurs. Il eût mieux valu pour moi d'être la victime de *Darandu*, ou même de ſervir aux plaiſirs d'un enchanteur, que de me voir livrée à la brutalité de tant de monſtres. O *Génie*, *Génie*! m'as-tu abandonnée dans la circonſtance la plus terrible de ma vie»?

Pendant qu'elle parloit ainſi, les voleurs arrivèrent, charmés de faire une ſi bonne priſe.

„Voilà ce qu'il nous falloit, dit leur chef; une vierge d'une beauté & d'une innocence comme celle-ci eſt un régal; nous goûterons tous de ce friand morceau. Mes amis, le ſultan *Almurah* n'a rien de ſi beau dans ſon vaſte ſerrail. Il ne goûte point une volupté ſemblable à celle dont nous allons jouir. Les cent femmes deſtinées à ſes plaiſirs ne valent pas celle que nous offre cette forêt. Nous en jouirons tous, & moi le premier.

„A la bonne heure, dit un voleur; mais commençons par lui donner chacun un baiſer. Il y a long-temps que je n'ai eu le bonheur de coller mes lèvres ſur celles d'une vierge. Je n'ai pas goûté ce plaiſir

depuis celle que je poignardai pour mon apprentiſſage „.

Le même deſcendit auſſitôt de cheval. *Urad* tremblante jeta un cri perçant, auquel on entendit les lions de la forêt répondre par leurs rugiſſemens.

„ O *Alla*! s'écria le chef, les lions vont nous dévorer!

„ Cela peut être, répliqua froidement celui qui étoit deſcendu de cheval; mais quand l'univers s'élèveroit contre moi, je commencerai toujours par ſauver ma proie, & puis je ſongerai à ma propre ſûreté „. En parlant ainſi il prit *Urad* pour la mettre ſur ſon cheval.

Le rugiſſement des lions continuoit. Pluſieurs ſortirent de l'épaiſſeur du bois. Les voleurs ſe mirent à fuir. Mais celui qui, plus intrépide que les autres, s'étoit ſaiſi de la belle *Urad*, étoit occupé à la mettre ſur ſon cheval.

Un lion s'élança ſur lui & le mit en pièces. *Urad*, témoin de ce ſpectacle ſanglant, attendoit le même ſort. Elle étoit au milieu d'une armée de lions rugiſſans. „ Plutôt la mort que le déshonneur, diſoit-elle; j'aime mieux tomber entre les griffes d'un

lion affamé, qu'entre les mains d'un voleur brutal „.

L'animal ſuperbe avoit dévoré ſa proie. Il vint lècher les pieds d'*Urad*, la regardant avec un air de douceur qui la ſurprit. Elle fut bien plus étonnée, lorſqu'elle entendit ces paroles ſortir de ſa gueule enſanglantée :

„ O vierge! (car il n'y a qu'une vierge qui puiſſe mériter notre ſecours, & échapper à notre fureur), je ſuis le roi de ces forêts. C'eſt le *génie Houadir* qui m'envoie vers toi, pour te délivrer. Mais pourquoi *Urad* s'eſt-elle livrée au déſeſpoir? Pourquoi a-t-elle accuſé la Providence de l'avoir abandonnée? Elle auroit dû plutôt attendre patiemment ſa délivrance de la main qui l'avoit protégée dans tant d'autres occaſions, & ne pas accuſer ſon protecteur de mauvaiſe volonté.

„ Il eſt vrai, ô magnifique lion! répondit *Urad*; mais on n'eſt pas maître de la peur. Les enfans des hommes ne ſont que foibleſſe & ingratitude. Béni ſoit *Alla*, qui, au lieu de ſe rebuter par mon impatience, envoie à mon ſecours le gardien de l'innocence. Mais comment ſe peut-il que vous, qui êtes naturellement fier & cruel, mon-

triez tant de compassion, de douceur & de tendresse pour une pauvre fille que vous pourriez dévorer en un instant ?

Le lion répondit : „Les ames grandes & nobles mettent leur gloire à secourir l'innocence opprimée. Apprenez de-là, belle *Urad*, qu'il n'y a d'homme vraiment noble, grand & vertueux, que celui qui sait commander à ses desirs, & résister à la tentation de perdre une fille innocente qui tombe en sa puissance. Que devez-vous donc penser de ces misérables qui cherchent à corrompre votre vertu, à ébranler vos pieuses résolutions, qui cherchent à vous séduire sous le voile d'une sainte affection, & qui vous disent ensuite, s'ils ne réussissent pas dans leurs vues profanes, qu'ils vouloient seulement vous profaner ? Tout hypocrite est vil, méprisable, & indigne des affections chastes d'une fille vertueuse. C'est pourquoi, ô *Urad* ! fuyez un homme de ce caractère. Ne vous fiez point à son extérieur vertueux, ni à l'estime qu'on fait de lui. Il usurpe des honneurs qu'il ne mérite pas. Il fait profession de respecter votre innocence : ses respects sont démentis par ses desirs. C'est pour vous tromper qu'il affecte cette fausse apparence de sainteté. C'est parce qu'il est mé-

chant, qu'il prend le masque de la bonté S'il est vrai, s'il est sincère, il est lâche, impudent, témeraire ; il vous invite au crime „.

Urad, accompagnée du lion son libérateur, traversoit la forêt en écoutant avec respect les sages leçons qu'il lui faisoit. Ils entendirent un grand bruit, des aboyemens, des hennissemens, & une musique de chasse.

„ Hélas! dit la belle *Urad*, qu'est cela ? Qu'entends-je encore? Suis-je réservée à de nouveaux malheurs ?

„Vous prenez aisément l'allarme, répondit le lion. Vous entendez le bruit d'une chasse. Ces gens-là ne vous cherchent point ; ils n'en veulent qu'à moi. Vous appelez le lion cruel, parce qu'il dévore sa proie, c'est-à-dire, parce qu'il se nourrit de ce qu'il rencontre : il ne tue que pour subsister. Que devez-vous donc penser de ceux qui se font un plaisir de tuer avec art des êtres dont ils ne peuvent se repaître ? Mais l'homme est le monarque de tous les animaux : voyez comment il les gouverne!

„ O mon illustre protecteur, répondit *Urad*! laissez-moi ; songez à votre sûreté. *Houadir* saura me secourir s'il y a du danger

pour moi. Fuyez, les chaſſeurs vont vous atteindre.

„ Non, belle étrangère, répliqua le lion, *Houadir* m'a ordonné de ne vous point quitter que je ne la voie. A quoi puis-je mieux ſacrifier ma vie, qu'au ſervice de l'innocence & de la chaſteté ?

Les chaſſeurs arrivèrent ; mais au lieu d'attaquer le lion, ils paſsèrent à côté, & ſembloient pourſuivre quelqu'autre bête. Il n'y en eut qu'un qui marcha vers *Urad* en la regardant fixement : il avoit l'air plus diſtingué que les autres ; il étoit ſuivi d'un grand nombre d'eunuques.

Le lion dreſſe ſa crinière, enfle ſes naſeaux ; ſes yeux lancent des éclairs ; ſa queue élevée frappe ſes vaſtes flancs. Avec un front hériſſé, une gueule écumante & des yeux irrités, il s'élance ſur celui qui commandoit la troupe.

Le cavalier voyant ſon deſſein, prend ſa lance & pouſſe ſon fier courſier contre l'animal furieux.

A peine le lion a-t-il atteint le cavalier, que celui-ci lui porte un coup vigoureux. La lance lui perce une des pattes de devant qui reſte attachée à terre. Le lion en eut bientôt détaché ſa patte ; mais la lance reſte

enfoncée dans le pied de l'animal : la douleur que lui cause cette blessure lui fait pousser des rugissemens qui remplissent la forêt d'épouvante.

Alors l'étranger s'approcha de la belle *Urad* ; & la voyant de plus près, il s'écria transporté de joie : » Par *Alla*, tu es digne des embrassemens du visir *Mussapulta*. Eunuques, qu'on la prenne, qu'on en ait soin, qu'on la porte, au travers de la forêt de Bagdat, dans le serrail de mes ancêtres ».

Le visir fut obéi. Les eunuques se saisirent d'*Urad*, qui jeta en vain un grain de poivre à terre. Cependant elle eut confiance en *Houadir*, & ne perdit pas cette fois l'espoir d'être secourue.

Mussapulta ordonna ensuite à ses esclaves d'achever le lion, d'en enfouir le cadavre en terre, de peur de laisser aucun vestige de ce meurtre : car *Almurah* avoit défendu de tuer aucun lion de ses forêts, sous peine de mort.

Les eunuques amenèrent *Urad* au serrail du visir, & la logèrent dans l'appartement le plus retiré du palais, de peur qu'on entendît ses cris. *Mussapulta* les suivit à quelque distance, laissant ses esclaves massacrer le lion fidelle & infortuné.

Le visir & le reste de sa suite arrivèrent bientôt au palais. On revêtit *Urad* des plus magnifiques habits, & on lui dit que *Mussapulta* viendroit la voir cette nuit.

La fille de *Nouri* s'évanouit à cette nouvelle. Elle craignit que le *génie* ne l'eût oubliée. Elle résolut d'essayer un nouveau grain de poivre, dès que les eunuques se seroient retirés. Mais ils emportèrent ses habits de paysane, & la pauvre fille oublia d'en ôter le sac qui renfermoit son trésor.

Urad acheva de se désespérer à ce nouveau malheur. Sûrement *Hòuadir* m'oubliera, disoit-elle, puisque je me suis oubliée moi-même.

Elle passa la nuit entière dans les pleurs & dans des transes cruelles. Le visir ne vint point.

Le lendemain les eunuques entrèrent dans son appartement, & lui dirent que le sultan avoit envoyé la veille *Mussapulta* appaiser une émeute qui s'étoit élevée dans une province éloignée, de sorte qu'ils ne l'attendoient pas avant vingt jours.

Pendant cet intervalle, on n'épargna rien pour réconcilier *Urad* avec son nouveau sort, & lui rendre sa nouvelle demeure agréable. Quoiqu'elle détestât ce lieu, elle

ne put s'empêcher d'en admirer la magnificence ; & bientôt elle en connut tous les agrémens, quoiqu'elle n'y prît aucun plaisir.

Le visir s'étant acquitté de sa commission, revint à *Bagdat*. Il n'avoit pas oublié sa belle captive. Il donna ses ordres pour qu'on la préparât à recevoir sa visite dès le même soir.

Urad fut magnifiquement parée de brocards, de perles & de bijoux. Elle effaçoit toutes les beautés de la *Circassie*. L'air de candeur & d'innocence répandu sur toute sa personne relevoit l'éclat de ses charmes. Les eunuques n'osoient la regarder.

Mussapulta vint au serrail. On le conduisit à l'appartement de la belle captive, qu'il trouva dans la plus profonde affliction.

» Quoi ! lui dit-il, depuis le temps que vous habitez dans ce palais, n'avez-vous point assez versé de larmes ? Les beautés de ce lieu n'ont-elles pu vous faire oublier vos chagrins ? Rejouissez-vous, *Urad* ; sachez que le visir *Mussapulta* vous estime plus que toutes ses femmes ?

» L'estime d'un voleur & d'un chasseur injuste ne flatte point la vertu, répondit *Urad*. Le ciel préserve mon corps d'être souillé par un monstre tel que toi ! Il n'y a

point de puissance capable de me faire aimer le meurtrier de mon ami. Je ne me réjouirai point dans la présence d'un infâme ».

Mussapulta, irrité de cette réponse, lui répartit : » Quoi ! vous refusez les offres de mon amour ? Misérable villageoise, oui, je vais commencer par cueillir cette fleur dont tu sembles faire tant de cas, & puis je t'abandonnerai à mes esclaves. Je suis en possession de ton corps, j'en ferai tel usage que la tache de ta vertu déshonorée passera jusqu'à ton ame. J'aurai des témoins de mon triomphe & de ta honte. Je vais assembler mon serrail, toutes mes femmes vont venir; elles riront de tes cris, tandis que je jouirai de toi sur le lit de mes desirs, d'où tu ne te relèveras qu'après que tous mes esclaves auront suivi l'exemple de leur maître.

» Eunuques, continua-t-il, qu'on prenne cette vertueuse fille, qu'on l'attache sur ce sofa; qu'on appelle mes femmes; que tous mes esclaves viennent. Otez à *Urad* ces vains ornemens qu'elle dédaigne. Qu'elle nous montre la beauté de ce corps dont elle chérit tant la pureté ».

Les eunuques s'approchèrent de la belle *Urad*, & se mettent en devoir d'exécuter les ordres de leur maître. En vain l'inno-

cente fille fait retentir le palais de ses cris lamentables, appelant *Alla*, *Mahomet* & *Houadir*.

Les femmes du visir arrivèrent. *Mussapulta* leur dit pourquoi il les faisoit venir. Elles s'approchèrent de la belle pleureuse, & se moquèrent de son chagrin, dans les termes les plus durs & les plus indécens.

Les esclaves parurent aussi. *Urad*, exposée presque nue à leurs yeux, fut contrainte de supporter leurs railleries brutales.

„ Pourquoi retarder plus long-temps nos plaisirs, dit le visir orgueilleux? Eunuques, qu'on se hâte d'exposer à la vue publique cette tendre innocence, cette vertu pure, cette vertu virginale qui va devenir la proie du voluptueux *Mussapulta* „.

A peine eut-il achevé ces mots, qu'un héros du grand seigneur arriva en hâte, en criant à haute voix : „ Place, place ; le grand sultan *Almurah* approche „.

Toute la salle fut remplie de confusion. *Mussapulta*, pâle & tremblant, ordonna de revêtir *Urad* des ornemens dont on l'avoit dépouillée. Le fidelle lion arriva avec le sultan.

L'animal glorieux se saisit du visir; & le mit en pièces, à la vue de toute sa maison

qu'il avoit aſſemblée pour un autre ſpectacle, pour être témoin de ſa barbarie & de ſa brutalité. Cependant le lion dédaigna de ſe repaître des membres d'un monſtre : il les jeta au milieu de ſes femmes épouvantées de cette ſcène ſanglante.

Almurah fit approcher *Urad;* & la voyant ſi belle, il dit au lion : " animal généreux, je ne ſuis point ſurpris que vous n'ayez pu me peindre les beautés de cette aimable fille; je la contemple & j'en ſuis moi-même ravi d'admiration.

„ Fille vertueuſe, continua le ſultan en adreſſant la parole à la belle *Urad*, votre libérateur m'a tant dit de merveilles de vous, de votre perſonne, de vos perfections, que je m'eſtimerois le plus heureux des hommes, ſi vous daigniez agréer le cœur d'*Almurah*. Mais je te jure (& mon ſerment eſt inviolable) ſi vous me refuſez, je plaindrai mon malheur, & ne chercherai point à obtenir par force ce que je veux devoir à un ſentiment plus doux.

„ O ſultan ! dit *Urad* avec un ſoupir reſpectueux, vous faites trop d'honneur à votre eſclave. Cependant que je ſerois heureuſe, ſi *Houadir* étoit ici „ !

Auſſitôt le *génie Houadir* parut. Il avoit

encore la figure d'une vieille femme, sous laquelle il avoit donné tant d'utiles instructions à *Urad*; mais il étoit environné d'une gloire éclatante: sa démarche avoit un air majestueux & divin.

Almurah s'inclina jusqu'à terre; *Urad* lui témoigna son respect & sa soumission; le reste de l'assemblée se prosterna en sa présence.

Le *génie* parla ainsi; « O *Urad*! c'est à présent que mes conseils vous sont nécessaires. La proposition du sultan mérite réflexion. Il ne convient pas à une fille de prendre de tels engagemens, quelque flatteurs & magnifiques qu'ils soient, sans consulter ceux qui peuvent la diriger dans une démarche aussi importante. Moi, qui connois le cœur d'*Almurah*, le fidelle serviteur de *Mahomet*, je sais qu'il est vertueux. Il est vrai qu'il s'est rendu coupable de quelques excès. Il est certain aussi que ses fautes doivent lui être moins imputées qu'à son méchant visir *Mussapulta* ».

A ce mot le lion poussa un rugissement terrible.

« *Almurah*, continua *Houadir*, le visir a frappé, malgré mes ordres, ce superbe animal que j'avois donné pour protecteur à la belle voyageuse, afin de lui apprendre que

que c'est le propre de grandes ames de secourir l'innocence opprimée. *Mussapulta* l'ayant blessé, commanda à un de ses esclaves de le mettre à mort, & d'enfouir son cadavre, de peur que ce crime ne parvînt à votre connoissance. J'ai ému de compassion l'esclave du visir, il a conduit chez lui l'animal blessé, il a pansé sa blessure, il l'a guéri. Sur ces entrefaites vous êtes venu chasser dans la forêt, le lion fidelle s'est présenté à vous, & vous a fait connoître la méchanceté de *Mussapulta*; mais il n'est plus: oublions qu'il fut.

„ A présent, *Urad*, si vous avez de l'inclination pour *Almurah*, recevez ses vœux, mais ne lui donnez pas votre main sans votre cœur. Il n'y a point de grandeur qui puisse suppléer au défaut de l'affection. L'amour seul peut rendre votre main heureuse „.

Urad répondit: " Si mon gracieux seigneur veut me jurer de m'accorder trois choses que je lui demanderai, je m'estimerai heureuse d'être à lui.

„ Belle *Urad*, reprit vivement *Almurah*, demandez-moi, non pas trois, mais trois mille choses, & je vous les accorderai, si elles dépendent de moi.

„ Et qu'est-ce donc que la fille de *Nouri*

désire si ardemment du sultan de *Bagdat* demanda *Houadir* ?

Quoique ce soit, gracieux *génie*, dit *Almurah*, la maîtresse de mon cœur est sûre de l'obtenir. Elle peut me commander ce qu'elle voudra ; elle sera obéie ».

Alors *Urad* dit avec un air aussi grand que respectueux : « Le premier de mes désirs, c'est que les habitans de la forêt & des environs du *Tigre* rentrent dans les terres dont ils ont été chassés contre toute justice.

Alla ! s'écria le sultan ; ô *Mahomet* ! saint prophète des justes, vous le savez, ce fut le visir *Mussapulta* qui donna cet ordre cruel. Oui, belle *Urad*, vos désirs seront satisfaits dès aujourd'hui.

» Mais, avant de continuer à me faire connoître vos intentions, permettez que je vous rende à vous-même une justice qui vous est dûe. Je veux sacrifier en même temps à l'équité & à la chasteté, en faisant vœu, devant le bon *génie Houadir*, de renvoyer toutes les femmes de mon sérail, pour n'être qu'à vous.

Généreux sultan, dit *Urad*, un si noble sacrifice ne me laisse plus rien à désirer. Puisque vous savez si bien lire dans mon

cœur, & prévenir mes ſouhaits, ſouffrez que je me diſpenſe de vous les déclarer.

„ Oui, reprit *Almurah*, je lis encore dans les yeux de la charmante *Urad*, qu'elle eſt pénétrée de reconnoiſſance pour l'animal bienfaiſant qui l'a délivrée des mains de l'infâme viſir, & de l'opprobre qu'il lui deſtinoit. Vous m'alliez demander quelquè grâce pour ce lion généreux. Qu'il ſoit honoré comme le protecteur d'*Urad*, & l'ami d'*Almurah*! Qu'il vive dans mon palais! Qu'il ait des eſclaves pour le ſervir; afin que les jours de ſon repos ne ſoient point ſans gloire: pour conſerver le ſouvenir de ce qu'il a fait pour vous, tous les ans on ſacrifiera à ſa juſte colère tous les raviſſeurs coupables de viol. Ainſi il ſera le vengeur de l'innocence dans les jours de ſa vieilleſſe „.

Urad ſe jeta aux pieds du ſultan, & le remercia des marques d'affection qu'il lui donnoit. Le *génie Houadir* approuva également & les demandes de la belle voyageuſe, & les promeſſes du généreux ſultan. Le lion s'approcha & lécha les pieds de ſon bienfaiteur, en ſigne de ſa reconnoiſſance. Le *génie* bénit les illuſtres époux & diſparut.

“ Garder le ſexe foible des artifices du ſexe trompeur, c'eſt un emploi digne de

notre race immortelle, dit *Iracagem*. Le sage *Houadir* a judicieusement mêlé la prudence & la chasteté dans ses charmantes instructions. La foiblesse d'une jeune fille, qui, sans expérience, se trouve comme livrée aux entreprises d'une foule de séducteurs, rend trop inégal le combat de l'innocence contre la méchanceté, à moins qu'elle ne soit assistée d'un secours supérieur. C'est pourquoi *Alla* est le premier & le plus puissant protecteur de la chasteté des vierges. Toutes celles qui l'invoqueront avec confiance, recevront la force & le conseil : avec ce secours, la beauté modeste confondra toujours les ruses & les artifices des hommes.

„ Mais, continua le chef des *génies*, en parlant à un des plus illustres d'entr'eux, ne nous laisse pas ignorer les nobles leçons de ta langue. Nous attendons de toi les aventures de *Misnar*, le bien aimé d'*Alla* & de son prophète *Mahomet*. Satisfaits notre curiosité.

» Chef glorieux de notre race, répondit le *génie*, ô toi ! le plus fervent adorateur d'*Alla* ! toi dont les louanges s'élèvent & plutôt & plus souvent vers son trône glorieux que celles de tous les *génies*, je suis prêt à t'obéir „.

Alors il commença ainsi son conte aussi instructif qu'amusant.

CONTE SIXIEME.

LES ENCHANTEURS,

OU

MISNAR, SULTAN DE L'INDE.

A LA mort du puissant *Dabulcombar*, le maître de l'Orient, *Misnar*, le sage *Misnar*, fils aîné du sultan, monta sur le trône de l'*Inde*. A peine la main du temps avoit ombragé son menton d'un duvet délicat, que déjà son cœur connoissoit la sagesse. Il s'étoit appliqué sur-tout à la connoissance de soi-même. Ni l'éclat de la pompe qui l'environnoit, ni l'attrait du plaisir qui sollicitoit de toutes parts ses désirs naissans, ni la flatterie des esclaves qui l'adoroient, n'avoient pu le distraire de cette étude précieuse..

Il commença par assembler les sages de ses vastes états, depuis *Cabul* & *Attok*, qui

sultan. L'un d'eux se prosterna devant le trône, les autres suivirent son exemple, & tous ensemble dirent d'une voix unanime :

„ Que la sagesse guide les pas de l'illustre *Misnar!* que l'esprit de notre glorieux sultan soit comme l'œil du jour „ !

Après ce souhait, le prophète *Zeuramaund* se leva & dit :

„ Je vois les sombres nuages du malheur s'assembler pour troubler les jours de l'avenir. O sultan de l'*Inde!* les esprits des méchans trament dans l'obscurité leurs noirs complots contre toi. La tempête est prête à fondre sur ta tête. Mais, le livre immense du destin s'ouvre devant moi ; & j'y lis la fin heureuse & glorieuse de ces troubles „.

Ainsi parla *Zeuramaund*. L'esprit d'*Alla* parloit par sa bouche ; il avoit l'air inspiré. Tous les sages le regardoient avec étonnement, lorsqu'il prononçoit cette prédiction. Quand il eut cessé de parler, ils se prosternèrent le front contre terre en présence de la divinité qui l'inspiroit.

Misnar ne fut point troublé des malheurs qu'on lui annonçoit. Son ame étoit préparée aux revers. Le sort, quel qu'il fût, ne pouvoit l'abattre.

„ O mes amis ! dit-il d'un air tranquille,

la rose ne fleurit point sans épines. La vie ne se passe point sans quelques calamités. Les nuages de l'air doivent se fondre en pluie sur nos campagnes, avant que le riz y germe. La femme entend les cris de l'enfant qu'elle vient de mettre au monde, dès qu'elle sent le plaisir d'être mère. Ne vous affligez donc pas, mes amis, des malheurs qui menacent votre sultan. Je les envisage d'un œil intrépide, dans l'espérance que votre sagesse & vos conseils m'aideront à les supporter, & à corriger la maligne influence du sort, autant qu'il dépendra de moi. La vertu nous rend supérieurs à la fortune „.

A ces mots, les sages se levèrent, regardant avec admiration l'air serein & tranquille de leur sultan. Ils admiroient tant de prudence & de force dans un cœur si jeune.

Un profond silence régna pendant quelque temps. Un des plus anciens de l'assemblée s'avança vers le prince intrépide, & lui donna ce conseil.

„ O vive lumière de la terre! dit-il d'un ton respectueux! toi dont la vertu & l'innocence n'ont point encore été en bute aux artifices des méchans, aux piéges de l'imposture; toi dont l'esprit pur & droit ignore les détours tortueux, les replis ca-

chés du cœur humain, ne compte point ſur le hafard, lorſque ton bras peut t'affermir ſur le trône de ton père. La prudence veut qu'on ne riſque point ce que l'on peut s'aſſurer par ſoi-même. O ſultan! tu as un frère : un ſang royal coule dans ſes veines. Son cœur eſt auſſi grand que ſa naiſſance. Si donc *Ahubal* étoit moiſſonné dans la fleur de ſon âge, avant qu'il fût en état de rien machiner contre toi; ſi tu l'écraſois, comme le payſan arrache & détruit le *lacar* des prairies (1)....

„ Quels ſoupçons indignes oſes-tu m'inſpirer, dit le jeune ſultan? Quel conſeil vil & déteſtable oſes-tu me donner? N'y a-t-il donc pas d'autre moyen de s'affermir ſur le trône de la juſtice & de la bonté, que le meurtre & le fratricide? La prudence, qui ſe baigne dans le ſang, ceſſe d'être vertu : elle dégénère bientôt en méchanceté & en lâcheté. Non, jamais celui qui eſt né pour rendre la juſtice, n'aſſurera ſa puiſſance par la cruauté & l'oppreſſion. *Alla*, le juſte, le ſaint par exeellence, ne m'a point mis ſur

(1) Le *lacar* eſt une ſorte de plante venimeuſe fort abondante dans quelques isles des Indes, mais peu ou point connue en Europe.

la terre pour étendre une ombre mortelle ſur la poſtérité de ſon prophète *Mahomet.* Si la crainte & la ſoumiſſion eſt la vertu d'un ſujet, la bonté eſt la perfection d'*Alla;* & ceux qui tiennent ſa place ſur la terre doivent imiter l'amour univerſel qu'il a pour toutes ſes créatures. Mais, pour toi, ame vile, qui as oſé me conſeiller d'écraſer un rejeton de la race du grand *Dabulcombar*, que la vengeance du ſang de mon frère tombe ſur toi! Que ta mort expie ton crime „.

Les gardes du Divan, ayant entendu prononcer cette ſentence, alloient ſe mettre en devoir de l'exécuter. Ils ſe ſaiſirent du faux ſage, & levant leurs cimeterres ſur ſa tête coupable, ils l'auroient frappé ſur le champ, ſi *Miſnar* ne les eût arrêtés par ces paroles :

„ Qu'aucun de mes ſujets n'oſe violer la ſainteté de ce refuge de l'innocence opprimée! Le ſanctuaire de la juſtice eſt un lieu ſacré qu'on ne doit point ſouiller de ſang. Cependant ôtez ce monſtre de ma vue, & que ſes deſirs cruels s'éteignent dans ſon propre ſang „.

A peine avoit-il fini de parler, que les gardes voulurent ſe ſaiſir du ſage; mais dès

qu'ils se furent approchés de lui, un torrent de flammes sortit de sa gueule ardente ; il n'avoit plus la figure d'un homme, c'étoit un dragon furieux.

Toute l'assemblée, saisie d'épouvante, se mit à fuir devant ce monstre terrible. *Misnar* seul reste intrépide sur le trône. Il tire son cimeterre, prêt à se défendre contre le dragon, s'il l'attaquoit. Au travers des flammes, qu'il vomissoit de toutes parts, il apperçut sur le dos du monstre un vieux magicien qui lui parla en ces termes :

» C'est en vain, foible enfant de *Mahomet*, c'est en vain que ton bras s'arme contre le pouvoir de mon art. Tu serois la victime de ma rage, si tu n'étois soutenu par une force invisible & supérieure à la mienne. Mais tremble sous le diadême. Ecoute ta sentence. Huit de mes frères se sont ligués contre toi. La couronne de *Dabulcombar* chancelle sur ta tête. Son trône sous tes pieds. La crainte, la méfiance & la foiblesse de ton cœur, que les crédules adorateurs du prophète *Mahomet* appellent prudence, sagesse, modération, t'ont préservé en ce moment du piége que je t'avois tendu ; mais les esprits de ténèbres sont dé-

chaînés. Le pouvoir de l'enchantement va prévaloir „.

Ainsi parla le vieux magicien. Son fier dragon s'éleva en rugissant ; & perçant la voûte de la salle, il disparut.

Misnar, qui avoit toujours conservé sa première tranquillité, remit son cimeterre dans le fourreau, & dit aux sages restés assemblés autour de lui : „ C'est ainsi que l'intrépidité de la foi fait évanouir les vains prestiges des ennemis de *Mahomet*. Ces vils imposteurs sont déconcertés en présence de la vertu. Mais dites-moi, amis de la sagesse ; comment cet enchanteur a-t-il pu s'introduire ici parmi vous, sous les traits d'un de vos frères „ ?

Balihu, l'hermite des croyans de *Quéda*, prit la parole, & répondit au sultan. „ Que le seigneur de l'*Inde*, & de toutes mes volontés, triomphe de ses ennemis. Je traversois les montagnes de *Quéda*, où je ne vis ni le vol des oiseaux, ni les traces d'aucun animal ; je passai, par hasard, auprès d'une caverne qui s'enfonce bien avant dans le roc, je vis à la porte ce faux sage dont l'apparence m'en imposa. Ne me défiant d'aucune imposture, je l'invitai à faire le voyage avec moi, & à se rendre aux or-

dres du glorieux *Mifnar*. Nous arrivâmes heureufement à la porte du divan. Comme j'y entrois, il m'arrêta, & me dit : Mets ta main en avant, & pouffe-moi devant toi dans le temple de la juftice, en invoquant le nom de *Mahomet*, car les mauvais efprits font fur moi, & me tourmentent „.

Quand l'hermite *Balihu* eut parlé, *Mangélo* fe leva.

„ Que la puiffance du fultan de l'Orient s'étende jufqu'aux extrémités de la terre, dit-il; mais fache, ô prince magnifique, qu'il n'y a ni enchanteur ni mauvais *génie* qui puiffe entrer dans le temple de la juftice, fi ce n'eft au nom de *Mahomet*.

„ Si cela eft ainfi, reprit *Mifnar*, ils ne peuvent donc auffi cacher long-temps leur méchanceté aux yeux de la juftice; car c'eft toi, ô *Alla*! fource éternelle de toute droiture, qui es affis fur les tribunaux que tu as établis fur la terre : tu fais fuir le menfonge devant celui qui cherche fincèrement la vérité.

„ C'eft pourquoi, continua le fultan, de peur que cette affemblée des fages ne foit encore infectée par le levain impur de la méchanceté & de l'infidélité, comme les herbes empoifonnées corrompent les plantes

ſalutaires qui rendent la ſanté, & ſoutiennent la vie, je commande aux mauvais *génies* de confeſſer devant moi leur malice„.

Auſſitôt une odeur de ſoufre embrâſé remplit la ſalle, & d'un nuage épais d'une fumée noire, ſortirent ſept ſpectres d'une forme hideuſe.

Le premier, l'enchanteur *Taſnar*, prit l'eſſor ſur les aîles d'un vautour, & s'éleva juſqu'à la voûte. Il reſſembloit à un indien qu'on empâle : ſa peau noire & brûlée tomboit en lambeaux de ſon corps enſanglanté.

Le ſecond ſe traînoit ſur un énorme ſcorpion dont la queue couvroit de ſon venin mortel la route qu'elle traçoit. C'étoit *Ahaback* ; ſes yeux ardens lançoient des regards furieux ſur le jeune ſultan.

Happuck le ſuivoit, *Happuck* le plus ſubtil des magiciens. Il étoit monté ſur un tigre dont la crinière étoit hériſſée de ſerpens, & la queue formée de vipères entortillées.

Hupacuſan, cette vieille & décrépite ſorcière, qui avoit pris les traits du ſage Sallaſalſor de *Necbal*, confondue de voir ſon hypocriſie découverte, parut aux yeux de l'aſſemblée auſſi hideuſe qu'elle l'étoit. Cha-

cun frémit d'horreur en la voyant. Ses os, qui perçoient au travers de ſa peau jaunâtre & ridée, repréſentoient au naturel ces antiques momies d'Egypte. Elle étoit montée ſur le ſquelette de la mort. Sa figure étoit celle d'une araignée, mais la maſſe de ſon corps étoit auſſi énorme que celle d'un éléphant des bois. Ses longues pattes décharnées étoient couvertes de poils en forme de toile d'araignée, & de la partie poſtérieure de ſon corps couloit une matière de couleur blanchâtre, un poiſon infect qui répandoit au loin ſa mal gne influence.

Ulin, la méchante ſœur de *Hupacuſan*, parut enſuite, portée ſur un crapaud affreux, dont la gueule énorme vomiſſoit la peſte: peſte auſſi terrible que celle qui fit périr les malheureux habitans de *Dely*.

Un ſerpent long & gros comme les cèdres des montagnes, s'élança au milieu de l'aſſemblée, formant mille replis tortueux, & rempliſſant la ſalle de ſes ſifflemens horribles; il portoit l'enchantereſſe *Deſera*, dont les oreilles épouvantables couvroient à pluſieurs doubles une tête d'iniquité, & dont les longues mamelles deſſéchées & ridées pendoient ſur un cœur de rocher.

Le dernier des enchanteurs, le géant

Kifri, s'avança ensuite comme une montagne ambulante. Sa vue remplit l'assemblée d'épouvante. Sa tête sembloit porter la voûte de la salle; il étoit porté sur un crocodile d'une grandeur immense, qui gémissoit sous cette charge énorme. Chacune de ses écailles sembloit une gueule qui vomissoit un sang corrompu. Le géant tenoit dans sa main une torche allumée, qu'il agitoit de côté & d'autre. Il la secoua sur l'intrépide *Misnar*, en lui disant avec une voix de tonnerre :

„ Tremble, vil reptile, tremble devant un géant. Crains sa colère, crains le pouvoir magique de mes frères, si toutefois ce nom peut convenir à notre race qui ne reconnoît & ne respecte aucun lien de la nature. Tremble, vil reptile, ton sort est décidé, ta perte est résolue „.

A ces mots, la troupe infernale fit retentir la voûte de ses cris aigus, & tous d'une voix unanime répétèrent avec *Kifri* cette menace insolente : „ Tremble, tremble, vil reptile; ton sort est décidé, ta perte est résolue. „

Les enchanteurs étoient enveloppés d'un nuage épais de fumée, d'où sortoient des traits de feu semblables à la foudre. Le nuage s'éleva au milieu du divan, & disparut.

Quand l'enchantement fut dissipé, *Misnar*

ſe proſterna la face contre terre, en diſant: „ Il n'y a ni ſageſſe, ni prudence, ni force que la ſageſſe, la prudence & la force qui viennent d'*Alla*, & que donne le prophète des croyans! O protecteur des muſulmans! ſi tu daignes affermir mes pas dans la route que ta loi m'a tracée, la crainte du mal ne viendra point ſur moi; jamais on ne verra ton humble adorateur trembler devant les méchans, ni s'effrayer de leurs vains preſtiges.

» Heureux, s'écria *Canduſa*, Iman de *Lahor*, proſterné auſſi juſqu'à terre, heureux le prince qui a mis ſa confiance dans *Alla*, & dont la ſageſſe vient du treizième ciel!

» Toute l'aſſemblée des ſages s'inclina profondément devant *Miſnar*, en répétant pluſieurs fois cette exclamation: Heureux, mille fois heureux, notre auguſte ſultan, le favori d'*Alla!*

„ O ſages! répliqua *Miſnar*, c'en eſt trop: le ſultan de l'orient ne peut entendre des louanges exagérées qu'il eſt bien loin de mériter, au moins dans toute leur étendue. Mais qu'*Alla*, l'auteur de toute ſainteté, approuve mes penſées & mes actions. Les méchans périront par les puiſſances infernales qu'ils mettent en œuvre pour nuire aux

bons; & les flèches empoisonnées rebrousseront chemin pour venir percer ceux qui les soufflent (1). O sages! quoique cette assemblée soit moins nombreuse qu'elle n'étoit il n'y a qu'un moment, elle en est plus prudente, plus propre à instruire *Misnar* votre sultan qui vous demande vos conseils, dans le dessein de les suivre. Dites-moi ce que je dois faire de mon frère *Ahubal*, issu comme moi du glorieux *Dabulcombar*? Qu'exigent de moi, dans la conjoncture présente, la paix & la sûreté de mon trône?„

Le sage *Carnakan* répondit le premier en ces termes : " Qu'*Alla* me préserve de donner à mon maître mes paroles pour des oracles. Mais il ne seroit pas prudent que le prince ton frère eût un pouvoir égal à celui du sultan, mon seigneur & le sien, pouvant faire, à son exemple, tout ce qu'il jugeroit à propos. Il doit être esclave ou maître. Puisque le droit de la naissance te place sur le trône de l'orient, il doit être à tes pieds. Tous les princes ne sont-ils pas

(1) Dans plusieurs parties de l'Asie les habitans ont de petits traits empoisonnés qu'ils soufflent sur leurs ennemis, au travers d'une espèce de roseau creux.

les vaſſaux du ſultan de l'*Inde?* Qu'il jouiſſe donc de la vie & de tous ſes agrémens; mais qu'on lui ôte les moyens de troubler le règne du ſultan *Miſnar.* Sur les rochers eſcarpés d'*Aboulſakem*, où l'*Ava* prend ſa ſource, il y a un vaſte & magnifique château, bâti par les ordres du ſage *Illſakircki* qui en donna lui-même le plan. Il n'a d'autre iſſue qu'une vallée étroite, que l'on peut faire garder par une poignée d'eſclaves. Qu'on y conduiſe le prince, qu'on lui donne un ſérail nombreux, qu'il y jouiſſe de tous les plaiſirs de la vie, ſans pouvoir rien entreprendre contre la tranquillité glorieuſe de ton règne „.

L'avis de *Carnakan* fut agréé du ſultan & de l'aſſemblée des ſages. *Miſnar* donna ordre aux muets de conduire le prince ſon frère, avec toute ſa ſuite, ſes femmes & ſes eſclaves, au château royal d'*Aboulſakem.* Il congédia enſuite les ſages, en leur ordonnant de ſe trouver une fois la ſemaine au divan.

Quelques jours après, les muets & les gardes que *Miſnar* avoit envoyés pour prendre le prince *Ahubal*, ſe préſentèrent au palais du ſultan; & étant admis en ſa préſence, ils ſe proſternèrent la face contre terre, en s'écriant.

„ Que la colère du ſultan de l'*Inde* ne tombe point ſur ſes eſclaves. Tes eſclaves accompliſſoient ta parole ſacrée; ils traverſoient les déſerts, conduiſant le prince ton frère au château d'*Aboulfakem*, lorſqu'ils rencontrèrent un parti de cinq mille chevaux qui les arrêta, & leur ordonna de livrer le prince *Ahubal*, ou de le défendre au péril de leur vie.

„ En vain tes eſclaves auroient choiſi ce dernier parti. Ils le vouloient. Mais, hélas! que pouvoient quatre cent gardes, & vingt muets, contre une armée entière. Cependant tes eſclaves, réſolus de ſacrifier leur vie pour accomplir tes ordres, délibéroient ſur les moyens de réſiſter à cette troupe nombreuſe, lorſque le prince, tirant ſon cimeterre, fait tomber ceux qui étoient près de lui, & frappant de côté & d'autre, avec une rage indomptable, il ſe fait un paſſage au travers des gardes juſqu'à ſes amis, qui le reçoivent & nous l'enlèvent.

„ Ils alloient nous mettre en pièces, ſi leur chef ne les en eût empêchés en leur diſant : Laiſſons vivre ces eſclaves : qu'ils aillent porter au ſultan *Miſnar* la nouvelle de l'enlèvement du prince. Puis, en nous adreſſant la parole, il ajouta : Allez, vils

efclaves, allez dire à votre maître, qu'*Ahubal* a des amis qui fauront punir *Mifnar* de fes procédés envers un frère „.

A ces mots, *Mifnar* pouffa un profond foupir, & dit.

„ La prudence humaine n'eft pas capable feule d'éluder les pièges des méchans. Mais *Alla* eft plus puiffant que l'homme. J'enverrai vers les prophètes, & je leur demanderai ce que je dois faire pour me procurer les fecours de *Mahomet* contre mes ennemis „.

Sans perdre de temps, *Mifnar* fit venir *Zeuramaund* avec fon collège : le prophète *Mangélo* eut auffi ordre de quitter les montagnes de *Caxol*. Il leur dit ce qui étoit arrivé, & leur demanda ce qu'il devoit faire pour fe procurer l'affiftance du prophète & la protection d'*Alla*, contre les ennemis qui cherchoient à ébranler fon trône.

Alors *Zeuramaund* répondit ainfi à la demande du fultan.

„ Sur le tombeau du prophète de la *Mecque* eft le cachet de *Mahomet*. Perfonne jufqu'ici n'a pu l'enlever ; aucune force humaine n'eft capable de l'ôter de fa place ; mais fi le prophète des croyans veut écouter la prière du fultan, il lui laiffera prendre ce gage précieux de fa protection.

„ Oui, reprit *Mangélo*, le prophète des montagnes de *Caxol*, le ſceau de *Mahomet* eſt bien capable de défendre le prince qui le poſsède contre toute ſorte d'enchantement. Mais cela ne ſuffit pas. Il faut de plus, qu'il s'empare de la ceinture d'*Opakka*, que porte le géant *Kifri*, l'ennemi juré du trône de l'orient. Car, quoique le cachet de *Mahomet* puiſſe préſerver le ſultan de tout mal, la ceinture d'*Opakka* peut ſeule l'empêcher d'être trompé. C'eſt elle qui lui fera reconnoître l'impoſture „.

Le ſultan *Miſnar*, frappé de ces diſcours, paſſa la nuit dans une perplexité cauſée par les différentes réflexions qu'ils lui fournirent. Il n'eſpéroit guères qu'il lui fût accordé de prendre le cachet de *Mahomet*, qui, depuis tant de ſiècles, étoit immobile ſur le tombeau du prophète. D'un autre côté, il lui ſembloit impoſſible d'arracher la ceinture d'*Opakka*, des reins d'un enchanteur qui, par la force de ſon art, pouvoit détruire en un inſtant l'armée la plus nombreuſe.

Cependant, plein de confiance & de ferveur, il ſe détermina, ſur la foi de ſon conſeil, à partir dès le lendemain avec ſa cour, pour le pélérinage de la *Mecque*.

Le ſultan ſortit de grand matin de ſon

ſérail, & donna ordre qu'on préparât tout pour ce voyage ſolemnel. Il vouloit partir ſur le champ.

Tandis que *Miſnar* faiſoit ſavoir ſes intentions, un meſſager, dépêché par le gouverneur des provinces du midi, vint en hâte au palais du ſultan, & demanda audience. Il dit que le royaume du midi étoit révolté, que les rebelles avoient à leur tête une héroïne qui déclaroit hautement qu'elle vouloit mettre *Ahubal*, frère du ſultan, ſur le trône de l'*Inde*.

Miſnar ne douta pas que cette révolte ne fût excitée par les enchanteurs. Il déſeſpéra de l'appaiſer à force ouverte. Mais de peur que les autres royaumes, voyant qu'on ne s'oppoſoit point aux rebelles, ne fuſſent encouragés à ſuivre leur exemple par l'eſpoir de l'impunité, il aſſembla les armées de *Dély*, & leva des nouvelles troupes, dont il donna le commandement au viſir *Horam*. Il le fit venir pour lui donner les inſtructions relatives à ſa commiſſion : il lui ordonna ſurtout, d'envoyer chaque jour des meſſagers à la capitale, porter des nouvelles de ſes ſuccès.

Le viſir *Horam* accepta avec reconnoiſſance l'honneur que le ſultan lui faiſoit; mais

mais il prit là liberté de lui faire les représentations suivantes au sujet du dernier ordre.

„ Que le sultan, mon seigneur, ne se mette pas en colère contre son esclave. Si mon seigneur l'ordonne, j'enverrai mille messagers chaque jour. Mais c'est une peine superflue. Si le sultan, mon maître, daigne accepter ces tablettes, elles l'instruiront de nos succès, chaque fois que mon seigneur voudra en savoir des nouvelles. Nous soumettrons les ennemis de ton glorieux règne, quelque nombreux qu'ils soient „.

Misnar prit les tablettes du visir, & lui dit avec surprise : " Par quelle vertu ces tablettes peuvent-elles m'instruire en un instant de ce qui se passera si loin de moi?

„ O sultan ! répondit *Horam*, lorsque mon père, victime de la méchanceté de ses ennemis, fut banni de la présence du grand *Dabulcombar*, qui jouit à présent de la compagnie de *Mahomet*, & des faveurs des célestes *Houris*, ce sage exilé m'appela, & me dit : O *Horam* ! les méchans ont prévalu, ton père est sacrifié aux ennemis de la vérité. Non, mon fils, je ne verrai plus les enfans de ma force, je ne verrai plus la gloire & la splendeur de la cour du sultan. J'ignore où l'on m'envoie. Mais prends ces

tablettes, ô mon fils, & quelque part que je sois, tu liras sur les feuilles de ce livre, tout ce que je voudrai te faire savoir. Après ma mort, *Horam* pourra faire le même présent à un ami, & cet ami y lira de même tout ce que tu voudras lui faire connoître. Mon respectable père a terminé sa carrière, & je conservois précieusement ces tablettes pour une occasion importante.

„ Fidèle visir, répondit le sultan, le présent que tu me fais est d'un prix inestimable. Pour récompense, je te donne la première place dans mon estime. Sache donc, ô fidèle *Horam*! que les enchanteurs ont conjuré contre ma personne & ma couronne. J'ai consulté les prophètes & les sages. Je ne puis rien contr'eux, si je n'ai le cachet de *Mahomet*, & la ceinture d'*Opakka*. Je n'ai d'autre parti à prendre pour le présent, que d'aller à la *Mecque*, prier le prophète qu'il daigne me laisser prendre son cachet; & j'avois dessein de partir dès ce moment avec ma cour. Cependant, le nombre des rebelles s'accroît, leur parti se fortifie. Le train d'un sultan ne peut aller qu'à petites journées. Mes ennemis auroient le temps de me détrôner avant que je pusse arriver sur le tombeau du prophète, si je voulois

attendre ma cour. Je m'avancerai donc vers la *Mecque*, en ſecret & en hâte, ſans aucune ſuite. Au contraire, je ferai publier que *Miſnar* marche contre les rebelles, à la tête de ſes armées, laiſſant la pompe de mon train me ſuivre lentement : car le prophète n'a pas beſoin de ce faſte pour m'exaucer. *Alla* ne regarde qu'à la ferveur, à la pureté, à la foi du cœur. Ma tente royale ſera dreſſée au milieu de mes ſoldats, il ne ſera permis qu'à *Horam* d'y entrer. Mes eſclaves croiront que le ſultan eſt avec eux, & leurs cœurs ſeront pleins de force & de courage.

» Que la volonté du ſultan ſoit accomplie, dit *Horam*; mais mon ſeigneur ne ſe fera-t-il pas accompagner d'une garde pour la sûreté du voyage ? Il y a des montagnes & des déſerts à traverſer, des mers à paſſer : tous ces paſſages, tant de terre que de mer, ſont dangereux.

» Non, dit le ſultan, je ne veux ni ſuite, ni garde. Ceux qui ſont ici mes eſclaves deviendroient mes maîtres dans le déſert. La confiance augmente le danger. J'ai des gardes au cœur de mes états, au milieu de mes fidèles ſujets, & je confierois ma vie à un eſclave dans des lieux inhabités où je riſquerois de n'être ni connu, ni reſpecté !

Le diamant brut est libre dans la mine, sans qu'on l'inquiète : on le travaille dès qu'il est sorti des entrailles de la terre „.

Horam ne répliqua point ; il se retira en silence, admirant la prudence de son jeune sultan.

Cependant les troupes nombreuses de l'*Inde* s'assemblèrent. Leurs tentes couvroient la campagne, & le pavillon royal s'élevoit bien au-dessus des autres. *Horam* fut déclaré le chef général des armées du sultan. *Misnar* entra dans sa tente au milieu d'une pompe éclatante. *Horam* seul l'y suivit. Il fut défendu à tout autre d'en approcher.

Le visir avoit eu soin d'y faire mettre un habit de déguisement, selon l'ordre qu'il en avoit. A minuit il conduisit son maître déguisé en berger, hors du camp, & le suivit dans un bois épais, où se jetant à ses pieds, il le conjura de considérer quel danger il alloit courir.

„ *Horam*, lui dit le sultan, je connois & approuve la bonté de ton cœur. Ta crainte est fille de ton amour. Je sens tous les risques de mon pélérinage. Aux grands maux il faut de grands remèdes. Si les hommes seuls s'étoient élevés contre moi, je leur opposerois des hommes. Mais des puissances

plus qu'humaines ont juré ma perte : je dois attendre un ſecours plus qu'humain, ou me réſoudre à périr. A qui aurai-je recours, ſinon au prophète des fidèles? Je ſuis sûr que les enchantemens ne prévaudront point contre l'innocence de mon cœur, tandis que je marcherai vers la *Mecque*. Telle eſt la force de la foi. Les vrais croyans peuvent être tourmentés & traverſés dans leurs pieuſes entrepriſes : c'eſt un orage qui paſſe, ils triomphent à la fin. *Horam*, il n'y a point d'autre reſſource.

„ Il eſt vrai, répondit le viſir, ſans *Alla* toute la prudence des hommes eſt vaine; mais, ô ſultan! *Alla* n'eſt-il pas par-tout, & toujours prêt à ſecourir les enfans de la foi?

„ Oui, dit *Miſnar*, *Alla* eſt tout-puiſſant. Cependant ce n'eſt pas à ſes humbles adorateurs à vouloir conduire l'arbitre ſouverain de toutes choſes. Si nous voulons mériter ſa protection, il nous faut obéir à ſes commandemens. La parole du prophète nous aſſure que *la prière des fidèles ſera écoutée à la Mecque*. Ainſi *Horam*, mon ámi, & non plus mon eſclave, conduis mes armées avec foi & confiance; ne doute point que celui qui chaque jour fait briller le ſoleil d'un

nouvel éclat, ne rétabliſſe bientôt *Miſnar* ſur le trône de ſes ancêtres „.

Le ſultan ſe ſépara du viſir qui le voyoit s'éloigner à regret, ſans gardes, à la merci des brigands dont la forêt étoit peuplée.

Un profond ſilence régnoit dans toute la nature couverte de ſombres voiles. Seulement la ſultane de la nuit brilloit d'un ſombre éclat au travers des nuages qui paſſoient devant elle. Sa pâle lueur, qui s'éclipſoit par intervalles, ne ſervoit qu'à rendre l'aſpect de la forêt plus lugubre & plus effrayant.

L'intrépide *Miſnar* la traverſoit en ſilence, abſorbé dans ces profondes réflexions.

„ Je me connois mieux que jamais; depuis que j'erre ſolitaire dans cette retraite obſcure & ſilencieuſe. A la cour de mes ancêtres, on me nommoit la lumière du monde, la gloire de l'Orient, l'œil du jour. Dans la forêt de *Tarapajan*, je ne ſuis qu'un vil reptile qui ſe traîne dans les ténèbres au pied des cèdres qui le couvrent & lui dérobent l'éclat de la lune. La gloire de l'homme n'eſt que vanité : les grandeurs de la terre ne ſont qu'illuſion & apparence trompeuſe. J'avois plus à craindre des enchantemens ſur le trône de *Dabulcombar*, que dans les horreurs de cette forêt noire.

Ici les bêtes farouches ne me flatteront point: le fier lion ne me reconnoîtra pas pour le maître de son domaine sauvage.

„ En quoi l'homme foible & imbécille doit-il donc mettre sa confiance? Sur quelle pierre posera-t-il le pied pour ne point craindre de tomber? Sur quel rocher le fils de la terre bâtira-t-il pour y vivre en sûreté? Grâce à la foi que j'ai en *Mahomet*, le saint prophète des *Arabes*, je suis tranquille, je ne crains rien. J'ai mis ma confiance dans *Alla*. Sa main conduit les pas de ses enfans. Il est maître sur les repaires des bêtes fauves, comme sur les demeures des hommes „.

Le sultan voyagea plusieurs jours de suite, s'entretenant avec lui-même de ces sages pensées. Une nuit il apperçut une lumière réfléchie au firmament, puis plusieurs feux. Mille cris confus vinrent frapper ses oreilles. C'étoient des Indiens qui se divertissoient dans le bois.

Misnar se détourna pour les éviter. Mais un des paysans Indiens l'ayant apperçu à la lumière de leurs feux, il l'appela son frère, & l'invita, au nom de tous, à partager leur joie & leur festin.

Le sultan déguisé auroit voulu s'en défen-

dre ; ils parurent diſpoſés à inſiſter, & il fallut condeſcendre à leur invitation.

Il trouva dix à douze feux avec une nombreuſe troupe d'hommes & de femmes : les uns étoient aſſis, les autres danſoient autour des premiers. Une muſique ruſtique animoit leurs danſes. La joie éclatoit dans leurs yeux.

Miſnar demanda quelle étoit la cauſe de cette fête extraordinaire.

„ Quoi ! répondit une vieille femme, êtes-vous donc ſi étranger dans *Tarapajan*, que vous ne ſachiez pas qu'on célèbre la fête du *Tigre* par ces feux nocturnes. Sachez que tout paſſager qui entre dans ce bois pendant la célébration de cette fête, doit y prendre part, & ne peut s'en aller que quand les feux ſont éteints.

» Combien la fête dure-t-elle, demanda *Miſnar* ?

» Il y a trois nuits, dit la vieille, que ces feux ſont allumés, & ils doivent brûler encore pendant onze nuits & onze jours. Pendant tout ce temps on ne voit point la coignée dans la main du bucheron : on ne tire pas une ſeule flèche dans les bois de *Tarapajan* ; & celui qui a été admis à voir

la célébration de ces jeux, ne peut partir avant qu'ils ſoient finis „.

Miſnar fut également ſurpris & fâché de cette réponſe. Avant qu'il pût dire une ſeule parole, la troupe des Indiens l'entoura, de ſorte qu'il lui étoit impoſſible de leur échapper.

« Allons, dit leur chef, initions cet étranger à nos myſtères. Qu'on apporte la peau du tigre, la griffe du lion, avec la lance, & l'arc qui ne retentit point dans les bois de *Tarapajan* durant ces fêtes nocturnes „.

En effet, un de la bande apporta une peau de tigre & la jeta ſur les épaules de *Miſnar*. Un autre vint avec une patte de lion armée de ſes griffes & la paſſa au cou de l'étranger, de ſorte qu'elle pendoit ſur ſa poitrine. Un troiſième apporta la lance qu'il mît dans la main droite de *Miſnar*. Un quatrième enfin l'arma d'un arc. Alors ils pouſsèrent de longs hurlemens & ſe mirent tous à danſer autour du ſultan étonné.

Quand la danſe fut finie, le chef dit :

« Qu'on faſſe retentir à préſent les inſtrumens d'airain, pour avertir la lune & les étoiles que cet étranger va jurer de ne jamais révéler nos myſtères „. Puis s'adreſſant à *Miſnar*, il ajouta : « Mets ta main

ſur ta tête, & ton doigt dans ta bouche en diſant :

» Comme la nuit ſans étoiles eſt obſcure, comme l'antre de la mort eſt ténébreux, ainſi mes penſées & mes paroles ſeront d'une obſcurité impénétrable concernant la ſolemnité des tigres.

» Mais, demanda *Miſnar*, pourquoi ce ſerment ? Pourquoi exige-t-on le ſecret ? Qu'en arriveroit-il à celui qui ne le garderoit pas ? L'eſprit de l'homme n'eſt-il pas libre ? Qui eſt-ce qui peut nuire à celui qui ne cherche point à nuire aux autres ?

» Quiconque voyage dans un pays, répondit le chef, doit ſuivre les coutumes & s'accommoder aux mœurs du peuple chez qui il eſt reçu.

» A la bonne heure, continue *Miſnar* ; je ferai ce que vous exigerez de moi, ſous deux conditions : la première, que vous me jurerez tous qu'après les onze jours je ſerai libre de pourſuivre mon voyage ; la ſeconde, que vous ne me demanderez rien qui ſoit contraire à la loi de *Mahomet*.

» Etranger, répliqua le chef, tu partiras quand tu voudras après la célébration de cette fête. Mais pendant cette ſolemnité que nous célébrons en l'honneur de notre glo-

rieux ancêtre qui employa quatorze jours à détruire les tigres qui infeſtoient cette forêt, quiconque arrive ici, doit y reſter jusqu'à ce que les feux ſoient éteints. Car ce fut par le feu qu'il détruiſit les bêtes féroces, & c'eſt par des feux que nous honorons la mémoire de ſes glorieux exploits. Ceci eſt une fête civile qui n'a rien de contraire à la loi de *Mahomet*. Nous ne pouvons pas non plus révéler nos myſtères, ſi ce n'eſt à ceux qui les découvrent par haſard. C'eſt-là la circonſtance où nous nous trouvons à ton égard; c'eſt pourquoi nous nous ſommes engagés à t'admettre dans notre ſociété. Mais nous exigeons le ſecret de tous ceux que nous initions.

» Si telle eſt votre coutume, dit *Miſnar*, je jure donc de plein gré, que, comme la nuit ſans étoiles eſt obſcure, comme l'antre de la mort eſt ténébreux, ainſi mes penſées & mes paroles ſeront d'une obſcurité impénétrable concernant la ſolemnité des tigres ».

A peine *Miſnar* eut-il achevé ce ſerment, que les danſes & les cris recommencèrent. On fit raiſonner enſuite les inſtrumens d'airain, & les habitans de la forêt eurent ordre de recevoir l'étranger pour leur frère, avec les cérémonies ordinaires.

Alors donc les hommes paſsèrent un à un devant *Miſnar*, en lui mettant la main ſur la poitrine. Les femmes paſsèrent enſuite, en donnant un baiſer à leur nouveau frère. *Miſnar* les laiſſa paſſer, ſans y faire beaucoup d'attention, juſqu'à ce que parmi les plus jeunes, il en vit une qui ſembloit rougir de la liberté que la coutume exigeoit d'elle. Elle avoit l'air d'une vierge modeſte & innocente.

Le ſultan déguiſé ne put voir cette aimable fille ſans en être épris. Il oublia dans ce moment ſon pélérinage & ſa couronne. Il étoit impatient de recevoir de cette jeune indienne le tendre gage de fraternité preſcrit par le cérémonial. Quand elle fut dans ſes bras, il eût voulu qu'elle n'en ſortît jamais. Toute l'aſſemblée s'apperçut de la prédilection de l'étranger. Le chef s'approcha de *Noradin*; c'étoit le nom de la belle indienne que *Miſnar* adoroit.

« Eh bien ! lui dit-il, vous n'avez point encore d'amant ? Où fixerez-vous votre choix — ? Ici, continua-t-il, en adreſſant la parole à *Miſnar*, on ne gêne perſonne : chaque ſexe jouit d'une liberté entière. L'amour ſeul donne des chaînes, & ſes chaînes ſont des fleurs toujours fraîches. Il

y a trois jours que *Noradin* voit toute notre tribu à ses pieds, languir d'amour pour elle. Cette fille insensible refuse toutes leurs avances. Si elle vous aime, notre joie sera complette. Personne alors ne sera sans compagne ".

Misnar attendoit avec impatience la réponse de la belle *Noradin*. Son cœur, incertain entre la crainte & l'espoir, étoit plus affecté qu'il ne l'avoit été par les enchantemens de ses ennemis.

Enfin la fille innocente répondit en rougissant & d'une voix mal assurée : « Que la joie de mes frères soit complette "!

Misnar, ravi de la préférence que *Noradin* lui donnoit, lui prit sa main, & dansa avec elle au son des rustiques instrumens qui se firent entendre pour la troisième fois, pour annoncer le choix de *Noradin*, la belle & charmante *Noradin*.

A la pointe du jour, on bâtit à la hâte une cabane pour *Misnar* & *Noradin*. On la couvrit de feuilles de platane. Le chef y conduisit les deux amans, & se retira. Les Indiens rentrèrent aussi chacun dans leur cabane.

Quand *Noradin* se vit seule avec *Misnar*, elle lui demanda amoureusement s'il agréoit

bas pour tromper cette aimable personne; pour l'abandonner, après avoir joui de ses attraits; pour empoisonner le reste de ses jours, après lui avoir fait connoître le plaisir? Non, ma belle & chère *Noradin*, un homme droit ne doit point abuser de la crédulité d'un cœur simple & innocent qui cherche à le rendre heureux. Le livre du destin s'ouvre devant moi. Le prophète ne me permet pas de me livrer à l'attrait qui me sollicite en ta faveur. Quoiqu'il en coûte à ton esclave, il faut qu'il parte lorsque les feux éteints l'avertiront que vos fêtes sont finies. Plaignez-moi sans me blâmer.

A ces mots, l'enchantement s'évanouit. *Misnar* reconnut l'enchanteresse *Ulin* à la place de la belle *Noradin*: « Homme vil, lâche, foible, insensible, lui dit-elle, n'appelle point vertu ce qui n'est que l'effet de ton imbecillité & de ta jeunesse sans expérience. La beauté fut toujours supérieure à la prudence. Le pouvoir de l'amour triompha toujours de la force de la raison. Mais tu n'es pas encore capable d'amour, tu ne sens pas encore les traits de la beauté. Ce n'est pas ta prudence qui te sauve du piége que je te tendois. C'est l'espèce même de cet appât; & je devois savoir qu'il n'avoit pas

d'empire ſur un cœur auſſi neuf, auſſi imbécille que le tien. Cependant j'ai obtenu tout ce que l'imperfection de ta nature pouvoit permettre. Quoique tu ſortes de cette forêt, tu y as reſſenti mon pouvoir magique; j'ai ſoulevé contre toi le royaume du Midi. Va chercher un remède aux maux dont je t'accable. Pourſuis, ſuperſtitieux reptile, pourſuis ton pélérinage à la *Mecque*, tandis qu'*Horam* éprouve ma vengeance dans les déſerts incultes d'*Ahajah*,,.

Tandis qu'elle parloit, elle étendit ſa baguette & tout diſparut, les feux & les bûcherons de la forêt, & la ſorcière *Ulin* elle-même.

Le ſultan ſe proſterna le viſage contre terre, il adora *Alla* & ſon prophète *Mahomet*, qui le délivroit miraculeuſement des embûches de ſes ennemis. Il continua ſon voyage dans la forêt immenſe de *Tarapajan*. Il y avoit deux lunes qu'il avoit quitté ſa tente royale.

Il ouvroit chaque jour les tablettes d'*Horam*. Toujours elles lui annonçoient de bonnes nouvelles. Ce ſuccès conſtant lui donna des ſoupçons.

,, Hélas! dit-il, accablé de chagrin; peut-être me ſuis-je confié à un homme

ſans foi, qui profite de ma crédulité pour mettre ma couronne ſur la tête de mon frère. Il n'étoit pas néceſſaire d'un pouvoir ſurnaturel pour me détrôner, puiſque mon imprudence me trahit, & livre mon royaume à la diſcrétion de mes ennemis ».

Miſnar, donc, réſolut de revenir à *Dèly* ſans ſe faire connoître, & d'y apprendre par la voix publique, comment Horam ſe conduiſoit dans le commandement de ſes armées, qu'il lui avoit confié. Cependant, il conſultoit chaque jour les tablettes du viſir. La fatigue l'obligea de ſe repoſer ſous l'ombre d'un palmier. Il ouvrit les tablettes, & il y lut l'adreſſe ſuivante :

HORAM, fidelle eſclave du Sultan de l'Inde, à MISNAR, le ſeigneur de toutes ſes volontés.

» Quelque temps après que j'ai quitté le magnifique ſultan, mon maître, lorſque mon cœur étoit encore oppreſſé de la douleur de l'avoir laiſſé dans la forêt de *Tarapajan*, & que mes yeux étoient encore humides des larmes que je répandis en ſa préſence, quand il m'obligea de me ſéparer de lui, un meſſager vint m'annoncer en hâte l'approche des ennemis. Les révoltés

avoient gagné toutes les provinces qu'ils avoient traverſées. Leur parti étoit conſidérablement accru & fortifié. Lorſque ton eſclave ſe fut aſſuré de la vérité de ces bruits, par la bouche de tous ceux qui arrivoient au camp, je fis lever des nouvelles troupes que je joignis aux armées de l'Inde. Je fis obſerver la plus exacte diſcipline dans tout le camp. Je ne doutois pas que l'ennemi ne ſe préſentât bientôt pour livrer bataille. De mon côté, je tins l'armée en bon ordre, mais je n'avançois qu'à très-petites journées, pour ne point fatiguer les ſoldats de mon ſeigneur, & ménager leurs forces pour une vigoureuſe réſiſtance. Souvent l'indiſcrétion d'une marche dans le déſert fait plus périr de monde qu'un combat ſanglant. Je les conduiſis auſſi par des campagnes fertiles où ils puſſent trouver commodément le néceſſaire, & ſe réjouir en déployant leurs tentes. Mais, hélas! ton peuple eſt privé de ta préſence. Ils demandent à voir leur ſultan. Ils murmurent hautement, en diſant que l'œil de leur maître ne les éclaire point. Ils ſont irrités contre *Horam*, ton eſclave. Les capitaines demandent à toute force à être admis dans la tente de mon ſeigneur. Ils oſent même

accuser ton visir d'un attentat horrible sur ta personne sacrée „.

Quand le sultan eut lu ces nouvelles affligeantes, les tablettes lui tombèrent des mains, son cœur s'abandonna au chagrin, les larmes coulèrent de ses yeux.

„ O *Misnar*, *Misnar*! s'écria-t-il, l'esprit de ténèbres est déchaîné contre toi. Le pouvoir des enchantemens prévaudra, ta perte est sûre !

» Oui, ta perte est infaillible, dit la sorcière *Ulin* qui lui apparut aussitôt. Le pouvoir des enchantemens prévaudra. *Misnar*, le fidelle serviteur de *Mahomet*, est soumis à mon pouvoir. *Alla* le livre à ma vengeance, puisque le malheureux a osé se défier de sa protection, & révoquer en doute la vérité de ses promesses. Pour premier châtiment, rampe, vil reptile, rampe sur la terre. Deviens crapaud, suce de la terre une vapeur venimeuse, & tire du soleil un feu empoisonné ».

A la voix puissante de la sorcière, le sultan *Misnar* quitta sa figure naturelle, pour revêtir celle d'un reptile. Il traînoit son ventre jaune & tacheté sur la poussière ; sa gueule béante vomissoit un poison impur.

Misnar ne perdit point avec sa première

Oui ta perte est infaillible, le pouvoir des enchantemens prévaudras.

arillier inv. · Patas sc.

forme le souvenir de ce qu'il avoit été. Il sentoit son étrange métamorphose; il reconnoissoit l'équité de son châtiment. Quoiqu'il ne pût se fuir lui-même, il s'enfonça sous terre, ne pouvant supporter la lumière du jour après une telle disgrace.

La nécessité de satisfaire aux besoins de la nature le fit bientôt sortir de sa retraite souterraine. Il se traînoit çà & là dans le désert, cherchant sa nourriture. Il rencontra un sentier où il rampoit avec plaisir. Une odeur flattoit son odorat, & son ventre délicat étoit porté sur une mousse tendre & molle.

„ Sûrement, dit-il, au fond de son cœur, la bonté d'*Alla* ne laisse point ses moindres créatures sans plaisirs & sans consolation. Dans mon état de crapaud, je respire une odeur de roses & de violettes qui m'enchante, je jouis d'une santé & d'une vigueur, qui sont le plus doux charme de la vie „.

Occupé de ces pensées, il se traînoit vers un buisson où un instinct invincible sembloit le pousser. Mais il se sentit saisi d'horreur à la vue d'un cadavre à demi pourri, qu'il trouva sous ce même buisson.

Un reptile de son espèce sembloit, comme

lui, desirer de se repaître de cette charogne infecte, & détester en même temps un si horrible repas.

Misnar, oubliant dans ce moment sa métamorphose, eut horreur du reptile son semblable, & du cadavre qu'il appercevoit. Il vouloit fuir : l'autre crapaud l'arrête, en lui parlant ainsi dans la langue des habitans de *Dély*.

„ Arrête, qui que tu sois, arrête : soit qu'un enchantement t'ait réduit comme moi à la vile condition d'un reptile, ou que tu sois réellement ce que ta forme présente annonce „....

Misnar fut étonné de ce discours. Il connut qu'il n'étoit pas le seul malheureux de son espèce. Il demanda à son compagnon d'infortune, par quel accident il se trouvoit ainsi transformé.

Le reptile répondit : » Puisque je vois à ton discours que nous sommes tous deux la victime d'un enchantement, je n'aurai point de répugnance à te déclarer la cause de ma métamorphose. J'espère aussi que ma confiance sera payée d'un juste retour, & qu'après que je t'aurai raconté mon histoire, tu ne me refuseras pas de me dire la tienne.

» Nous sommes frères, reprit *Misnar*, & par la ressemblance de notre sort, & par notre espèce; & j'aurois tort de te demander une grâce que je ne voudrois pas reconnoître comme elle le mérite.

» Eh bien! dit l'autre, éloignons-nous donc de la vue horrible de ce cadavre. Allons nous retirer sous un autre buisson, où nous puissions nous confier librement nos aventures étranges: car, quoique la sorcière *Ulin* ait le pouvoir de changer notre première forme, & que, pour nous faire sentir plus vivement notre laideur & notre bassesse actuelle, elle nous oblige, par une force irrésistible, à venir chaque jour devant cette charogne puante; cependant, les fruits de la terre sont notre nourriture propre. Cette enchanteresse, toute méchante & puissante qu'elle soit, ne sauroit nous forcer à rien de contraire à la nature humaine, même sous la forme de reptile qu'elle nous a donnée „.

Tandis qu'il parloit, un troisième crapaud vint les joindre.

„ Voici encore un de nos frères, dit le même, & nous en verrons un quatrième. Nous étions trois, quand tu es venu parmi nous. — O princesse, ajouta-t-il, en parlant au crapaud nouveau venu, où est cet

infortuné, la dernière victime de la cruelle *Ulin* ?

„ Il va venir, répondit la princesse ; il se tenoit dans le sable, au soleil, à demi assoupi. Je l'ai réveillé : il vient „.

En effet, le dernier crapaud arriva au bout de quelques minutes. Alors ils quittèrent le buisson du cadavre, pour en chercher un autre.

„ Nous pouvons nous arrêter ici, dit le premier à *Misnar*, nous y serons en sûreté : nous n'y craindrons point la dent cruelle du serpent ; car nous sommes sous l'ombre odoriférante du cinnamome.

„ Votre précaution est bonne, dit *Misnar*, & nous vous en sommes obligés. Mais il me tarde d'apprendre l'histoire de votre métamorphose „.

CONTE

CONTE SEPTIEME.

HISTOIRE DE MAHOUD.

Je suis fils d'un joaillier de *Dély*, dit le crapaud; mon nom est *Mahoud*. Mon père, près de terminer une vie industrieuse & économe, me fit approcher de son lit, & me dit : ,, O mon fils ! mes jours ont été des jours de travail & de peine. Le succès a couronné toutes mes entreprises. J'ai semé & tu peux recueillir : j'ai amassé & tu peux prodiguer : j'ai travaillé & tu peux jouir de mes travaux. C'est pour toi que je me suis donné tant de peines. J'ai sacrifié ma paix & ma tranquillité pour te mettre dans l'abondance. Je meurs, sûr que mon cher *Mahoud* n'éprouvera jamais la gêne & les misères de la pauvreté. Heureux les pères sages & prévoyans qui voyent la mort en souriant, comme moi, parce qu'ils laissent après eux des enfans assez riches pour n'avoir besoin de personne ,,!

Ce furent les dernières paroles que me

dit mon père expirant : elles furent accompagnées de larmes. Il me bénit & rendit l'ame. A peine eut-il les yeux fermés, que j'eus la curiosité d'examiner les immenses richesses qu'il me laissoit.

Transporté de joie, je me hâtai d'ouvrir les coffres & les armoires. J'y trouvai une multitude infinie d'écrits, & plus de richesses qu'il n'en falloit pour satisfaire les desirs d'un jeune homme ardent pour le plaisir. Il y avoit un grand nombre de diamans qui passoient la mesure (1) royale, & plusieurs autres d'un prix inestimable; & de plus, des monceaux d'or & d'argent. Je crus ces richesses inépuisables.

Devenu tout-à-coup le possesseur de tant de biens, je me livrai à l'attrait du plaisir. Ma maison étoit ouverte à tous les jeunes gens du même âge que moi. Nous passions les jours & les nuits dans la joie des festins & dans la débauche. La loi sévère de *Mahomet* n'étoit point observée. Nous buvions, jusqu'à l'ivresse, du vin le plus exquis. Les Houris ne nous manquoient pas. Si elles

(1) Tous les diamans d'une certaine grosseur appartiennent de droit au Mogol. Ceux de ses sujets qui en trouvent de pareils dans les mines, sont obligés de lui en faire hommage.

n'étoient pas aussi pures que celles de *Mahomet*, au moins elles étoient aussi belles. Lorsque nos verres étoient pleins de vin, nous ne portions point envie aux rivières de lait que le prophète a promises aux fidelles musulmans.

Je vivois ainsi dans la compagnie de ceux pour qui la religion est un objet de raillerie, & qui méprisent les règles de la prudence & de la sobriété. L'heure vint bientôt où ma folle joie se changea en tristesse, & je ne tardai pas à comprendre que toute la prudence d'un père laborieux n'étoit pas capable de préserver un fils méchant du chagrin & de la douleur.

Mes richesses, quelque considérables qu'elles fussent, furent bientôt épuisées. Je vendis tous mes bijoux les uns après les autres. Comme j'en ignorois la valeur, je les donnai à vil prix. Chacun me trompa. Mon étourderie m'exposoit à être la dupe de tout le monde. Mon or & mon argent étoient à mes amis comme à moi. Quand j'eus tout dissipé, j'eus recours à ceux qui m'avoient été le plus attachés, & à qui j'avois tout prodigué. Mais ils furent aussi avares envers moi que j'avois été prodigue pour eux.

Les marchands qui avoient tant gagné avec moi, eurent bien de la peine à me prêter quelques légères ſommes d'argent; ils me les firent redemander peu après; & quand ils me trouvèrent inſolvable, ils eurent la cruauté de ſe ſaiſir de mes meubles, de mes habits même, & de les faire vendre à l'encan.

Ainſi je fus chaſſé de chez moi par ceux que j'y avois reçu mille fois à bras ouverts. Ceux que j'avois preſſés contre mon ſein me rejetèrent comme un chien.

Accablé de remords, abandonné de tout le monde, ne ſachant à qui avoir recours, je me couvris de quelques haillons que l'on m'avoit laiſſés ou donnés par charité, & je m'aſſis à la porte d'un jeune homme très-riche, & qui me ſembloit prodiguer ſon bien comme j'avois fait moi-même.

Bennaskar (c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit) le riche & joyeux *Bennaskar* ſortit accompagné d'une troupe de jeunes gens, de muſiciens & de danſeurs. Voyant un pauvre malheureux ſe plaindre à ſa porte, il demanda qui j'étois, ce que j'avois.

Je lui dis que je m'étois livré, comme lui, à toutes ſortes de plaiſirs, à la danſe, à la volupté, à la bonne chère; mais que

le défaut de prévoyance étoit la cause de ma ruine, & encore plus la confiance indiscrette que j'avois eue en de faux amis qui ne la méritoient pas.

Plusieurs de ses amis m'entendant parler avec tant de liberté, voulurent me chasser de sa présence, en disant qu'un misérable comme moi ne méritoit pas seulement de respirer l'air ni de voir la lumière. *Bennaskar* s'y opposa, & me demanda si l'infidélité de mes amis m'avoit appris à être sincère envers les autres.

Je lui répondis que j'avois toujours été sincère & vrai, même envers ceux qui me trompoient, & que j'aurois mieux aimé mourir que de tromper mes amis.

« Je saurai si vous dites vrai, me répondit *Bennaskar*; soyez mon ami. Dites à mes gens qu'ils vous ouvrent ma garderobe. Choisissez les habits qui vous conviendront, & vivez avec moi. Je ne vous demande qu'une grâce, c'est de ne rien révéler de ce qui se passera dans ma maison, de tout ce que vous y verrez & entendrez.

» Votre offre gracieuse annonce la générosité de votre cœur, lui dis-je. Mais je ne puis vivre aux dépens de personne sans lui être utile. Donnez-moi le moyen de méri-

ter vos bontés, si vous voulez que je les accepte.

» Vous les mériterez, me répondit *Bennaskar*, si vous êtes sincère avec moi. Il y a long-temps que je cherche un véritable ami, un ami à qui je puisse me confier. Si je le trouve en vous, ce trésor vaut plus que tous mes biens. Ce sera moi qui vous serai redevable : ce que je ferai pour vous sera plutôt un devoir de reconnoissance qu'un effet de générosité ».

Les amis de *Bennaskar*, rongés d'envie, entourèrent leur protecteur, & lui dirent qu'il pouvoit compter autant de vrais amis qu'il y avoit de personnes autour de lui.

« Non, leur dit le jeune homme, quoique je paroisse aussi étourdi que vous, croyez que toutes mes pensées ne sont pas vaines. Vous n'êtes que de vils flatteurs, plus attachés à la fortune qu'à la personne de celui qui vous fait du bien. Je vous ai tous mis à l'épreuve : je vous ai tous trouvés faux & ingrats. Cet homme que vous méprisez, est le seul qui ait refusé mon amitié, à moins qu'il ne pût y répondre par un retour de bons offices. Lui seul mérite mon estime ».

Les amis de *Bennaskar*, frappés de ces

paroles, voulurent renouveler les protestations de leur attachement & de leur sincérité. Il les connoissoit trop bien pour se fier à leurs vains discours: il les fit chasser de chez lui, &, me prenant par la main, il me fit entrer dans un superbe appartement.

Dès que je me vis seul avec lui, je me jetai à ses pieds en disant: « Que mon seigneur ne se fâche point contre son serviteur. Mais j'ignore encore quel service il attend de moi.

» Je vous l'ai dit, reprit *Bennaskar;* tout ce que je vous demande, c'est de ne rien révéler de tout ce qui se passera dans ma maison, de tout ce que vous y verrez & entendrez.

» Mon seigneur, lui dis-je, de quelle utilité peut être pour vous une telle condescendance, qui peut me coûter cher? Si je ne parle pas, vos esclaves parleront, & je deviendrai responsable de leur mauvaise foi. Rendez-moi, je vous prie, mes haillons. J'aime mieux ma pauvreté qu'une place où votre maison entière conspireroit contre moi pour me faire perdre votre estime & votre faveur.

» Votre réponse, dit *Bennaskar*, est celle d'un homme prudent; mais ne craignez

point. Je ne puis vivre ſans un ami tel que vous ; & j'eſpère que ce que vous verrez, aucun autre ne le verra, & conſéquemment aucun autre ne peut manquer de ſincérité à mon égard ».

Après cette aſſurance, je ne pus refuſer les bontés de *Bennaskar*. Ses eſclaves me conduiſirent au bain, me lavèrent, me parfumèrent, & me revêtirent des plus riches habits de leur maître.

Bennaskar étoit impatient de me revoir. Quand j'entrai dans ſon appartement, le jeune homme ſe hâta de venir au-devant moi ; &, me prenant entre ſes bras, il me dit : « Enfin j'ai trouvé un ami, un véritable ami ». — Je répondis, par ce ſouhait, « que *Mahoud* ſoit l'ami de ton cœur ».

Bennaskar me fit paſſer dans un autre appartement, où l'on nous ſervit un repas délicieux. Il fit venir des muſiciennes & des danſeuſes pour nous amuſer pendant le repas.

« Les femmes, dit-il, ſont le charme de la vie : j'aime ſurtout à entendre leur voix douce & flatteuſe dans la joie des feſtins. —

» Dites plutôt, repris-je, que les femmes ſont la peſte de la vie. Mais, grâces à *Alla* & à ſon prophète, juſqu'ici *Mahoud* s'eſt

gardé de leurs piéges ; & en cela, la volonté de son père a été accomplie.

„ Quoi ! dit *Bennaskar*, étonné d'un tel discours, mon ami auroit-il un cœur à l'épreuve des traits de la beauté ? Seroit-il au-dessus des foiblesses de l'humanité ? Alors je l'en estimerois bien davantage ; car celui qui sait commander à l'amour, mérite de gouverner l'univers entier.

„ Non, répondis-je, je ne suis pas insensible. Au contraire, j'ai ressenti vivement les traits de l'amour. L'homme blessé craint la lance & l'épée.

„ Mais, dit *Bennaskar*, ce que vous voyez ici sont des figures ordinaires, dont il est aisé de se défendre. Je vais vous en montrer d'autres auxquelles il n'est pas possible de résister.

„ Ne me les montrez pas, ô *Bennaskar* ! lui dis-je, ne me les montrez pas. Je verrois sans plaisir les sultanes de *Dély*, & celles que vous aimez seroient choquées de mon indifférence. Je ne veux point vous chagriner, dit *Bennaskar* en souriant. Je n'avois dessein que de vous éprouver. Ces danseuses suffisent pour ce moment ; & je ne veux ni faire parade de mes femmes, ni m'en servir pour tourmenter un ami. Je

vois que vous êtes un peu troublé. Allons prendre le frais dans ces allées plantées d'orangers „.

Je passai ainsi quelque temps dans la compagnie de *Bennaskar*. C'étoient, chaque jour, nouvelles fêtes, & nouveaux plaisirs. Nous nous plaisions ensemble; nous étions très-satisfaits l'un de l'autre.

Il y avoit dix-huit jours que j'étois chez mon ami, sans qu'aucun nuage eût troublé la tranquillité dont nous jouissions sous les auspices de l'amitié. Le dix-neuvième jour au matin, *Bennaskar* m'aborda avec un visage sombre & triste.

“ Qu'avez-vous, ô mon seigneur! lui dis-je? Quel chagrin trouble la sérénité de votre ame? *Mahoud* ne partagera-t-il pas avec vous les biens & les maux, les plaisirs & les peines, les faveurs & les disgraces qu'*Alla* vous envoie?

„ O *Mahoud!* me dit *Bennaskar*, ne sommes-nous pas dans la pleine lune?

Oui, répondis-je en souriant. Mais qu'est-ce que les phases de cet astre inconstant ont de commun avec le bonheur de mon ami?

„ O *Mahoud!* répliqua *Bennaskar* en soupirant; le sort de ton ami dépend du

caprice des étoiles. Je dois mettre cette nuit ton amitié à l'épreuve. Si la sincérité de *Mahoud* se dément, *Bennaskar* est le plus malheureux des hommes. Si ton cœur n'est pas assez fort pour résister à la tentation la plus séduisante, fuis, ô mon ami! tandis qu'il en est temps. Mais pourquoi douterois-je de l'amitié de *Mahoud*? *Mahoud* me sera fidelle. Pourquoi dirois-je? éloigne-toi, *Mahoud*, éloigne-toi? Si tu me fuis, où trouverai-je ton semblable? Et cependant je sens que je ne puis vivre sans un ami en qui je puisse me confier.

„ Soyez tranquille, *Bennaskar*, lui dis-je d'un ton ferme, soyez tranquille: *Mahoud* peut être malheureux; mais il ne sera ni injuste, ni perfide. Quelle est donc cette épreuve terrible qui vous fait trembler pour la fidélité de votre ami?

„ Sans doute; dit il, *Mahoud* ne mérite aucun soupçon. Attendons le coucher du soleil, jusqu'à ce que nous voyions la lumière étincelante des étoiles.

Bennaskar alla au bain, & se fit habiller magnifiquement. Il m'ordonna d'en faire autant.

Je lui obéis. Nous nous retrouvâmes bientôt ensemble dans le sallon.

„ Hélas! dit *Bennaskar* en me voyant ; comment prier mon ami de prendre l'image de la laideur, & de la porter quelques heures „ ?

„ Comment, répliquai-je! quelle image de laideur dois-je porter ? *Mahoud* est toujours semblable à lui-même : mettez votre ami à une plus forte épreuve „.

Alors *Bennaskar* me présentant un petit pot d'onguent noir avec un pinceau, me dit : “ Il faut que *Mahoud* souffre que je déguise sa couleur avec cet onguent. Il doit faire cette nuit le personnage d'un esclave noir.

» N'est-ce que cela, repris-je ? donnez-moi ce pinceau, & me faites un habit d'esclave. Une telle épreuve ne méritoit pas tant de frayeurs de votre part.

» L'habit est prêt, dit *Bennaskar*, tout est préparé. Mais vous ne pourriez pas vous déguiser ici, sans que mes esclaves s'en apperçussent. Attendons la nuit, & alors *Bennaskar* se reposera sur l'amitié de *Mahoud* ».

On nous servit un magnifique festin. Je mangeai de bon appétit. *Bennaskar* étoit pensif, & ne sembloit prendre aucun goût à ce qu'on lui servoit.

Je fis ce que je pus pour le tirer de

sa mélancolie. Je plaisantai sur ses vaines frayeurs : je me mis à chanter & à rire devant lui. Je fis venir sa musique ordinaire avec ses danseuses, pour le distraire des pensées chagrinantes qui l'occupoient. *Bennaskar* resta muet : rien ne put l'égayer.

Le repas & la musique furent prolongés jusqu'à la nuit. Alors *Bennaskar* commanda aux esclaves de se retirer. Il prit une lampe, & me conduisit par une multitude d'appartemens qui m'étoient inconnus.

» *Mahoud*, dit-il, lorsque nous eûmes fait plusieurs tours & détours dans son vaste palais : *Mahoud* n'a jamais vu les merveilles de ces lieux.

» Il est vrai, répondis-je, & je m'estime heureux d'admirer aujourd'hui les richesses de mon seigneur. Mais je n'avois point sollicité cette grâce. *Mahoud* respectoit assez les secrets de son ami, pour ne pas désirer de les savoir ».

Nous arrivâmes dans une petite chambre voûtée, au milieu de laquelle pendoit une lampe que *Bennaskar* alluma. Puis il éteignit celle qu'il tenoit en main.

» *Mahoud*, me dit-il, entrez dans ce cabinet que vous voyez devant vous; prenez-y un habit d'esclave que vous y trouverez, &

encore de la voie des enchantemens pour dompter votre obſtination ? Quoique *Macoma* ne me permette pas de vous voir ſans vous priver de l'uſage de vos ſens, & moi de mes déſirs, cependant *Ulin* vous ſoumettra à ſa volonté puiſſante.

„ Infâme, répondit la belle étrangère, je ne crains point le pouvoir de ta magie. *Macoma* ne me trompe point : tu ne peux avoir aucun empire ſur moi, ſans mon conſentement. *Mahomet*, qui permet que je ſois pendant quelque temps le jouet de tes preſtiges, me délivrera enfin de tes mains barbares.

„ Puiſque tu perſiſtes, reprit *Bennaskar*, il faut eſſayer le fouet dans la contrainte. Eſclave, qu'on donne cinquante coups de fouet à cette femme obſtinée & rebelle „.

Je pris le chabouc, & me mis en devoir d'accomplir l'ordre ſévère de *Bennaskar*, maudiſſant intérieurement la promeſſe que je lui avois faite. Je l'avois faite à un ami & non pas à un monſtre.

Dès que la belle *Hemjunah* ſentit le fouet, elle remplit la voûte de ſes cris. Chaque coup que je lui donnois m'étoit auſſi ſenſible qu'à elle-même. J'en modérois la violence. Les larmes couloient de mes yeux, & je

souhaitois ardemment d'être délivré de cette tâche cruelle. Je m'estimai heureux, lorsque le nombre de cinquante fut rempli.

„ Eh bien! dit alors *Bennaskar*, toujours enfermé dans le cabinet, que pense à présent *Hemjunah*? Est-elle déterminée à se rendre à mes désirs?

„ Rien n'est moins propre à gagner l'affection d'une femme que la barbarie, reprit foiblement *Hemjunah*. Que je meure plutôt que de consentir jamais à appartenir au vil & cruel *Bennaskar*!

„ Meurs donc, dit-il avec fureur en sortant du cabinet; meurs, & que *Macoma* te voie rentrer dans la terre d'où je t'avois fait tirer „.

En effet, dès que *Bennaskar* parut aux yeux de *Hemjunah*, elle perdit tout sentiment, tout mouvement; un bruit souterrain se fit entendre. Un nain sortit de la trappe, se saisit du corps de *Hemjunah*, & le remit dans la terre. La trappe se referma avec un bruit qui fit retentir la voûte.

Bennaskar me dit alors de le suivre. Il me conduisit au bain, & me dit de me laver sur-tout les mains & le visage, de reprendre mes vêtemens ordinaires, & de revenir dans le sallon.

J'étois si stupéfait de ce que je venois de voir que je savois à peine ce que je faisois. Cependant, quand je fus seul au bain, je tâchai de me remettre de mon étonnement. Mais la réflexion augmentoit ma surprise & mon inquiétude, au lieu de les diminuer. Tantôt je voulois aller trouver le Cadi, & lui déclarer l'horrible aventure dont j'avois été témoin. Un moment après j'avois honte de moi-même, & cependant je n'osois violer le secret que j'avois promis de garder. „ *Bennaskar*, disois-je en moi-même, m'a semblé un ange pendant près d'un mois. Ce dernier trait le perd dans mon esprit. Cette nuit me l'a montré sous l'image d'un monstre. Comment accorder ces apparences contraires? Le plus tendre & le meilleur des amis peut-il être en même temps le plus féroce & le plus méchant des hommes? Seroit-il victime de quelqu'enchantement? Le *Bennaskar* de cette horrible nuit est-il bien le même d'hier & des jours précédens? Quelqu'esprit méchant a-t-il pris sa figure pour le perdre? Mais non, je cherche en vain à excuser la plus affreuse cruauté exercée sur la plus belle des femmes. Quelle horrible scène j'ai vue! Que dis-je? j'ai été forcé d'en être l'acteur! Combien mon

œur étoit attendri ! Combien elle a déteſté es mains barbares qui exécutoient les ordres ruels de ſon tyran ! Ai-je bien pu me prêter cet indigne miniſtère ? Tourmenter une nnocente qui appeloit *Alla* à ſon ſecours ? Quoi ! j'ai oſé ſervir la férocité d'un monſre, contre une femme ſans défenſe, & je iffère d'inſtruire le Cadi de ce qui ſe paſſe dans cette maiſon d'enchantement „.

Je pris la réſolution d'inſtruire d'abord le cadi des ſortilèges & des enchantemens de *Bennaskar*.

Je ſortis du bain, repris mes vêtemens, & m'avançai vers la porte. „ Mais, dis-je en moi-même, que vais-je faire ? A quoi aboutira cette démarche ? Je violerai ma foi, ſans ſervir la pauvre infortunée qui excite ma pitié. *Bennaskar* m'attend dans le ſallon. Lorſqu'il me verra ſortir, il aura quelque ſoupçon, & par le pouvoir de ſon art, il ſaura cacher la belle *Hemjunah* aux yeux du Cadi. Il y a un mois que je ſuis avec *Bennaskar*; & je n'avois pas encore vu la chambre affreuſe où s'eſt paſſée cette ſanglante exécution. Il a été obligé lui-même de me ſuivre. Perſonne que lui ne connoît ces lieux ſouterrains. D'ailleurs, il s'eſt plaint lui-même du retour de la pleine lune. Il

s'eſt levé accablé de triſteſſe & de chagrin. Non, il ne prend point plaiſir à faire ſouffrir l'innocent. C'eſt pour moi un myſtère que je ne comprends pas. Je retournerai donc vers mon ami avec un viſage ſerein, & je ne témoignerai rien de l'inquiétude qui m'agite „.

Bennaskar vint au-devant de moi.

“ D'où vient *Mahoud*, demanda-t-il avec empreſſement ?

„ Je ſors du bain, répondis-je, & je viens rejoindre mon ami *Bennaskar*.

„ Oui, *Bennaskar* eſt votre ami, reprit-il; mais *Mahoud* eſt-il ſincère, me ſera-t-il toujours fidelle „ ?

Ces paroles m'embarraſsèrent. Le ſouvenir de la nuit me fit héſiter un moment. Cependant n'oſant répondre autrement, je lui dis: “ Pourquoi douteriez-vous de la ſincérité de mon cœur ?

„ *Mahoud* m'eſt donc fidelle, répliqua-t-il avec une exclamation qui marquoit ſes ſoupçons ?

„ Oui, répondis-je à contre cœur; *Mahoud* vous eſt fidelle.

„ Je le veux croire, continua *Bennaskar*, mais mon ami n'a-t-il pas été ſurpris de la ſcène dont il vient d'être témoin ? Il a dû

l'être. Néanmoins, garde-toi de me demander aucune explication, ou de révéler ce ſecret. —

„ Vous doutez donc de ma fidélité ; répondis-je. Autrement vous ne feriez aucune difficulté de m'expliquer cette ſcène étrange. Qui peut garder un ſecret, en peut bien garder deux.

„ Il n'y a qu'un mois que tu es mon ami ; me dit *Bennaskar*, & tu voudrois être admis dans la confidence de tous mes ſecrets. Jeune homme inconſidéré, prends garde de te brûler les aîles au ſoleil, en volant au-deſſus des plus hautes montagnes. Un ami bien éprouvé eſt le tréſor qui charme *Bennaskar* ; mais la malédiction & la mort ſont le partage de ſes ennemis „.

En achevant ces mots, *Bennaskar* me jeta un regard ſévère, & me quitta bruſquement. Je me retirai dans mon appartement, fort irréſolu ſur le parti que j'avois à prendre.

En regardant de côté & d'autre dans ma chambre, j'apperçus un petit livre ouvert ſur une eſpèce de pupitre, devant la lampe allumée. C'étoit le koran de notre ſainte loi.

N'ayant pas envie de dormir, je me mis à lire à l'endroit ouvert. C'etoit le chapitre où il eſt parlé de la vache ſainte. Il me

ſembla voir le nom de *Mahoud* écrit dans le livre ſacré.

Cette merveille me ſurprit. Je regardai avec une nouvelle attention. Je lus diſtinctement ces mots :

Mahoud ! Mahoud ! Mahoud ! *Il y a beaucoup de bien dans le monde, mais il y a encore plus de mal. Le bien eſt un don d'*Alla, *le mal eſt l'ouvrage de ſes créatures. Parce que l'homme a péché, & qu'il marche dans les ténèbres de l'ignorance, la méchanceté des génies malfaiſans, & la puiſſance des enchantemens triomphent de la ſageſſe des juſtes. A ce moment,* Mahoud *eſt dans la maiſon d'un magicien, auquel il s'eſt malheureuſement lié par des engagemens d'honneur. Manquer à ſa parole, c'eſt baſſeſſe ; la tenir, c'eſt un crime. Quand les hommes s'abandonnent au mal, ils deviennent ſoumis au pouvoir des mauvais* génies : *alors nous autres, les protecteurs du genre-humain, nous ne pouvons plus ni nous intéreſſer en leur faveur, ni leur prêter notre ſecours contre les dangers qu'ils courent, qu'à proportion de leurs remords. Son ame facile, trompée par la profonde diſſimulation de* Bennaskar, *s'eſt laiſſée prendre aux pièges qu'il lui tendoit ; la voix de ſa bouche a reçu ta prudence. Tu as promis à tout*

*événement, de ne point révéler les secrets de sa maison, & par cette promesse imprudente tu t'es associé, sans le vouloir, à la méchanceté de ton faux ami. Mais l'homme attaché au service d'*Alla *par une loi inviolable & immuable peut-il disposer de lui-même contre la volonté de son auteur? Le vermisseau qui rampe sur la terre osera-t-il se revolter contre la main qui l'a formé? Si* Mahoud, *en promettant de ne rien dire de ce qui se passeroit dans la maison de* Bennaskar, *en avoit excepté tout ce que la loi de Mahomet lui ordonnoit de révéler, il eût agi prudemment. Celui qui marche dans les ténèbres tombera infailliblement dans le précipice qu'il ne voit pas. A ces mots, reconnois le* génie Macoma *qui emprunte la ressemblance du* koran *pour t'instruire. Je vois les maux qui t'attendent, si tu entreprends de délivrer la princesse de* Cassimir; *& cependant cette entreprise est le seul moyen qui te reste pour secouer le joug de la cruauté & de l'oppression. Choisis donc: si ton cœur se sent ému de compassion pour l'innocence opprimée, prépare-toi à souffrir pour la cause de la vérité & de la vertu, prends dans ton sein ce livre qui pourra te faire voir la princesse toutes les fois que tu voudras; sinon, sois toujours l'esclave de l'ennemi du prophète.*

Je voulus continuer de lire; mais je ne vis plus rien d'écrit. Je résolus sur le champ de prendre la défense de la princesse, & de faire tout au monde pour la délivrer, quoiqu'il dût m'en coûter. Je mis le livre sur ma poitrine, je pris la lampe dans ma main, & vins dans le sallon, ne doutant pas que *Bennaskar* ne se fût retiré dans son sérail.

Je m'engageai dans différens appartemens que je reconnus pour être ceux par lesquels j'avois déjà passé. Je me trouvai bientôt dans la petite chambre voûtée.

Je levai vîte la trappe, je touchai la princesse *Hemjunah* avec le livre, ne songeant qu'aux moyens de la tirer de cette horrible prison.

La princesse s'éveilla au toucher du livre. Dès qu'elle me vit, elle jeta un grand cri qui m'alarma. Je craignois qu'elle n'éveillât *Bennaskar*, ou quelqu'un de ses esclaves.

Je lui dis pour la rassurer, que j'étois envoyé par le *génie Macoma*, pour la délivrer; que je détestois l'horrible cruauté avec laquelle je l'avois traitée la nuit précédente.

« Vous, l'envoyé du *génie Macoma*, me dit-elle en soupirant & criant par intervalle? Vos paroles décèlent la fausseté de votre cœur. Je ne vous ai jamais vu, à moins que

que vous ne soyez le magicien *Bennaskar* deguisé sous une apparence étrangère, ainsi que je le soupçonne. Quoiqu'il en soit, homme vil, monstre implacable, tes ruses n'auront pas plus de pouvoir que ta cruauté. Rien n'est capable de me faire consentir à ce que tu exiges de moi. Je persisterai éternellement dans ma haine contre un monstre tel que *Bennaskar* : je suis sûre qu'il ne peut ni me détruire, ni me déshonorer sans mon consentement.

» Adorable *Hemjunah*, divine princesse, lui dis-je en me jetant à ses pieds, je vous conjure de m'écouter un instant. Je ne suis ni *Bennaskar*, ni un de ses esclaves. Je suis le fidelle serviteur du *génie Macoma*. C'est lui qui m'a envoyé vers vous, qui m'a donné ce livre dont l'attouchement vous a rappelé à la vie. C'est lui qui m'ordonne de tenter votre délivrance, & vous me voyez disposé à mettre tout en œuvre pour vous tirer de ce palais enchanté. Il est vrai, vous ne m'avez jamais vu sous mes traits, & dans mon caractère naturel. Mais c'étoit moi que *Bennaskar* a conduit ici la nuit dernière sous la figure & avec les habits d'un esclave, & j'ai été forcé par un serment téméraire à exécuter ses ordres barbares,

O charmante princeſſe ! pardonnez un crime involontaire.

» Un crime involontaire, reprit la belle *Hemjunah ?* Je reconnois à ton diſcours ta noirceur & ta perfidie. En ſuppoſant ton récit vrai, quel ſerment peut autoriſer une mauvaiſe action, un emportement féroce ? Ne devois-tu pas t'expoſer à toutes ſortes de haſards, plutôt que de faire ſouffrir cruellement une fille innocente ? Si tu es réellement le ſerviteur fidelle du *génie Macoma*, comme tu le dis, je le ſaurai à cette marque. Sors à ce moment de la maiſon de *Bennaskar*, & va inſtruire le Cadi de ſes cruautés & de ſes enchantemens.

» O ma princeſſe ! lui dis-je, laiſſez-moi plutôt vous tirer de ce tombeau affreux. Nous pouvons fuir ſans être apperçus.

» C'eſt ce que tu ne peux faire, à moins que tu ne ſois le cruel *Bennaskar*, comme je le ſoupçonne encore. Je ne puis ſortir de ce caveau que par ſon ordre. Inſenſée que je ſuis, continua-t-elle en verſant un torrent de larmes, quelle folie d'écouter les impoſtures d'un homme tel que toi !

» O aimable *Hemjunah !* répliquai-je, puiſque vous eſpérez quelque ſuccès de la démarche que vous m'ordonnez, je vais dès

ce moment instruire le Cadi de votre état & de la cruauté de votre persécuteur ».

J'avois été jusqu'alors prosterné devant le tombeau de la belle *Hemjunah*; quand je me levai pour exécuter ma pieuse résolution, j'apperçus *Bennaskar* qui marchoit dans l'appartement voisin.

Il entra dans la chambre voûtée. A sa vue, la princesse jeta un grand cri, & resta sans mouvement. Je pensai m'évanouir de frayeur. Quoique mes intentions fussent droites & pures, la présence d'un enchanteur me glaça d'effroi; je me rappelai la promesse que je lui avois faite, & que j'allois violer. Je m'attendois à éprouver la force de son pouvoir magique.

Je me couvris le visage de mes mains, n'osant lever les yeux. Ma frayeur fut bientôt calmée. *Bennaskar* se jeta à mes pieds. Je fus surpris; mais je ne doutai pas alors que le *génie Macoma* ne me protégeât, & j'attribuai l'humiliation du magicien à un pouvoir supérieur.

« O *Mahoud*! me dit *Bennaskar*, pardonne à un malheureux qui t'a trompé, qui t'a offensé.

« Si tu veux que je te pardonne, lui répondis-je, cesse de persécuter la princesse de

Cassimir: mets-la en liberté; car tandis qu'elle restera dans la terre, tes prières seront inutiles.

» O *Mahoud*! reprit-il, ô l'ami de mon cœur, le confident de mes secrets! quoique tu n'aies point ressenti le pouvoir de l'amour, aies pitié de ceux qu'il captive. Si l'aimable princesse de *Cassimir* connoissoit la pureté de mon cœur, si.... —

» Envoyé de *Macoma*, s'écria la princesse en interrompant *Bennaskar*, n'écoute point le traître avant qu'il m'ait mise en liberté. Il m'a trompée. Profite de mon erreur, tu seras soumis à son pouvoir, si l'esprit de prudence ne t'éclaire & ne te dirige „.

Alors *Bennaskar* se leva brusquement; &, se découvrant la poitrine, il me dit: « Frappe, *Mahoud*, finis mes tourmens, & les malheurs de *Hemjunah*; car *Bennaskar* sent qu'il ne peut renoncer au trésor de son cœur.

» Il ne m'est pas permis de t'ôter la vie, répondis-je; mais je te livrerai au pouvoir du cadi, qui tient sur la terre la place du grand *Alla*, pour punir les méchans qui oppriment l'innocence „.

La princesse de *Cassimir* me demanda alors le livre du *génie Macoma*, afin qu'il lui servît

de défense contre les insultes & les embûches du cruel *Bennaskar*.

« Sa demande me parut si raisonnable, que je ne pus la refuser, je lui remis sur le champ le livre du génie protecteur ».

Lorsque je quittai la chambre voûtée, accompagné de *Bennaskar*, il me conjura de ne pas perdre un ami qui avoit eu tant de confiance en moi. Je lui dis qu'il étoit juste d'obéir à *Alla* préférablement à l'homme.

Je me présentai à la porte du cadi. Il étoit nuit. Ses officiers me dirent que je ne pouvons pas lui parler à cette heure. Je leur appris le sujet de ma visite nocturne. Quand ils surent que j'avois en ma puissance le magicien barbare qui avoit enlevé la princesse de *Cassimir*, ils allèrent avertir le cadi. Ce vigilant magistrat se leva en hâte, & me suivit avec une forte garde à la maison de *Bennaskar*.

Le magicien nous attendoit à sa porte, avec une lampe en main. Son assurance me surprit, & me fit craindre le pouvoir de son art. Mais dès que le cadi entra, *Bennaskar* se jeta à ses pieds, confessant son crime, & demandant pardon.

Le cadi ordonna aux gardes de se saisir de sa personne, & dit à *Bennaskar* de nous

conduire dans l'appartement où il retenoit la princesse captive.

Bennaskar obeit. En traversant les différens appartemens qui conduisoient à la chambre voûtée, il me dit : « *Mahoud*, vous savez que le corps de la princesse *Hemjunah* est à moitié enseveli dans la terre, sans être couvert. Obtenez du cadi qu'il nous permette d'aller seuls la tirer de cet état, afin de lui épargner la peine de paroître ainsi devant lui. De mon côté, la vue de mes péchés me fait horreur, le remords m'accable, & je veux sincèrement délivrer cette princesse innocente.

„ Si vous me promettez, lui dis-je, de tirer la princesse de cet horrible tombeau, je tâcherai d'obtenir du cadi ce que vous me demandez. Autrement, je veux que tout le monde soit témoin de votre malice détestable.

„ O mon ami ! répartit *Bennaskar*, ne me faites plus de reproches ; mon cœur m'en fait assez. Oui, *Mahoud*, je vous le promets ; je tirerai la princesse de cet état cruel, comme vous le désirez. Je ne me repose plus que sur la bonté & la pitié du cadi. Je n'implorerai plus désormais la puis-

ſance des mauvais *génies*. Soyez en sûr ; je renonce à leurs enchantemens „.

Je croyois le repentir de *Bennaskar* ſincère, & je m'en réjouiſſois. Je priai donc le cadi qu'il nous permît de le dévancer dans la chambre voûtée, pour délivrer la princeſſe de l'enchantement auquel elle étoit ſoumiſe.

Le cadi conſentit à ma demande. En même temps il ordonna à ſes gardes de reſter à l'entrée de l'appartement, tandis que j'y ſerois avec *Bennaskar*.

Dès que nous fûmes entrés, le magicien me prit par les cheveux, m'entraîna bruſquement dans le cabinet, & ferma la porte ſur nous.

» Perfide, me dit-il, reçois la juſte récompenſe de ton parjure ». Sans me donner le temps de répondre, il me cracha au viſage, me renverſa par terre, me foula ſous ſes pieds, & s'enfuit en fermant la porte du cabinet.

Je fus quelques minutes ſans mouvement, étourdi de ma chûte, du traitement indigne que je venois de recevoir, & encore plus des ſuites que j'en appréhendois. Je me levai enfin, j'ouvris la porte, mais je ne vis

plus, ni la princesse de *Cassimir*, ni le cruel *Bennaskar*. Ma surprise fut extrême.

Cependant le cadi & ses gardes, impatiens d'attendre si long-temps, entrèrent dans la chambre. Le cadi me fit saisir par ses soldats, en me disant : « Malheureux, où est la princesse ? Où est celui qui nous a révélé ta méchanceté.

» O comble du malheur ! m'écriai-je, ô désespoir » ! Je m'apperçus que ma voix étoit comme la voix de *Bennaskar*. Je regardai mes vêtemens : c'étoient ceux du magicien. En un mot, je ne pouvois plus douter que, pour me punir de lui avoir manqué de foi, il ne m'eût donné ses traits & sa figure.

Je tombai aux pieds du cadi, en le suppliant de m'écouter un moment. Je lui racontai toute mon aventure depuis que j'étois entré dans la maison de *Bennaskar*, jusqu'à l'instant présent. Il traita mon discours de fable. Ses gardes en rirent. Néanmoins, après un moment de réfléxion, il me regarda fixement, & m'ordonna de délivrer la princesse & mon ami de l'enchantement où je les retenois.

J'eus beau attester le ciel de la vérité de mes paroles. Le cadi, indigné de mon obs-

tination prétendue, me fit donner cent coups de chabouc par ſes gardes.

Pour comble d'infortune, *Bennaskar* m'apparut au bout de la chambre. Je criai : » Le voilà, le traître qui me fait ſi cruellement ſouffrir » ! — Le cadi regarde de tous côtés ; &, ne voyant perſonne, il s'imagina que je me moquois de lui. Il me fit encore donner une centaine de coups de fouet.

Accablé de déſeſpoir, & ſuccombant à la violence d'un tel châtiment, je tombai par terre, preſque ſans vie. Les gardes me trainèrent en priſon. On me mit dans un cachot profond & obſcur, où l'on me chargea de chaînes.

Dès le lendemain, je reparus devant le cadi, dans la ſalle publique de juſtice. On me fit mon procès. Je fus condamné à être brûlé vif le jour ſuivant, à moins que je ne délivraſſe avant ce temps la princeſſe de *Caſſimir* & *Mahoud*.

Il eût été inutile de répéter mes proteſtations. Quand j'aurois juré mille & mille fois par *Alla*, que j'étois le véritable *Mahoud*, & que tout ce que je ſouffrois étoit un effet des enchantemens de *Bennaskar*, on étoit déterminé à ne pas me croire. Je pris donc le parti de ne rien répondre. Mon

ſilence fut mal interprété. On l'attribua à une obſtination indomptable. Pour me faire parler, on ordonna aux bourreaux de me donner une baſtonnade de cinq cent coups. Alors, je priai le cadi de conſidérer ſi j'avois quelque choſe à répliquer dans la ſituation où je me trouvois. « Mon hiſtoire eſt vraie dans toutes ſes circonſtances, ajoutai-je, je ſouffre pour la promeſſe téméraire que je fis à *Bennaskar*; je dois me ſoumettre avec réſignation à la rigueur de mon ſort „.

Le cadi outré, me fit reconduire au cachot. On dreſſa un bûcher ſur le marché public, & l'on prépara tout pour me faire brûler le lendemain en préſence de tout le peuple.

Je paſſai une nuit cruelle. Je ſouhaitois que le ſoleil ne ſe levât plus jamais. Vain ſouhait ! Cette nuit affreuſe ne me parut qu'un moment. Les étoiles diſparurent, comme à l'ordinaire, en préſence du jour, & je vis approcher le moment de mon exécution.

La priſon étoit entourée d'une foule de peuple répandu dans toutes les rues des environs, juſqu'à la place où étoit dreſſé le bûcher. Quand je paſſai, les uns m'accabloient d'injures, les autres me crachoient au viſage; quelques-uns même me lapidèrent.

En avançant vers le bûcher, j'apperçus le

cadi & ses officiers assis sur une espèce d'amphithéâtre couvert, qu'on avoit élevé devant le bûcher. Il me fit venir devant lui, & me dit.

„ Infâme magicien, je veux bien encore te laisser maître de ton fort : rends la princesse & ton ami que tu caches par le pouvoir de ton art, ou la sentence que la loi porte contre toi & tes semblables va être exécutée dans toute sa rigueur.

„ O cadi, ô mon juge! lui dis-je, puisque vous ne voulez pas croire ce que je vous ai dit, faites-moi au moins savoir qui m'a dénoncé à votre tribunal, qui m'accuse de magie ou de sorcellerie? Ne suis-je pas *Bennaskar*, riche marchand de *Dély*? Où sont ceux qui osent s'élever contre moi & me calomnier? Vous êtes venu cette nuit dans ma maison. Vous vous êtes saisi de ma personne. Vous m'avez fait conduire en prison, & jeter dans un cachot où l'on m'a traité comme un vil esclave. Vous me condamnez à être brûlé vif : tout cela sans témoin, sans aucune preuve du crime dont vous me punissez. C'est pourquoi, ô cadi! j'en appelle à l'équité du sultan de l'orient, & j'espère que mes concitoyens ne permet-

tront pas qu'on m'exécute ainsi, sans avoir constaté mon crime.

„ Jeune homme, répliqua le cadi, votre appel n'est pas nécessaire. Je suis bien éloigné de condamner, sans raison valable, aucun des habitans de *Dély*. Vous auriez raison de vous plaindre, & je serois le premier à vous écouter, si vos propres paroles ne vous condamnoient pas elles-mêmes. Hier vous protestiez que vous n'étiez pas *Bennaskar*; aujourd'hui vous dites que vous l'êtes. Vous voilà convaincu de fausseté par votre propre bouche. Si vous n'étiez pas un magicien, qu'aviez-vous besoin de nier hier que vous étiez le marchand *Bennaskar* „?

Le peuple applaudit au discours du juge. Chacun cria que j'étois un magicien, & que je méritois le feu.

Les gardes me lièrent sur le bûcher avec les chaînes que j'avois toujours portées aux pieds & aux mains, depuis le moment que j'avois été pris. Le peuple jeta un grand cri de joie. On mit le feu au bûcher : bientôt la fumée & la flamme enveloppèrent le malheureux *Mahoud*.

En un moment, je ne vis plus ni le ciel ni la foule du peuple qui remplissoit la place:

mais je me trouvai au centre du bûcher ſous la forme d'un crapaud. Je tâchai de ſortir du milieu des flammes. Je me traînai avec quelque peine ſous une pierre de la rue.

Le peuple reſta ſur la place juſqu'à ce que le bûcher fut entièrement conſumé. On porta les cendres hors de la ville, où on les jeta au vent. Je reſtai ſous la pierre juſqu'à la nuit.

J'avois deſſein de ſortir de la ville dès qu'il feroit aſſez ſombre pour le faire en ſûreté. Mais le ſommeil vint ſur moi, au temps où les animaux ſe retirent pour repoſer; & en m'éveillant je me trouvai dans cette forêt, où je vivois depuis un mois, lorſque je fis la rencontre de ces deux compagnons de ma ſolitude & de mon malheur.

» Vos aventures ſont ſurprenantes, ô *Mahoud!* dit le ſultan de l'*Inde*; elles nous apprennent combien la prudence nous eſt néceſſaire, à nous qui ſommes enveloppés dans le même malheur que vous. Je vois que nos maux, à l'un & à l'autre, viennent d'un défaut de confiance en la protection d'*Alla*. Je dois avouer que cet être tout-puiſſant eſt toujours prêt à ſecourir ceux qui ne ſe manquent point à eux-mêmes.

» Mais, ô *Mahoud*! ſouffrez que je vous faſſe part de mon inquiétude. Qu'eſt devenue

la belle *Hemjunah*, princeſſe de *Caſſimir*. Ne vous étonnez pas de ma demande, ce nom rappelle à mon eſprit des idées qui ne s'effaceront jamais. Comment une ſi aimable perſonne, une princeſſe ſi belle & ſi innocente, a-t-elle pu être ſoumiſe au pouvoir d'un enchanteur? Mais dois-je m'en étonner, moi qui éprouve le même ſort? Sûrement, notre compagnon, que vous décorez du titre de princeſſe, ne peut pas être la fille de *Zebenezer*, ſultan de *Caſſimir*.

» C'eſt elle-même, répondit *Mahoud* : elle a été métamorphoſée comme nous ; cet autre que vous voyez à ma droite, eſt *Horam*, le viſir favori de *Miſnar*, ſultan de *Dély*.

» Quoi! s'écria *Miſnar* tranſporté d'étonnement, quoi! mon fidelle *Horam* partage mes malheurs. *Miſnar* eſt donc comme la feuille de l'automne, ou comme la plume que le vent emporte ».

Horam, apprenant qu'il étoit en préſence de ſon ſeigneur, le ſultan de *Dély*, lui témoigna ſon reſpect autant que ſa forme hideuſe put le lui permettre : *Mahoud* imita l'exemple du viſir.

Miſnar ſe tournant vers la princeſſe de *Caſſimir*, lui dit d'un ton obligeant :

» O princeſſe ! quel accident étrange, quel enchantement cruel a pu vous faire perdre la plus belle des formes, pour vous donner celle d'un vil reptile ? Souffrez que je vous demande le récit de vos malheurs depuis que vous avez quitté la cour de *Zebenezer* votre illuſtre père. Agréez mes vœux pour votre délivrance. Mon bras eſt trop foible pour travailler à votre rétabliſſement & au mien.

» Très-magnifique ſultan, répondit la princeſſe *Hemjunah*, j'obéirai à vos ordres, quelque douloureux que me ſoit le ſouvenir de mes malheurs. Mon indiſcrétion me couvrira de honte : cependant je ſatisferai votre curioſité.

Non, princeſſe, reprit le ſultan : c'eſt aſſez de confeſſer nos fautes à la face du ciel. Celui qui prend plaiſir au récit des peines d'autrui eſt le plus lâche des enfans de la terre.

» Je remercie *Alla*, dit la princeſſe, de ce que mon indiſcrétion n'a pas été telle que le ſultan de *Dély* ſemble la ſoupçonner. Mon malheur vient d'une foibleſſe commune aux jeunes perſonnes de mon ſexe. Il y en a peu qui en ſoient exemptes.

» Plus un diamant a d'éclat, reprit *Miſ-*

nar, plus le moindre défaut, s'il en a, eſt apparent. De même, le roſeau le plus foible eſt celui qui cède le plus aiſément à l'impreſſion de l'air. Votre ſexe a une délicateſſe, un éclat qui fait paroître la moindre faute, quelque légère qu'elle ſoit. Je ne doute pas que l'extrême ſageſſe de la princeſſe de *Caſſimir*, & ſa profonde modeſtie, ne lui faſſent regarder comme un crime ce que tout le monde mettroit au nombre des perfections.

» O ſultan! dit *Hemjunah*, l'excès de votre indulgence ne diminuera point ma faute à mes yeux; & mon ſilence pour la groſſir aux vôtres. Souffrez donc que je vous raconte mon hiſtoire, de peur que mon crime tenu caché & ſecret, ne ſoit jugé plus grand que lorſque je le révélerai ».

Tandis que la princeſſe parloit, un Dervis, courbé ſous le poids des ans & des infirmités, parut dans l'épaiſſeur de la forêt.

Horam, ſe remettant d'abord les traits du ſaint homme, dit au ſultan: « Magnifique ſeigneur, voilà *Shemshelnar*, le plus ſaint des adorateurs d'*Alla*, le plus pieux des habitans de l'Aſie.

„ Je ne me remets pas ſes traits, dit *Miſnar*; venoit-il à l'aſſemblée du Divan?

„ Non, glorieux sultan, répondit *Horam*, son grand âge l'en empêchoit „.

Shemshelnar approcha de l'endroit où étoient les quatre crapauds. Il se prosterna devant *Misnar*, & dit:

“ Que le prince de l'*Inde* ne soit pas surpris que *Shemshelnar*, son esclave, le reconnoisse sous la forme que lui a donné le pouvoir d'un enchanteur. O sultan! je n'ignore aucun des maux qui t'accablent. Je les avois prévus, quoique je ne pusse assister à ton conseil. Je priois pour toi dans le secret de ma solitude. Je conjurois celui qui est plus fort que la fureur des méchans, de détourner de toi les maux dont ils te menaçoient. *Alla* a exaucé ma prière. Il m'a vu prosterné dans ma cellule, & il m'a envoyé le *génie Bahoudi*, qui m'a ordonné de te chercher dans la forêt de *Tarapajan*, où ta nouvelle forme te forçoit de ramper.

„ J'ai dit à *Bahoudi*: O *génie!* comment puis-je accomplir tes ordres? Mes pieds refusent de me porter. Les infirmités m'accablent.

„ Va, reprit *Bahoudi*, en me touchant du bout du doigt. Le ciel t'envoie la force nécessaire pour exécuter ce qu'il t'ordonne. La sorcière *Ulin* a métamorphosé ton prince

souſtraire à tes coups par la puiſſance de leur art ; & tu ne ſaurois rien tenter contr'eux, dont ils ne ſoient inſtruits auparavant. C'eſt de cette prévoyance qu'ils tirent leur plus grande force. Sois ferme dans tes réſolutions, vif & courageux dans l'exécution, mais prudent & circonſpect avant l'entrepriſe. Car, quand la force leur manque, ils emploient la ruſe pour te perdre „.

Quand *Shemshelnar* eut fini de parler, *Miſnar* ſe leva majeſtueuſement, & reparut ſous ſes véritables traits. Mais avant de répondre au ſaint Dervis qui l'avoit délivré, il ſe proſterna & adora la bonté d'*Alla* & de ſon prophète, qui avoit éclaté en ſa faveur, en détruiſant l'enchantement ſous lequel il gémiſſoit par le pouvoir tyrannique d'*Ulin*. Après cet acte de religion, il remercia *Shemshelnar* de ſes ſages conſeils, & de la liberté qu'il venoit de lui rendre.

Le Dervis lui répondit : " Vous faites bien, ô *Miſnar* ! d'adorer & de remercier *Alla* avant toutes choſes. A lui ſeul appartient toute gloire & tout hommage ; *Shemshelnar* n'eſt que l'eſclave de *Mahomet*, ton prophète & le mien.

„ Et, reprit le ſultan, n'y a-t-il pas lieu d'eſpérer qu'il plaira au grand prophète des

fidelles de rendre auſſi la liberté à ceux qui ſouffrent encore le fatal changement dont je ſuis délivré par ſa bonté ?

„ *Miſnar* peut ſeul les délivrer, répliqua le Dervis. Fais périr *Ulin*, & ces infortunés, victimes de ſon pouvoir, te ſeront rendus, à toi & à eux-mêmes. Mais en attendant ils doivent apprendre par l'exemple de ta délivrance, à ne pas ſuccomber ſous le poids de leurs malheurs, à eſpérer, & à prier pour ta ſûreté. Le chemin de *Dély* eſt par cette forêt, & le palais d'*Ulin* eſt vers la gauche. Elle ſait déjà ton rétabliſſement ; & elle s'occupe des moyens de te tromper une ſeconde fois. Tiens-toi ſur tes gardes. Aies plus de prévoyance que par le paſſé. Si elle triomphe une autre fois, ta perte eſt ſûre : tu mourras ».

Miſnar ayant reçu les inſtructions du Dervis, prit congé de ſes compagnons, en les aſſurant qu'il ſouhaitoit de rencontrer au plus vîte la ſorcière *Ulin*, pour faire valoir ſes prétentions, recouvrer ſon royaume, & délivrer ſes fidelles ſujets, ſes chers amis, des mains de cette cruelle enchantereſſe.

Suite du conte des Enchanteurs, ou ***MISNAR****,*
Sultan de l'Inde.

LE sultan de l'*Inde* traverſoit la forêt, mâchant quelques feuilles que le dervis *Shemshelnar* lui avoit données, pour le ſoutenir contre la violence de la faim, juſqu'à ce qu'il arrivât à ſon palais.

Après deux jours de marche, qui ſe paſsèrent ſans aucune aventure, il entendit les cris d'une femme qu'on maltraitoit. Il avance, & voit de loin quatre brigands qui frappoient cruellement une femme qui avoit l'air d'une perſonne de diſtinction.

Miſnar, indigné, vôle à ſon ſecours, & défie les quatre brigands.

Mais ceux-ci n'oſant combattre *Miſnar*, prirent la fuite, laiſſant la dame à demi-morte. Le ſultan s'approcha d'elle, & lui demanda par quel accident elle étoit tombée dans les mains de ces voleurs, & pourquoi ils la maltraitoient ainſi.

„ O illuſtre étranger! lui dit-elle, en verſant un torrent de larmes, votre air m'annonce un homme au-deſſus du vulgaire, & votre généroſité mérite toute ma con-

fiance. Mon fort étoit d'être aimée du plus beau des enfans des croyans. Je fuis fille d'un émir, je vivois à *Dély* dans la maifon de mon père. *Hazar* m'aima. *Hazar* commandoit mille hommes dans les armées de *Mifnar*, notre magnifique fultan. Hélas! fon amour a fait mon malheur. Le fecond fils du grand *Dabulcombar*, aidé du pouvoir magique de l'enchantereffe *Ulin*, afpiroit au trône de fon frère. Les foldats qui aiment à courir les hafards de la guerre, défertoient chaque jour, quittant le camp du prince de l'Orient, pour s'aller joindre à fes ennemis. *Hazar* fe révolta avec fa troupe. J'eus beau l'en diffuader, il méprifa mes confeils, & perfifta dans fa révolte.

„ On n'a point d'occafions de s'avancer fous le règne pacifique de *Mifnar*, me difoit-il, je veux fuivre les étendarts de fon frère, & tenter la fortune fous les ordres d'un prince que la guerre élèvera fur le trône de l'*Inde*.

„ J'employai tout ce que l'amour & la raifon ont de pouvoir pour le diffuader d'un crime fi déteftable. *Hazar*, ébloui par un fol efpoir de grandeur, me répondoit avec enthoufiafme: Mon amour eft conftant. Ne crains pas que je change de maîtreffe comme

de sultan. Bientôt tu me reverras ; favori d'un nouveau monarque, occuper à sa cour le premier rang, & t'élever avec moi au-dessus de ton père.

„ *Hazar* me quitta pendant la nuit, & bientôt après j'appris qu'il étoit allé se joindre aux rebelles. Mais, ô généreux étranger ! quel fut mon chagrin, lorsque je sus qu'*Ulin*, cette enchanteresse abominable, devenue amoureuse de lui, l'avoit invité à partager son lit, & le pouvoir qu'elle a sur les foibles mortels ? Outrée de dépit, je m'abandonnai au désespoir. Je quittai d'abord le camp ; & loin de l'armée de *Misnar*, je m'enfonçai dans l'épaisseur de ce bois, suivie de quatre esclaves. Dès le second jour de marche je fus enlevée par deux satyres du bois. Ma suite me fut inutile : mes esclaves me cherchèrent & ne me trouvèrent plus.

„ Les satyres, favorisés par la nuit, me conduisirent par des sentiers cachés & embarrassés, jusqu'à un palais éclairé de dix mille lampes.

„ Ils me dirent en entrant : fille orgueilleuse, qui aspiras à l'amour d'*Hazar*, viens contempler ton amant.

„ Je fus conduite dans une salle magnifique ; &

que, & de-là dans un appartement aussi riche où s'élevoit un trône d'argent. J'y vis *Hazar*, le perfide *Hazar*, assis à côté d'*Ulin*, la déteſtable *Ulin*.

„ Ma colère fut si grande, qu'oubliant au pouvoir de qui j'étois, j'éclatai en reproches contre mon amant infidelle. *Hazar*, lui dis-je, homme rebelle à l'amour & à ton prince, oſes-tu préférer les embraſſemens impurs d'une vile enchantereſſe, aux careſſes innocentes de celle qui a reçu ta foi ?

„ *Ulin*, témoin de mon dépit, écouta mes plaintes avec froideur, & y répondit avec un ris inſultant. Courage, me dit-elle; courage, ô douce maîtreſſe d'*Hazar* ! je vous ai fait conduire ici pour me divertir : vous répondez à merveille à mon attente. La paſſion de cet aimable jeune homme n'eût été rien pour moi, si je ne me fuſſe aſſurée, par mes propres yeux, qu'il préfère les plaiſirs ſubſtantiels qu'il goûte avec moi, aux chimériques délices dont ſon imagination ſe repaiſſoit auprès de vous. Oui, belle créature, approchez, raſſasiez vos yeux du plaiſir de voir celui que vous aimez avec tant de paſſion.

„ En achevant ces mots, l'infâme ſorcière

embraſſoit *Hazar*, & je vis le traître répondre à ſes careſſes.

» Je ne pus ſupporter la vue de tant de méchanceté. Je m'évanouis aux pieds du trône. Quand je revins à moi, je me trouvai ſeule dans un appartement rempli d'ordures, où je ſuppoſai que l'on m'avoit miſe par les ordres de la cruelle enchantereſſe.

» Le lendemain on me ramena devant le trône d'*Ulin*, pour y entendre ſes railleries piquantes, & y contempler l'homme le plus perfide de ſon ſexe.

» J'étois curieuſe de ſavoir comment & par quels ordres, & par où l'on m'avoit tranſportée de cet appartement dans celui que je venois de quitter. Je fis ſemblant de m'évanouir une ſeconde fois. Je tombai ; des eſclaves s'empreſsèrent de me ſecourir. J'entendis *Ulin*, qui leur diſoit: que perſonne ne s'approche pour la faire revenir. Qu'on la laiſſe dans cet état juſqu'à ce que nous ſoyons ſortis, l'aimable *Hazar* & moi.

» Alors vous la conduirez dans le petit caveau qui eſt ſous mon palais.

» Je perſiſtai dans mon évanouiſſement ſuppoſé. Quand *Ulin* & *Hazar* furent ſortis de l'appartement, les eſclaves me portèrent

dans le caveau souterrain, où ils m'abandonnèrent à mon malheureux sort.

» Dès qu'ils furent partis, je cherchai de tous les côtés le passage par où l'on m'avoit descendue; car je n'avois pas osé ouvrir les yeux jusqu'à ce moment. Hélas! je l'aurois fait inutilement; ces lieux étoient ténébreux: jamais l'œil du jour n'y pénétroit. Après bien des peines & des inquiétudes, je traversai en tâtonnant plusieurs sentiers aussi sombres que la caverne, & j'arrivai enfin au pied d'un escalier. Je montai en tremblant, & me trouvai dans une cour du palais. Il étoit encore jour. Je redescendis quelques degrés, & je m'assis en attendant la nuit. Dès que je crus l'heure favorable à ma fuite, je résolus de chercher une issue, aimant mieux mourir que de demeurer dans ce lieu déteſtable.

» Ayant traversé la cour, je parvins au bord d'un fossé profond, dont l'eau me sembloit couler autour du château. Je ne doutai pas qu'il y eût d'autre entrée & d'autre issue au palais, qu'un pont gardé par les satyres du bois, comme je l'avois pu voir lorsqu'ils m'y avoient conduite.

» Je savois nager, je l'avois appris dans les bains des femmes de mon père. Je me

déterminai à traverser le canal à la nage ; je préférois la mort au sort de demeurer plus long-temps prisonnière d'*Ulin*. Je me jetai dans le canal : la peur me donna des forces, j'atteignis bientôt l'autre bord.

» Echappée de ce premier danger, j'entrai dans la forêt, où j'errai tout le reste de la nuit, sans savoir où j'allois. Ce matin, à la pointe du jour, j'ai entendu un bruit confus au travers des arbres.

» Dans un instant je me suis vue environnée de quatre brigands ; & sans votre favorable assistance, j'aurois souffert la mort la plus cruelle, ou peut-être ce qui est pis que la mort même ".

Misnar tâcha de consoler la belle étrangère. Il lui demanda si elle croyoit qu'il fût possible à un homme courageux de forcer l'entrée du palais d'*Ulin*, & de l'aller combattre jusques sur son trône d'argent.

" Si j'ai pu en sortir aussi heureusement que j'ai fait, répondit-elle, ne doutez pas que vous ne puissiez y entrer par la même voie ".

Cependant le sultan *Misnar* paroissoit indécis ou même méfiant.

" Sultan, ajouta-t-elle, souffrez que je

vous accompagne dans cette noble entreprise. Je vous en assurerai le succès „.

Misnar parut quitter aussitôt toute défiance. Il pria l'étrangère de le précéder, pour lui montrer le chemin du palais.

« Volontiers, dit-elle. Mais nous attendrons la nuit pour passer le canal. Son ombre favorable nous sera d'un grand secours „.

Misnar suivoit les pas de la belle étrangère. Ils entendirent du bruit. *Misnar* dit : " Je tirerai mon cimeterre ; car nous pouvons être surpris par les voleurs qui rodent dans la forêt.

„ Fort bien, répondit sa conductrice, la précaution est bonne. Armez-vous du cimeterre redoutable de vos ancêtres „.

Le sultan tenoit son cimeterre levé. Il serre les pas de la belle inconnue ; & au moment qu'elle s'y attendoit le moins, il lui porte un grand coup entre l'épaule & le cou : elle tombe.

Aussitôt elle change de figure. Ses joues pleines & vermeilles se creusent comme celles d'une vieille femme décharnée. Son front se ride en se resserrant ; son menton s'approche de son nez ; Sa gorge tombe, & n'offre plus qu'une peau jaunâtre flottante sur un

ſquelette. *Miſnar* reconnut les traits hideux de l'enchantereſſe *Ulin*, qui, quoiqu'elle répandît beaucoup de ſang par ſa bleſſure, eut encore aſſez de force pour vomir ces imprécations contre celui qui avoit triomphé de ſon art.

„ Que la colère de notre ſexe tombe ſur toi, ô le plus traître des hommes! puiſque ton cœur barbare n'a pu ſe laiſſer attendrir ni par les charmes, ni par les malheurs de la beauté affligée. Tu as évité mes pièges en violant le plus beau ſentiment de l'humanité, & les loix les plus ſacrées de l'hoſpitalité. Inſenſée que j'étois de me fier à un monſtre tel que toi! De quel ſecours l'apparence de la vertu & du malheur pouvoit-elle m'être contre une ame barbare comme la tienne? Tu as beau te faire appeler le lieutenant d'*Alla* ſur la terre, & l'ami de l'innocence opprimée. C'eſt un vain titre que tu ne méritas jamais. Non, les malheureux ne trouvent point de protection ſous ton règne. Sous l'apparence de la vertu perſécutée, je meurs victime de ton perfide cœur. Puiſqu'*Alla* protège de pareils hypocrites, j'ai plus de raiſon que jamais de rejeter ſon autorité ſur le même principe qui me fit

braver ſa vengeance, & refuſer de ſuivre ſes loix.

„ Déteſtable enchantereſſe, répliqua *Miſnar*, vil inſtrument du crime, rends juſtice à l'être que tu oſes blaſphêmer. Avant de quitter cette demeure mortelle du vice & de l'infamie, reconnois la ſainteté d'*Alla*. Apprends par quels moyens j'ai découvert ton artifice.

„ La fuite précipitée des quatre brigands qui te maltraitoient quand j'ai paru, eſt la première choſe qui m'a fait ſoupçonner ta malice. Un homme ſeul peut-il en faire trembler quatre autres? Je les ai défiés. Je m'attendois au moins à les voir revenir ſur moi. Quand j'ai vu qu'aucun d'eux ne reparoiſſoit, mes ſoupçons ont augmenté; l'hiſtoire que tu viens de me faire ne m'a paru qu'une fable controuvée pour ſurprendre ma crédulité. Ton conte, tout artificieux qu'il eſt, ſe contredit, & n'a ſervi qu'à me confirmer ton hypocriſie. Le déſordre de ta parure ſembloit prémédité, moins pour exciter la compaſſion que le deſir. Tu m'as dit que tu avois traverſé le canal à la nage, & tes vêtemens étoient ſecs & propres. Tout cela fortifioit mes ſoupçons, juſqu'au moment où tu m'as donné le titre

de sultan. Alors je n'ai plus douté que tu ne fusses la sorcière *Ulin*, ou quelqu'un de ses suppôts. Quelle apparence qu'une femme infortunée, échappée heureusement de son palais, eût voulu y conduire un étranger qu'elle ne connoissoit pas. L'évidence prenant donc la place du doute, j'ai résolu de me venger. Je t'ai fait marcher devant moi pour mieux exécuter mon projet. Tu sens comment *Alla* a conduit mon bras — „.

Misnar n'acheva pas ; car il vit que l'esprit immonde d'*Ulin* avoit quitté son corps hideux. Il laissa ce cadavre défiguré servir de pâture aux ours & aux tigres de la forêt.

Le sultan revint sur ses pas. La sorcière étoit morte. Il pouvoit désormais délivrer ses compagnons. Il les cherchoit pour leur rendre leur première forme. Il vint à l'endroit où il les avoit laissés ; il ne les trouva plus. Alors il supposa que leur enchantement avoit cessé à la mort d'*Ulin*. Il reprit le chemin de *Dély*, subsistant des feuilles que le dervis lui avoit données, & de quelques fruits qu'il cueillit sur son passage. Après douze jours de marche, il arriva dans une petite ville de ses états.

Il logea dans une maison assez pauvre, où il trouva une vieille femme & son fils. Il

leur demanda s'ils pouvoient lui procurer des chevaux ou des mulets pour le conduire le lendemain à *Dély*.

» Hélas! répondit la vieille, nous n'avons plus ni chevaux, ni mulets, ni aucune autre monture. L'armée nous a tout enlevé.

» Quoi! dit *Misnar* étonné, l'armée des rebelles est-elle donc venue si près de *Dély*?

» Je crois, répondit la bonne femme, que toute armée est pour nous une armée de rebelles. Cependant les soldats nous disoient qu'ils étoient de l'armée du sultan, qu'ils venoient nous défendre contre les rebelles; mais toute leur protection s'est réduite à nous enlever nos bêtes & nos provisions, sans nous rien payer. En nous dépouillant ainsi de nos biens, ils protestoient qu'ils étoient nos meilleurs amis. Si c'est-là toute l'amitié que l'on doit attendre des grands, nous les en tenons quittes: il est meilleur, pour nous autres petits, qu'ils n'approchent jamais de nous ».

Le sultan fut sensible à l'affliction de la veuve & à la solidité de ses plaintes. Elle sortit: elle alla chercher quelque peu de bois pour faire du feu, & préparer quelque nourriture à son nouvel hôte. Pendant ce

temps-là *Misnar* adressoit au ciel cette fervente prière :

„ O *Alla* ! être juste & bon par excellence ; & toi, ô prophète des croyans ! je vous prends à témoins de la sincérité de mon cœur. Vous savez avec quelle répugnance je m'engageai dans cette guerre, & combien j'aurois désiré de gouverner mes sujets en paix, non par aucun motif de crainte personnelle, mais uniquement pour l'amour que je porte à mes sujets. Ce sont mes enfans : leur bonheur est entre mes mains. Je n'ai point de plus ardent desir que de leur procurer toutes sortes de prospérités. O *Alla* ! préserve mon cœur de l'avarice & de l'ambition. Tandis que les grands de ma cour, enivrés de la gloire militaire, me conseillent la guerre & le carnage, fais que je n'oublie jamais la misère du peuple, & que je préfère la douce satisfaction de soulager un malheureux que l'indigence accable, à l'éclat des bienfaits dont je ne puis combler les émirs de ma cour qu'aux dépens de mon peuple „.

Dès que la vieille fut rentrée, le sultan déguisé lui dit, qu'elle feroit bien de se plaindre au sultan, de concert avec ses voi-

ſins ; & de lui faire préſenter une requête dans l'aſſemblée du divan.

„ Une requête, reprit la bonne femme, & pourquoi ?

„ Pour obtenir un dédommagement, dit *Miſnar*.

„ Hélas ! répliqua la vieille, nous n'attendons de dédommagement & de conſolation que d'*Alla !* Quel autre pourroit avoir pitié de notre misère ?

„ Mais, dit *Miſnar*, croyez-vous donc que votre ſultan, le fidelle adorateur d'*Alla !* fût inſenſible à vos maux ?

„ Quoi ! pourſuivit la vieille, le ſultan peut-il me rendre mon fils, l'aîné de mes enfans, l'unique conſolation de ſa mère, le ſoutien de ma vieilleſſe ? Ils me l'ont enlevé, & l'ont forcé de ſervir dans l'armée royale. Qui ſait ce qu'il eſt devenu ? Le ſultan peut-il rappeler à la vie une foule de braves hommes ſacrifiés au ſort de la guerre ? Peut-il faire rénaître la joie dans le cœur des veuves & des mères de l'Inde ? S'il le peut, qu'il ſe hâte de conſoler ſes ſujets affligés, & qu'il ſoit comme un dieu ſur la terre ».

Le ſultan *Miſnar*, frappé des paroles de la vieille, ſentoit combien ſes obſervations

étoient justes. Elle parloit de l'abondance du cœur : ses plaintes étoient l'expression naïve des sentimens dont elle étoit pénétrée.

» Qu'il est rare, disoit-il en lui-même, qu'il est rare que le riche sente la misère du pauvre ! Quel est le conquérant qui, au milieu des acclamations de ses flatteurs, entende les pleurs & les gémissemens de ceux qui ont perdu leurs plus chers amis pour sa défense „ ?

Misnar passa la nuit chez la veuve. Il se leva le lendemain de grand matin, & pria le jeune fils de son hôtesse de le conduire à la ville la plus proche, qui n'étoit qu'à une demi-journée de chemin. Le jeune homme se fit un plaisir de l'accompagner. Le sultan y trouva des mulets, & le jour suivant, il arriva à *Dély*, capitale de ses États.

Il entra dans un caravanserail, où il trouva plusieurs marchands qui vaquoient aux affaires de leur négoce. Il leur demanda comment ils osoient s'occuper de commerce, tandis que les armées des rebelles couvroient la face de l'Inde ?

Un des marchands lui répondit : „ Ce qui vous paroît un si grand inconvénient ne nous inquiète guère. Nous attendons le sort

des armes. Quel que ſoit le parti qui l'emporte, nous nous ſoucions aſſez peu quel maître nous ſervions, pourvu que le commerce ſoit encouragé. Quant au parti du ſultan, il étoit déſeſpéré juſqu'à ces derniers jours. Le jeune monarque avoit abandonné ſon trône & ſes états, de peur de tomber aux mains de ſes ennemis, & les capitaines de l'armée s'étoient défait du viſir *Horam*, preſque le ſeul qui lui fût reſté fidelle. Mais la fortune a changé.

„ Et quelle eſt la cauſe de cet heureux changement, demanda *Miſnar* „?

Le même marchand répondit : „ Depuis dix jours le viſir *Horam*, que nous croyions tous mort, a reparu à la tête de l'armée, au grand étonnement de tout le monde. Il a dit aux officiers que *Miſnar*, leur jeune ſultan, étoit en vie ; qu'il avoit tué l'enchantereſſe *Ulin*, la protectrice de ſon frère *Ahubal*; que la nouvelle de cette mort avoit jeté l'épouvante & la confuſion dans l'armée des rebelles qui s'étoit diſſipée ; & que dans peu ils reverroient leur maître glorieux & juſte, affermi ſur le trône de l'*Inde* „.

Miſnar apprit ces nouvelles avec une joie ſecrète. Sans s'arrêter davantage dans le

caravanserail, il se rendit d'abord au palais du visir.

Les esclaves de *Horam*, qui ne le connoissoient pas, lui demandèrent ce qu'il desiroit de leur maître.

Il répondit qu'il venoit lui donner des nouvelles du sultan de l'*Inde*.

A ces mots, les esclaves l'introduisirent en présence de *Horam*. Le visir reconnut son maître, se prosterna la face contre terre, & le félicita de son heureux retour.

„ Mon fidelle *Horam*, dit *Misnar*, lève-toi. Le jour n'est pas encore fort avancé. Fais assembler ma cour. Donne les ordres nécessaires pour que mes troupes soient sous les armes. Envoie tes esclaves à mon palais; qu'ils m'apportent la pourpre impériale, & les autres attributs de la royauté. Je veux me montrer à mon peuple. Il desire ma présence, & il me tarde de voir les défenseurs de mon trône „.

Le visir se leva. *Misnar* l'embrassa, en lui disant :

„ *Horam*, je suis curieux de savoir vos aventures depuis que je vous quittai dans la forêt; mais le bien public mérite la préférence. Nous goûterons ensuite les charmes d'un entretien particulier „.

Le fidelle *Horam* fit aſſembler les princes, les viſirs & les grands de la cour de *Dély*. L'armée eut ordre de ſe mettre ſous les armes devant le divan.

Le ſultan *Miſnar*, orné de la pourpre royale, & accompagné d'une pompe brillante, ſe montra à ſon peuple. Dès qu'il fut apperçu, tous ſes ſujets, tranſportés d'une vive allégreſſe, s'écrièrent unanimément : „ Vive, vive le ſultan de nos cœurs, la gloire & la force de l'*Inde*, le ſeul capable de triompher du pouvoir des enchantemens „ !

Miſnar goûta le bonheur pur d'un grand prince, celui d'être adoré & aimé de ſes ſujets. Il fit des largeſſes au peuple & à ſon armée.

Les viſirs & les officiers du divan aſſemblés attendoient l'arrivée de leur glorieux ſultan. *Miſnar* monta ſur ſon trône, & demanda à ſon fidelle viſir des nouvelles de ſes ennemis.

Horam ſe leva, & aſſura ſon maître que l'armée des rebelles étoit diſperſée; qu'*Ahubal* s'étoit retiré avec les chefs de ſon parti, vers les rivages de l'océan de l'*Inde*.

Sur ce rapport, le ſultan commanda à ſes troupes de camper autour de *Dély*, à-

peu-près à une journée de la ville. L'armée fut réduite. On réforma une partie des officiers & des soldats, que l'on renvoya vers leur famille. On proclama la paix dès le jour suivant.

Quand l'assemblée des visirs & des princes fut congédiée, *Misnar* se retira dans son palais, accompagné de son fidelle *Horam*, auquel il demanda le récit de ce qui lui étoit arrivé depuis son départ de l'armée.

„Magnifique seigneur, répondit *Horam*, dès que vous fûtes parti, j'apportai tous mes soins pour maintenir l'ordre, la discipline & la santé parmi vos troupes. Je cherchai les moyens les plus commodes & les moins dispendieux pour approvisionner convenablement l'armée. Je chargeai de ce soin des officiers affidés. Je donnai à d'autres l'inspection des tentes, afin qu'elles fussent toutes en bon état. Je distribuai les quartiers. Je fis toujours camper dans des terreins secs & bien aërés à portée des rivières & de bonnes sources, loin des marécages & de l'air contagieux des forêts.

„Tout cela fut exécuté avec toute l'habileté imaginable de la part des officiers de mon seigneur. Je n'entrerai pas dans un plus

grand détail à ce sujet, je dois seulement en rendre justice à ceux qui sont restés fidèles.

„ L'armée des révoltés étoit assez tranquille. Son éloignement nous empêchoit de l'attaquer. Un messager vint en diligence nous informer que toutes les provinces méridionales s'étoient soulevées; que l'enchanteresse *Ulin* étoit cause de leur défection; qu'elle conduisoit leurs troupes; qu'elle avoit fait proclamer *Ahubal* sultan de l'*Inde*, & qu'elle étoit déterminée à le soutenir de tout son pouvoir.

» Je souhaitai alors que le sultan mon maître lût cette triste nouvelle sur mes tablettes, & je ne doutai pas qu'il ne l'apprît. Mais dès la nuit suivante nous eûmes une seconde allarme plus fâcheuse que la première. Un espion vint dire que l'armée des ennemis n'étoit qu'à une demi-marche de notre camp. Ce qui ne pouvoit être que l'effet de l'enchantement, vu la distance où ils étoient peu d'heures auparavant.

» Cette nouvelle jeta la consternation parmi les officiers. Ils s'assemblèrent en corps, & accoururent à la tente royale, demandant à voir le sultan, & déclarant qu'ils se joindroient au parti ennemi, si vous

ne vous mettiez vous-même à leur tête pour les conduire contre les rebelles.

„ J'écrivois des dépêches dans la tente de mon seigneur, j'entendis leurs cris tumultueux. Jugez de mon embarras. Il n'étoit pas prudent de rester. Ne vous trouvant point, ils n'auroient pas manqué de m'accuser du plus grand des crimes, de celui que mon ame a le plus en horreur. Tandis qu'ils crioient à l'entrée de la tente, j'eus le temps de prendre un habit d'esclave, & de m'échapper sans être reconnu.

„ Je sortis du camp avec précipitation. Je fus arrêté par plusieurs sentinelles. Je dis que je portois des ordres du visir, & je montrai mon propre cachet.

„ Dès que je fus à quelque distance de l'armée, je me repentis de ma folie. Qu'ai-je fait, disois-je en moi-même ? J'ai abandonné mon poste, & les intérêts de mon maître. Il eût été plus glorieux pour moi de mourir à la tête de ses troupes, ou victime de leur rage, que de m'exposer, comme j'ai fait, à une mort obscure; car je périrai infailliblement dans ce désert. D'ailleurs, peut-être ai-je pris vainement l'allarme. Peut-être l'armée ennemie n'est-elle pas aussi près que je le crains. J'aurois dû rester,

parler aux officiers, & tâcher de les appaiser par de bonnes paroles.

„ J'étois incertain si je retournerois au camp, ou si, pénétrant plus avant, je chercherois à m'instruire par mes yeux de la position réelle des ennemis. Je pris ce dernier parti : j'avançai aussi secrettement & aussi promptement que je pus, vers l'endroit où leur armée devoit camper, suivant le rapport des espions.

„ J'arrivai à l'endroit désigné ; je n'y vis ni sentinelles, ni camp. J'en fus surpris. Je passai outre, & marchai tout le jour & le suivant sans rencontrer d'armée, ni rien qui annonçât son approche.

„ Je me reprochai ma folie & ma crédulité. Hélas ! *Horam*, me disois-je à moi-même, combien tu es peu digne de la confiance de ton maître ! Cependant, il vaut encore mieux que tu sois trompé, que de voir l'armée ennemie si près de la nôtre ; ce qui n'eût pu se faire sans un pouvoir surnaturel.

„ Pénétré de ma faute, je songeai aux moyens de la réparer. J'allois retourner au camp, dans l'espoir de rassurer les troupes, d'appaiser les officiers, en leur disant que je m'étois moi-même déguisé pour aller recon-

noître les ennemis, & que je ſavois par mes yeux que la dernière alarme étoit abſolument fauſſe.

„ Mais au moment que je voulus me tourner pour prendre le chemin du camp, je ſentis mes pieds immobiles réſiſter à ma volonté. La terre trembla, & je vis l'enchantereſſe *Ulin* portée ſur un énorme crapaud.

„ Sage & pénétrant viſir, me dit-elle, d'un ton inſultant, j'admire votre prudence & votre diſcrétion. Quoique *Mahomet* & la troupe fidelle de ſes *Génies* ne nous permettent pas d'avoir aucun pouvoir ſur vous, ni ſur votre illuſtre maître, à moins que par votre imprudence vous ne tombiez dans nos pièges; cependant, vous voyez que cette reſtriction ne nous inquiète guères, & qu'avec toute votre ſageſſe, & l'aſſiſtance d'*Alla*, vous êtes encore aſſez aiſément les dupes de nos artifices. L'armée que je conduis contre celle de ton miſérable ſultan qui rampe dans la pouſſière, n'eſt pas à moins de quarante journées d'ici; les montagnes & les forêts arrêtent ſa marche; & cependant, le crédule viſir abandonne ſon poſte à la moindre alarme, à une fauſſe nouvelle dépourvue de toute probabilité. Il fuit, &

vient se jeter étourdiment dans les mains de celle qui saura récompenser dignement sa prudence & sa fermeté. Lâche visir, deviens à l'instant comme le reptile qui me porte. Je vais te transporter, dans un clin d'œil, dans la forêt de *Tarapajan*, où tu verras plusieurs de tes sages frères venir au-devant de toi.

» A ces mots, la sorcière infâme souffla sur moi. Son haleine empestée opéra mon étrange métamorphose. Je tombai par terre, & rampai devant elle comme un crapaud.

» *Ulin* me toucha ensuite de sa baguette. Je m'endormis; & quand je me réveillai, j'étois dans la forêt de *Tarapajan*, entre le marchand de *Dély* & la princesse de *Cassimir* qui, vraisemblablement, étoient aussi transformés par un effet de la vengeance de cette même sorcière.

» C'étoit une consolation pour nous de jouir encore de l'usage de la parole : nous nous racontâmes mutuellement nos malheurs. Ce fut une récréation dans l'état où nous étions.

„ *Mahoud* me demanda le premier le récit des aventures de ma vie, & je les lui contai la veille du jour où le glorieux

ſultan de l'*Inde*, métamorphoſé comme nous, vint nous honorer de ſa préſence.

„ *Mahoud* nous faiſoit alors ſon hiſtoire. Votre voix frappa mes oreilles. Je craignis que mon cher maître ne ſubit un ſort pareil à celui de ſon eſclave. Ma crainte n'étoit pas vaine „.

Quand le viſir eut fini l'hiſtoire de ſa métamorphoſe, *Miſnar* lui demanda ſi *Hemjunah*, la princeſſe de *Caſſimir*, leur avoit auſſi conté ſes aventures.

„ Non, glorieux ſultan, répondit *Horam;* elle en alloit faire le récit, lorſque vous parûtes. Et lorſque *Shemshelnar* vous eut délivré, & que le même dervis nous eut aſſurés d'une prompte délivrance, elle jugea à propos de différer à nous les apprendre, juſqu'à ce que nous euſſions repris notre première forme.

„ Cependant, le bon dervis *Shemshelnar* reſta avec nous, pour nous conſoler dans notre affliction. Deux jours après que vous nous eûtes quittés, nous apperçûmes tout-à-coup une vive lumière, comme un éclair; un grand coup de tonnerre ſe fit entendre; & tandis que nous nous regardions l'un & l'autre, le bois s'évanouit, & je me trouvai dans mon palais de *Dély*. J'ignore ce que

ſont devenus *Mahoud* & la princeſſe de *Caſſimir ;* mais je ne doute pas qu'ils n'aient reſſenti comme moi, par une même délivrance, le pouvoir que vous avez eu de détruire les enchantemens d'*Ulin*, en l'immolant à votre juſte colère.

„ J'allai trouver auſſitôt les viſirs & les émirs aſſemblés au divan. Ils furent étonnés de me voir. Ils alloient procéder à l'élection d'un ſultan. Car les nouvelles de l'armée leur apprenoient que *Miſnar*, le glorieux *Miſnar*, & ſon eſclave le viſir, avoient quitté ſecrétement le camp pour chercher leur ſûreté dans la fuite. Les créatures d'*Ahubal* l'avoient fait propoſer pour ſucceſſeur de ſon frère. Toutes les voix s'étoient réunies en ſa faveur. Il alloit être proclamé ſultan de l'*Inde*, lorſque j'entrai au divan.

„ Inſtruit de la réſolution des viſirs & des émirs, je leur dis que *Miſnar*, notre glorieux maître, vivoit ; qu'il n'étoit ſorti du camp que pour aller combattre l'enchantereſſe. *Ulin* qui protégeoit *Ahubal ;* & qu'elle étoit tombée ſous ſes coups, en reconnoiſſant malgré elle la juſtice du bras qui l'écraſoit.

» A cette nouvelle, les viſirs & les émirs ſe proſternèrent en préſence d'*Alla*, le re-

merciant de sa protection signalée. Les trompettes annoncèrent dans les rues de *Dély* le retour d'*Horam*, & la victoire que *Misnar* avoit remportée sur l'enchanteresse *Ulin*.

Avant que l'assemblée se séparât, j'envoyai des exprès à l'armée, annoncer vos glorieux succès. Je donnai ordre de ramener une partie des troupes vers *Dély*, ne laissant en campagne qu'autant de monde qu'il étoit nécessaire pour observer les mouvemens des ennemis, & les contenir au cas qu'ils voulussent se rallier; car je savois que la mort d'*Ulin* avoit dispersé leur armée consternée.

„ Je fus content de voir les affaires de mon maître ainsi rétablies. J'appris bientôt après que le magnifique sultan de l'*Inde* approchoit; & *Horam*, ton esclave, jouit encore de la vue de son seigneur „.

Quand le visir eut fini ce discours, il se prosterna devant *Misnar*, & lui demanda si l'on enverroit un ambassadeur au sultan de *Cassimir*, pour s'informer du sort de la princesse *Hemjunah*.

„ *Horam*, répondit le sultan, tandis que la guerre est dans le sein de mes états; il n'est pas à propos de songer à un bonheur dont je puis être privé, dans un moment,

par

par un revers inopiné. Attendons un temps plus favorable „.

On reçut incontinent, courriers ſur courriers, qui apportoient la nouvelle de la mort d'*Ulin*, de la retraite d'*Ahubal*, & du retour de dix provinces qui avoient abandonné ſon parti. Bientôt on vit les députés des provinces rébelles, qui venoient implorer la clémence du ſultan, le prier d'oublier leur déſobéiſſance, & proteſter de leur ſoumiſſion.

Miſnar leur pardonna. La ſeule vengeance qu'il tira de leur révolte, fut de faire garder leurs frontières par des troupes affidées, propres à les contenir dans le devoir en cas de beſoin. C'étoit moins une vengeance, qu'une précaution jugée néceſſaire après ce qui venoit d'arriver.

Le ſultan répara enſuite, autant qu'il put, tous les dommages que ſes troupes avoient cauſés dans les places & les campagnes de leur paſſage & de leur ſéjour. Il fit une réforme; c'eſt-à-dire, qu'il permit à ceux qui voudroient quitter le ſervice, de ſe retirer, formant du reſte des troupes de bonne volonté qui veillaſſent à la ſûreté de ſes états. *Miſnar* ſentoit qu'il devoit craindre que les enchanteurs, ſes ennemis jurés, ne

vinrent à *Dély*. Il tramoit une trahison. Il desiroit de voir le sultan lui-même ; & il fut fort fâché de n'avoir audience que du visir, sans pouvoir être admis en la présence de *Misnar*. Il dissimula, vint trouver ses trois mille cavaliers, & marcha vers la grande armée du sultan, selon l'ordre qu'il en avoit.

Le sultan avoit coutume de faire une revue générale de ses troupes une fois l'an. Le magicien déguisé arriva trois jours avant cette revue. Il se réjouit d'avoir été si bien servi par le hasard. Il attendoit avec impatience le moment favorable à son dessein.

« *Ibrac*, dit-il à l'officier qui commandoit sa troupe, la fortune nous offre l'occasion de venger la mort de ma sœur *Ulin*. L'habit d'un officier ne me déguise pas encore assez bien. Je veux descendre au dernier rang, pour donner encore moins de soupçon. Lorsque *Misnar* passera entre le rang où je serai, je tirerai un couteau que je tiens caché sous ma ceinture, & je lui percerai le cœur. Puis, je me rendrai invisible. Dans la consternation générale, vous proclamerez *Ahubal*, sultan de l'*Inde*.

« Très-puissant magicien, répondit *Ibrac*, qu'avez-vous besoin de cette ruse ? Puisque vous pouvez vous rendre invisible, il doit

vous être aisé de pénétrer dans le palais de *Misnar*, & de le poignarder, sans que vous craigniez d'être apperçu, ni de lui ni de personne.

» Fidelle *Ibrac*, répartit l'enchanteur, tu ne sais pas quelle puissance protège ce vil reptile. *Bahoudi*, dont le nom fait trembler notre race, est son *génie* tutélaire. Il m'empêche d'approcher de *Misnar*. Il est écrit dans le livre du destin que l'enchantement n'aura point de pouvoir sur *Misnar* qu'autant qu'il lui en donnera en s'exposant à nos surprises. Autrement ne crois pas, *Ibrac*, qu'il fût nécessaire que tous mes frères, dont un seul peut ébranler les montagnes & soulever les flots de l'Océan, se liguassent contre un enfant. *Misnar* seroit indigne de notre vengeance, s'il n'étoit soutenu par *Mahomet*, & par ses humbles vassaux, les *génies* protecteurs des hommes. Mais tandis que cet enfant aura pour lui une force qui balance la nôtre, il nous sera glorieux de le faire tomber dans nos piéges, pour montrer que les hommes nous appartiennent, à nous, & non pas aux puissances célestes ».

Alors *Ibrac* donna au magicien un habit de soldat, & il se mêla aux derniers rangs.

Le matin du jour de la revue, le sultan,

qui avoit peu reposé pendant la nuit, fit appeler le visir *Horam* par les esclaves qui veilloient à l'entrée de sa tente.

« *Horam*, lui dit *Misnar*, j'ai un soupçon que je veux vous confier. Je me défie du magicien *Happuck*. Je ne doute pas qu'il ne soit dans mon camp, parmi mes troupes, sous une forme empruntée. Si je m'expose à sa trahison, je crains qu'il ne profite de mon imprudence, pour mettre la couronne de l'*Inde* sur la tête d'*Ahubal*.

» Votre soupçon peut être fondé, répondit *Horam*, & il vous est sans-doute inspiré par une puissance supérieure. Souffrez donc que votre esclave fasse proclamer une récompense considérable pour celui qui découvrira le magicien. Celui qui vous rendra un tel service mérite d'occuper la seconde place dans votre empire.

» Cet expédient ne me paroît pas aussi sûr qu'à vous, reprit le sultan. *Happuck* saura bien échapper à nos recherches en se transformant en quelqu'insecte, & il aura recours à une autre ruse pour me tromper. — Non, *Horam*, s'il est au milieu de nous, il faut à toute force nous assurer de lui; il y auroit de la folie à le laisser échapper. Ce

feroit nous rendre indignes de la protection d'*Alla*.

„ Il eſt vrai, dit *Horam* ; mais comment nous aſſurer de ſa perſonne, comment le reconnoître au milieu de trois cent mille hommes ? Il n'y a pas un ſeul de vos officiers qui connoiſſe la cinquantième partie de vos ſoldats. Il arrive journellement de nouvelles recrues. Comment faire cette recherche ſans donner d'alarme ? Et par-là, nous retombons dans l'inconvénient que vous voulez éviter.

„ Sur combien de rangs l'armée eſt-elle diſpoſée, demanda le ſultan ?

„ La plaine où ſe fera la revue, dit le viſir, peut bien contenir une ligne de trois mille hommes.

„ Eh bien ! interrompit le ſultan, faites-moi venir deux cent des meilleurs archers de mon armée. Prenez-les parmi les troupes qui ont quitté mes ennemis pour ſe joindre aux miennes „.

Le viſir obéit aux ordres du ſultan. Les deux cent archers vinrent devant la tente royale.

“ A préſent, dit *Miſnar* à ſon fidelle *Horam*, faites diſpoſer les troupes pour la revue.

„ Elles ſont déjà aſſemblées dans la plaine, répondit le viſir.

„ Prenez les archers avec vous, continua le ſultan ; mettez-en un à chaque extrémité des rangs, & un autre ſur la droite de chaque rang. Avant cette diſpoſition, donnez-leur un ordre ſecret de tenir leurs arcs tendus & leurs meilleures flèches prêtes pour tirer ſur celui des ſoldats ou officiers qui ſe proſternera le dernier, lorſqu'on en donnera le ſignal à mon arrivée „.

L'ordre fut exactement exécuté. Les rangs étoient alignés : les archers furent placés ſelon la diſpoſition du ſultan. *Miſnar* ſortit de ſa tente, & s'avança vers la plaine au milieu de ſes eunuques, des viſirs, des émirs & de ſes gardes. Les trompettes & les clairons firent retentir l'air de leurs ſons aigus, que ſoutenoient les tons plus graves des tymbales.

Le magicien, impatient d'exécuter ſon noir deſſein, étoit ravi d'entendre cette muſique guerrière qui lui ſembloit célébrer d'avance ſa victoire. Il vit le ſultan *Miſnar* au milieu de la pompe qui l'accompagnoit, avec la même joie que l'aigle reſſent lorſque du haut des airs il voit la toiſon des moutons blanchir les plaines de *Homad.*

Le ſultan étant arrivé à la tête de ſon

armée, dont il ſavoit que les premiers rangs étoient composés de ſes plus fidelles troupes, il ordonna que l'on fît ſilence, & leur adreſſa ce diſcours :

“ Braves ſoldats, quoique vous ne manquiez ni de courage ni d'habileté pour achever de réduire mes provinces révoltées ; cependant c'eſt à *Alla* & à ſon prophète *Mahomet* que vous devez la gloire & les ſuccès de vos armes. Ainſi faites courir l'ordre de rang en rang, que chacun ſe proſterne dans la préſence d'*Alla* qui voit tout & peut tout. Adorons cet être, modérateur ſuprême de l'univers, qui diſpoſe à ſon gré des royaumes & des couronnes „.

Quand l'ordre fut parvenu juſqu'au dernier rang, on donna le ſignal, & tous les ſoldats ſe proſternèrent enſemble devant *Alla*. Il n'y eut que le magicien *Happuck* qui, étonné de cet ordre qu'il n'avoit pas prévu, ne ſavoit ce qu'il devoit faire. On ne lui laiſſa pas le temps d'y ſonger. Car dès que les ſoldats ſe furent proſternés la face contre terre, il fut atteint de côté & d'autre de deux flèches qui lui percèrent le cœur.

Le magicien, devenu la ſeule victime de ſa propre méchanceté, ſentit que les envoyés de la mort avoient étendu leurs mains ſur

lui, & se servit du peu de forces qui lui restoit pour blasphêmer le nom d'*Alla* & de *Mahomet* son prophète. Mais sa vie s'éteignit en un instant, & ses blasphêmes devinrent plus foibles jusqu'à ce qu'ils se perdirent dans le silence de la mort.

Les partisans d'*Happuck* le voyant mort, se doutèrent bien que leur complot étoit découvert. Ils commencèrent à fuir. *Ibrac*, se mettant à leur tête, voulut en vain les rallier. Mais la confusion se mit parmi ces cavaliers qui n'étoient pas accoutumés à marcher, ni à combattre à pied. Cette poignée de gens fut écrasée par l'armée du sultan.

Misnar, voyant de la confusion au centre de son armée, comprit qu'on avoit découvert & tué le magicien. Il envoya *Hôram* avec quelques gens d'élite pour savoir qui causoit le désordre de ses troupes.

Le visir vit, en arrivant, plusieurs soldats qui portoient un corps mort. C'étoit celui de l'enchanteur *Happuck*. La mort le montroit sous ses véritables traits.

Horam demanda les deux archers qui avoient tué le monstre.

Ils parurent devant le visir qui loua leur fidélité & leur adresse. Il leur dit de pren-

dre le corps, & de l'aller préſenter au ſultan qui les récompenſeroit.

Les archers obéirent. L'armée s'ouvrit pour leur faire un paſſage. Ils mirent le corps aux pieds du ſultan.

Miſnar, voyant ſon ennemi mort, fit donner aux deux archers dix bourſes contenant chacune cent pièces d'or, & à chacun des autres archers une bourſe pareille contenant cent pièces d'or. Celui qui apporta la tête d'*Ibrac* eut cinq bourſes de la même valeur. Alors le ſultan reparut à la tête de ſon armée, & ordonna que l'on ſe proſternât de nouveau pour remercier *Alla* de les avoir délivrés des mains de leurs cruels ennemis.

Des trois mille cavaliers d'*Ibrac* & d'*Happuck*, il n'y en eut que deux qui échappèrent pour aller porter à *Ahubal* la fatale nouvelle de leur défaite.

Ahubal, conſterné, s'enfuit dans les montagnes. Il craignit que ſes propres ſoldats ne le trahiſſent, & ne le livraſſent à ſon frère. De quoi ne ſont pas capables des rebelles ?

L'enchanteur *Ollomand*, celui qui dans la première aſſemblée des ſages avoit conſeillé au jeune ſultan d'affermir ſon trône en

ſe ſouillant du ſang de ſon frère, ne déſeſpéra pas de la cauſe d'*Ahubal*. Il l'alla trouver dans les montagnes, au fond d'une caverne où la fatigue d'une longue courſe l'avoit obligé de s'arrêter, & où la crainte retenoit ce prince révolté.

La caverne qui ſervoit de retraite au fugitif *Ahubal* étoit à l'entrée d'une longue vallée qui traverſoit une chaîne de montagnes. Les montagnes s'élevoient de côté & d'autre de la caverne qui y étoit comme perdue & inacceſſible.

Ahubal ayant pris un peu de repos dans la caverne, ſe leva pour continuer ſa route au travers de la vallée. Il marcha juſqu'à l'autre extrémité qu'il trouva fermée par un roc eſcarpé ſur le haut duquel il apperçut un magnifique palais dont les murs réfléchiſſoient les rayons du ſoleil, comme s'ils euſſent été couverts de lames d'or ou de quelqu'autre métal poli.

Le frère de *Miſnar* regarda quelque temps la partie du château qui étoit dans l'ombre; car, pour la façade qui recevoit la lumière du ſoleil, elle jetoit un éclat trop éblouiſſant pour qu'il pût y fixer les yeux. Il vit s'ouvrir une eſpèce de petit guichet d'où

ſortit un moment après un petit nain d'aſſez mauvaiſe mine.

Ahubal perdit bientôt la vue du nain, dans cet amas de rochers qui le couvroient. Cependant il réſolut d'attendre, pour voir s'il trouveroit un paſſage qui le conduisît dans la vallée.

Le nain reparut après quelque temps. Il ſembloit tournoyer autour des rochers, & deſcendre par un ſentier en ſpirale.

Quand le nain fut parvenu à l'entrée de la vallée, il s'avança vers *Ahubal*, & lui préſenta un peloton de fil, en lui diſant que, s'il vouloit monter au château d'*Ollomand*, ſon maître, il n'avoit qu'à ſuivre ce fil qui le conduiroit dans le ſentier tortueux, & le ſeul praticable, par où il pût gravir le roc eſcarpé.

Ahubal avoit ouï parler d'*Ollomand*. Il ſe ſouvenoit d'avoir entendu dire à *Ulin* & à *Happuck* qu'il étoit leur ami. Il prit le peloton du nain, & en ſuivit la trace en le tirant devant lui.

Quand il l'eut pelotonné en marchant, le bout l'introduiſit au centre des rochers, où il découvrit un eſcalier régulier, éclairé de part & d'autre par des fenêtres. Il

monta, & parvint bientôt au ſommet de la montagne.

L'enchanteur *Ollomand* vint recevoir *Ahubal* à l'entrée du château qui étoit gardé par quatre dragons. Il lui fit traverſer une vaſte cour, pour le conduire dans une ſalle ſpacieuſe, dont les murailles étoient garnies d'oſſemens humains déſſéchés & blanchis au ſoleil.

« Favori de notre puiſſante race, dit *Ollomand* au prince, vois les crânes & les os de ceux qui ont oſé porter les armes contre toi. J'y en ajouterai encore d'autres chaque jour juſqu'à ce que le château en ſoit plein.

» Hélas ! répondit *Ahubal*, *Ulin* n'eſt plus, & les vautours ſe repaiſſent des membres ſanglans d'*Happuck*. Dix provinces m'ont abandonné, & mes tréſors ſont épuiſés ».

Ollomand répliqua : « *Happuck*, mépriſant le ſecours des richeſſes & de la force, s'eſt trop fié ſur ſon adreſſe & les artifices de la ruſe ; c'eſt pourquoi il a tombé. Les provinces n'ont pas oſé ſe révolter tandis qu'elles étoient gardées par les troupes de *Miſnar* ; mais elles conſervent toujours de l'attachement pour *Ahubal*. Je remplirai tes coffres. *Ollomand* fera tout au monde pour corrom-

pre les chefs mêmes de l'armée du ſultan, & les attirer à ton parti. Ce château contient plus d'armes & de richeſſes qu'il n'en faut pour armer tous les habitans de l'*Aſie;* & lorſqu'elles ſeront épuiſées, nous ne manquerons pas encore de reſſources. *Phareſanen*, *Hympamſan*, & tant d'autres chefs de notre race nous prêteront leur aſſiſtance au beſoin. Ne crains donc point, ô *Ahubal*! mon art me fait connoître que le ſultan *Miſnar* fuira devant la face de ſes ennemis ».

Les aſſurances d'*Ollomand* ranimèrent le courage du prince fugitif. L'enchanteur lui fit part de ſes projets, & l'invita à voir une partie des richeſſes de ſon château.

De la ſalle des os, ils deſcendirent dans une cour beaucoup plus vaſte que la première. Il y avoit au milieu de la cour un puits large & profond.

Ahubal, jetant les yeux de côté & d'autre, vit quatre cent portes d'airain maſſif montées chacune ſur neuf gonds énormes de même métal.

Quand *Ollomand* entra dans cette cour en tenant le prince *Ahubal* par la main, il éleva ſa voix formidable qui retentît comme un tonnerre. Les tours du château tremblèrent, & ſes fondemens furent ébranlés. Il

ordonna à ſes eſclaves d'expoſer aux yeux d'*Ahubal* les tréſors de leur maître.

Le prince, qui n'avoit encore vu dans le château que le nain & l'enchanteur, étoit aſſez curieux de voir d'où ſortiroient les eſclaves. Bientôt ſa curioſité ſe changea en crainte. Un géant monſtrueux, noir comme un maure, armé d'une maſſue d'ébène de quarante pieds de longueur, ſortit du puits qui étoit au milieu de la cour.

Ahubal fut épouvanté : ſa frayeur fut bien plus grande, lorſqu'après cette figure giganteſque, il vit ſortir du puits une longue ſuite de monſtres ſemblables, au nombre de quatre cent. Chacun alla s'emparer d'une des quatre cent portes d'airain.

Quand *Ollomand* vit les eſclaves devant les portes d'airain, il leur ordonna de les frapper avec leurs maſſues.

Les eſclaves obéirent aux ordres de l'enchanteur. Ils levèrent leurs lourdes maſſues d'ébène, & en frappèrent les quatre cent portes. Elles retentirent avec un ſi grand bruit ſous les coups des géans, qu'*Ahubal* fut contraint de ſe fermer les oreilles pour ne pas s'expoſer à devenir ſourd. Il penſa tomber de ſurpriſe & de frayeur.

Les portes commencèrent à tourner ſur

leurs gonds, & le bruit qu'elles firent eût été capable de renverser toute l'armée de *Misnar*, si elle l'eût entendu.

Le bruit continuä jusqu'à ce que les esclaves ouvrirent avec de grands efforts les quatre cent portes d'airain. Mais *Ahubal* étoit si étourdi de ce son aigu, qu'il n'osoit lever les yeux ; l'enchanteur *Ollomand* le tira rudement par les oreilles, pour le faire revenir de sa frayeur, en lui disant d'ouvrir les yeux, & de contempler les richesses de son ami.

Ahubal leva la tête & les yeux autour de lui. Les portes d'airain étoient ouvertes. Celles de la droite découvrirent à sa vue des millions de lingots d'or & d'argent entassés les uns sur les autres sous le vaste cintre d'une voûte soutenue par des colonnes de marbre. De l'autre côté, cent chambres aussi voûtées contenoient des monnoies d'or & d'argent de toutes les nations.

Cent autres portes ouvertes devant le frère de *Misnar*, lui firent voir un arsenal immense fourni de toutes sortes d'armures & d'habits de guerre pour équipper dix mille peuples, & un nombre proportionné d'instrumens de mort inventés par la malice des hommes : d'abord un monceau de pierres,

ou plutôt de fragmens de rochers, avec des pierriers & autres machines pour lancer ces masses énormes; puis des flèches, des lances, des javelots armés de fer trempé, avec des carquois & des arcs; il y avoit encore un grand nombre de ces armes d'un usage incertain, dont la première destination fut d'être utile aux hommes, & dont leur malice pervertit l'usage pour dépeupler la terre de ses habitans, tels les stilets, les poinçons, les couteaux & les haches; avec des épées, des dagues, des poignards, des cimeterres. La quatrième partie de la cour, qui étoit derrière *Ahubal*, étoit remplie d'armes propres à détruire des corps entiers d'hommes à-la-fois, armes inventées par la barbarie raffinée des Européens; c'étoient des mousquets, des pistolets, des canons, des mortiers, avec des amas énormes de boulets & de bombes, des tonneaux de poudre, de balles, de grenades, de limaille de fer.

Ahubal, qui connoissoit peu ces dernières armes, en admira la structure, demanda pour quel usage ces monstres destructeurs, enfans de l'art, avoient été formés.

Ollomand lui répondit : „ Ce sont les armes de l'*Europe*, partie de la terre rem-

plie de voleurs induſtrieux, de brigands adroits, de bourreaux ingénieux ; occupés ſans-ceſſe à inventer de nouveaux moyens de ſe faire ſouffrir les uns les autres. Il y a un million de ces hommes méchans établis ſur les côtes maritimes de nos provinces méridionales. Je les attirerai à notre parti, par l'inſpiration du dieu qu'ils adorent.

„ Sublime & puiſſant enchanteur, reprit le prince *Ahubal*, tu as donc les dieux de l'Europe en ton pouvoir ?

„ Les Européens, dit *Ollomand*, ne reconnoiſſent qu'un dieu, dont ils placent le trône au plus haut des cieux. Mais il eſt véritablement au centre de la terre, le dieu qu'ils adorent. L'or eſt leur dieu. C'eſt à lui qu'ils ſacrifient. C'eſt pour lui qu'ils oſent tout entreprendre. C'eſt pour lui qu'ils trompent & trahiſſent leurs meilleurs amis. Tu n'as qu'à leur envoyer des préſens, & leur promettre des richeſſes, tu les verras voler à ton ſecours : ne doute pas que, par leurs machinations, *Miſnar* ne ſoit enfin forcé de reconnoître ta ſupériorité.

» Mais, dit le prince *Ahubal*, qu'ai-je beſoin de recourir à ces gens & à leurs machines meurtrières, puiſque mon puiſſant ami a une armée de géants dont dix ſuffi-

ſent pour détruire en un moment toutes les troupes du ſultan mon frère ?

» Hélas ! s'écria *Ollomand*, les eſclaves produits par le pouvoir de l'enchanteur s'évanouiſſent devant les enfans de la foi. Quoique nous refuſions de reconnoître *Mahomet* & de l'adorer, nous ne pouvons cependant réſiſter à une puiſſance néceſſairement ſupérieure à la nôtre. Si l'univers étoit à notre diſcrétion, les humbles adorateurs d'*Alla* auroient lieu de trembler. Mais, hélas ! *Mahomet* nous a bridés comme des animaux indomptés ; nous rongeons notre frein, & notre bouche écume de rage. Nous ne pouvons ni nous ſoumettre, ni l'emporter ſur lui.

» Loin de nous ces penſées chagrinantes. Les provinces qui nous reſtent attachées dans le cœur, ont beſoin de notre préſence & de notre ſoutien pour ſe déclarer. Les troupes de *Miſnar* gardent leurs frontières pour les intimider. Déguiſons-nous en marchands. Allons à *Orixa*, nous y aurons occaſion de travailler ſûrement à la perte de *Miſnar*, l'indigne ſultan de l'*Inde* ».

En achevant ces mots, *Ollomand* frappa du pied. A ce ſignal, un char attelé de quatre dragons ſortit du puits. *Ahubal* &

l'enchanteur y montèrent. Un nuage épais les enveloppa. Ils eurent bientôt franchi les montagnes & la forêt, & arrivèrent derrière la ville d'*Orixa*.

Quand le char d'*Ollomand* quitta la plaine des airs pour rouler ſur la terre, l'enchanteur toucha les dragons avec ſa baguette. Ils furent changés en quatre chameaux chargés de marchandiſes précieuſes.

Le char devint un éléphant ſur lequel étoit *Ahubal* en habit de marchand; l'enchanteur déguiſé en eſclave noir conduiſoit l'éléphant.

Ils entrèrent dans la ville ſur le ſoir, & dès le lendemain ils étalèrent leurs marchandiſes ſur la place du marché public.

Les ballots du faux marchand furent ouverts : ils renfermoient de riches étoffes propres à habiller les officiers de l'armée du ſultan.

Auſſi, dès que le bruit s'en fut répandu, ils ne manquèrent pas de ſe rendre en foule ſur le marché; & comme *Ahubal* leur donnoit ſes marchandiſes à bon compte, il eut bientôt fait connoiſſance avec tous les officiers de la garniſon d'*Orixa*.

Ahubal eut de fréquens entretiens avec eux, dans leſquels il ſe conduiſit toujours

nombre, s'écria le sultan, & *Misnar* n'a qu'un ami »!

Horam s'inclina profondément à ces mots.

» Mon fidelle visir, continua le sultan, je vous honore & vous estime; mais je ne préfère pas mon visir à mon Dieu. Non, *Horam*, *Alla* seul est l'ami de *Misnar*, un ami plus fort que les armées d'*Ahubal*, plus puissant que les prestiges magiques des enchanteurs ».

Misnar assembla ses troupes, se mit lui-même à leur tête, & marcha à petites journées vers les frontières méridionales de ses états.

Cependant les armées d'*Ahubal* devenoient tous les jours plus fortes & plus nombreuses. Déjà *Cambaya* l'avoit reconnu pour son sultan. Il arriva avec ses forces à *Narvar*, où il campa. Il avoit avec lui sept lignes de déserteurs des troupes de *Misnar*.

Quoique le prince eût quitté l'habit de marchand, l'enchanteur *Ollomand* persistoit dans son déguisement. Sous les traits d'un esclave noir, il jouissoit de la confiance la plus intime de son maître, jusqu'à donner de la jalousie aux officiers de son armée, témoins de cette préférence. L'enchanteur s'en apperçut. En conséquence il dit à *Ahubal* de

de lui donner cinq mille hommes de ses troupes avec les ingénieurs européens, pour aller au devant des ennemis, & se signaler par le coup qu'il méditoit depuis long-temps.

Ahubal ne résistoit jamais à l'avis d'*Ollomand*. Il ordonna à cinq mille hommes de le suivre & de lui obéir. Il joignit de plus à ce détachement les deux cent ingénieurs qu'il avoit demandés.

L'enchanteur marcha avec sa troupe choisie vers un bois épais, que l'armée de *Misnar* devoit absolument traverser pour venir aux ennemis. Son dessein étoit de s'y retrancher, d'y placer ses ingénieurs & leur artillerie avec avantage, pour en défendre l'entrée aux troupes du sultan.

Il fit diligence toute la nuit, surprit les gardes avancées de *Misnar*, s'empara du bois, & y porta les ingénieurs avant que le soleil frappât de ses rayons les arbres les plus hauts de la forêt de *Narvar*.

Cette action hardie eût ruiné infailliblement toutes les espérances du sultan, qui se flattoit d'être le lendemain au-delà du bois, si les ingénieurs étrangers fussent restés fidelles à *Ahubal* & à son parti. Mais avant le jour, l'un d'eux, favorisé par l'obscurité de la nuit, quitta son poste, & alla décou-

vrir à *Misnar* tout le projet de l'enchanteur.

Le sultan profita de cet avis. Sachant ses ennemis engagés dans le bois, il fit monter un nombre suffisant de soldats sur les montagnes qui étoient à la droite du bois, pour gagner l'autre côté. Ils avoient ordre de porter un grand nombre de torches allumées dans le bois, & d'y mettre le feu en plusieurs endroits à la fois; ce qui fut exécuté si à propos & avec un succès si complet, que, quand *Ollomand* fut avancé dans le bois, il vit qu'une partie de la forêt embrâsée mettoit une barrière impénétrable entre sa troupe & l'armée d'*Ahubal*.

Dans ce malheur imprévu, il chercha à faire la meilleure disposition possible de ses troupes & des ingénieurs, se proposant d'ailleurs de s'assurer une retraite commode par le pouvoir de son art. Mais tandis que l'enchanteur subtil donnoit ses ordres aux officiers d'artillerie pour la disposition de leur train, le feu gagnoit ses derrières, & un canon, que la flamme avoit obligé ceux qui le conduisoient d'abandonner, prit feu, & tira avec un grand fracas. Le boulet dont il étoit chargé vint frapper l'enchanteur *Ollomand*, dont il jeta la tête jusques dans le camp du sultan.

Cet accident consterna la troupe entière, dont une partie accourut au camp de *Misnar*, en disant qu'ils avoient perdu leur chef. Le reste aima mieux se rendre, à l'exemple des premiers, que de périr par le fer, ou par le feu; car la mort étoit inévitable.

Cependant le prince rebelle vit de loin, d'un poste élevé, la forêt en feu entre son armée & celle de son frère. Il fut d'abord alarmé. Il s'imagina ensuite qu'*Ollomand* avoit enfermé dans le bois les troupes du sultan, & qu'elles y étoient la proie des flammes. Puis ne recevant point d'avis de son ami, ses craintes recommencèrent: elles redoubloient à chaque instant. Enfin le feu s'éteignit faute de matière. Le bois consumé ne laissa plus qu'une plaine ouverte: *Ahubal* apprit par ses espions que l'armée de *Misnar* s'ébranloit pour le venir attaquer.

Ahùbal, ayant perdu son ami, perdit toute espérance de vaincre. Il voulut fuir. Mais ses généraux, révoltés comme lui, craignant le juste châtiment de leur rebellion, s'ils avoient le malheur d'être pris, résolurent de vaincre ou de mourir. Le prince fut donc obligé de mettre son armée en état de défense.

De son côté, le sultan, persuadé que le

mauvais ſuccès de l'expédition d'*Ollomand* avoit jeté l'épouvante parmi les troupes de ſon frère, ſe hâta de le joindre pour livrer bataille, avant qu'elles fuſſent revenues de leur conſternation. Il fit diligence avec le gros de ſon armée. Il alloit droit à l'ennemi, toujours en bon ordre, tandis que le viſir *Horam*, à la tête d'un moindre corps, tâchoit de prendre l'ennemi en flanc.

Les éléphans avançoient des deux côtés, & faiſoient voler la pouſſière de la plaine, tandis que, des tours dont ils étoient chargés, partit une nuée de traits dont chacun portoit un coup mortel. Les cris des ſoldats, joints aux ſons aigus des trompettes, & aux accens plus graves des tymbales, rempliſſoient l'air d'un bruit guerrier. Les ſoldats de *Miſnar* étoient pleins de courage & de confiance; ceux d'*Ahubal* étoient tranſportés de fureur & de déſeſpoir. Tous les cimeterres tirés frappoient de toutes parts les têtes des combattans. Les éléphans marchoient ſur des monceaux de cadavres, & le ſang des bleſſés & des morts étoit comme les rivières d'*Arvar*. Mais les troupes du ſultan, qui ne s'étoient pas attendues à tant de réſiſtance, flottoient entre l'eſpérance & la crainte. L'épouvante ſaiſit *Ahubal* & ſes

guerriers. Le prince ſonna lui-même la retraite. Alors ſes troupes préſentèrent le dos aux traits des ennemis. *Taſnar*, l'enchanteur *Taſnar*, parut au haut des airs porté ſur un vautour.

» Lâches fuyards, cria-t-il aux ſoldats d'*Ahubal*, ralliez-vous, retournez à l'ennemi, ne craignez rien; *Taſnar* eſt votre ami & votre ſoutien. Les troupes de *Miſnar* ſont épuiſées de fatigue, & vous fuyez au moment qu'elles alloient ſuccomber ſous vos coups! Eſt-ce ainſi que vous renoncez tout-à-coup aux tréſors de *Dély*? Un moment de crainte vous fait perdre le fruit de tant de marches pénibles que vous avez faites dans les déſerts. L'*Inde* va être votre conquête & la récompenſe de vos glorieux travaux; & vous préférez la honte & l'ignominie, à l'honneur d'une victoire éclatante »!

Les troupes d'*Ahubal* entendirent ces mots, & furent encouragées par une viſion ſi ſurprenante. Elles s'arrêtèrent dans leur fuite, ne ſachant quel parti prendre. *Taſnar*, voyant leur irréſolution, deſcend de deſſus ſon vautour, ſe met à leur tête, prend un javelot, & s'écrie : “ que tous les braves ſoutiennent celui qui vient effacer la honte des lâches ”.

L'armée du sultan avoit poursuivi en désordre les ennemis fuyans & dispersés. Elle en étoit moins en état d'essuyer une seconde attaque. *Tasnar*, & ceux qui le soûtenoient, revinrent à la charge, & sûrement ils eussent eu bon marché des troupes du sultan *Misnar*, si le visir *Horam*, qui s'apperçut que les fuyards s'étoient ralliés, n'eût soutenu l'armée de son maître, par le détachement de troupes fraîches qu'il commandoit.

Ce second combat, quoique moins général que le premier, fut aussi sanglant & plus opiniâtre. Le visir chercha en vain à frapper de son cimeterre la tête de l'enchanteur; mais *Tasnar* fut toujours repoussé par l'invincible visir. Ainsi le courage & l'adresse de celui-ci balançoient le pouvoir de l'autre. Le combat continua avec acharnement de côté & d'autre, jusqu'à ce que la nuit, qui répare les forces épuisées de l'homme, obligea les deux armées de se séparer.

Après que le visir *Horam* eut fait en bon ordre la retraite de ses guerriers, il entra dans la tente du sultan, & lui dit qu'il avoit vu l'enchanteur *Tasnar* à la tête de ses

ennemis, qu'il l'avoit combattu sans pouvoir l'entamer.

» Hélas! s'écria *Misnar*, c'est envain que l'épée est tirée contre les puissances de la magie. Non, cher Horam, mon fidelle visir, ce n'est pas à force ouverte, qu'il nous faut combattre les enchanteurs. Il n'y a qu'un moyen de les détruire ; c'est de les surprendre. *Tasnar* conspire pour mon perfide frère. Il est dans le camp d'*Ahubal*. Ne se trouvera-t-il point parmi mes troupes quelqu'esclave affidé qui, sous prétexte de désertion, ou même de trahison, se rende chez mon ennemi, surprenne l'enchanteur endormi, & m'apporte sa tête. Il faut qu'*Horam* me trouve ce fidelle esclave avant que le soleil voye le sang qui coule à grands flots sur les plaines de mes états ».

Horam s'inclina jusqu'à terre, & quitta le sultan pour lui obéir.

Il étoit dans la plus grande inquiétude. L'ordre de *Misnar* étoit le sujet de son embarras. Il disoit en lui-même : » où le puissant trouvera-t-il un ami? Quel esclave restera fidelle à celui qui lui ôta la liberté, le premier & le plus grand des biens? Il eût mieux valu pour moi de périr par la main de *Tasnar*, que de me charger d'une

telle commiſſion, au riſque d'être trahi par la méchanceté de mes eſclaves „.

Le viſir ne ſachant donc à qui ſe fier, rentra dans ſa tente, accablé de douleur. Il apperçut en entrant une vieille eſclave, qui l'attendoit pour lui parler de la part d'une des femmes de ſon ſerrail, qui étoit ſous une autre tente voiſine de la ſienne.

Horam ne fit aucune attention à cette vieille; il ſe jeta ſur un ſopha, plaignant le ſort de celui à qui l'on ordonnoit de trouver un eſclave fidelle.

La vieille femme, voyant ſon maître ſe lamenter pour un tel ſujet, ſe jeta à ſes pieds, en prenant *Alla* à témoin de ſa fidélité, de ſon obéiſſance, & proteſtant qu'elle étoit prête à ſacrifier ſa vie pour lui.

Horam, touché de ſes proteſtations, n'en étoit pas moins alarmé & inquiet.

„ Hélas! lui diſoit-il d'un air conſterné; pauvre femme décrépite, qui peux à peine te ſoutenir, qui es-tu pour aller combattre l'enchanteur, l'ennemi de ton maître.

„ Les ſauterelles & les vers de la terre, dit l'eſclave, ſont les inſtrumens de la vengeance d'*Alla* ſur les grands de la terre. Et *Mahomet* peut ſe ſervir de ma foibleſſe pour

ſauver mon ſeigneur du danger qui le menace „.

Horam, voyant la détermination de l'eſclave, lui dit : „ mais comment prétendez-vous triompher d'*Ahubal* & du magicien *Taſnar* ?

„ J'irai au camp d'*Ahubal*, répondit-elle ; je demanderai à parler au prince & au général de ſes armées. Je leur propoſerai d'empoiſonner le viſir, mon maître, & *Miſnar* notre magnifique ſultan. Je leur demanderai quelle récompenſe ils me donneront pour un tel exploit. J'apporterai le poiſon prétendu, & tandis que d'une main je le préſenterai à *Taſnar*, de l'autre j'enfoncerai dans ſon cœur le poignard mortel qui doit nous délivrer de ſes enchantemens.

„ Mais, ſais-tu, reprit *Horam*, que la mort ſera la ſuite néceſſaire de ton audace ?

„ Seigneur, répondit l'eſclave, lorſque j'étois encore jeune, je fus élevée dans les cavernes de *Denraddin*, par une prophéteſſe qui m'apprit ce qui m'arriveroit pendant tout le cours de ma vie. Juſqu'ici tout ce qu'elle m'a prédit s'eſt vérifié à la lettre. Elle lut un jour dans l'arrangement des aſtres du ciel, que je délivrerois le ſultan de l'*Inde* de ſes ennemis „.

Le visir, ravi de cette nouvelle, & charmé de la résolution de l'esclave, lui dit de se préparer à paroître devant le sultan.

La vieille femme prit son voile, suivit *Horam*, & entra avec lui dans la tente du sultan.

Misnar la voyant entrer avec le visir, dit: „ Quelle nouvelle espèce de guerrier mon fidelle *Horam* m'amène-t-il ?

„ Lumière de mes yeux, répondit le visir, vous voyez une vieille femme prête à exécuter vos ordres. Cette esclave assure que les sages des cavernes de *Denraddin* ont lu dans les astres du ciel qu'elle délivreroit le sultan de l'Inde de ses ennemis.

„ Qu'elle aille donc, dit le sultan; que le prophète guide ses pas & assure le succès de son entreprise. *Horam* est incapable de donner les mains à un projet téméraire ou d'une exécution incertaine. Je me livre donc à sa direction, & mon sort est entre les mains de sa fidelle esclave „.

L'esclave se prosterna devant *Misnar*, & lui demanda quelques papiers & mandats, afin qu'elle prétendît les avoir enlevés de la tente du sultan pour les porter aux pieds de *Tasnar* & d'*Ahubal*.

Misnar approuva la ruse proposée par la

vieille. En conséquence, il fait expédier des dépêches, & autres écrits relatifs aux mouvemens que l'armée étoit supposée devoir faire le jour suivant, pour mieux donner le change.

L'esclave les prit, & se mit en chemin pour passer dans l'armée ennemie. Le visir l'accompagna jusqu'aux gardes les plus avancées du camp de *Misnar*. L'esclave passa outre. Les sentinelles d'*Ahubal* l'arrêtèrent. On la saisit : on la conduisit au commandant.

Celui-ci soupçonna d'abord quelque stratagême. Puis, ayant reconnu que ce n'étoit qu'une vieille esclave, il se contenta de lui demander pourquoi elle avoit quitté le camp du sultan, seule & sans ordre.

„ Conduisez-moi en présence de votre prince, répondit-elle. J'ai des choses importantes à lui communiquer, pour le service de son armée „.

Le commandant lui donna une garde pour l'escorter jusqu'au pavillon royal, où *Ahubal* & l'enchanteur *Tasnar* étoient en conférence secrète.

Dès que l'esclave fut en leur présence, elle se prosterna aux pieds d'*Ahubal*. Aussitôt *Tasnar* la fit prendre par deux gardes, en disant :

„ Voyons d'abord quel ſervice cette eſclave peut nous rendre avant de lui permettre d'approcher ſi près de nous „.

La vieille, ſaiſie par les gardes, ſembloit interdite, & ne ſavoit à quoi ſe réſoudre.

„ Que dois-je penſer de ton embarras & de ta confuſion, lui dit l'enchanteur ? Viens-tu de ton gré nous révéler quelque ſecret important ? Ou bien, es-tu un vil eſpion qui cherche à trahir les conſeils des braves.

„ Je vous apporte des papiers de conſéquence, répondit l'eſclave. Je les ai dérobés dans la tente du ſultan, & je viens les mettre aux pieds d'*Ahubal*, le ſeigneur & le roi de tous les cœurs de l'*Inde* „.

Alors, l'eſclave tira de deſſous ſa robe les papiers, que les gardes mirent aux pieds d'*Ahubal*.

L'enchanteur les préſenta au prince, qui les lut, & les remit à *Taſnar*, en diſant: „ Ces papiers ſont vraiment d'un grand prix. Nous en pouvons tirer avantage, & celle qui a riſqué ſa vie pour nous les apporter, mérite récompenſe „.

La vieille, flattée de cet élóge, s'inclina auſſi profondément que le lui permirent les gardes qui la tenoient.

„ Puiſſant fils de *Dabulcombar*, dit l'en-

chanteur, ordonnez que l'on garde cette femme dans une tente voisine de la vôtre, jusqu'à ce qu'on ait délibéré quelle sorte de récompense elle mérite „.

Dès que l'esclave fut sortie, *Tasnar* dit au prince *Ahubal :* „ Magnifique seigneur, il est d'un bon politique de récompenser ceux qui nous rendent des services essentiels, & nous ne saurons trop bien accueillir ceux qui trahissent nos ennemis. Il faut des appâts pour attirer ces oiseaux imbécilles dans les filets de l'état. Mais, continua-t-il, lorsque nous pouvons parvenir aussi sûrement à notre but, en faisant mourir les traîtres, qu'en les récompensant, il n'y a plus à délibérer, il faut les sacrifier à notre sûreté. Cette esclave a déjà risqué sa vie pour nous servir, lorsque nous ne l'en avons pas priée : sûrement elle ne nous refusera pas la même grâce, lorsque nous la lui demanderons „.

L'enchanteur n'attendit pas la réponse du prince. Il ordonna aux gardes de faire revenir la vieille, & d'apporter le fatal lacet.

Les gardes obéirent : l'esclave approcha d'un air triomphant, ne soupçonnant pas l'intention de *Tasnar*.

» Esclave serviable, lui dit-il, tu nous

as déjà rendu un ſervice ſi eſſentiel, que nous oſons t'en demander un ſecond. Souffre que les muets te paſſent au cou ce lacet. Le prince *Ahubal* demande ta vie que tu as expoſée pour ſon ſervice ».

Les muets paſsèrent le lacet fatal au cou de la vieille femme, & l'étranglèrent ſur le champ en préſence de l'enchanteur & du prince, qui ne comprenoit rien à la conduite de *Taſnar*. Après cette exécution, les muets ſe retirèrent, laiſſant le corps mort étendu ſur la place, ſelon l'ordre qu'ils en eûrent.

Ahubal, reſté ſeul avec l'enchanteur, lui demanda avec étonnement : » O *Taſnar*! qu'as-tu fait? Que ſignifie cette étrange conduite?

» Je me ſuis défié de cette eſclave, répondit l'enchanteur. J'ai craint qu'elle ne fût un eſpion envoyé par nos ennemis pour nous perdre. Nous pouvons nous en éclaircir en viſitant ſes habits. — Voyez, prince, continua-t-il; voyez ſi ma conjecture étoit vaine. Voilà le glaive de la mort qui devoit nous frapper ».

En diſant ces mots, il tira le poignard que l'eſclave avoit caché dans ſon ſein, pour frapper l'enchanteur.

« Prudent *Tasnar*, dit le prince, j'admire votre sagesse & votre prévoyance. Mais quel avantage tirerons-nous à présent de la mort de cette femme ? En lui laissant la vie, après avoir découvert sa fourberie, nous eussions pu en tirer des éclaircissemens utiles.

» Prince, répondit *Tasnar*, j'ai de plus grandes vues. L'habit de cette femme me donnera entrée dans le camp du sultan *Misnar*, & le même poignard destiné à m'ôter la vie, lui donnera le coup de la mort. Il n'y a point de temps à perdre. Le jour va paroître ».

L'enchanteur prit aussitôt les vêtemens de l'esclave avec ses traits, de sorte qu'*Ahubal* eût cru la vieille ressuscitée, s'il n'avoit vu son cadavre étendu à ses pieds. Il coupa ensuite la tête de la même femme, il lui donna ses propres traits, par la vertu d'un onguent blanc dont il l'oignit. Dans cet équipage, il se fit conduire par le commandant des gardes avancées jusqu'aux dernières sentinelles de l'armée.

Il atteignit bientôt le camp du sultan. Les sentinelles, trompés par l'apparence, crurent que c'étoit la même femme qu'*Horam* avoit accompagnée lui-même quelques heu-

res auparavant. Ils la laissèrent passer sans lui rien dire.

L'enchanteur, arrivé au pavillon royal, fit demander audience au sultan. Le visir *Horam*, qui l'attendoit, reconnut la voix de la vieille esclave, & vint la recevoir.

« Eh bien ! fidelle esclave, lui dit-il, as-tu réussi? *Tasnar* est-il la proie de la mort?

» *Horam*, répondit-elle, conduis-moi d'abord devant le sultan, je veux mettre à ses pieds la tête de son ennemi ».

Le visir fit entrer l'enchanteur déguisé dans l'appartement le plus secret de la tente royale, où *Misnar*, assis sur son trône, attendoit avec impatience des nouvelles de l'action hardie de l'esclave.

L'enchanteur avance, tenant d'une main le poignard, de l'autre, il portoit la fausse tête. Il alloit monter les degrés du trône. Le visir l'arrête, & lui ordonne de commencer par se prosterner devant le sultan de l'*Inde*.

La fausse esclave obéit. Le visir, la voyant prosternée la face contre le dernier degré du trône, tire son cimeterre & la frappe, au grand étonnement de *Misnar*.

« Qu'as-tu fait, malheureux visir, s'écria

le ſultan? Envies-tu l'action glorieuſe de cette fidelle eſclave?» —

Le ſultan eût ſans-doute continué de s'emporter en reproches & en invectives contre ſon viſir, s'il n'eût vu l'enchantement diſſipé, & le corps de *Taſnar* paroître ſous ſes véritables traits, ainſi que la tête de la vieille femme.

Alors, il comprit la juſte indignation de *Horam* qui lui ſauvoit la vie en immolant *Taſnar*. Il deſcendit précipitamment de ſon trône, ſe jeta au cou du viſir, & dit, en le tenant étroitement embraſſé.

« O mon fidelle *Horam!* pardonne-moi ma vivacité. J'ai fait un crime à mon ami, d'une action qui me ſauve la vie! Ta prudence eſt grande, ô viſir! mais comment as-tu pu reconnoître l'enchanteur ſous les traits de ton eſclave? Comment ta ſageſſe a-t-elle dévoilé ſa méchanceté?

» Roi de mon cœur, ſouverain de mes volontés, répondit *Horam*, lorſque je traverſois le camp avec ma fidelle eſclave, dont cette tête nous apprend le triſte ſort, je lui dis qu'au cas qu'elle revînt, elle devoit, en s'approchant de moi, dès qu'elle me verroit, me répéter ces mots à l'oreille: Alla *eſt le dieu du ciel:* Mahomet *eſt ſon*

prophète ; & *Mifnar eſt ſon lieutenant ſur la terre.* Je jugeai cette précaution néceſſaire, au cas que *Taſnar*, ne donnant pas dans le piège que nous lui tendions, voulût le tourner contre nous-mêmes. D'abord, j'avois peine à croire que l'eſclave revînt : il étoit difficile qu'elle les frappât tous les deux impunément. Quand je l'ai vue revenir, j'ai eu quelque ſoupçon. Quand elle s'eſt approchée de moi, ſans me répéter les mots dont nous étions convenus, je n'ai plus douté que ce ne fût l'enchanteur déguiſé. La rapidité avec laquelle il vouloit monter ſur le trône, a achevé de me convaincre. Et je n'ai pas cru devoir manquer le moment où, proſterné la face contre terre, il ne pouvoit échapper aux coups de ton fidelle viſir ».

Miſnar, tranſporté de joie, exalta de nouveau la ſageſſe de *Horam*, & lui témoigna, de la manière la plus vive, qu'il ſentoit tout le prix de ce ſervice ſignalé. Dès que le jour parut, le premier ſpectacle qui ſe préſenta aux ennemis, fut la tête de *Taſnar*, au haut d'une lance fichée en terre, devant le camp du ſultan.

Ahubal, impatient, ſe leva de grand matin. Il s'avança à la tête de ſon camp, attendant d'heureuſes nouvelles, & ſe dif-

posant à tailler en pièces l'armée de l'*Inde*. Quelle fut sa consternation, lorsque, tournant ses regards triomphans vers le camp de son frère, il apperçut aux premiers rayons du soleil la tête sanglante & défigurée de son protecteur, élevée en trophée avec le poignard, & l'habillement de la vieille esclave !

L'épouvante le saisit, les larmes coulèrent de ses yeux. Il entra dans sa tente accablé du plus cruel chagrin.

Le visir *Horam*, voyant la lampe éternelle du monde éclairer le sommet des montagnes, eût désiré conduire les troupes de son maître à une seconde attaque; mais *Misnar* jugea plus convenable de leur donner un jour de repos après les fatigues qu'elles avoient essuyées.

La mort inattendue des quatre enchanteurs, *Ulin*, *Happuck*, *Ollomand* & *Tasnar*, alarma le reste de cette race détestable. Le sultan les avoit vaincus séparément. Peut-être que s'ils eussent uni leurs forces & leur méchanceté, ils eussent mieux réussi.

Ahaback & *Desra* résolurent donc de se liguer contre *Misnar*. Tandis que l'un, commandant l'armée puissante d'*Ahubal*, tiendroit tête au sultan, l'autre devoit aller

exciter une nouvelle révolte dans les provinces du nord.

Cependant les deux armées, campées l'une vis-à-vis de l'autre, reſtoient encore dans l'inaction. Un exprès vint dire au ſultan qu'*Ahaback* amenoit à grandes journées neuf mille eſcadrons au ſecours de ſon ennemi, & que *Deſra* traverſoit les plaines d'*Ambracan*, avec trois mille éléphans & cent mille hommes de troupes des provinces occidentales de ſon empire.

Miſnar étoit d'avis d'attaquer *Ahubal* avant que ce ſecours pût joindre. Mais le viſir ſe jeta aux pieds de ſon maître, & le conjura de ne pas ſacrifier ſon armée qui ſuccomberoit infailliblement ſous les coups de celle de ſon ennemi beaucoup plus nombreuſe. Il l'engagea à la fortifier par de bonnes recrues.

Le ſultan, quoique d'un avis contraire, céda néanmoins au ſentiment du viſir. Lorſque chacun s'attendoit à marcher au combat, *Horam* donna des ordres pour faire de nouvelles recrues; il alla lui-même au nord de *Dély* lever une ſeconde armée pour ſon maître.

Ahubal étoit dans le dernier abattement. La mort de ſes amis les enchanteurs le réduiſoit preſqu'au déſeſpoir. Ses officiers, un

peu plus déterminés, voyant que l'armée du sultan ne se disposoit pas à une nouvelle attaque, tâchèrent de dissiper son chagrin, en lui faisant espérer un plus heureux succès. Les provinces du midi, voulant faire diversion à sa douleur, en flattant sa vanité, demanderent la permission de lui dresser une tente digne de lui. Le prince s'étoit contenté jusqu'alors d'un pavillon semblable à celui de ses généraux, sans aucune distinction particulière.

Le prince *Ahubal* n'étoit pas naturellement guerrier. S'il avoit pris les armes contre son frère, c'étoit moins de son propre mouvement que par les suggestions des enchanteurs. Il consentit volontiers aux offres de ses troupes. Cent ouvriers des plus habiles se mirent à l'ouvrage.

Les provinces qui reconnoissoient l'autorité d'*Ahubal*, envoyèrent avec profusion les matériaux nécessaires pour dresser la plus magnifique tente qu'on vît jamais, diamans, perles, brocards d'or & d'argent. Tous les grands & les riches saisirent cette occasion de marquer à leur prince combien ils lui étoient attachés.

Tandis que l'on travailloit au somptueux pavillon d'*Ahubal*, les escadrons de l'en-

chanteur *Ahaback* avançoient en diligence; & les éléphans de *Defra* n'étoient plus qu'à trente journées du camp.

De fon côté le vifir *Horam* ne négligeoit rien pour la levée & l'équippement des nouvelles troupes. Déjà les recrues avoient joint. *Horam* alla trouver le fultan, lui rendit compte de fa commiffion, & lui demanda la direction entière de fon armée pour quarante jours feulement.

“ *Horam*, lui dit *Mifnar*, j'ai affez de confiance en vous pour vous accorder ce que vous fouhaitez, fans vous demander les raifons qui vous le font defirer ”.

Auffitôt le vifir envoya vers *Ahubal* pour demander une trêve de quarante jours, qui fut exactement obfervée de part & d'autre. Le prince, charmé de cette propofition, n'héfita pas un moment à l'accepter.

Dès que le vifir eut la réponfe d'*Ahubal*, il fit proclamer à fon de trompe une trêve de quarante jours; de forte que, tandis que *Mifnar* s'attendoit à voir *Horam* attaquer fes ennemis avec un nombre de foldats plus que double du leur, il apprit que les trompettes proclamoient une trêve.

Une conduite qui fembloit fi contraire à la raifon, alarma le fultan. Il manda le vifir

& lui marqua ſa ſurpriſe, en lui demandant quelles raiſons il pouvoit avoir de laiſſer ſes ennemis tranquilles, tandis qu'il pouvoit les combattre avec avantage.

" Magnifique ſeigneur, répondit *Horam*; j'ai appris que les provinces du midi élevoient au prince *Ahubal* un pavillon, dont la ſplendeur & la magnificence doivent ſurpaſſer de beaucoup la gloire de ton palais de *Dély*. J'ai craint que l'éclat de ce pavillon glorieux n'éblouit les villes voiſines du camp d'*Ahubal*, & ne les attirât à ſon parti; car je ſais que tes ſujets ſont plus épris du faſte & de l'apparence, qu'ils ne ſont dociles à la voix du devoir. C'eſt pourquoi j'ai ſupplié mon ſeigneur qu'il m'accordât le commandement de ſon armée, pour quarante jours. J'ai fait demander une trêve pour ce temps, & je veux l'employer à te dreſſer un pavillon qui efface de beaucoup celui qu'on élève à ton frère. Toutes les richeſſes de la terre y ſeront raſſemblées. Le ſoleil n'aura jamais rien vu de ſi grand.

„ *Horam*, répartit le ſultan, je t'ai tout confié, mon ſort & celui de mes ſujets fidelles. Je te prie d'avoir ſoin d'un pareil dépôt „.

Le viſir ſe retira pour faire exécuter ſon

projet. Il fit venir des ouvriers de *Dély*; il donna des ordres pour que l'on rassemblât de toutes parts les richesses qui devoient orner cet édifice de gloire. Il fit toiser un vaste terrein. Il donna lui-même le plan du pavillon. Tout alloit au gré de son zèle. Les ouvriers travailloient dans le secret; car il fit enclorre le terrein où ils étoient occupés, chacun selon son genre, & on ne devoit l'ouvrir que lorsque l'ouvrage seroit achevé.

Tandis que les deux armées, celle du sultan & celle de son frère *Ahubal*, s'adonnoient à des soins plus convenables à des jours de paix qu'à un temps de guerre, les renforts d'*Ahaback* & de *Desra* arrivèrent. Les chefs de l'armée de *Misnar* en furent informés : ils s'indignèrent contre *Horam* qui, en s'amusant avec ses habiles ouvriers, avoit donné le temps aux ennemis de se renforcer. Ils s'en plaignirent au sultan, & lui dirent hautement de leur donner pour généralissime un homme qui préférât les travaux de la guerre, aux occupations des femmes & des enfans.

Le sultan, à qui les chefs de son armée firent comprendre que la conduite de *Horam* étoit plus capable de ruiner ses affaires que de les avancer, fit dire au visir de se rendre

auprès

auprès de lui ; & en préfence des officiers fes accufateurs, il lui demanda pourquoi il différoit de combattre les ennemis.

Le vifir *Horam* ne répondit point à la queftion du fultan, il le pria feulement de venir voir le pavillon glorieux qu'il lui avoit dreffé, & de s'y faire fuivre par les chefs qui murmuroient contre lui.

Dès que le fultan parut, on abattit les paliffades qui cachoient le pavillon. *Mifnar* & les chefs qui l'accompagnoient contemplèrent avec admiration le plus magnifique fpectacle que l'art pût produire fous les aufpices du génie.

Le pavillon plut au fultan & à toutes fes troupes. Il n'y eut que les chefs qui, perfiftant dans leur premier fentiment, dirent avec affez d'aigreur que l'on y avoit employé, fans raifon & en pure perte, la plus grande partie des richeffes de l'*Inde*.

Ce pavillon, vraiment royal, étoit élevé à une des extrémités du camp, affez près d'une montagne, au milieu d'un plant de palmiers que le vifir avoit fait éclaircir, en faifant couper une partie pour donner plus d'air & de liberté au refte. Il étoit de velours cramoifi, brodé à fleurs d'or, avec un ramage d'or & d'argent tout à l'entour. Au

centre de chacune des quatre faces qui regardoient les quatre points du monde, on avoit tissu en or la mort des quatre enchanteurs, *Ulin*, *Happuck*, *Ollomand* & *Tasnar*.

Un drap d'or formoit le ciel du pavillon soutenu en dedans par quatre piliers d'or massif & tout brillant d'un nombre infini de diamans & d'autres pierres précieuses. Il y avoit au-dessous deux sophas d'une richesse & d'une perfection de travail qui surpassoit tout ce qu'on avoit jamais vu.

Fin du vingt-neuvième Volume.

TABLE

DES CONTES

du Tome vingt-neuvième.

LES CONTES DES GÉNIES.

AVERTISSEMENT de l'Editeur Anglois, page 5
Vie d'Horam, fils d'Asmar, 9
LES CONTES DES GÉNIES, *ou les charmantes Leçons d'Horam, fils d'Asmar*, 45
CONTE PREMIER. *Histoire du marchand Abudah, ou le Talisman d'Oromane*, 51
Aventure du marchand Abudah dans la vallée de Bocchim, 58
Seconde Aventure du marchand Abudah dans les boccages de Sadaski, 85
Troisième Aventure du marchand Abudah dans le royaume de Targi, 106
Quatrième Aventure du marchand Abudah parmi les Sages de Néma, 110
CONTE SECOND. *Le Dervis Alfouran*, 156
Suite du conte du Dervis Alfouran, 169
CONTE TROISIÈME. *Hassan Assar, ou Histoire du Calife de Bagdat*, 181

CONTE QUATRIÈME. *Kelaun & Guzzarate*, pag. 202

CONTE CINQUIÈME. *Les Aventures d'Urad, ou la belle Voyageuse*, 255

CONTE SIXIÈME. *Les Enchanteurs, ou Misnar, Sultan de l'Inde*, 317

CONTE SEPTIÈME. *Histoire de Mahoud*, 3[illegible]1

Suite du conte des Enchanteurs, ou Misnar, Sultan de l'Inde, 406

Fin de la Table.

taken from t...

NOV 24 1916	